

JACQUES LAURENT
(Cecil Saint-Laurent)

UN CAPRICE DE CAROLINE CHÉRIE

roman



JACQUES LAURENT

(Cecil Saint-Laurent)

UN CAPRICE DE
CAROLINE CHÉRIE

Préface de Matthieu Letourneux

l'Archipel

OceanofPDF.com

NOTE DE L'ÉDITEUR

Nous donnons le texte d'*Un caprice de Caroline chérie* tel qu'il est paru en 1951 aux éditions Froissart.

Dans les rééditions ultérieures, aux Presses de la Cité, le livre se verra augmenté d'un chapitre situé en Russie (extrait de l'édition originale du *Fils de Caroline chérie*) et sera rebaptisé *Les Caprices de Caroline chérie*. Le lecteur trouvera ce deuxième « caprice » à sa place d'origine dans *Le Fils de Caroline chérie*, à paraître aux éditions de l'Archipel.

Si vous souhaitez prendre connaissance de notre catalogue :

www.editionsarchipel.com

Pour être tenu au courant de nos nouveautés :

<http://www.facebook.com/LivresCarolineCherie>

ISBN 9782809813586

Copyright © L'Archipel, 2013.

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Caroline chérie, tome I : 1789-1794, L'Archipel, 2013.

Caroline chérie, tome II : 1794-1800, L'Archipel, 2013.

OceanofPDF.com

SOMMAIRE

Page de titre

Copyright

Préface. *De Caroline au Caprice*

1. Préparatifs d'un bal
2. Un paravent rouge
3. Un bal et une surprise
4. Un tambour dans une guérite
5. Le jardin de feu
6. Les miroirs de Babylone
7. Politique dans un boudoir
8. Orage du ciel, orage du cœur
9. Où Caroline séduit deux belles
10. Les péripéties de la nuit
11. Le pêcheur Umberto
12. Le prince d'une nuit
13. Le jeu de l'oubli
14. Un jeune homme de marbre
15. Deux départs sur une seule corde
16. Le mensonge de Livio
17. Le moment de la vérité

Préface

DE CAROLINE AU CAPRICE

Sur la quatrième de couverture de *Caroline chérie* (éditions Jean Froissart, 1947), au-dessus des tirages fantastiques avancés (« 500^e mille » !), on a pu voir cette annonce prometteuse : « À paraître : *Caroline*, tome II. » De fait, devant le succès de sa capricieuse et fantasque héroïne, Jacques Laurent (ou plutôt Cecil Saint-Laurent) s'est vite rendu compte que les neuf cents pages de son roman étaient loin d'avoir apaisé la soif d'histoire, d'aventure, d'amour et d'érotisme de ses lecteurs. Il faut dire que les dernières lignes du roman avaient su jouer de la frustration (« ... Encore une marche, et elle saurait ») en reportant *sine die* les retrouvailles tant attendues avec Gaston.

Mais si *Caroline chérie* appelait une suite (sans qu'il soit certain que l'auteur l'ait envisagée dès l'origine), elle plaçait Jacques Laurent devant une difficulté : Caroline avait séduit grâce à la tension entre sa fidélité de cœur pour le beau Gaston et la multitude de mésaventures sensuelles que lui valaient ses pérégrinations. Or, relancer dans un nouveau roman le principe d'un amour qui se dérobe, c'était risquer de lasser en révélant le procédé de façon trop grossière. Quant à proposer les tribulations de Caroline et Gaston réunis, c'était perdre ce qui faisait le sel du premier roman : la liberté sexuelle (encore rare chez les lecteurs – et lectrices – de l'époque) d'une héroïne pourtant à la recherche du bonheur conjugal. Dès lors, esquivant la difficulté, Jacques Laurent contera en 1950 les exploits du *Fils de Caroline chérie*, longue aventure romanesque et pétillante, mais dans laquelle Caroline n'a plus le premier rôle, cédant la place à son fils Anne. Ce détour lui permet d'éviter le problème de la suite en jouant sur l'inversion des genres et des imaginaires : à la fraîche libertine répond un jeune premier, à la Révolution française se substitue l'Empire, à la fuite échevelée à travers la France, l'Angleterre et l'Amérique, succèdent les aventures espagnoles. La variation permet ainsi de renouveler certains des motifs qui avaient fait

le succès de *Caroline*. Le jeu des travestissements et des identités sexuelles, le lien entre plaisir romanesque et désir (celui du personnage et, plus encore, du lecteur), le recours enfin à une structure picaresque permettant de mettre en scène les aléas de l'Histoire sont ainsi comme réinventés.

Mais le récit virtuose des exploits d'Anne ne pouvait satisfaire les lecteurs qu'à moitié. C'était Caroline qui les avait fait vibrer et Jacques Laurent devait se décider à leur offrir de nouvelles aventures de son héroïne. D'autant que désormais le personnage avait cessé d'être une création strictement romanesque pour devenir une figure médiatique, depuis qu'en 1951 *Caroline chérie* avait été adaptée au cinéma avec Martine Carol dans le rôle-titre. Au moment où le besoin d'argent se faisait sentir pour lancer la revue *La Parisienne*, c'était aussi par opportunisme que « Cecil Saint-Laurent » reprenait les aventures de son personnage, comme il l'indiquait d'ailleurs dans sa dédicace : « Pour Martine Carol, à qui Caroline doit son caprice. » Pari gagnant puisque, après *Caroline chérie*, le *Caprice* sera la seconde œuvre à être adaptée à l'écran, en 1953 (avec la même Martine Carol), restaurant ainsi l'ordre chronologique des aventures. *Le Fils de Caroline Chérie*, quant à lui, ne sera proposé au cinéma qu'en 1955.

Certes, comme son titre l'indique, ce *Caprice* n'est qu'une fantaisie, offrant au personnage un dernier tour de piste et comblant le vide chronologique séparant les exploits de la mère de ceux du fils. Mais Jacques Laurent aime la littérature, et la création opportuniste est aussi un jeu malicieux avec les codes de ce qui est déjà une série. Il s'agit de répondre aux attentes du lecteur, mais en réinventant les conventions des romans précédents. Jacques Laurent commence par changer de modèle littéraire. *Caroline chérie* se réclamait volontiers du roman libertin, évoquant *Le Chevalier de Faublas* de Jean-Baptiste Louvet de Couvray ; d'ailleurs, la structure picaresque, les aventures galantes, le goût du travestissement rendaient hommage au roman de son devancier. Dans *Un caprice*, le modèle convoqué est désormais celui de Stendhal, des *Chroniques italiennes* et de *La Chartreuse de Parme* ; et le décor du lac de Côme comme la présence d'une certaine Clélia ne peuvent que susciter les souvenirs stendhaliens. Jacques Laurent, qui faisait en 1951 l'« éloge du pasticheur » dans un article de *La Table ronde*, joue ainsi avec l'écriture de Stendhal – par exemple, dès la scène d'ouverture ou du huis clos chez Clélia – et s'efforce

de « rassembler sur un court trajet les obstacles et les pentes qui, à l'état de dispersion, forment le relief habituel de l'œuvre choisie¹ ».

Le changement de référent traduit aussi l'altération de la structure du récit. L'auteur renouvelle ainsi la dynamique picaresque des deux premiers volumes en la concentrant sur un temps très court (l'essentiel se déroule en deux nuits) et dans les rues d'une même ville. Cette fois encore, Caroline fait l'expérience des aléas d'un destin capricieux, joue sa vie – et sa vertu – dans chacune de ses rencontres ; mais, après les grandes fresques, vient le temps du « caprice ». Quand *Caroline chérie* multipliait les portraits historiques et reprenait les épisodes clés de la Révolution, *Un caprice* choisit de n'évoquer qu'une révolte populaire aux conséquences très limitées – un « détail » de l'Histoire. Ce cadre resserré matérialise la course folle d'une héroïne frustrée, cherchant en vain à se venger de son bien-aimé en se donnant à un autre homme.

Mais c'est surtout avec les attentes que joue l'auteur. Le premier roman multipliait les rencontres aventureuses, suivant un schéma qui rappelait les romans libertins du XVIII^e siècle ; et, pour le plaisir des lecteurs, offrait une série de scènes sensuelles : épisode saphique, premiers émois, étreintes fugaces, nuit de tendresse avec un jeune adolescent, mais aussi prostitution et viol... Or, conscient que ce sont ces épisodes qui séduisaient dans *Caroline chérie*, Jacques Laurent choisit ici de toujours décevoir. *Un caprice* propose une structure similaire au premier roman, menant Caroline des bras d'un homme à ceux d'un autre ; mais chaque fois, qu'elle la recherche ou la redoute, Caroline se verra refuser l'étreinte annoncée. Derrière la frustration de Caroline, c'est celle du lecteur qui est visée, lequel se voit promettre, puis soustraire *in extremis*, les scènes osées que le roman précédent lui offrait si généreusement. En ce sens, le roman distille, avec une ironie de plus en plus évidente, une érotique du *coitus interruptus* qui tire parti des attentes suscitées chez le lecteur. Refuser à Caroline ce plaisir qui légitimait le sien, c'est aussi révéler le rapport trouble, évidemment pervers, que l'auteur entretient, *via* les aventures de son héroïne, avec la sexualité féminine. En 1947, Caroline incarne la jeune fille émancipée qui sait user de ses charmes comme d'une arme et qui résiste aux hommes (ou les possède) grâce à une indépendance encore rare à l'époque. Caroline refuse d'obéir aux injonctions de ses parents, de son mari, de Gaston même, et est en général rétive à toute autorité (celle des royalistes comme des républicains). Elle incarne, à travers la force de son désir et de ses

aspirations, la dynamique d'émancipation féminine dont les signes se multipliaient depuis un demi-siècle.

Jacques Laurent cherche à faire entrer en résonance la voix de Caroline avec les aspirations de ses lectrices – car c'est elles qu'il vise avant tout en choisissant un tel personnage, sous le pseudonyme androgyne et sentimental de Cecil Saint-Laurent. Mais Caroline séduit aussi les lecteurs masculins, qui voient dans son indépendance la promesse de nouvelles expériences sensuelles. Car le discours d'émancipation féminine est ressaisi sous le prisme d'un regard masculin, celui de l'auteur, qui révèle à la fois les attentes *supposées* des lectrices et le jugement qu'un homme porte sur elles. Or le regard de Jacques Laurent sur les femmes reste ambigu, comme en témoigne le portrait de son héroïne. Si Caroline agit librement, c'est qu'elle n'est qu'une enfant – têtue, impulsive, *capricieuse* –, c'est-à-dire qu'elle charrie les stéréotypes anciens d'une féminité jamais tout à fait adulte et ne peut donc se libérer des hommes.

De fait, sous l'apparence d'une impulsivité sans entraves, Caroline est le produit d'un écrivain qui entretient avec elle une relation tout équivoque et ne cesse de la châtier pour la punir de l'indépendance qu'il lui accorde. Quand Caroline s'échappe seule sur les routes, elle est violée ; pire, elle jouit d'être violée, comme si elle ne s'émancipait que pour se découvrir soumise. Quand elle use de ses charmes pour échapper aux hommes, elle se découvre prostituée – et prostituée en vain. Enfin, quand elle se détache de son mari, elle finit – ultime déchéance – esclave d'un homme noir, réduite à l'état de bête crasseuse. Tout se passe comme si l'érotique de la femme indépendante – et encore une fois, c'est parce qu'elle se libère des hommes que Caroline est désirable – devait se retourner en soumission, suivant une dialectique ressaisissant le désir de la femme (celui de Caroline et des lectrices) à travers le vocabulaire des fantasmes masculins.

Dès le début d'*Un caprice*, Caroline est marquée par la souillure associée à son indépendance passée, puisqu'elle a perdu la confiance de Gaston. Quand ce dernier affirme son droit d'être infidèle, elle se rebelle contre cette dissymétrie en réaffirmant son insoumission. Mais, commandé par son regard clivé sur la femme, le roman refuse un tel rééquilibrage : quand Gaston se fait séducteur, il manifeste sa virilité rayonnante ; quand Caroline tente de faire de même, elle devient aussitôt une proie, sur le point d'être violée, prostituée, maltraitée, et elle finit par revenir, soumise, dans le giron de celui qui la domine. Le récit propose la même érotique de la femme

désirable parce que libre, et punie pour cela même qu'elle semble pouvoir damer le pion aux hommes. Désormais, l'auteur ajoute une couche de perversité supplémentaire en refusant même à Caroline de tromper son mari et en la représentant courant d'un homme à l'autre, incapable en définitive de prendre son indépendance, *hystérique* au sens où l'on entendait autrefois ce mot. Ainsi, la série des *Caroline* apparaît-elle comme l'expression – et l'expression sadienne – du regard équivoque porté sur la femme au début des Trente Glorieuses. Écrite par un homme pour les femmes, elle manifeste les négociations symboliques d'une époque en mutation, entre conservatisme et émancipation.

C'est par le détour de l'Histoire et du roman historique que Jacques Laurent évoque l'actualité. Contrairement à ce que l'on croit parfois, l'intérêt de ce genre n'est pas de restituer le passé, mais de susciter, à travers la métaphore des époques lointaines, un discours de biais sur l'actualité. Pour cela, Laurent emprunte certaines de leurs formules aux Anglo-Saxons, à une époque où la culture américaine déferle en France. Il s'inspire en particulier de deux romans à succès : *Autant en emporte le vent* de Margaret Mitchell et *Ambre* de Kathleen Winsor. Ce dernier roman sert de référence à l'auteur – et à l'éditeur, qui en démarque ouvertement la couverture. Le récit au long cours de la courtisane Ambre mêle de la même façon intrigue sentimentale, scènes érotiques et solide arrière-plan historique. Il impose en France un nouveau modèle de romans historiques visant un public plus adulte et plus féminin, loin du récit de cape et d'épée à la française. Quant à *Autant en emporte le vent*, avec son héroïne partagée en amour entre le Sud et le Nord, il offre à Jacques Laurent une matrice narrative qu'il déplace dans le cadre de la Révolution française, à travers l'affrontement de Georges et de Gaston. S'il adapte là des formules anglo-saxonnes, il fera à son tour école, inspirant un nombre impressionnant de lourds volumes d'aventures sentimentales et érotiques pendant une vingtaine d'années, parmi lesquels il faut compter ceux de Robert Gaillard et surtout ceux d'un couple appelé à connaître un succès à terme plus grand encore que celui qui les avait inspirés : Anne et Serge Golon, avec l'interminable série des aventures d'*Angélique, marquise des anges*.

Paradoxe apparent, le discours sur l'époque prend forme à travers le double filtre du romanesque (Stendhal, Louvet de Couvray, la littérature anglo-saxonne) et de l'Histoire. On pourrait imaginer que le détour par le passé et la fiction répondait au souhait de Jacques Laurent de ne pas

affronter l'actualité, lui qui, sans avoir été un collaborateur actif, avait été employé par le régime de Vichy ; il semble au contraire que le choix du roman historique réponde au besoin de dialoguer avec cette actualité récente. Par-delà la fantaisie romanesque, cette période troublée lui permet de parler de son époque. En effet, que raconte en 1947 *Caroline chérie* ? L'histoire d'une France soudain déchirée, scindée entre région libre (girondine) et occupée (montagnarde), le récit de familles obligées de fuir sur les routes, contraintes de se terrer chez des proches, d'entrer dans la clandestinité pour lutter contre un système sanguinaire, ou choisissant d'organiser, d'Angleterre, de dangereux débarquements. Les échos sont trop nombreux avec la guerre et l'Occupation allemande pour qu'il y ait là coïncidence. L'anecdote du curé servant à la fois les fugitifs et les oppresseurs, les activités de guérilla auxquelles se livrent les chouans, le débarquement en Bretagne, les terres que Caroline découvre spoliées par des proches de sa famille, les épisodes d'enfermement et d'exécution des prisonniers de guerre, autant de scènes qui jouent évidemment avec l'actualité.

Cela donne un tout autre éclairage au roman. Car, dans *Caroline chérie*, les victimes sont les aristocrates et le peuple est le spoliateur, inversant de la sorte, via le décalage temporel, la mythologie de la Résistance qu'allait imposer le gaullisme. Les déchirements passés de la nation permettent de donner, mais de biais et sans les nommer, une vision relativiste des drames les plus récents. Quant au *Fils de Caroline* et au *Caprice*, ils offrent une autre inversion en évoquant l'époque où « la France occupait l'Europe » (pour reprendre le titre d'un ouvrage que Jacques Laurent fera paraître sous le pseudonyme d'Albéric Varenne²), tissant explicitement le lien entre la Seconde Guerre mondiale et l'époque napoléonienne. Ce qui, pour l'actualité, apparaît comme scandale et traumatisme peut contribuer dans l'Histoire à la mythologie nationale, affirme Laurent. En éclairant le présent à l'aide du passé, il tente ainsi d'imposer un regard relativiste qui légitimerait ses errances et mettrait dos à dos vainqueurs et vaincus. C'est le sens du trajet erratique de Caroline : hostile aux Montagnards (d'une façon qui rappelle ce que Laurent dira de la gauche), méprisant les Girondins, déplorant l'obscurantisme des émigrés, elle renvoie dos à dos les républicains et la réaction monarchiste. En définitive, et comme Laurent encore, elle déteste par-dessus tout le sérieux de l'idéologie, l'emprise des dogmes. Le choix qu'elle fait de Gaston, l'homme qui se rallie à l'Empire,

est celui de la *virtu* politique, de la force morale – un choix pas si éloigné de celui de Laurent lui-même. Encore est-ce pour changer une dernière fois de camp dans *Un caprice*, en se jetant dans les bras de l'ennemi de l'Empire, incarné, ultime pirouette, par un simple professeur de danse. Les caprices de Caroline sont aussi ceux de l'Histoire.

Alors, *Caroline*, une série politique ? Sans doute un peu, mais pas plus qu'il ne s'agit d'une étude sur l'évolution des mœurs au lendemain de la guerre. Cet arrière-plan était probablement voulu par l'auteur, mais ni *Caroline* ni *Un caprice* ne sont des romans à thèse ! La fantaisie, le romanesque, l'érotisme un peu pervers, le plaisir de conter, le jeu avec le lecteur, l'Histoire comme terrain de l'aventure restent au cœur du récit. Ce sont ces aspects qui ont séduit les contemporains. Mais la frivolité n'empêche nullement de parler du monde, bien au contraire ; et c'est la force de Jacques Laurent – de Cecil Saint Laurent – de l'avoir compris.

Matthieu LETOURNEUX

1. « Éloge du pasticheur », *La Table ronde*, n° 43, juillet 1951.

2. *Quand la France occupait l'Europe*, Le Portulan, 1948.

Préparatifs d'un bal

— Ce n'est pas un bal, murmura Paolina ; c'est un branle-bas de combat.

— C'est bien moins bruyant que ça, un branle-bas de combat, observa nonchalamment Caroline. Il y a tout juste les pieds nus des matelots qui tambourinent sur les écouteilles. Non, non, c'est bien un bal qui se prépare et même un bal comme j'en rêvais un depuis toujours. Rien ne m'a convenu. J'ai tout fait changer. J'ai été odieuse ; je suis ravie.

Elles étaient étendues à l'ombre d'un eucalyptus, sur l'herbe, les flots de leurs robes se mêlant : blanche, celle de Caroline ; cerise, celle de Paolina. Leurs chevelures se répondaient, l'une très blonde, l'autre très brune, toutes deux soutenues d'un semblable ruban d'or. Elles souriaient ensemble. Paolina souriait en regardant Caroline, et Caroline en considérant, au-delà de la mince allée sableuse courant entre le parc de palmiers, d'eucalyptus et de lauriers-roses, le petit palais qui se mirait dans le lac de Côme. Elle ne souriait pas à ses trois étages de colonnades, de pilastres, d'arcades superposés dans un enchevêtrement de rosaces, de grecques, de macarons et de frises destinés à se prolonger verticalement dans le miroir des eaux. Son sourire s'adressait à cette agitation que Paolina venait de comparer à un branle-bas.

Par les portiques on voyait aller et venir une foule bigarrée de domestiques à gilets rayés de noir et de jaune, de soubrettes à tabliers flottants, de fortes paysannes noires porteuses de fleurs et de soldats français qui s'affairaient en manches de chemise. Une rumeur continue s'échappait de l'édifice : on s'appelait, on se disputait, on traînait des vases sur les dalles, on heurtait cristaux et porcelaines, on sciait même d'invisibles échafaudages voués à plier sous les fleurs.

— Allons, bon ! N'étiez-vous pas bien là à l'ombre, terrible petite Française ? geignit Paolina dans un bâillement.

Caroline, en effet, s'était relevée d'un coup de reins et, d'un mouvement adroit du pied, elle avait écarté les plis blancs de sa robe tout en rassemblant sur ses épaules son léger châle de mousseline.

— Excusez-moi, expliqua-t-elle. On est en train de poser les guirlandes dans le grand salon. Je voudrais tellement que l'effet fût réussi !

Agacée par le rire grave de Paolina, elle ajouta :

— C'est la première grande réception que j'organise. Je veux que mon mari soit content.

— Les hommes ne font aucune attention aux guirlandes les plus amoureusement entrelacées, répondit Paolina avec calme. Qu'il y ait seulement dans l'assistance une femme qui leur plaise et ils proclameront que la soirée a été délicieuse.

Elle avait glissé sa main sous les volants de linon et retenait Caroline par la cheville avec une persistance de rire dans la voix :

— Il est vrai qu'en votre compagnie votre mari trouvera toutes les soirées délicieuses.

La grande fille, toujours étendue, mordillait un pétale de laurier-rose, et Caroline la regardait avec hostilité. De quoi se permettait-elle de parler aussi légèrement ?

Toujours debout et immobile, Caroline avait fermé les yeux. Sur l'écran obscur de ses paupières palpaient les cierges de la petite église de Bièvre. Une pâle matinée de février se reflétait sur les dalles de la chapelle en flaque confuses que les vitraux avaient colorées. Il y avait Caroline et Gaston agenouillés l'un auprès de l'autre. Cela datait de six mois. « Est-ce qu'il ne regrette pas déjà de m'avoir épousée ? », pensa-t-elle brièvement.

— Oh ! qu'est-ce que vous faites ? cria-t-elle à Paolina.

— J'admire la plus jolie jambe française qu'il m'ait été donné d'entrevoir, expliqua posément la jeune femme qui avait soulevé le fourreau de Caroline et dévoilait, moulé par un fin bas blanc, un mollet fuselé et un genou rond que Caroline essayait vainement de voiler.

— Thiébault m'avait prévenue, reprit Paolina. Il ne m'avait pas trompée. Quant à votre physique...

Il y avait une lueur de moquerie dans les longs yeux bridés de Paolina. Intéressée malgré elle, Caroline s'enquit :

— Je me demande ce qu'a bien pu vous raconter Thiébault.

— Il m'a écrit que, puisque je devais faire une halte à Côme avant d'aller l'attendre à Milan, j'aurais l'occasion d'y rencontrer une jeune Française

irrésistible et cela avec force détails sur vos appas. Quant au moral, il n'était pas moins éloquent. Pourtant, quand je le verrai, je ne lui cacherai pas ma déception.

— Oh ! là, là, dit Caroline, quelle perfidie êtes-vous encore occupée à méditer ?

— Je lui dirai, reprit Paolina, que pour avoir retroussé votre robe afin d'admirer votre jambe je vous ai vue rougir. Il m'avait annoncé... une jeune personne terrible. J'ai trouvé la plus fidèle des épouses, la plus vertueuse des femmes, en un mot, une compagne accomplie. Ne vous êtes-vous jamais amusée, Caroline, à compter le nombre de fois où vous prononcez le nom de Gaston ? Je sais bien que vous n'êtes mariés que depuis quelques mois, mais... pardonnez-moi d'être indiscrete, Thiébault m'avait laissé entendre que vous vous connaissiez déjà depuis un certain nombre d'années.

— Tenez-vous bien, cria Caroline avec colère en rabattant sa robe et en jetant un regard inquiet vers Julien, le petit tambour qui constituait son escorte et ne la quittait jamais, même dans le parc.

Le jeune garçon, assis au bord d'un filet d'eau artificiel, jouait avec un bouchon sans s'occuper aucunement de ses captives.

— Il n'a rien vu qui puisse troubler son repos, chantonna Paolina. À son âge, nous ne l'intéressons pas. Je suppose que c'est la raison pour laquelle votre mari vous l'a donné pour garde du corps. Il n'a pas osé recourir à un eunuque, c'est passé de mode. Ne faites pas cette mine ! C'est charmant et rare, un mari jaloux. Un peu passé de mode aussi, mais charmant !

— Ne vous moquez pas !

Il y avait un ton de prière dans les paroles de Caroline, mais dans son regard une impatience autoritaire à laquelle Paolina ne se trompa pas. Elle accepta les deux mains qu'on lui tendait pour l'aider à se relever et suivit Caroline.

Au froissement de leurs robes, le petit tambour se releva brusquement. Son bouchon, son aube improvisée, ses palettes s'enfuyaient au fil du ruisseau dans un éblouissant tourbillon. Il s'était mis au garde-à-vous, le visage doré, les cheveux blonds, le cou un peu sale, grêle et charmant dans son uniforme bleu, à parements garance, trop grand pour lui, dont les énormes épaulettes rouges semblaient écraser ses étroites épaules. Paolina riait :

— Et qu’aurait-il dit, le général, si pendant que tu jouais à faire un moulin à eau on lui avait enlevé sa femme ? demanda-t-elle.

— Pfff ! Ici, dans le parc, qui oserait ? Les Italiens ne sont pas assez...

— Veux-tu te taire ! ordonna Caroline.

Elle craignait qu’une insolence de Julien ne vînt compliquer la situation de Paolina qui, Italienne de naissance, mariée à un comte Riucelli, s’était éprise du général Thiébault pendant la première campagne d’Italie, l’avait attendu durant *i tredici mesi*, c’est-à-dire les treize mois où l’occupation française avait été remplacée par celle des vainqueurs autrichiens que, quelques semaines plus tôt, Napoléon Bonaparte venait seulement de mettre en fuite sur le plateau de Marengo. Certes, la comtesse Paolina ne vivait que dans l’espoir d’une arrivée imminente de Thiébault, récemment délivré du blocus de Gênes, mais l’amour particulier qu’elle portait à cet officier français devait au fond d’elle-même se heurter aux sentiments hostiles qu’une partie de la bonne société italienne entretenait à l’égard des troupes des Bonaparte.

Caroline lui prit le bras et elles descendirent l’allée en silence. Au-delà de la balustrade de marbre rose qui prolongeait le palais et entourait le parc, le lac de Côme s’étendait, criblé de lumière, aveuglante surface qu’adoucissaient seulement les reflets de lents bateaux de pêche à voile carrée et ceux des rives nonchalantes baignées de soleil, enluminées de petits villages aux toits de tuiles rondes et orangées, gonflées par des bois de cyprès et de chênes-lièges qu’éclairaient des façades fraîches et ornées, des dômes blancs appuyés sur des arcades bleues.

— Pourquoi dit-on que les Italiens ne nous aiment pas ? interrogea Caroline à brûle-pourpoint. Nous leur apportons la liberté, l’égalité...

— Ou la mort.

Pour adoucir son interruption, Paolina expliqua :

— Nous trouvons vos bienfaits un peu rudes, comprenez-vous ? Les Autrichiens y mettaient une manière. Vous nous jugez frivoles, mais, de votre côté, nous vous soupçonnons d’être un peu barbares. Et puis, franchement, vous levez trop d’impôts.

Caroline n’écoutait pas. Les problèmes soulevés par la deuxième campagne d’Italie lui étaient indifférents. Elle avait quitté le château de Bièvre et suivi Gaston sans que celui-ci lui demandât son avis. Il le lui avait ordonné. Elle essayait de ne pas approfondir les motifs qui avaient empêché Gaston de la laisser seule en France. Après un mois de guerre, elle s’était

retrouvée dans un palais ocre et rose, habilitée à jouer les reines, à Côme et dans les environs puisque son mari était gouverneur militaire de la région. Elle eût souhaité naïvement ne recueillir que des sourires. Elle ne recueillait en effet que des sourires, mais restait assez lucide – et assez intuitive – pour évaluer leur franchise à son juste prix.

— Pourtant, reprit-elle avec impatience, il y aura plus de cent Italiens ce soir, à mon bal, des nobles, des notables, des dignitaires, des généraux. Ils savoureront mes vins, mes cassates, mes fruits, ma musique...

— En se disant peut-être que les vins, les musiciens et les fruits sont des crus dérobés à leur propre pays.

— Dérobés !

— Pardon, Caroline ! Le mot est malheureux. Je ne vous connais que depuis trois jours, je n'ai pas encore droit à des mots malheureux. Il est surtout fâcheux dans ma bouche puisque mon attachement pour un officier français me fait passer aux yeux de mes amis pour une déserteuse.

Caroline s'arrêta et lui prit la main.

— Paolina, je suis stupide d'aborder ces histoires-là avec vous. Je vous comprends si bien, vous savez ! Si Gaston avait été chinois...

Elle s'arrêta, trouvant le mot « chinois » trop faible. Vainement, elle chercha un obstacle, politique ou social, encore plus fort à son amour pour Gaston dans l'intention d'affirmer que cet obstacle ne l'eût pas retenue une seconde. N'en trouvant pas, elle se tut. Puis elle chercha à lui répéter ce qui était vrai, qu'elle aimait Thiébault, qu'elle l'estimait et qu'elle ne pouvait que la féliciter d'avoir jeté les yeux sur lui. Puis elle se rappela les sous-entendus de Paolina. Qu'avait bien pu dire Thiébault dans sa lettre ? Caroline ne le soupçonnait que trop. Est-ce qu'on allait la laisser tranquille, une fois pour toutes, avec ce passé un peu trop turbulent dont elle ne voulait plus rien connaître ? Elle foula rageusement les graviers de l'allée, puis, toujours au bras de Paolina, monta les degrés qui conduisaient à la terrasse du palais.

À peine sur la galerie, elle fut gagnée par la fièvre qui imprégnait les préparatifs du bal. Lâchant le bras de sa compagne, elle se mit à courir. Elle s'arrêta pour jeter un regard par le soupirail qui donnait sur les cuisines. Elle aperçut des torsos nus, des bonnets blancs, de la fumée, le miroitement des glaces et des crèmes et l'éclat des liqueurs.

D'excitation, elle ferma les yeux comme une petite fille. Ce décor, cette agitation, cette odeur de fleurs, de cassonade, de pâtisserie, de bois brûlé, de

charpente fraîche et de vieux meubles patinés, c'était exactement ce qu'elle avait attendu sur la foi des contes, lorsque, dans son enfance, on donnait une fête au château de Bièvre. Aujourd'hui, rien ne manquait, pas même le prince charmant.

— Mon prince, souffla-t-elle.

Oubliant son invitée, elle avait retroussé sa robe, coupé la galerie, et elle s'élançait au milieu des salles de réception, ouvrant un sillage au travers de domestiques et de soldats sidérés qui s'arrêtaient net, un plat d'argent, un marteau ou un palmier nain dans les bras. Elle gravit quatre à quatre l'escalier d'honneur. Il lui fallait Gaston tout de suite pour lui dire qu'elle l'aimait et qu'elle était heureuse.

Cette fête, c'était celle qu'elle n'avait pas eue petite fille, celle qu'elle aurait pu avoir le 14 juillet 1789, si la date n'avait été historique ; celle dont elle n'avait pas voulu pour son mariage avec Georges ; celle qu'elle avait espérée quand, au sortir des prisons de Saint-Brieuc, elle avait débarqué chez Gaston pour, hélas ! le retrouver marié ; celle enfin qu'elle n'avait pu obtenir le jour de ses noces avec lui dans un château de Bièvre délabré perdu au fond d'une campagne que la Révolution avait dépeuplée. Mais, en ce 14 juillet 1800, elle fêtait un double anniversaire, celui du bois de Vincennes et celui de son mariage, qui avait eu lieu le 14 février précédent.

Elle bouscula l'officier d'ordonnance et poussa la porte du cabinet de Gaston. L'or de ses épaulettes et de ses parements brillait sur son uniforme sombre dans une pénombre violette qu'entretenait un long rideau de damas pendu le long d'une fenêtre entrouverte sur une courette jaune, un peu maure, où pépiait un jet d'eau.

Il était assis derrière une lourde table Renaissance sur laquelle s'étaient de larges feuilles imprimées.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il vivement en se levant.

Heureuse, et jouant avec la large ceinture de satin du général, elle s'était logée dans ses bras. À son sourire essoufflé, il comprit qu'il n'y avait rien.

— Tu es une vraie linotte, pourquoi m'as-tu fait peur ?

Elle craignait de lasser Gaston en lui répétant qu'elle était heureuse et de l'irriter en ajoutant que, peu habituée au bonheur, elle le redoutait obscurément. Elle aurait voulu lui recommander de faire attention, de jouer serré, de ne pas permettre à une fatalité jalouse de s'armer contre eux.

— Mon chéri, murmura-t-elle, j'y ai souvent pensé à notre 14 juillet de Vincennes... C'est la première fois que je peux l'évoquer sans regret. C'est

comme s'il ne s'était rien passé. Nous renouons avec lui tout naturellement, tu ne trouves pas ? Ce jour-là, vous m'aviez embrassée, monsieur. Aujourd'hui, nous sommes l'un à l'autre. Et voilà tout.

Le beau visage mat et maigre de Gaston s'éclaira d'un léger sourire qui plissa ses yeux glauques. Il se penchait vers elle quand le parquet cria. Le petit Julien se tenait, pétrifié, sur le seuil de la porte.

— Non, je ne suis pas perdue ! jeta Caroline avec exaspération. Va t'occuper des guirlandes du salon si tu veux te rendre utile.

La porte refermée, Gaston observa doucement que le pauvre tambour, en ne quittant pas la générale d'une semelle, ne faisait qu'obéir à ses ordres.

— Ce n'est pas à lui que j'en veux !

D'un coup, la gaieté de Caroline était tombée. Gaston se justifiait froidement :

— Il y a eu de nouvelles révoltes dans les campagnes. Les ouvriers sont pour nous, mais il y a trop de prêtres et de nobles pour exciter les paysans à force de mensonges. Ils regrettent l'Autriche. Ils craignent un nouveau régime qui jugerait les hommes non plus sur leur naissance mais sur leur mérite. Je ne serais pas tranquille si je te savais, seule, à la merci du premier fanatique venu.

De son pas nerveux, il était revenu vers son bureau sur lequel il déploya une affiche qu'il lut à haute voix :

Liberté, Armée d'Italie, Égalité.

Au Quartier général à Côme, le 25 Messidor, An VIII.

Au nom de la République française, Gaston de Salanches, Général de Brigade, Gouverneur de Côme :

Rappelle aux bons citoyens de la ville que, fomentées par les amis de la tyrannie autrichienne et par les ennemis de la Liberté, que les soldats de la République française apportent à votre pays, les rébellions survenues dans les campagnes ont été brisées.

Aucun trouble ne sera toléré dans la ville. Tout traître sera châtié. Les bons citoyens de Côme montreront leur vertu civique en empêchant que, par la faute de quelques fanatiques, le sang de leurs frères soit répandu.

La force des armées françaises présentement rassemblées en Italie par le Premier consul est considérable. Leur valeur les rend invincibles.

Caroline retira doucement l'affiche des mains de son mari, puis lui adressa une petite grimace de réconciliation.

— Tu me trouves insupportable ? mon chéri. Te voilà obligé de publier d'énormes proclamations pour me persuader que je dois accepter sans murmure un éternel petit tambour sur mes talons.

— Je n'en suis pas encore à recourir contre toi à de pareils moyens d'intimidation, grommela Gaston en tiraillant la frange d'or de son écharpe. Ce soir, cette affiche sera bel et bien placardée sur tous les murs de Côme.

— Oh ! Gaston ! Le jour de mon bal ! Mais ça va tout gâcher...

— Ma chère, les choses commencent parce qu'un sergent a réquisitionné une charrette et finissent à coups de canon. Il faut y mettre bon ordre. Les Italiens aiment le plaisir ; notre bal aura une vertu symbolique : le même soir, nous leur donnerons à choisir entre des sorbets et des coups de fusil.

Caroline éclata de rire :

— Moi, je choisirais les sorbets ! J'espère qu'ils auront le bon esprit d'en faire autant. Tu verras : ils deviendront si gentils que tu me laisseras sortir seule.

Gaston s'arrêta de marcher, les sourcils froncés :

— Tu as toujours eu le génie d'embrouiller les questions les plus simples, Caroline. Je te fais escorter parce qu'il y a du danger mais aussi parce que la femme d'un général ne peut pas courir les rues comme une marchande d'oranges... Et puis tu es ma femme, et j'ai le droit de savoir ce que tu fais.

— Le droit de m'espionner !

— Le droit de savoir ce que tu fais.

Elle devint brusquement très rouge. Son pied gauche grattait machinalement le large carrelage noir. Le silence se prolongea. Gaston, le visage buté, les lèvres serrées, regardait au-delà de la jeune femme la porte entrouverte comme pour l'inviter à se retirer. Dans le jardin du palais, des oiseaux chantaient éternellement. Rabattue par le vent, une volute de fumée issue des cuisines jeta dans la cour une odeur de pommes de pin brûlées qui rappela à Caroline celle qu'on respire en Touraine, l'automne.

— Je vais t'apprendre un procédé d'information merveilleux, prononça-t-elle doucement. Quand je rentre, tu n'as qu'à me demander où j'ai été.

De sa longue plume, Gaston balayait une poussière imaginaire sur son bureau. Caroline savait bien qu'il ne répondrait pas. Elle demanda d'une voix tremblante :

— Alors, c'est dit ? Tu n'auras jamais confiance en moi ?

Puis elle fit quelques pas, le front baissé, le regard contenu par la géométrie du dallage. On pouvait y découvrir une série d'angles droits, une théorie de carrés, un réseau de lignes brisées, peut-être les secrets du nombre d'or dont parlaient tant les Italiens.

— J'ai à travailler, dit sèchement Gaston.

Caroline ne releva pas la tête. Elle savait que Gaston souffrait mais qu'en même temps il éprouvait à la faire souffrir, elle, une jouissance morbide. Il la châtiait. Quand il l'avait épousée, après l'avoir retrouvée dans le château où elle l'attendait, il avait été convenu qu'il ne serait jamais plus fait allusion aux involontaires infidélités dont elle s'était rendue coupable avant son mariage. Elle avait appartenu à d'autres, parce que les circonstances avaient été plus fortes que sa faiblesse, mais, qu'ils fussent morts ou qu'ils aient disparu, ils étaient tous abolis. Une vie neuve commençait. Certes, Gaston avait tenu son engagement et pas un mot ne lui avait échappé relatif au passé. C'était dans le présent qu'il se vengeait. Quand il se plaisait à se montrer soupçonneux, c'était une façon indirecte d'évoquer les erreurs de Caroline, de laisser entendre que s'il avait pardonné, oublié, il estimait fatal qu'elle connût les mêmes tentations et fût de nouveau disposée à succomber.

— Ton bal te réclame, Caroline, et, moi, j'ai à travailler.

Il avait parlé plus doucement, mais Caroline ne montra pas qu'elle l'avait entendu. Encore qu'elle n'aimât pas écrire, elle imaginait la lettre qu'elle avait envie de lui envoyer pour tâcher de lui exposer son cas sans risque d'être interrompue. Mais comment trouver des mots qui le persuadent que, depuis son mariage, son attention n'avait plus qu'un objet : la fidélité. Parce que ses premières années avaient été orageuses, elle voulait se montrer plus loyale, plus honnête, plus pure qu'une jeune fille que Gaston aurait épousée innocente. Des phrases passionnées lui venaient aux lèvres : « J'aurais aimé être la tranquille petite vierge à laquelle tu aurais tout appris après une journée de noces bien classique. » Elle serait devenue ensuite une jeune femme très sage, un peu trop sérieuse, terriblement aimanté et fidèle. « C'est cette jeune femme-là que je veux être. C'est là tout mon plaisir, toute ma gloire. D'abord ce sera peut-être un déguisement, mais ça deviendra vrai presque tout de suite. Seulement, tu comprends, la partie n'est pas jouable si tu me traites toute la journée en criminelle. »

Elle releva les yeux sur lui avec colère. Huit jours plus tôt, dans un moment d'abandon, comme elle lui avait inventé un petit nom amoureux, il

le lui avait fait répéter avec une brusquerie de commissaire de police, croyant sans doute qu'elle avait laissé échapper le nom d'un amant.

— Ça ne t'amuse pas de t'occuper de ton bal ? demanda-t-il tendrement en la prenant dans ses bras.

C'était ainsi que cela finissait habituellement. Une fois qu'ils s'étaient suffisamment occupés à ranimer entre eux d'insupportables fantômes, une fois qu'il avait un peu souffert et qu'il l'avait bien torturée, il lui indiquait que le tournoi était fini en venant la caresser aimablement. Elle aurait voulu trouver l'énergie de l'envoyer promener. Cependant, comme d'habitude, elle se sentit fondre d'amour dans ses bras. Mieux, elle lui donna raison contre elle. Oui, il avait raison de la punir pour autrefois. D'ailleurs, rien n'est plus délicieux que de savourer la morsure de celui qu'on aime. Étourdie, elle se rattrapa aux épaules de Gaston avec l'arrière-pensée que dans ce sévère cabinet de commandement ils allaient, comme cela s'était souvent produit, demander à leurs corps fiévreux de résoudre leur querelle.

Caroline aimait à faire l'amour dans des lieux inattendus. Elle y retrouvait la force trouble des étreintes qui, sous la menace de la guillotine, les avaient réunis à la Conciergerie ou rue de l'Arbre-Sec. Le risque d'être surpris était aujourd'hui plus gênant que grave mais c'était un risque tout de même, et son piquant rehaussait le plaisir orgueilleux qu'eût pris Caroline à ce qu'on la sût bien l'objet, la chose, du beau seigneur froid que le destin lui avait enfin accordé.

Malheureusement, on les surprit un peu vite. La porte s'ouvrit. Il y eut la halte stupide d'un pas qui voulut aussitôt rétrograder. Caroline fit retomber sa robe. Gaston se rejeta en arrière et se retourna.

— Que voulez-vous ?

Bien troublé, le secrétaire d'état-major, son dossier sous le bras, exposa qu'il était venu rendre compte de l'exécution des ordres du général. Nos troupes patrouillaient dans la ville. Les portes étaient gardées et les véhicules visités. Enfin, le rapport signalant à Masséna l'extrême faiblesse des effectifs était parti.

— Et puis on a besoin de vous, madame, pour le bal. Le majordome voudrait vous conduire au vestiaire, dans les cuisines... les ornements ont été placés, il faudrait les inspecter. Il y a aussi le capitaine de Cépoys qui vous attend.

Il fit demi-tour et, d'un geste cavalier, Gaston invita Caroline à le suivre.

— Cépoys vous attend ! Ne le faites pas languir, cela lui gâterait le teint, qu'il a charmant.

Doucement, comme si elle se fût adressée à un enfant, Caroline observa :

— J'ai eu, en effet, le malheur de te dire que le capitaine de Cépoys avait un joli teint. Je l'aurais aussi bien remarqué chez une femme ou un enfant de cinq ans. Si tu ne veux plus que je le voie, aie au moins le courage de me l'interdire formellement. Tu n'as qu'à me faire une liste, après tout. Le matin, je trouverai dans mon boudoir une note ainsi conçue : « Liberté, Armée d'Italie, Égalité. Salanches, Général de Brigade, frappe de bannissement MM. Untel et Untel et subséquemment interdit à Mme la Générale d'entretenir avec eux aucune intelligence, nonobstant quelque prétexte que ce soit. »

Emportée par le goût de la parodie, Caroline avait débité la prétendue proclamation avec la plus grande gravité. Gaston ne put s'empêcher de lui rire au nez. Elle rit à son tour et, avant de fermer la porte sur elle, adressa à son mari un signe complice de la main.

Un paravent rouge

Un murmure de *Va bene, signora* lui avait répondu sous les voûtes impressionnantes de l'immense cuisine durant son inspection. Elle se sentait très général Bonaparte. Elle eût volontiers tiré l'oreille du cuisinier français, géant au visage écarlate et à l'accent bourguignon qui l'accompagna jusqu'aux premières marches de l'escalier.

— La seule chose que je reproche à cette merveilleuse cuisine, remarqua Caroline, c'est qu'il n'y ait pas une broche qu'un chien ferait tourner avec sa patte.

Quand elle était partie, elle avait vu cette scène sur une estampe et maintenant qu'elle était grande, toute-puissante, et qu'elle pouvait dépenser à sa guise puisque c'étaient les Italiens qui payaient, elle eût aimé réaliser ce souhait précieux.

— Quand madame donnera un vrai dîner, madame aura une broche, grommela le chef. Ce soir, ce n'est qu'un bal ! Il ne s'agit guère que de glaces, de pâtisseries et autres arlequinades, dignes tout au plus d'un confiseur piémontais.

« Il a raison, pensa-t-elle, en montant l'escalier. Aujourd'hui ce n'est qu'un début. Après ce bal, je donnerai de vraies réceptions, des dîners sans fin, peut-être que des ducs, des princes, des rois seront reçus ici. Peut-être le Premier consul lui-même ? Tout ça est merveilleux. »

Elle se retourna. Du chef au gâte-sauce, tous étaient encore au garde-à-vous. D'une voix bien posée, ni trop hautaine ni trop familière, elle recommanda qu'on n'oubliât pas de servir les confitures dans du cristal, que les viandes fussent tranchées pour la présentation et les fruits confits offerts comme à Paris, en pyramides sur des lits de feuilles.

Suivie du majordome, elle grimpa précipitamment l'escalier et se lança dans les salles de réception, tout éclatantes du soleil qui pénétrait en gerbes

par les multiples fenêtres. Les marbres se reflétaient sur les parquets éblouissants jonchés de rameaux échappés aux corbeilles de feuillage.

Ayant apaisé ses inquiétudes de maîtresse de maison, elle abandonna le majordome et monta à ses appartements. Elle regretta seulement en passant que sa haute situation lui interdît de se laisser glisser à califourchon sur la rampe de l'escalier. « Je suis contente, pensait-elle, et je dois être très jolie. »

Elle s'attendait à trouver Paolina dans son boudoir, assise en effet sur un canapé, mais auprès d'elle il y avait Cépoys. Le capitaine s'était levé, sanglé dans son uniforme bleu, la culotte trop collante, le col un peu trop haut, les bottes exagérément basses et la cravate désinvolté. Son visage aux traits réguliers mais sans accent était figé par un sourire excessif, un tout petit peu goguenard, comme cela était de mode parmi les jeunes officiers.

— Madame, dit-il avec emphase, comme s'il commençait un compliment...

Il s'interrompit aussitôt et, prenant à témoin Paolina, gémit :

— Ce « madame » m'écorche la langue. Heureux, bien heureux les anciens qui tutoyaient leurs déesses !

Il avait la voix fausse et rompue d'un garçonnet occupé à muer mais il avait déjà paré au ridicule possible en imaginant de s'imiter lui-même et d'exagérer les imperfections de son gosier.

— Nous nous sommes trouvés des amis communs, expliqua Paolina. Il connaît Thiébault et aussi le petit lieutenant Henri Beyle qui vous admire beaucoup, Caroline.

Caroline s'assit :

— Je ne me souviens pas de lui.

— Il a passé toutes ses soirées dans notre loge à la Scala mais il est très timide, expliqua Cépoys qui ajouta, d'un air douloureux : tout comme moi.

— Vous, répliqua Caroline, vous allez me laisser m'habiller.

Les sourcils froncés, elle considérait le visage clair de Cépoys, à peine doré aux joues, son sourire blanc, ses yeux bien noirs perpétuellement allumés par une gaieté naturelle. Il lui rappelait désagréablement la jalousie de Gaston et aussi que si elle n'avait jamais rien fait ni ne ferait rien pour justifier les reproches de son mari, il n'en était pas moins exact que celui-ci n'avait pas complètement tort de penser que le capitaine de Cépoys plaisait à sa femme. « Après tout, on peut n'aimer que son mari et trouver qu'un garçon est plaisant à regarder et drôle. »

Cépoys était en train de raconter à Paolina comment, de mèche avec le général Thiébault, il avait joué les sourds dans un salon napolitain. Paolina riait de plus belle. Cépoys se lançait dans le récit de toutes ses mystifications. Caroline songeait qu'elle aurait eu horreur d'un mari facétieux mais qu'il ne lui déplaisait pas d'avoir à sa disposition, dans son entourage, un beau cavalier plein de fougue, d'entrain et de malice et qu'il n'y avait pas grand inconvénient à ce qu'il lui fît la cour. Cela faisait partie des commodités de l'existence.

Elle déposa son bonnet sur une console et comme Cépoys répétait que, décidément, il s'était bien amusé à Naples, elle l'interrompit :

— Il ne tient qu'à vous, cher capitaine, de vous amuser et de nous amuser à Côme.

— Il faut une occasion.

— Et mon bal, n'en est-ce pas une ?

— Eh ! eh ! Puisque vous me congédiez, madame, je vais aller réfléchir à la chose.

À peine Cépoys sorti, Caroline voulut s'excuser auprès de Paolina de l'avoir abandonnée mais, remarquant sur les lèvres de la jeune femme un demi-sourire persistant, elle lui en demanda la raison.

— Alors, c'est de votre sigisbée que je ris, Caroline, il est fort plaisant.

— Qui appelez-vous mon sigisbée ?

— Le capitaine de Cépoys, pardi.

— Et qu'entendez-vous exactement par ce terme ?

— Vous le savez aussi bien que moi, un cavalier servant.

Paolina s'étira sur le canapé et précisa :

— Une jeune fille noble, en Italie, se marie vers dix-huit ans à un monsieur qu'elle n'a jamais vu. Pendant trois ans, elle vit sévèrement auprès de lui, puis jette son dévolu sur un garçon suffisamment plaisant, suffisamment oisif qui l'escorte au concert, au théâtre, à la chasse et au bain. Il lui sert de lecteur dans son boudoir, il dessine son portrait, choisit ses rubans et répète avec elle des figures de danse.

— Et le mari n'en dit rien ?

— Le mari s'occupe de son côté.

— Pour être aussi tolérant, c'est qu'il n'aime pas sa femme ?

— Peut-être oui, peut-être non. D'abord, ça n'a rien à voir. Nous croyons au mariage parce qu'il n'y a pas de société sans le mariage. Seulement, ce qui nous différencie des Français, c'est que nous croyons également au

bonheur. Nous le cherchons sans dissimulation, dans le naturel, et pensons que la nature n'a jamais voulu qu'un homme fût strictement réservé à une femme ni une femme à un homme. Je sais bien des cas où c'est le mari qui choisit le sigisbée.

Caroline rougit. Après chacune de ses incartades, elle avait eu trop de mal à se défendre contre sa propre conscience pour qu'une manière aussi large et libre d'envisager la question ne la choquât pas. Plutôt indignée, elle demanda :

— Est-ce votre mari qui vous a choisi Thiébault ?

— Il m'avait trouvé un jeune Autrichien délicieux ; qui a décampé avec son armée quand les Français sont entrés à Naples. Mon mari a été furieux du remplacement. C'est surtout qu'il hait les Français. Moi-même, je les trouve un peu grossiers mais, en tant que femme, il y a des moments où une certaine grossièreté me semble piquante à subir. Mon Dieu, je suis en train de vous scandaliser ! Et pourtant...

Comme Caroline se taisait, Paolina ne put se retenir d'achever une phrase qu'elle n'avait interrompue que dans l'espoir de s'en voir réclamer la fin.

—... Et, pourtant, la lettre de Thiébault m'avait fait pressentir une jeune femme des plus hardies. Savez-vous que ce cher garçon, après beaucoup de louanges à votre endroit, me suggérait de ne pas vous prendre pour exemple ?

Caroline se leva, prête à pleurer de colère. C'était toujours ce procédé simple et brutal qui consistait à partir de quelques actes pour prétendre connaître la nature profonde d'un être. Et, cependant, Thiébault était un vieil et parfait ami.

— Obéissez-lui, répliqua-t-elle. Ne suivez pas mon exemple. Je ne suivrai pas plus le vôtre. Si ridicule que cela vous paraisse, j'aime mon mari comme un mari et un amant.

— Mon mari aussi, reprit Paolina sans se démonter, est à ses heures un amant très habile. C'est dans ses bras que j'ai pu attendre le retour de Thiébault sans trop souffrir.

Caroline lui jeta un regard de biais, la trouva émue et charmante tout en reconnaissant dans son expression l'ardeur, la confusion, la complaisance qui, dans les conversations entre femmes, imprègnent brusquement la physionomie de celles qui « aiment à parler de ça ».

— Il n'est pas question d'habileté, murmura-t-elle.

— Ah ! oui ?

Cet « Ah ! oui ? », plus curieux encore que sceptique, rendit son sourire à Caroline.

— Vous êtes terrible, Paolina. Comment vous faire comprendre que j'aime Gaston absolument ? Ça ne changerait rien qu'il ne me procurât pas... le plus grand bien. Il est ma raison d'être.

À travers le joli boudoir vert d'eau, un rayon de soleil rasant illuminait de petits grains de poussière qui flottaient dans l'air en cabriolant et venaient éclabousser la robe blanche de Caroline. Celle-ci regardait briller la sombre chevelure de Paolina qui, silencieusement, passait sa langue sur ses lèvres. Caroline, désespérée, avait été assaillie par la notion de la relativité de l'amour au moment même où elle affirmait l'absolu du sien. Si elle avait aussi facilement trahi son premier mari, n'était-ce pas parce qu'il n'avait jamais su lui faire partager son plaisir ? Si, après sa première expérience avec Gaston, elle lui était restée aussi attachée, n'était-ce pas par l'effet d'une reconnaissance physique ? Cet amour total qu'elle ressentait maintenant pour lui n'était devenu total qu'à la longue. Un amour immense était fait de petits riens accumulés. La réciproque était-elle vraie ? Un petit rien suffisait-il pour tuer un immense amour ?

— Oh ! que c'est fragile ! murmura-t-elle. Il faut faire bien attention.

Paolina n'eut pas le temps de s'étonner. Déjà Caroline, autant parce que l'heure était venue pour elle de s'habiller que pour mettre fin à un entretien dont le tour était devenu pénible, avait tiré le cordon pour appeler Jeannette.

— Je vous remercie, dit-elle simplement à Paolina, de m'avoir mise en garde contre les interprétations auxquelles les assiduités du capitaine de Cépoys auraient pu donner lieu sans que je m'en doute.

La lèvre voluptueuse, l'œil bridé, Paolina s'obstina :

— Sans que vous vous en doutiez ? Alors M. de Cépoys est un fat car il ne dissimule guère que si, au lieu de demander son déplacement, il continue de souffrir les rebuffades du général, c'est bien parce qu'il espère être payé au centuple.

Elle rejeta la tête en arrière et, les yeux mi-clos, considéra Caroline tout en se levant.

— Au centuple, oui, il peut le dire ! Je ne le plaindrai pas s'il réussit. Mais, comme il m'a paru charmant, je ne vous plaindrai pas non plus, Caroline.

— Oh ! si, vous pourriez me plaindre, prononça celle-ci d'une voix rauque. Je n'aime que mon mari. Vous n'avez jamais aimé vraiment,

Paolina, et je vous parle hébreu ! Je ne veux aimer que mon mari et la femme que vous a décrite Thiébault n'existe plus. Elle n'a existé que contre son gré. Mais ne souriez donc pas comme ça ! C'est le sourire de Gaston quand il ne veut pas me croire.

Perdant le contrôle d'elle-même, elle frappa du pied.

— Je veux être fidèle ! s'exclama-t-elle.

La porte s'était ouverte, livrant passage à Jeannette.

— Ah ! te voilà, dit Caroline en s'efforçant de sourire. Il faut te dépêcher de m'habiller, tu sais.

— Il n'est que temps, voilà une heure que j'attends madame au milieu des robes.

Caroline pivota et sourit à Paolina :

— Il faut que j'aie m'apprêter. Vous aussi sans doute ? Nous nous disons à ce soir ? Et venez tôt, je vous en supplie. J'ai peur de me sentir perdue dans cette foule inconnue.

— Une foule n'est pas inconnue à qui en est la reine, lança Paolina en se retirant avec une vaste révérence, mi-affectueuse mi-moqueuse.

Jeannette précéda sa maîtresse dans la chambre où l'attendait un flot de robes étalées sur un grand lit à baldaquin dont les colonnes torsées présentaient des fruits, des pampres, des cornes d'abondance sculptées dans le même bois que celui qui, à mi-hauteur, paraît les murs de leurs sombres torsades.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, je voudrais les mettre toutes !

Elle se retenait pour ne pas battre des mains. Ce palais, ce bal, ces robes ! Elle exultait et se fit tancer pour ses dangereuses gesticulations par Jeannette qui se donnait un grand mal pour la dépouiller de son fourreau. Elle se débarrassa de sa chemise et de ses bas et courut dans le cabinet de toilette.

Il ne s'agissait pas, comme au château de Bièvre, de s'aventurer dans la pièce la plus obscure de la maison, de vaincre pieds nus un parquet plein d'échardes et de se couler dans une baignoire de cuivre à goulot étroit où le corps, à demi assis, se blottissait comme il pouvait. La salle de bains victorienne de Caroline donnait sur sa chambre par une fausse poterne peinte où s'ébattaient des naïades ; de l'autre côté, elle s'ouvrait sur une immense terrasse à arcades que ceignait le lac de Côme. Une baignoire de marbre jaspé, soutenue par des cygnes sous un péristyle rehaussé d'or

s'offrait à elle, tout en courbes voluptueuses, sur un piédestal galbé d'un vert sombre.

Elle plongea dans un éventail de gouttelettes et amoureusement se laissa caresser par l'eau tiède.

Déjà Jeannette l'empoignait pour la savonner. Toutes deux, énervées par l'approche du bal, échangèrent des propos vifs et moqueurs, partagèrent des fous rires, enfin ce fut une houle rieuse qu'interrompit Gaston en pénétrant dans la pièce.

— Je vous croyais déjà prête, ma chère ; il est huit heures. Voici d'abord une liste de personnalités que nous recevons ce soir avec les égards particuliers que vous devez à certaines d'entre elles. En outre, j'ai reçu la visite d'un nommé Livio. Il paraît que c'est un danseur célèbre. Il paraît également qu'il doit s'exhiber ce soir avec sa troupe. Il a essayé de m'entretenir d'un pas de deux et autres frivolités auxquelles je me suis gardé de rien comprendre. Vous voudrez bien le recevoir. Je lui ai dit de vous attendre dans votre salon. À propos, j'ai rencontré Paolina dans la cour et je lui ai appris une bonne nouvelle : Thiébault est à Milan depuis ce matin.

— Oh ! Elle doit être bien heureuse.

Caroline jalousait presque Paolina. C'était l'avantage des séparations qu'elles permissent de brûlantes retrouvailles. Si Thiébault surprenait Paolina dans son bain, il ne lui parlerait certainement pas avec l'indifférence routinière de Gaston. Elle s'efforça de regarder son mari avec charme, d'obtenir un compliment. Dans un roman qu'elle venait de finir, le héros disait à une jeune nageuse : « Vous avez des épaules mythologiques. » Gaston ne dit rien de tel. Il avait l'air très pressé et sortit rapidement.

Sur le seuil du cabinet de toilette, il se retourna mais ce fut pour grommeler, les sourcils froncés :

— Thiébault est la seule bonne nouvelle de la journée. Masséna m'a repris ma demi-brigade pour aller garder une route dans la plaine du Pô. C'est tout juste si j'ai trois cents hommes au camp étranger. Et les espions m'assurent que, rien que dans la presqu'île de Bellagio, nos ennemis ont caché cinq cents fusils. Il est vrai qu'ils seraient bien en peine de les faire entrer dans la ville.

Tout de même, avant de refermer la porte, il sourit :

— Enfin, j'espère que ton bal sera réussi, ma chérie ; à tout à l'heure.

Il referma la porte. Il la rouvrit, passa la tête et cria :

— On marche sur tes robes, dans la chambre. Elles sont toutes belles. Tu vas séduire l'Italie !

Elle lui envoya un baiser, la porte se referma, et Caroline, dûment lavée, brossée, séchée, ointe et poudrée, se jeta un regard satisfait dans le miroir où les rayons du soleil couchant allumaient un clapotis couleur de miel.

Se hasardant sur la terrasse, elle fit quelques pas, heureuse. Elle reçut avec reconnaissance la caresse oblique du soleil et celle d'une légère brise crépusculaire. Elle toisait un magnifique ciel vespéral qui flamboyait au-dessus du lac et teintait de mauve, au loin, les masses escarpées des Alpes alourdies de nuages colorés au débouché du défilé de la Maloja. Elle respira profondément mais battit en retraite en s'apercevant, comme Ève, qu'elle était nue. Elle se rappelait les stricts conseils de tenue que lui avait assénés Gaston : on était dans un pays conquis dont on ne se ferait un allié que par une politique de prestige. Il fallait, avant tout, bien se tenir. Elle soupira. Pourtant, qui risquait de découvrir sa nudité sur cette terrasse, sinon quelque vieil astrologue juché sur une tour, derrière une lunette céleste ? La baignade aussi lui était interdite. Pourtant qui eût pu la surprendre se glissant dans les eaux du lac entre les douces franges d'un saule pleureur, si ce n'est quelque enfant pêcheur qui l'eût prise pour cette créature des eaux qu'on ne saurait regarder sans devenir aveugle ?

Enfin, les hommes étaient les hommes, après tout, et il n'était pas désagréable de se soumettre aux caprices de son seigneur. « Donc, de la pudeur et de la dignité », marmottait-elle tout en se dirigeant vers sa chambre, suivie d'une Jeannette que le choix des robes et des bijoux rendait volubile.

Elle en poussa la porte.

— Oh !

L'instinct – ou l'éducation – lui avait spontanément inspiré la pose de la *Vénus de Médicis* dont les mains cachent chacune l'une des régions les plus secrètes du corps féminin. Avant de fuir et de rabattre la porte, elle eut le temps de goûter ce qu'il y avait de piquant, au moment où l'on est en train de rendre hommage à la pudeur et à la dignité, à rencontrer, nue, un beau jeune homme. Heureusement, celui-ci n'avait pas tourné la tête, comme elle l'expliqua, essoufflée, à Jeannette, avant de l'envoyer en ambassadrice dans sa chambre.

Celle-ci reparut presque aussitôt.

— C'est le nommé Livio. Le général l'avait remisé dans le boudoir. Il s'est ennuyé. Il a poussé une reconnaissance dans la chambre dont la porte était ouverte. Ah ! ces Italiens !

— De dos, il m'a paru...

— Il est très beau de face aussi. Qu'est-ce que je fais de lui ? Je ne peux tout de même pas le dévorer. D'autant qu'il vient pour le bal.

— Fais-le prisonnier.

La langue de Caroline se promenait lentement sur ses lèvres.

— Écoute-moi bien, poursuivit-elle. Tu vas le prendre par la main, l'asseoir sur une chaise et l'enrouler dans le paravent vénitien. Comme ça, je pourrai m'habiller et débattre du bal avec lui sans que la décence ait à craindre.

Sur l'assurance de Jeannette que ses ordres avaient été exécutés et que l'intrus se trouvait captif et aveugle au sein du paravent, elle pénétra dans la pièce, le teint allumé et les yeux vifs. C'était du travail bien fait. Le paravent enroulé simulait parfaitement une tour cramoisie, comme on en plante sur un théâtre. Il ne lui manquait que des créneaux. Invisible, l'audacieux ne se manifestait plus que par une voix que sa carapace rendait étouffée.

— Combien dois-je vous laisser là-dedans, monsieur le danseur ? reprit Caroline, deux jours, six mois, vingt ans ?

— Auprès de vous, madame, répondit la voix étouffée, la course des aiguilles d'une horloge est aussi vaine que le vol d'un oiseau.

— Oh ! lala ! s'exclama Caroline. Et, d'abord, comment le savez-vous, vous ne me voyez pas ?

— Ça s'appelle de la divination, madame.

Nue, Caroline passait un bas, assise à quelques pas du paravent. Il fallut que Jeannette l'aidât à boucler la jarretière au-dessous du genou tant la grave voix du captif l'avait troublée. Il avait parlé avec une assurance telle que, malgré la certitude matérielle de n'être pas vue, elle subissait profondément cette proximité masculine et ses doigts trébuchaient autour des boucles.

Leur conversation prit un tour plus technique dès qu'elle eut demandé au jeune danseur le programme qu'il prévoyait. Célèbre pour son talent jusqu'à Rome et Venise, Livio devait animer toute la soirée. Encore fallait-il et ménager un crescendo et laisser aux invités des entractes bien choisis pour danser eux-mêmes. Il apparut que le danseur devait présenter un intermède

dénommé *Les Belles Heures* où il figurait le soleil, où sa partenaire représentait la lune, « dans un costume exquis », précisa-t-il, alors que leur suite de vingt-quatre danseuses, costumées en heures du jour, porteraient des tuniques passant du blanc pâle de l'aube au pourpre du midi jusqu'au bleu nuit le plus profond.

Ce fut en enfilant des chaussons blancs filigranés d'or qu'elle décida de la première apparition de Livio. Le fameux intermède l'occupa pendant qu'elle agréait la seconde des robes que Jeannette offrait à son choix. L'entretien fut brisé pendant le temps qu'elle mit à s'y introduire. Quand elle fut moulée dans la blanche étoffe soyeuse, dont la petite traîne, ornée de losanges d'or, battait ses talons, Livio évoquait l'aire exacte dont aurait besoin sa troupe pour se déployer dans la salle. Enfin, au moment où Jeannette apportait le diadème, composé de perles baroques et de petites glaces en forme de losanges dont l'entrelacement géométrique répétait la broderie d'or de la robe, Livio déclarait avec fougue :

— Je vois ça. Cette soirée s'annonce au mieux. Mes danseurs et moi serons dignes de notre hôtesse. Mais on m'avait parlé de figures en plein air, dans le parc ?

Apprêtée, Caroline alla elle-même ouvrir le paravent.

— Pour cette fois-ci, vous êtes gracié, *signor* Livio. Nous ne vous ferons pas pourrir plus longtemps dans cet humide caveau...

Elle ne prit pas garde au brusque froncement de sourcils que cette banale plaisanterie avait provoqué chez le jeune homme. Elle ne fut même pas déçue qu'il ne manifestât pas plus d'intérêt en la voyant enfin : le plus discrètement possible, elle était occupée à admirer en lui un pur type de beauté italienne. Sur nombre de figures masculines entrevues en Italie, elle avait déjà remarqué de pareils cheveux, ondes et sombres, cette ligne aiguë du nez, ces lèvres minces et souplement infléchies. Mais, dans le cas de Livio, ces objets de séduction épars avaient été harmonieusement rassemblés pour former un visage parfaitement construit et suffisamment particulier pour ne même pas souffrir de cette régularité. « C'est curieux, songea-t-elle, comme le creux trop marqué de leur arcade sourcilière donne de l'intensité à leurs yeux noirs. » Elle s'aperçut de son silence.

— Quant aux danses dans le parc, lança-t-elle précipitamment, elles dépendent du feu d'artifice. Le majordome m'assure que les fusées sont gâtées et je crains qu'il n'y en ait pas.

— Tiens, tiens, on m'avait assuré du contraire.

Elle ne fut pas surprise non plus par le ton goguenard de cette réponse. Tout en continuant de le regarder, elle se reprochait d'avoir pu accorder la moindre attention à Cépoys. Gaston avait parfaitement raison : c'était un fade petit blond dont il importait de rabattre rapidement les prétentions. Tout aussitôt, elle pensa naïvement que Gaston serait heureux s'il apprenait ses résolutions. Presque en même temps, elle éleva tout de même des réserves : Gaston aurait-il apprécié la manière peu hardie dont elle avait fait toilette, à quelques pas d'un séduisant danseur, sous la fragile protection d'un paravent ? Inquiète des sentiments que son visage pouvait exprimer, elle haussa le menton, fit frissonner son éventail, et avec l'assurance un peu lointaine d'une femme qui plaît et qui le sait, d'un ton bien distant ponctué d'un regard protecteur, elle détourna la conversation sur la robe qu'elle portait et sur celles qui étaient encore étalées sur le lit.

— La mode parisienne a-t-elle l'heur de vous plaire ?

Elle s'attendait aux habituelles banalités admiratives que le goût des Parisiennes provoquait en général. Livio se borna à considérer Caroline avec un intérêt d'autant plus gênant qu'il appuyait plus sur la personne que sur ses atours.

— C'est très appétissant, dit-il froidement.

Elle rougit. D'habitude, le questionnaire des étrangers ou des provinciaux avait trait aux mouches. Les Parisiennes en portaient-elles encore ? Aux monocles. Était-il vrai qu'elles en arboraient sur les promenades ? Aux souliers de satin. Étaient-ils si fragiles qu'on ne pût les porter qu'une fois ? Y avait-il vraiment une mode des perruques blondes pour les femmes ?

— Je vais être très curieux, prononça Livio d'une voix égale. Que portez-vous sous vos jupons ?

— Que voulez-vous que je porte ? balbutia Caroline ; rien du tout.

— Je m'étais laissé dire que les Parisiennes avaient lancé la mode d'un vêtement étrange. Comment vous expliquer ? Une sorte de caleçon comme en portent les hommes mais en linon, noué aux chevilles et bordé de dentelle.

Fière de parler *ex cathedra* au nom de la mode française, Caroline trancha vivement :

— Oui, mais ce n'est qu'une mode adoptée par quelques écervelées. Ça ne peut pas durer. C'est encombrant, ces pantalons et ça ne sert rigoureusement à rien... À Paris, il est de mauvais ton de porter quoi que ce soit sous la robe.

De même qu'un philosophe a prouvé le mouvement en courant, Caroline prouva ses dires en retroussant le bas de son fourreau de satin qui dégagea une cheville libre de toute entrave.

— En effet, prononça Livio de son ton le plus glacé, il eût été dommage de cacher cela, fût-ce par de la dentelle.

Elle avait tressailli. « Je viens de me tenir horriblement mal. » Ce geste-là, Gaston ne l'aurait pas apprécié du tout. Pourtant, quel mal y avait-il ? Elle avait fait le vœu de fidélité, mais non de perdre la vue dès qu'un beau garçon la croiserait, ni d'exiger qu'aucun regard ne la caressât plus. Le climat voluptueux de l'Italie n'était pas un danger, mais un piment : à Gaston d'en recueillir les fruits. N'était-ce point cela une vie conjugale parfaitement équilibrée ? On accorde de l'intérêt à de jeunes hommes beaux, on renforce son goût du plaisir en leur compagnie, on puise de l'assurance dans leur regard et on en fait bénéficier le suzerain légitime.

— Eh bien ! à tout à l'heure.

La porte s'étant refermée sur l'habit jaune de Livio, Caroline se sentit de nouveau tentée par la terrasse. Le lac n'était plus qu'une immense flaque nacrée sertie de montagnes sombres. L'air embaumait un mélange poivré d'eucalyptus, de roses épanouies et de thym. Elle s'en félicita comme d'un prélude à son bal. La première étoile, toute pâle, venait de s'épingler dans l'azur encore vibrant. « Mon Dieu ! que je suis heureuse », pensa-t-elle.

Les menues contrariétés de sa journée s'étaient effacées. Elle aimait Gaston. Il l'aimait. Ils étaient ensemble. Elle recevait régulièrement les meilleures nouvelles du petit Anne qui, dès la paix, viendrait les rejoindre. Il était décidément merveilleux de vivre.

Elle fit quelques pas sur la terrasse. Le bruissement soyeux de sa robe, l'étincellement doré de sa parure qu'elle enflammait à chaque pas, le double parfum qui montait de son corps et des rives du lac, le port d'un diadème – elle n'était pas du tout habituée aux diadèmes – n'étaient pas étrangers au bien-être qu'elle ressentait.

« Tout ça, je le dois à Gaston », pensa-t-elle avec joie. Au fronton déjà sombre du petit palais elle adressa un sourire attendri destiné à son mari. Puis elle se pencha pour apercevoir, au bout du lac, les toits, les tours, les flèches de Côme obscurcis de vapeurs bleues. L'un des derniers mots de Livio lui revint à l'esprit : « Et pour le feu d'artifice, madame, ne vous inquiétez pas. » Est-ce que par hasard, pour la fin du bal, les habitants de Côme lui réserveraient une surprise ?

Un bal et une surprise

« Ça y est ! avait pensé Caroline, pour la première fête que je donne de ma vie, personne ne va venir. » Car le premier quart d'heure avait été atroce. Elle n'avait eu à accueillir que cinq malheureux qui, aussi gênés qu'elle, tentaient de mettre un peu d'animation devant le déploiement des laquais dans les immenses salles sonores.

Puis ce fut un assaut. Ils arrivèrent tous ensemble. À travers la cour d'honneur, les cochers s'insultaient dans tous les patois cisalpins. Les pavés lançaient des étincelles sous le fer des chevaux. Les femmes trébuchaient sur le grand escalier de marbre. L'orchestre, après avoir préludé dans le désert, éprouva des difficultés à couvrir ce vacarme. Piccini, Cimarosa, Zingarelli manquaient d'accents assez rudes pour étouffer le tumulte de cette invasion.

Comme ces princes, que l'on nomme généraux pour l'antiquité de leur sang et qui sont vite dépassés par la première bataille où ils commandent en chef, Caroline avait senti lui échapper l'initiative des opérations. C'était son bal, mais, trop gros pour elle, il s'emballait, insensible aux indications qu'elle aurait voulu lui imprimer.

« Allons, bon ! », pensa-t-elle. Le tumulte avait grandi à l'issue de l'escalier. Il devait se passer quelque chose. Jusque-là, elle avait contenu son attention sur les figures qu'exécutait Livio, en soliste, au cœur de la foule. Elle tenta de courir vers l'escalier. De temps en temps, elle s'arrêtait, se haussait sur la pointe des pieds et tâchait d'entrevoir l'entrée au-delà des pyramides de boucles blondes et brunes – surtout brunes – des courtes chevelures masculines portées à la Titus auxquelles se mêlaient encore des perruques Ancien Régime. Comme le vent incline un champ de blé, toutes les têtes étaient tournées vers la gauche comme celle de Caroline.

Enfin, dans l'encadrement monumental de la porte, elle distingua la présence insolite de deux oreilles de cheval.

De même que, dans un accident, la foule des curieux s'entrouvre lorsque survient un parent de la victime dans l'espoir de savourer le nouveau spectacle auquel son irruption va donner lieu, de même le bouchon compact de la foule se fendit devant la maîtresse du palais. Tous, officiers français, invités italiens, jeunes filles aux prises avec leur premier bal, matrones expertes, épousées mal embouchées de commissaires aux armées, s'écartèrent à seule fin de laisser face à face Mme la générale de Salanches et le cheval perturbateur.

— Mais vous êtes fou ! cria Caroline.

Le cheval était monté par le capitaine de Cépoys. Celui-ci distribuait des sourires et des saluts à la ronde. Des rigoles de sueur sur son front témoignaient du mal qu'il s'était donné pour faire escalader par sa monture les quarante-sept marches de marbre de l'escalier d'honneur.

— Pst ! Pst ! cria Cépoys en faisant claquer sa main gauche dans les airs. Hep là ! mon ami, mon ami ! Oui, vous, *faquino ! Avanti !*

Hébété, un serveur italien habillé à la française et perruqué à blanc se décida à s'approcher du cavalier qui lui ordonna de vider son chianti dans un seau à glace et de présenter la boisson à sa monture.

Le cheval marquait visiblement l'inquiétude que lui valait une aventure aussi inusitée dans une carrière équestre. Les naseaux largement ouverts, les oreilles pointées, il soufflait et mordait nerveusement son mors, n'avancant qu'à pas saccadés, incertains et tonitruants. Il s'équilibrait sur sa croupe infléchie comme s'il eût été prêt à plier des quatre jambes et à se coucher sur le flanc. Une main secourable s'empara des rênes, lui fit flairer le seau, où, au milieu d'un murmure admiratif et encourageant, il se mit à boire à longs traits.

Cépoys, indifférent aux bravos comme aux exclamations scandalisées, venait de reconnaître Caroline. Il sauta à terre et s'inclina devant elle avec une courtoisie emphatique.

— Vous m'avez prié de vous amuser, dit-il à mi-voix. Je m'y emploie.

Caroline était ennuyée. Outre que ce garçon aurait pu se tuer, ou simplement rompre le cou de son cheval, elle pressentait des complications du côté de Gaston. Or, elle n'avait nullement l'intention de payer de la moindre faveur la témérité de son soupirant. Si elle avait pu ressentir un faible pour Cépoys, c'était chose passée. Bref, il se donnait bien du mal pour rien.

— Vous voyez, ma chère, reprenait-il d'une voix forte, que si vous donnez à cette foule le *panem*, je me charge du *circenses*.

Puis, se retournant vers son cheval et le montrant à Caroline :

— Par le truchement de Zéphyr ici présent et de mon humble voix, la cavalerie française tient à vous présenter, madame, ses respectueux compliments.

Au fond, c'était très drôle ! Caroline éclata de rire et répondit avec simplicité :

— La cavalerie française est bien bonne, capitaine. Mais est-ce l'habitude de votre cheval de vous suivre dans vos visites ?

Cépoys toisa l'animal avec une apparente sévérité.

— Vous avez entendu, Zéphyr ? Madame juge votre procédé cavalier. Elle daigne vous le laisser entendre avec une grâce voilée mais vous devriez en rougir. Avez-vous reçu un bristol d'invitation ? Alors, de quel droit vous imposez-vous ?

Se penchant vers Caroline, il lui cria sur le ton de la confiance :

— Entre nous, je crois qu'il m'espionne.

De bouche en bouche, les formules de Cépoys se répandaient, se traduisaient, se commentaient.

— Enfin, chère madame, je vous prends à témoin de son indiscretion. Les chevaux de la nouvelle génération sont incroyables ! À sa décharge, c'est un animal qui a du goût. Il aura entendu parler de vous et des fastes de votre réception. Voilà pourquoi, même au prix des mots les plus vifs, je n'ai pu me débarrasser de lui. C'est qu'il s'y connaît, le bougre, en beauté féminine. De vous à moi, il est un peu centaure.

Caroline feignit un pudique effroi, recula d'un pas, puis, ayant dissimulé le bas de son visage derrière son éventail, fixa sévèrement Zéphyr.

— Gardez vos distances, mon ami, lui dit-elle d'une voix de prude si bien jouée qu'un éclat de rire presque général lui répondit.

Caroline était contente. Elle s'amusait. Cépoys aussi. Les invités aussi. Tout était pour le mieux. Déjà Cépoys s'avancait vers elle d'un air protecteur.

— Le cas échéant, comptez sur mon bras pour vous défendre. Mais, mais...

Il s'était arrêté net dans sa tirade pour considérer, par rotations successives de la tête, la foule rassemblée autour de lui, comme s'il venait seulement de s'apercevoir de cette affluence.

— Mais qu’ont tous ces beaux messieurs et toutes ces belles dames à m’examiner comme ça ? demanda-t-il en prenant une sorte d’accent berrichon par lequel il imitait à merveille le ton d’un conscrit intimidé le matin du conseil de révision.

Il se regarda de la tête aux pieds, allant jusqu’à lever le bras et à tendre sa jambe gainée de nankin blanc pour examiner la chute de son habit bleu.

— Ma tenue est réglementaire pourtant ! observa-t-il avec une conviction bien jouée.

— Ça doit être à votre cheval qu’ils en ont, capitaine, jeta Caroline en entrant dans le rôle de compère qui lui était dévolu.

— Un cheval, quel cheval ?

Une bande de jeunes officiers qui était entrée à la suite de Cépoys fit chorus :

— Quel cheval ?

— Où y a-t-il un cheval ? Vous voyez un cheval, vous ?

— Que se passe-t-il, quelqu’un a demandé un cheval ?

— Il n’y a pas besoin de cheval, que pourrait-on bien en faire ?

Satisfait de l’entrain de ses acolytes, Cépoys accepta enfin de comprendre qu’il s’agissait de Zéphyr. Avec un geste large, il s’adressa à la foule :

— N’ayez pas peur, bonnes gens, c’est un cheval. Se pourrait-il que vous n’en ayez jamais vu ? Mon illustre compatriote, M. de Buffon, a assuré que c’était la plus belle conquête de l’homme. En tout cas, la principale curiosité de cet animal tient à ce qu’il se déplace sur quatre pieds de la façon suivante...

Et Cépoys, s’étant effectivement mis à quatre pattes, commença de se promener en secouant la tête et en jetant des hennissements.

Caroline suivait sa clownerie avec amusement. Elle se demanda quelle nouvelle malice il préparait en le voyant retenir tout à coup sa marche, rentrer la tête dans les épaules, puis jeter un regard derrière lui. Le regard de la jeune femme suivit celui de Cépoys et rencontra Gaston de Salanches.

Sanglé dans sa grande tenue à la fois sombre et flamboyante, son chapeau à plumes sous un bras, les glands d’or de son écharpe tressautant dans sa main, il se tenait immobile, considérant d’un air glacé, du haut de sa grande taille, son subalterne toujours à genoux sur les dalles.

Personne ne riait plus. Le silence était accompagné par l’orchestre qui s’était lancé dans des airs mutins.

— Mon général..., balbutiait Cépoys en se relevant.

— Je croyais que la fièvre sévissait à Venise et épargnait la Lombardie, capitaine. Votre état me prouve le contraire. Vous avez dépassé les bornes. Renvoyez d'abord la plus noble conquête de l'homme à l'écurie. Demain matin, vous vous rendrez à l'hôpital où vous demeurerez consigné jusqu'à nouvel ordre. Je m'entretiendrai de votre cas avec mon médecin qui connaît des purges propres à soulager un état aussi grave que le vôtre.

Déjà, le général de Salanches s'était détourné. Le vide se faisait devant lui. Les petits amis de Cépoys avaient pris la fuite les premiers. La prudence étant contagieuse, officiers dignitaires, jolies femmes avaient reculé vers le fond du salon, laissant le jeune capitaine seul avec son cheval qui, arc-bouté sur ses jambes, le flairait d'un naseau tremblant.

Salanches avait offert son bras à Caroline. Entraînant les regards, tous deux se dirigèrent vers le grand salon. Le général souriait.

— Votre conduite est inexcusable, dit-il avec colère.

Il ne s'était pas départi de son air cordial. Son aspect affectueux contrastait péniblement avec le ton de ses reproches. Caroline en éprouva un malaise. Cette dureté dans la voix, cette douceur sur les lèvres lui rappelaient péniblement un cauchemar qu'elle avait eu quelques nuits plus tôt. Elle habitait une chambre dont les parois étaient en verre et voyait un homme aux mains sanglantes, armé d'un poignard, s'avancer vers elle tout en s'enquérant affablement de sa santé.

— Je vous en prie, dit Gaston, souriez aussi. Sauvons les apparences.

Les apparences, maintenant ! Dès qu'on épousait quelqu'un, il se mettait à vous parler des apparences. Dieu sait si Georges avait été particulièrement irritant sur ce chapitre. Et, maintenant, Gaston s'y mettait.

— Qu'ai-je fait de mal ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

— Je serais bien étonné que tu n'aies pas été prévenue de cette facétie.

— M. de Cépoys ne me fait pas ses confidences.

— Il a ce soir abusé de mon indulgence. Je lui donnerai l'occasion de le regretter.

— Naturellement.

— Quoi, naturellement ?

— Ce garçon m'amuse, alors tu te fâches.

— Je ne suis pas un tyran mais, à l'égard des Italiens, nous...

Imitant son air grave, Caroline acheva la phrase pour lui :

— À l'égard des Italiens, nous avons notre prestige à maintenir, et ce n'est pas à quatre pattes qu'on peut y arriver. C'est ça ? Eh bien ! tout ce qu'on peut dire, c'est que ce n'est pas drôle à maintenir, un prestige.

Ils longeaient la haie de palmiers nains qui bordait l'estrade des musiciens. Caroline éprouvait une profonde douceur à sentir contre elle le bras et la hanche de ce corps qu'elle connaissait si bien.

— Drôle, drôle, rageait Salanches. Une guerre et une occupation n'ont jamais passé pour être drôles. Si nous donnons aux Italiens l'impression que vous sommes des pitres, nous leur donnerons du même coup l'idée de nous faire repasser les Alpes. Cépoys sera puni de ses singeries.

— Ces singeries-là auront au moins prouvé aux Italiens que nous avons une bonne cavalerie. Ce n'est pas facile à monter, quarante marches à cheval.

— Naturellement.

Regard interrogatif de Caroline.

— Cépoys te plaît et, naturellement, tu le défends.

— Oh ! s'écria-t-elle, exaspérée, vas-tu me persécuter longtemps avec Cépoys ? Il ne manque pas d'états-majors, expédie-le ailleurs et qu'on n'en parle plus.

Elle était d'autant plus sincère que, dès sa rencontre avec Livio, elle avait oublié que, depuis le début de son séjour à Côme, Cépoys avait tenu une place non négligeable dans sa vie. La phrase lui avait échappé. Pourtant, à la réflexion, elle pensa que le renvoi de Cépoys était la meilleure façon de soustraire le malheureux garçon à une hostilité de son général qu'il endurait en pure perte.

— Y aurait-il eu une brouille, une querelle d'amoureux entre vous ? demanda Gaston en s'arrêtant net et en perdant le contrôle de son visage.

Placés comme ils l'étaient sur le glacis de l'orchestre, leurs voix étaient couvertes par le frissonnant murmure des violons, les notes égrenées du clavecin, les reprises bourdonnantes des basses. Caroline détacha un bout de feuille d'un des palmiers, le mordilla et observa gravement :

— C'est entre nous deux, Gaston, qu'il y a des querelles d'amoureux. Et un peu trop pour mon goût. Tu m'as fait l'insulte de m'entraîner à ta suite en Italie pour satisfaire une méfiance que tu n'as pas même cherché à cacher. Je te suis partout comme un petit chien. Tu me présentes des gens, je cause poliment avec eux. Eh bien ! il paraît que c'est inconvenant !

Brusquement attendrie par son propre cas, ce fut à deux doigts des larmes qu'elle acheva :

— Ce que tu peux être méchant !

— Nous négligeons nos devoirs, Caro, observa Gaston avec un visage adouci. Livio vient de terminer son solo. Il faut que j'ordonne une valse pour nos invités.

— Et moi, je devrais peut-être aller féliciter le danseur ? C'est ce qu'on fait en pareil cas ?

— Oui, bien sûr.

Rieuse, elle le retint par le bras.

— Tiens ! j'y pense, Livio est un homme. Si je le félicite, jure-moi que tu ne vas pas le faire consigner pour ça !

Amusé malgré lui, Gaston dédia à sa femme ce lumineux sourire de connivence qu'elle aimait tant et dont il n'abusait guère.

Elle le regarda s'éloigner parmi les groupes d'invités, saluant, répondant d'un mot, tempérant la morgue hautaine qui lui était habituelle par quelques amabilités condescendantes qu'il confondait avec de la cordialité et qui épouvantaient les officiers français et les notables italiens tout autant que ses airs rogues.

Caroline s'était haussée sur la pointe des pieds pour tâcher d'apercevoir Livio. Ce n'était pas facile. Parmi les invités, des mouvements ondulants se répandaient comme sur ces lacs italiens où les tempêtes semblent venir des quatre points cardinaux. La moitié des femmes étaient assises. Il y avait des haies d'épaules nues, des frondaisons d'éventails agités au même rythme. D'autres jeunes femmes, debout, étaient mêlées aux officiers français en uniformes rutilants, aux Italiens en habit de cour ; au hasard d'une repartie, d'un sourire ou d'un mouvement de hanche, elles faisaient courir parmi les hommes un frisson d'intérêt qui se répercutait jusqu'aux parois de marbre enserrant de leurs ogives, de leurs portiques, de leurs colonnades, ce petit monde luxueux en proie à la fête.

L'orchestre s'était tu. Caroline, ayant enfin aperçu Livio qui s'esquivait, s'était jetée sur ses traces, lançant et recevant des sourires, saluant de l'éventail, embrassant de temps en temps le cou nu d'une amie qui ne datait pas de huit jours.

— Vous cherchez quelqu'un, ma chérie ?

Caroline, qui venait de voir la silhouette étincelante de Livio disparaître derrière une portière de velours amarante dans le petit cabinet qui avait été

improvisé pour le repos des danseurs, voulut écarter son interlocutrice, mais c'était Paolina.

Les épaules nues, la poitrine presque nue, les bras impudemment levés à la cariatide pour tordre sa puissante et sombre chevelure semée de diamants, elle reprit du même ton hardi et curieux :

— Si c'est le capitaine de Cépoys, il m'a promis la première valse. Ce ne sera pas une façon de parler ; car c'est vraiment la première fois que je vais pratiquer en public cette danse nouvelle et scandaleuse. Savez-vous que mon confesseur la réprouve parce qu'elle met l'homme et la femme en contact comme pour le péché ? À propos, si vous voulez la danser avec lui, je suis prête à me sacrifier.

— Cépoys ne me donne aucune envie de pécher, ni même de faire semblant. Usez-en sans scrupule s'il vous tente.

— Seul Thiébault me tente ce soir. Vous savez qu'il est à Milan ? Peut-être prendrai-je une voiture à la fin du bal, sans changer de robe, ce sera étourdissant.

Sans donner à Caroline le temps de répondre, Paolina désignait la portière de velours.

— N'est-ce pas ce monstre de Livio que je viens de voir se glisser par là ?

— Précisément. Le général m'a chargée de le féliciter ; je n'ose le poursuivre jusque dans sa tanière.

— Je vous aurais cru plus obéissante aux ordres de votre mari. Maintenant, Livio vous déplaît peut-être.

Elle ajouta d'un petit ton indifférent qu'il lui était facile d'aller chercher Livio dans son cabinet. Avant d'être célèbre, il lui avait donné des leçons de danse. Elle le connaissait bien.

— Ce jeune misérable, acheva-t-elle, a tout pour plaire. Il y a des gens beaux qui manquent de charme. Il est beau et charmant. On s'amuse cinq minutes d'un cynique puis on s'en agace parce qu'on ne sait plus sur quel pied danser. Les convaincus vous dominent un instant puis vous lassent par leur entêtement, Livio sait dominer une femme avec le cynisme voulu, ni trop, ni pas assez. Il est très respectueux et très insolent. Très méprisant et très assidu, perfide avec tendresse, froid avec feu... J'oubliais qu'il a la réputation bien établie auprès des femmes d'être un artiste doublé d'un artisan. Et merveille des merveilles, il est discret.

— En ce cas, comment le sait-on si souvent victorieux ? demanda Caroline avec une moue sceptique.

— Vous êtes bien naïve, chérie. Ce sont les femmes qui s'en vantent.

Caroline s'en voulait de la complaisance avec laquelle elle écoutait Paolina discourir sur le chapitre de Livio. Elle ne suivait guère ses propos, pourtant il lui était doux d'entendre prononcer le nom du danseur. Un peu émue, elle associait son souvenir à l'éclairage de sa chambre durant la conversation qu'ils avaient eue, au ton d'opaline que le ciel répandait sur les murs, à l'allégresse qu'elle avait ressentie en se préparant pour le bal à l'ombre de ce paravent qui parlait. Cela faisait un tout qui était délicieux. Elle le goûtait avec d'autant plus de gaieté de cœur qu'on l'eût indignée en lui prêtant le moindre entraînement vers Livio. Il lui plaisait. Il lui était agréable de le regarder, de le flairer et d'être regardée et flairée par lui. Sans plus. Et si elle le cherchait, c'était en tant que maîtresse de maison, avec l'accord de son mari.

— Qu'est-ce que vous dites ? cria-t-elle.

Petite fille, il lui arrivait ainsi de négliger la leçon de Mlle de Tourville pour échanger des grimaces avec son frère, découvrir le profil d'un garçon de ferme dans celui d'un nuage ou simplement se regarder dans une glace. Mais si sa gouvernante l'en somrait brusquement, elle retrouvait dans son oreille la suite de mots qui venaient d'y entrer sans qu'elle y prît garde. De même, saisie par le « Et alors, la dame l'a enfermé dans un paravent », elle reconstituait le cours des propos de Paolina qu'elle n'avait pas suivis. La jeune femme, pour lui donner un exemple de la prodigieuse discrétion de Livio, lui racontait qu'avec plusieurs amis elle avait bavardé en sa compagnie avant qu'il dansât. Il avait narré à ravir sa visite à une dame dont il s'était vertueusement obstiné à taire le nom. Cette dame – ravissante, paraît-il – ayant entrepris de faire sa toilette tout en parlant avec lui, avait simplement pris la précaution de l'enfermer derrière un gros paravent.

— Vous ne comprenez pas ? s'exclamait Paolina. Cette ravissante ignorait sans doute le mode de fabrication des paravents et notamment qu'ils doivent leur souplesse à des articulations aux travers desquelles il est facile de suivre dans tous leurs détails les soins d'une femme à sa toilette. Qu'est-ce que vous avez, Caroline ?

Celle-ci réussit à demander ?

— Il n'a donné aucun renseignement sur cette dame ? Aucun ?

— Mieux, il a même refusé de répondre, par oui ou par non, aux noms que nous lui propositions. Nos soupçons se sont portés sur une petite *marquesina* d'origine bolognaise, Antonia della Rebbia ; une fille que ses parents devraient marier au plus vite, maigre et ardente comme la louve de Virgile et, selon les heures, impudique ou sournoise. Si elle vous intéresse, regardez, elle est là-bas, au bras de votre mari.

Caroline n'avait posé sa question que pour être absolument certaine de la discrétion de Livio. Elle voulait aussi s'assurer que Paolina ne nourrissait aucun soupçon. Enfin, elle avait cherché à la faire parler pour se donner à elle-même le temps de reprendre souffle. Elle ne savait plus si elle avait envie de piétiner à coups de talon le visage de cet insolent danseur, ou de l'embrasser pour le récompenser de son relatif silence. Elle-même ne pouvait décider si ce qu'elle sentait était odieux ou bien agréable. Fiévreusement fidèle, sa mémoire lui restituait dans leurs détails les plus hardis les gestes qu'elle avait faits jusqu'aux moindres poses qu'elle avait prises sous la perfide protection du paravent. Les mouvements qui sont naturels à une femme qui s'apprête devenaient d'une scandaleuse témérité sous l'œil d'un observateur masculin. Une chaleur où il y avait autant de honte que de plaisir, autant de complaisance que de révolte, lui montait lentement aux joues. Elle chercha le bras de Paolina pour s'y accrocher.

Une saveur violente lui brûla la gorge et le nez. Les flammes des candélabres qui s'étaient mises à tourner au même rythme que les danseurs s'immobilisèrent de nouveau. Le plafond du salon se redressa, et Paolina réapparut, souriant avec un peu d'inquiétude et tenant un flacon de sels sous le nez de Caroline.

— Je n'ai eu que le temps de déboucher le flacon, expliqua-t-elle. C'est peut-être dommage car je ne sais rien de plus ravissant qu'une femme pâmée. C'est la chaleur, n'est-ce pas ?

— Oui, la chaleur, affirma Caroline avec empressement. Et puis les soucis de ce bal.

Pour confirmer le bien-fondé de ces soucis, elle feignit de s'intéresser à ses invités. Une houle parfumée et sonore déferlait contre les panneaux dont les thèmes à la fois fougueux et voluptueux, les proportions immenses, les vernis profonds, concouraient à la magnificence générale. Caroline, tant dans la salle que sur les fresques, n'apercevait que des formes dénudées et triomphantes qui se prêtaient trop bien à l'émotion qui venait de la faire défaillir. Les accords de l'orchestre faisaient tinter le cristal sur les longues

tables où était dressé le souper et devant lesquelles tourbillonnaient des boucles flottant au gré de la valse, des bijoux étincelants, des sourires fardés et essoufflés, une immense écume d'étoffes soyeuses que fendaient, comme une escadre, les habits brodés.

— Avouez-le donc, la chaleur n'y était pour rien, dit paisiblement Paolina.

Caroline sursauta et acheva de se troubler sous le regard triomphant de sa compagne.

— À moi, vous pouvez bien l'avouer, reprit celle-ci. Après le portrait que je vous ai fait de la *marquesina* della Rebbia, vous avez défailli de rage en la voyant au bras de votre mari et l'air sûr de son fait.

Caroline ne demandait qu'à avouer. Soulagée par l'erreur de Paolina, elle prit même une mine anxieuse pour suivre la direction que celle-ci lui indiquait.

— Ils ont filé par la galerie. Ils doivent rêver dans le parc.

Caroline y courait déjà. Sa prétendue jalousie avait été un excellent prétexte pour se séparer de sa trop curieuse amie et aussi pour aller se remettre en respirant l'air frais de la nuit.

Sur la galerie, des lanternes vénitiennes diffusaient une clarté douce et tremblante. Caroline descendit les degrés conduisant au jardin. Une brise nocturne, humide d'avoir caressé le lac, ne parvenait pas à animer les durs palmiers anguleux qui découpaient des tranches d'obscurité pointue dans le ciel en y effaçant les étoiles.

Elle suivit une allée de sable fin, blanche parmi les végétaux endormis, trempa le bout de ses doigts dans la vasque d'une fontaine qui roucoulait, solitaire, avec de petits sursauts de silence suivis de hoquets cristallins.

Sur sa gauche, grâce à l'éclat du bronze, elle reconnut le petit dieu nu et amoureux sur son socle ciselé dont elle avait pris l'habitude de chatouiller le talon quand elle passait. Elle chatouilla. Mais c'était aussi un point de repère, qui, la nuit, lui permettait de se diriger vers l'embarcadère du palais, son lieu de prédilection.

Le jour de son arrivée, le majordome ne lui avait pas caché que si cet endroit enchanteur n'était jamais éclairé c'était que dans son pays on savait trouver à la nuit un pouvoir ami de l'amour qu'une lanterne détruirait. Après être venue y rêver seule, elle avait plusieurs fois essayé d'y entraîner Gaston après souper. Elle avait été fâchée de ses refus motivés tantôt par la

fatigue, tantôt par des préoccupations, tantôt par l'attente d'un courrier de nuit urgent.

Elle longeait sans bruit la balustrade. La rumeur du bal s'affaiblissait. Elle lui préféra le doux clapotis du lac où quelques paraphes argentés se tordaient lentement. Puis elle aperçut les niches de plantes grimpantes surmontant l'embarcadère, les bancs de marbre, la demi-lune de pierre sombre ornée de statues, les larges degrés descendant jusqu'à l'eau.

Épaule contre épaule, deux silhouettes se découpaient sur le banc préféré de Caroline. Elle releva sa robe, s'avança doucement sur la pointe des pieds. Il lui fallut s'appuyer à la balustrade : elle avait reconnu la voix de Gaston. Sa compagne était naturellement l'impudente Antonia della Rebbia. Cette fois, la jalousie de Caroline n'était pas feinte. Son cœur tirailla dans sa poitrine. C'était Gaston qui la traînait à sa suite d'un air sévère et c'était elle qui le trouvait tendrement serré contre la première coquette venue. « Voilà bien les hommes : une fille un peu éhontée, et ils s'enflamment, et ils choisissent le délicieux abri dont on leur a fait des descriptions lyriques. » C'était ce qui peinait le plus Caroline, que Gaston ne se soit souvenu de l'embarcadère que pour y entraîner une autre.

— J'en suis persuadé, disait Gaston. Malheureusement, je n'ai jamais parcouru les environs de Côme que bousculé par des missions urgentes, sans avoir le loisir de goûter leur beauté comme ils le méritent.

La phrase était innocente. Caroline même n'était pas mécontente qu'il ne lui réservât pas exclusivement l'éternelle excuse du « je n'ai pas le temps ».

— N'importe, répliqua Antonia avec feu. Vous êtes impardonnable de n'avoir pas jeté un regard à la façade du Dôme. Elle est décorée par les Rodari ! C'est tout de même plus joli que les épaulements de votre camp retranché. Général, vous êtes un horrible et charmant béotien.

— Ce serait le titre d'un opéra bouffe : *Le Béotien malgré lui*.

C'était anodin ; néanmoins ils étaient assis tous les deux dans un séjour désert et langoureux, et Gaston trouvait pour débiter des banalités un ton convaincu et enveloppant. La voix était étouffée, plus grave que d'ordinaire, pressante, avec des prétentions au frémissement mélodieux. Quant à la fille, il était évident qu'elle brûlait du désir de plaire, les édifices et les sites naturels n'étant pour elle qu'un prétexte à l'exaltation. Sa voix était trop haute, ses gestes trop peu mesurés pour qu'on pût la croire seulement éprise de fresques. Elle cherchait à mettre en valeur sa

sensibilité, à se parer d'une auréole d'esprit, à rendre plus désirable et plus flatteuse sa conquête.

Doucement, Caroline battit en retraite. Elle faisait confiance aux devoirs de Gaston pour le rappeler rapidement dans la salle de bal. Elle-même se dirigea d'abord vers la galerie, impatiente de ne plus entendre le froissement de l'eau sur les degrés parce qu'ils l'entendaient aussi tous les deux.

Puis elle s'accorda un délai et fit un détour par le verger. Un peu bosselé, un peu sec, peuplé d'échelles, de pigeonniers, de remises, ceint d'une vieille vigne grimpante dont on n'attendait plus de raisins, il plaisait à Caroline. Celle-ci s'arrêta pour écouter les lointains applaudissements qui montaient du bal. Ce serait être l'ovation saluant le *Ballet des heures* du brillant Livio. Depuis qu'elle savait cette fille hardie et tentaculaire aux prises avec son mari, elle se souciait bien de Livio ! Ce fut du moins sa première impression en l'évoquant. Puis elle serra les dents. « Si j'apprenais jamais que Gaston ne se borne pas à débattre archéologie avec sa conquête, pensait-elle, eh bien ! je... » Elle n'alla pas jusqu'au bout de sa supposition qui était la bouche ironique et passionnée du danseur.

Immobile dans une obscurité feuillue, elle fut reprise de panique au souvenir de l'impudeur dont elle s'était involontairement rendue coupable devant le diabolique paravent. Elle huma une odeur de fruit, tâta le feuillage et cueillit voluptueusement une grosse prune où elle mordit. Elle éprouvait en même temps un frisson délicieux à se savoir si bien connue de Livio, si intime avec lui sans l'avoir voulu et sans l'avoir permis. La surface du fruit était fraîche et humide comme la nuit mais sa chair se souvenait du brûlant après-midi, fondait, tiède et sucrée, dans la bouche de Caroline.

Celle-ci ressentait maintenant de l'indulgence à l'égard de Gaston. Elle imaginait sa colère s'il venait à apprendre ce qui s'était passé et surtout s'il devinait les pensées qui l'avaient traversée. Après tout, s'il se bornait à se laisser faire par cette petite énervée une cour aussi érudite que platonique, il était moins coupable que Caroline ne l'était.

Appuyée à un tronc d'arbre, elle se lassa vite de savourer sa culpabilité. Elle n'avait pas commis une seule faute. Elle n'avait même pas eu à repousser un propos pressant. Elle avait seulement entretenu avec trop de soins une secrète complaisance pour un jeune homme qui eût dû seulement être à ses yeux un objet de scandale. La morale de cette journée c'était que Gaston et elle avaient humé le vent chacun de leur côté, mais que tout à

l'heure, le bal terminé, ils seraient de nouveau l'un à l'autre, sans qu'aucun souvenir important pût les séparer. Ainsi la nuit, le brouillard, la tempête, parfois une simple brise, suffisaient à disperser pour quelques heures des navires voguant de conserve. Si ce sont de bons voiliers, ils se retrouvent.

Le visage frais et reposé, avide de danse, de musique, pressée de retrouver son bal et son autorité, elle redescendit vers le palais en suivant la balustrade du verger qui surplombait une étroite rue de Côme.

— Hep là ! Pas si vite, Aspetta !

Elle se pencha et aperçut à ses pieds une patrouille de soldats français munis de torches qui entouraient une carriole traînée par des mules, attelage misérable dont elle distinguait les harnachements faits de ficelle.

Dans un mélange de français et d'italien, le conducteur exposait son cas, donnant le nom du village d'où il venait et celui du marché de Côme où il comptait vendre le lendemain la cargaison de pastèques qui débordait de sa carriole.

Il se dépensait en grands gestes que la lueur des torches allongeait en ombres caricaturales sur les pavés inégaux de la rue.

— C'est bon, grogna le sergent, vous pouvez passer.

Un des soldats, après avoir donné une claque sur la croupe de la mule, vint regarder le conducteur sous le nez en criant :

— Et qu'est-ce qui nous prouve que ce n'est pas du matériel de guerre ?

— *Non e vero ! Non e vero !* Pastèques, *solamente* pastèques !

Caroline remarqua le visage maigre et émacié du malheureux. Ses dents très blanches semblaient percer la nuit. Ses yeux brillaient. Les muscles se tendaient sur son cou nu. Les mains en avant, il reculait en trébuchant. Il était très jeune et paraissait ardent et désespéré.

— Je ne te dis pas le contraire, répliqua le soldat en riant. Mais un bombardement de pastèques, on doit quand même le sentir passer. La preuve !

À la volée, il avait jeté l'un des fruits sur un autre soldat, qui poussa un juron et ramassa la pastèque. La patrouille s'éloigna bon train tout en découpant ce butin juteux et en continuant de rire bruyamment.

Caroline avait eu envie de jeter sa bourse au pauvre paysan qui, sans protester contre ce larcin, avait repris la ficelle qui lui tenait lieu de guides et entraîna son attelage vers le bas de la rue. Mais sa toilette de bal n'en comportait pas ; elle se contenta, à vingt pieds au-dessus de lui, de suivre sa marche ralentie par le trotinement malingre de sa mule. Comme elle allait

l'abandonner pour rentrer dans le palais, la carriole s'arrêta en grinçant. Machinalement, elle se pencha...

L'une des lanternes jalonnant la balustrade éclairait vaguement le muletier qui remettait en ordre ses fruits dérangés, rejetant de temps à autre la tête pour juger de l'effet. Les yeux de Caroline s'agrandirent. Jamais elle n'avait vu de pastèques pointues et étincelantes. Elle se pencha davantage. L'homme bougea et elle distingua une rangée de canons de fusils que, d'une main adroite, leur propriétaire achevait de repousser sous les pastèques.

Déjà, la carriole avait repris son aspect bénin et, par une rue latérale, s'enfonçait vers le centre de Côme. Le grelottement sec du pas de la mule parvenait encore à Caroline, mêlé aux hésitations bruyantes des essieux. Cette vision guerrière sur laquelle s'étaient refermés les fruits avait été si brève qu'elle ne put s'empêcher de penser que ce devait être à peu près cela, une hallucination.

Cet homme qui, en se cachant des patrouilles, venait d'introduire un lot d'armes dans Côme était évidemment un ennemi des Français. Le poste de garde du palais n'était pas loin et la mule allait à si petits pas ! On aurait tôt fait de rattraper ce trop belliqueux marchand de pastèques qui ne tarderait pas à faire une drôle de tête.

Elle s'était mise à courir, puis s'arrêta net en se rappelant précisément la drôle de tête qu'il avait faite lorsque la plaisanterie du soldat lui avait donné à croire qu'il était pris. Elle revit son visage juvénile et crispé, son petit chapeau pointu, sa culotte à mi-mollets et se souvint qu'il avait les pieds nus. Elle les vit, ces pieds nus, entre les grosses bottes des soldats qui, si elle les prévenait, le ramèneraient dans quelques instants au poste de garde à coups de crosse dans les reins. Ces mêmes pieds, elle les imagina se frottant l'un contre l'autre sous le banc, inquiets comme des mains, pendant qu'une cour martiale hâtivement réunie prononcerait à toute vitesse le verdict fatal. Pauvres pieds nus couchés dans la boue du fossé, sous le glacié du camp retranché, au petit matin, après la salve.

Elle reçut en pleine figure le flot de sons et de lumières du bal. Elle avait suivi trop de rues nocturnes en ayant peur comme le muletier pour avoir le courage de le dénoncer. La question était réglée : elle en fut soulagée.

Des visages connus, des sourires l'attiraient de toutes parts dans le salon. Elle avait envie de recevoir et de distribuer des compliments, de danser, d'être gaie. Un sourire lui vint aux lèvres à la pensée que cette petite contrebande d'armes confirmait les inquiétudes de Gaston qu'elle avait trop

souvent soupçonnées de n'être que des prétextes pour la brusquer ou l'écarter. Malheureusement, se croyant convié par ce sourire à lui présenter ses devoirs, un grand homme sec et noir, muni d'un long nez, d'un œil de travers et d'un air sinistre s'inclina devant elle en s'efforçant de ne pas renverser la flûte de liqueur qu'il tenait à la main.

— Beau bal, chère madame. Bons rafraîchissements. Excellents produits. En un mot, une soirée ruineuse.

Caroline l'identifia : c'était le trésorier-payeur de la brigade. Elle voulut l'écarter d'un hochement de tête distrait ; mais il se campa devant elle en homme décidé à faire la conversation, toussa et annonça :

— Je voudrais bien me tromper, mais mon flair de vieil administrateur me dit que tout ça finira mal. D'abord, j'ai remarqué que, dans la vie, tout finit mal.

« Il m'embête, ce vieux singe », pensa Caroline. Cependant, le trésorier agitait dans l'air de longs doigts qui la fascinaient par leur tremblement comique et désabusé.

— Nous dansons, j'en suis fort aise, mais nous expédions nos effectifs à droite et à gauche, à tort et à travers. Savez-vous combien d'hommes nous restent à Côme ? Trois cent vingt-six. Oui, madame, trois cent vingt-six !

Caroline connaissait cette race de gens qui, même au bal, et serait-ce au lit, ne peuvent parler que métier.

— Non, madame, ce n'est pas avec trois cent vingt-six hommes – détail piquant, je suis compris dans l'effectif –, disons donc tout de suite trois cent vingt-cinq hommes, car je n'ai jamais guerroyé qu'à coups de règle de trois, qu'on peut tenir tête à une insurrection. Le plan de défense de Côme n'est pas mal fait : deux compagnies au camp retranché, un poste de vingt hommes à chaque porte, un autre devant le Dôme, devant la tour communale et devant le Broletto, enfin quelques patrouilles dans les rues. Cela suffit si les habitants de cette ville ne sont pas armés, comme le prétend le général. Il les a obligés, individuellement, à rendre leurs armes. Qui vous dit qu'ils n'en ont pas reçu d'autres depuis. L'Autriche a peur, l'Autriche s'agite et l'or anglais coule. Résultat : mon or à moi, celui de mes caisses, celui dont je suis comptable aux yeux de l'administration, cet or-là est à la merci du premier coup de fusil.

Caroline chassa de sa pensée le souvenir de la charrette de pastèques et essaya de chasser aussi vite la présence de ce fâcheux.

— C'est à mon mari qu'il faut parler de ça, monsieur le trésorier.

Amusée de faire d'une pierre deux coups et de mettre ainsi fin aux messes basses de Gaston et de sa petite louve. Caroline désigna le parc de la main.

— Le général est à l'embarcadère... et, justement, il vous cherchait.

— Chère petite madame, mes conférences avec le général se terminent toujours en eau de boudin ou en os de boudin, puisque l'un ou l'autre se dit, ou se disent. Il est à couvert, puisqu'il a protesté contre la diminution de ses effectifs. C'est cela, la hiérarchie militaire. En revanche, si mes caisses sont pillées, je ne m'en tirerai pas sans une enquête, cinquante rapports, autant de contre-rapports et pendant dix ans les suites de l'enquête m'obligeront tous les mois à répondre à de nouveaux questionnaires.

— Autrement dit, monsieur le trésorier, il est urgent que vous alliez entretenir mon mari qui, en compagnie d'une petite niaise du pays dont il ne peut plus se débarrasser, vous attend au bord de l'eau. L'embarcadère est très facile à trouver. Il suffit de contourner le bronze de Cupidon après lui avoir chatouillé la plante des pieds.

Elle avait pris la fuite en riant de plaisir à l'image de Gaston troublé dans son tête-à-tête par ce funèbre personnage. On jouait une vive contredanse, elle s'y lança. Quand elle en ressortit, essoufflée et ravie, ce fut pour tomber dans les bras de Paolina qui lui murmura à l'oreille que Livio attendait ses félicitations dans le petit salon.

La pièce était déserte. Deux gros chandeliers d'argent éclairaient ses murs tendus de soie nacarat. La fenêtre était grande ouverte sur un balcon circulaire encorbellé de fer forgé que sertissait la lumière. Livio, qui avait poussé une méridienne près de la fenêtre, était à demi étendu et respirait l'air de la nuit, une rose entre les dents. Il était encore vêtu de son habit de soleil, le resplendissant travesti avec lequel il avait dansé, c'est-à-dire qu'il n'était qu'or de la tête aux pieds, étincelant à chacun de ses gestes.

À la vue de Caroline, il fit nonchalamment le simulacre de se lever, dans l'attente évidente d'un « Ne bougez surtout pas » qui l'autorisa à s'alanguir de nouveau sur la chaise longue.

— Vous avez été merveilleux ! prononça difficilement Caroline. Grâce à vous, ma soirée a été...

— Merveilleuse..., acheva Paolina en riant.

Immobile, Caroline, satisfaite de le voir de plus près qu'au moment où il n'avait été, dans l'océan du bal, qu'une giration éblouissante, respecta une pause. Elle se donna le temps de le considérer, d'apprécier la ligne de ses

jambes étendues, le mousseux poudré d'or de son jabot, la sveltesse de son buste caparaçonné d'or. « Il est vraiment beau », se dit-elle.

— Peut-on s'asseoir à vos pieds ? demanda-t-elle en désignant l'extrémité de la méridienne.

Au moment où elle s'asseyait, elle sentit ses jarrets trembler. Brutalement, la mémoire lui était revenue. Elle respirait plus vite. Elle n'osait plus regarder Livio. Ses ongles grattaient machinalement le satin de la méridienne. « En plus, se dit-elle, c'est à ça qu'il doit être en train de penser. » Elle devinait qu'il l'observait ; d'un regard trop savant qui n'avait guère de peine à la déshabiller.

Voix de Paolina :

— J'espère que Mme de Salanches et moi ne dérangeons pas vos projets.

En vain Caroline, les jambes serrées, les pieds joints, un bras replié sur sa gorge et sur l'une de ses épaules, essayait-elle de se protéger contre le souvenir de celui qui la connaissait trop bien et qui devait être occupé, avec une goujaterie toute masculine, à opposer au maintien modeste qu'elle avait adopté, l'abandon des attitudes où il avait eu le loisir de la contempler pendant sa toilette. « Surtout, ne pas rougir », décréta-t-elle. Or la confusion rétrospective qu'elle éprouvait était trop capiteuse pour qu'elle ne rougît pas.

— Mes projets consistaient uniquement à trouver quelque chose de frais et à le boire, avait répondu Livio.

Pour que son trouble échappât à ses interlocuteurs, Caroline s'était détournée. Elle rencontra son visage dans une petite glace qui brillait, adossée à la nuit. L'émotion avait creusé une ombre violette sous le bleu lumineux de ses yeux mais elle rehaussait l'éclat de pétale de son teint. À son insu ses lèvres venaient de prendre un dessin plus plein. Entrouvées sur la blancheur des dents, gourmandes, émues, elles trahissaient l'émoi que le reste du corps réussissait à cacher. Quelques boucles blondes dérangées par le quadrille se déroulaient dans un désordre léger – comme si Livio eût tenu la tête de Caroline entre ses mains...

— Pauvre assoiffé ! s'était exclamée Paolina. Ne perdez pas espoir, je pars en quête d'un remède.

La silhouette de Paolina traversa le miroir et disparut. Comme Caroline, nerveuse, avait remué la tête, celle de Livio entra dans le champ. Elle était impassible. Ses longs yeux noirs avaient la fixité de ceux d'un chasseur qui regarderait, très loin, un détail infime. Sa main passa devant son visage,

faisant négligemment virevolter la petite rose. Caroline eut envie qu'il en mordît de nouveau un pétale pour voir ses lèvres s'entrouvrir sur ses dents. Il n'en fit rien et son immobilité, que rendait encore plus sensible le mouvement de sa main, donna à Caroline l'impression que le temps s'était arrêté. Elle se retourna brusquement vers lui :

— Vraiment, dit-elle, pratiquant un demi-mensonge mondain car à la vérité elle ne l'avait qu'aperçu, vous avez dansé d'une façon...

Il lui adressa un demi-sourire. « Mon Dieu, pensa-t-elle, était-ce avec ce demi-sourire-là qu'il m'épiait pendant que je fermais mes jarretelles ? »

— Vous vous trompez, madame, j'ai fait plusieurs fautes ce soir. Les gens du monde prétendent au droit de siffler ou d'admirer. Je ne leur reconnais que celui de payer. Que savez-vous de la danse ? Oseriez-vous dire à un chirurgien que vous le félicitez de la sûreté avec laquelle il a manié son bistouri ? Ou à un général d'armée que vous approuvez les manœuvres de sa cavalerie ? Or, vous autres ne savez rien de plus de l'art de la danse que de l'anatomie ou de la tactique. Alors ?

Ce fut au tour de Caroline de sourire. Elle connaissait bien les recettes de séduction masculine. Décidément, Livio travaillait dans le style : « Défendez-vous, madame, je vous maltraite, essayez de prouver que vous êtes intelligente, experte, artiste, que vous avez de la repartie, faites-vous valoir. »

Elle répliqua avec une douceur mordante :

— Voilà qui est juste, mais que voulez-vous, la vie en société a ses obligations. N'en penserait-on pas un mot que l'on est tenu de complimenter qui vient de danser chez vous. On ne peut payer un artiste uniquement avec de l'argent.

Les traits de Livio durcirent mais presque aussitôt son visage se détendit et il sourit franchement, comme pour accuser le coup et féliciter loyalement son adversaire. Ce duel s'était passé à mi-voix, comme si tous deux se fussent confié de tendres aveux. Ils sentirent ensemble que Paolina, en rentrant dans le salon, devait avoir l'impression de troubler un tête-à-tête galant.

— Je ne suis que l'échanson, lança-t-elle, ne vous occupez pas de moi.

Elle apportait trois coupes sur un plateau qu'elle déposa sur une tablette au pied de la méridienne contre Caroline, à laquelle elle tendit ensuite la première coupe.

Celle-ci savait que Livio, fût-il autre chose qu'un danseur, fût-il même un haut dignitaire, elle n'avait pas à lui tendre sa coupe. Elle le fit consciemment, comme un hommage. Au moment où ses doigts touchèrent ceux, tendus, de Livio, elle laissa échapper la tige de la coupe qui rebondit sur le bois de la méridienne et alla se briser sur le parquet.

— Qu'à cela ne tienne, dit froidement Paolina. Livio et moi boirons dans le même verre. N'en soyez pas choquée, Caroline chérie. En Italie, c'est de simple politesse entre un homme et une femme et ne suppose pas la moindre intention coupable.

Caroline avait déjà remarqué, dans des soupers milanais, cette communauté du verre entre des couples de voisins inconnus. N'importe, elle fut jalouse en voyant les lèvres de Livio se poser sur l'empreinte de celles de Paolina.

Jalouse ? Elle se rappela qu'elle l'avait été vaguement quelques instants plus tôt. Oui, c'était à propos de Gaston et de la petite Antonia. Pourquoi donc, dans les romans qu'elle avait lus, ne lui avait-on jamais montré une femme jalouse de deux hommes en même temps ? Jalouse, c'est-à-dire : amoureuse ? « Allons donc, pensa-t-elle, je ne suis pas amoureuse de Livio. »

Paolina avait reposé les coupes sur le plateau. Le vacarme des salons voisins rendait plus sensible encore le silence qui s'était installé entre eux trois. Paolina le rompit :

— Livio, je vais être indiscrete, mais n'est-ce pas dans ce merveilleux costume que vous avez dansé à Venise, le soir où...

— Le soir où quoi ?

Devant Livio, Paolina perdait de son audace. Ce fut d'un ton hésitant que, blottie sur son tabouret, elle acheva :

— Je me demandais si c'était ce costume qui avait été le témoin à Venise du coup de foudre qu'une grande dame ressentit pour vous, échappant à son mari pour courir jusqu'à votre loge à la fin du spectacle. Rappelez-moi donc son nom ?

— Je l'ai oublié.

— Pourquoi renchérir sur votre réputation, discret Livio, l'affaire fut assez publique, il me semble ! Est-ce que de mauvaises langues n'ont pas soutenu que si la princesse vous était tombée dans les bras c'était pour se venger d'une incartade de son mari ?

Livio s'étira :

— Les motifs de la Providence sont insondables. Il en est de même de ceux des femmes mariées. Il n’y a que deux sortes de femmes. Celles qui voudraient avoir un amant pour la joie de tromper leur mari...

— Et ?

C’était Caroline qui venait de parler.

— Et les anges de vertu, reprit Livio. Celles qui se disent quel dommage qu’il soit impossible d’avoir un amant sans tromper pour cela son mari.

Caroline détourna les yeux. Elle venait d’être condamnée doublement car si elle avait ses heures où la jalousie lui suggérerait une imprudence pour se venger de Gaston, elle avait aussi celles où, sous le regard d’un garçon qui lui plaisait, elle déplorait qu’une ubiquité miraculeuse ne lui permît pas de se donner à lui tout en restant absolument fidèle à son mari.

— C’est horrible, ce que vous dites là, balbutia-t-elle.

Livio venait de porter à ses lèvres la coupe que lui avait de nouveau tendue Paolina quand celle-ci s’exclama :

— Mon Dieu, où avais-je la tête ! Ce n’est pas mon verre, c’est le vôtre que je lui ai donné, Caroline.

Livio venait de reposer la coupe ; Caroline la saisit.

— Pourquoi ferais-je des embarras puisque c’est un usage ici...

Avant de la porter à ses lèvres, elle s’adressa directement à Livio :

— Vous voyez, ça ne m’empêchera pas de boire à mon tour.

Elle posa sa bouche sur le bord de la coupe avec une désinvolture un peu trop appliquée. Sa hâte était celle de quelqu’un qui a peur d’être arrêté dans son geste. Elle but. D’une main maladroite, elle reposait la coupe sur le plateau quand Livio prononça avec empressement :

— Ah ! madame, je vous remercie. Car vous... vous êtes française... Et ça n’est pas la même chose.

Caroline s’aperçut qu’elle s’était levée. Son regard fuyait Livio mais ce fut pour rencontrer la perspective des grands salons où, à travers l’entrain langoureux de la musique, elle entendait frémir le cristal sur les tables et déferler la soie des robes bruissant comme une brise. Tout était une invitation à la volupté, même le fronton des lauriers-roses fraîchement cueillis qui donnaient, par leurs formes, une réplique aux feuilles d’acanthé des piliers, aux guirlandes de marbre des loggias et, par leur ton, aux bras nus soulevés par la danse comme aux chairs des héroïnes qui s’infléchissaient sur les peintures murales, nymphes et déesses aux prises

avec des nuées bleuâtres très Raphaël, des lointains montagneux très Titien, dès bras bruns et musclés de faunes très Giorgone.

Plus elle se sentait faillible, plus elle en voulait à Gaston de l'avoir abandonnée pour une nigaude au moment où elle avait besoin de lui pour se défendre contre elle-même.

— Vous avez entendu ? Où est le général ?

Les bras écartés, la mèche en bataille, Cépoys se tenait sur le seuil du salon. Caroline, éperdue, crut un instant qu'elle venait d'exprimer tout haut ses pensées et que Cépoys lui répondait. Ce vertige, où le vin italien avait sa part, ne dura qu'un instant.

— Des Coups de fusil ? Où avez-vous entendu des coups de fusil ? criait Paolina en secouant le bras de Cépoys.

Égarée, Caroline regardait autour d'elle. Paolina avait fui. Il n'y avait plus devant elle qu'un beau jeune homme pailleté d'or, étendu sur un canapé rouge, devant la profondeur d'un ciel italien sur lequel s'inscrivaient les cols-de-cygne du balcon.

Puis le jeune homme se leva, prêta l'oreille. Des profondeurs nocturnes de Côte d'Azur une explosion pétaradante se détacha, sourdement répétée par l'écho des montagnes voisines. Alors, il salua silencieusement Caroline et courut vers la porte avec sa grâce, sa légèreté, son agilité de danseur.

Dans les salons, le bal continuait. « Cépoys a perdu la tête, pensa Caroline. Ce doit être le feu d'artifice ! » Elle goûtait une étrange impression d'irréalité. Elle s'élança vers la porte du grand salon et se heurta à Cépoys qui continuait de réclamer le général à grands cris.

— Il est dans le parc.

— Où dans le parc ?

Elle le précéda. Un nouveau crépitement les accueillit comme ils pénétraient sous la galerie. Il avait été si violent que cette fois l'orchestre se tut. Il n'émanait plus de la salle de bal qu'un silence peuplé de murmures.

Ils n'eurent pas à descendre les marches. Gaston accourait, suivi d'Antonia. Derrière eux, une silhouette agitait les bras.

— Je l'avais bien dit, je l'avais bien dit que ça finirait mal.

Caroline reconnut le trésorier-payeur. Elle comprit enfin que l'explosion qui effrayait Cépoys et Gaston et donnait au trésorier le plaisir de voir son pessimisme justifié était vraiment une fusillade. Elle se précipita vers son mari. Elle se sentait coupable : au fond, c'était à cause de Livio, mais, en

fait, se rappelant la mule, le muletier et la charrette, elle était prête à s'avouer responsable de l'événement.

Gaston l'écarta doucement.

— Ce n'est peut-être rien...

Puis, apercevant Cépoys :

— Vous n'êtes jamais à cheval quand il le faut. C'est maintenant que vous devriez l'être. En selle, et vite ! Dans cinq minutes je veux vous voir de retour ici avec des informations précises.

Le trésorier-payeur émit une sorte de hennissement :

— Comme si ce n'était pas assez précis ! La ville est à feu et à sang et on pille mes caisses !

Traversant la galerie, Gaston se dirigeait vers l'entrée de la salle de bal. La petite Antonia, qui, comme elle l'affirmait hautement, ne comprenait pas que l'on se mît martel en tête pour un feu d'artifice, voulut courir derrière lui, mais du bout de son éventail. Caroline l'arrêta. Elle la trouvait stupide et ne se pardonnait pas d'avoir, quelques secondes plus tôt, partagé la même illusion en ce qui concernait ce feu d'artifice.

— Ne gêtez pas le charmant souvenir qu'il gardera de votre tête-à-tête, mademoiselle. En insistant mal à propos, vous l'agaceriez.

Elle avait suivi Gaston mais, comme elle arrivait en haut de l'escalier, une silhouette d'or qui traversait la cour, à ses pieds, lui rappela trop précisément celle de Livio.

Le danseur et Cépoys, qui courait prendre son cheval, se frôlèrent. Caroline s'était arrêtée. Elle n'avait pas bien entendu la question que le capitaine avait posée mais ce fut d'une voix forte, un peu théâtrale, que Livio répliquait :

— Non, capitaine, mon numéro n'est pas fini, il commence !

Étonnée, elle pencha la tête au-dessus de la balustrade pour tâcher d'en surprendre davantage. Une nouvelle décharge crépita. Instinctivement, Caroline prit la fuite et rattrapa Gaston au seuil de l'immense pièce chaude, hantée de profonds parfums, peuplée de regards inquiets et resplendissante de lumière.

Elle voyait son mari de dos. L'attention de tous les invités convergeait sur lui. Il s'était redressé de toute sa taille. De la main, il fit un petit signe moqueur et sa forte voix se répercuta sous les voûtes :

— Eh oui ! c'est un feu d'artifice mouillé qui ne veut pas partir. Cela n'a jamais empêché personne de danser !

Il se retourne vers Caroline. Il l'entraîne au son de l'orchestre ressuscité.
Elle appuie son front sur sa poitrine et ferme les yeux.

OceanofPDF.com

Un tambour dans une guérite

— Eh bien ! partez, partez, ma petite, partez.

— Mais, madame... Madame sait bien que je ne veux pas laisser madame.

Le furieux visage de Caroline émergea d'un flot de robes houleuses. Le reste de son corps restait engagé dans les profondeurs de l'armoire ouverte. Une mèche, fuyant l'étau du diadème, s'était déroulée sur son visage et s'y balançait. Pour la chasser elle souffla puis donna un vif mouvement du menton, enfin s'en débarrassa en frottant son front contre le battant de l'armoire comme font les petits veaux sur les troncs des pommiers. Alors seulement elle put rendre ses décrets.

— Je vous ordonne de partir tout de suite, Jeannette. Les trois premières malles sont dans la charrette à bras. Donnez de l'argent à un soldat pour qu'il la tire et ne la perdez pas de vue une seconde. Je vous retrouverai ensuite au camp retranché.

Subjuguée, Jeannette traversa la belle chambre au pillage. Le parquet était jonché de schalls, de souliers, de bonnets, d'éventails et de bonbonnières renversées. Des flambeaux, allumés à la hâte, diffusaient une lumière vacillant sous la brise qui pénétrait par les fenêtres ouvertes et gonflait les rideaux de tulle.

Arrivée à la porte, Jeannette s'arrêta. De nouveau, elle fit face à l'armoire où fourgonnait sa maîtresse.

— De sa chambre, madame ne peut pas se rendre compte, s'exclama-t-elle courageusement. Dès qu'on a appris que c'était l'insurrection, tout le monde a déserté le bal de madame...

La voix de Caroline, calme et assourdie par les étoffes, lui parvint :

— Qu'allez-vous inventer ! J'étais encore dans le salon à ce moment-là. Il n'y a pas eu le moindre affolement. Au contraire, personne ne voulait s'en aller. Il a fallu que le général prie les Italiens de rentrer chez eux et

ordonne aux Français de rejoindre leurs compagnies. À moi, il m'a dit de suivre un peloton qui regagnait le camp retranché ; tout de même avant, il fallait bien que je rassemble mes affaires.

En parlant, elle s'était animée, ce qui la fit sortir de nouveau de sa tanière.

— J'en ai assez qu'on me traite comme une de ces poupées de l'aristocratie italienne qui de toute leur vie n'ont jamais eu à craindre que les souris et l'orage. Une fuite, je sais ce que c'est. Ça m'est arrivé trop souvent de me retrouver en chemise et sans un sou pour que je ne prenne pas mes précautions. Pour une fois que j'ai autant de belles robes et de beaux bijoux, je compte bien ne pas laisser ça à cette bande de chenapans pour qu'ils se taillent des drapeaux dans mes jupons, qu'ils vendent mes bijoux à des usuriers et qu'ils bourrent leurs fusils avec mes chemises. Allez vite escorter mon convoi, Jeannette. Et ne me rompez plus les oreilles, ce n'est pas bien grave, allez.

Jeannette ouvrit la porte mais, sur le seuil, elle lança encore quelques précisions désespérées.

— C'est que depuis que vous êtes partie, madame, tout s'est gâté. Le bruit a circulé parmi les Italiens que ceux qui seraient trouvés ici seraient pendus. Madame n'a rien entendu parce qu'elle était trop occupée, mais, en ce moment, les derniers se piétinent pour sortir plus vite.

Caroline leva les yeux au ciel :

— Une panique stupide ! En moins d'une heure le général aura rétabli le calme dans la ville.

Jeannette n'insista plus mais, avant de refermer la porte, elle lança :

— Le général a donné l'ordre à toutes les troupes d'évacuer Côme et de se retirer dans le camp retranché. Je l'ai entendu de mes propres oreilles.

La porte claqua. Caroline prit de nouveau le plafond à témoin de l'entêtement de Jeannette puis elle se consacra à remplir une malle de ce qui restait éparé à travers la pièce qu'elle ramassait un peu au hasard : souliers dépareillés, contenu d'un tiroir oublié, couvre-pieds soyeux.

Les discours effrayés de Jeannette ne l'avaient nullement convaincue du péril, mais elle n'était pas non plus parvenue à les chasser complètement de sa pensée. Elle s'interrompit brusquement pour courir sur sa terrasse. S'étant penchée à la balustrade, elle n'aperçut d'abord que l'immensité obscure et lisse du lac. Ayant toutefois jeté un regard sur la cour d'honneur, elle fut effrayée de ne plus rien apercevoir des soixante carrosses qui, un

quart d'heure plus tôt, la peuplaient encore. Le dernier s'enfuyait vers les grilles. Une femme vêtue d'une grande robe blanche dont elle soulevait les pans à hauteur de ses épaules courait vers lui. Une portière s'ouvrit. Une main l'aida à monter en marche...

Le dernier carrosse disparu, il ne resta plus dans la cour qu'un petit chausson pailleté d'argent perdu par l'une des fuyardes. Au fond, près des grilles, une quinzaine de soldats français se rassemblaient en silence. Enfin impressionnée, Caroline se décida à avoir peur.

Rentrant à pas rapides dans sa chambre, elle se pendit au cordon de sonnette. Puis elle s'assit sur les grosses sangles de sa malle, au mépris de la délicate étoffe de sa tenue de bal. Les mauvais souvenirs lui revinrent. Elle retrouvait son inquiétude de petite traquée attendant une diligence dans la cour d'une maison de poste.

Le silence qui avait suivi à son coup de sonnette s'éternisait. Il lui fallait pourtant un homme pour descendre la malle. Que faisaient les deux valets de chambre, l'ordonnance, le...

Elle s'était mise à courir dans le majestueux corridor. Elle frappa aux portes, elle appela. Puis, penchée sur la balustrade du grand escalier, elle prit peur de l'écho qui prolongeait ses appels de degrés en degrés et de voûte en voûte.

À son angoisse, Gaston était le seul antidote. Elle se rua dans l'escalier. En bas, l'entrée était également déserte. Elle poussa la porte du grand salon. Les guirlandes de lauriers-roses jonchaient le parquet. Culbutés, les palmiers nains s'égaillaient autour de l'estrade des musiciens où, parmi les chaises renversées, demeurait seul, abandonné, un violon.

D'autres objets perdus dans la bousculade jalonnaient l'immense pièce : un éventail entre les pieds d'une chaise, un bicorné, un manteau de bal sur le dossier d'un fauteuil, une cape noire à terre, un gant de femme, une tabatière d'homme.

Sur les tables, le souper entamé et brutalement interrompu demeurait debout, mais comme foudroyé. Sorbets et glaces fondaient tristement dans le cristal et l'argent. Les vins et les sirops flamboyaient dans les verres à demi pleins. Dans les assiettes, de roses tranches de viande froide à peine déchiquetées témoignaient du festin et de son interruption soudaine dont des chaises renversées, des serviettes éparses achevaient de donner l'image pétrifiée. Caroline se rappela le récit qu'Ugo Foscolo lui avait fait de

Pompéi et des scènes intimes que la pluie de cendres avait arrêtées en une seconde, immobilisées et conservées jusqu'à nous.

Au bout de l'enfilade des salons, elle aperçut enfin, après s'être avancée, le général figé devant une table sur laquelle étaient étalés une carte et des papiers. Pour se faire de la place, il avait violemment écarté coupes et carafons. Le vin coulait en rigoles sur la nappe. Elle courait vers lui, quand elle s'arrêta net en entendant retentir la voix du général sur ce ton à la fois cassant et sourd qui marquait chez lui la colère, l'énervement et la précipitation.

— Lambert ! Allez porter cet ordre au poste du Marché couvert. Qu'il tienne encore quinze minutes et qu'il se replie sur le camp retranché en y entraînant toutes les patrouilles qu'il pourra rencontrer.

Un groupe d'officiers qu'une tenture cachait à Caroline s'avança. L'un d'eux se détacha, prit l'ordre :

— Compris, mon général.

— Vous, Guyot, tâchez de parvenir à l'église San Abbondio. Ralliez ce qui reste de troupes. Direction : le camp retranché. Et pas d'anecdotes, hein ! Pas d'initiatives locales. Dans une demi-heure, je ne veux plus qu'il y ait un seul soldat dans la ville. Pour la reprendre, il faut d'abord la quitter. Et faites vite !

Caroline vit disparaître les deux officiers au pas de course. Elle baissa involontairement la tête en entendant retentir, assez proche cette fois, une nouvelle salve.

— Et quant à vous, lieutenant, ordonnait maintenant Salanches, rassemblez-moi ce qui reste de soldats ici et envoyez-les par petits paquets sur le camp. Surtout, pas de départs en masse. Que chaque groupe tente sa chance sans faire de bruit.

— Et vous-même, mon général ?

— J'ai des papiers à brûler. Ensuite, je vous rejoindrai à la grille.

Comme le troisième officier traversait le salon pour sortir, Cépoys déboucha dans un grand fracas de bottes.

— Mon général, cria-t-il du plus loin, les insurgés sont maîtres du centre de la ville et...

— Je ne vous ai pas attendu pour le savoir. Vous avez été bien long à remplir votre mission. Sans doute votre cheval n'aime-t-il pas se promener tout bonnement dans les rues !

Essoufflé, Cépoys se tenait maintenant immobile devant Salanches, occupé à fermer un pli qu'il se décida à lui tendre.

— Vous tâcherez d'être plus rapide cette fois. Il faut porter ce rapport au quartier général à Milan. Il est destiné à Masséna. Si vous le perdez, car vous êtes capable de tout, vous en savez assez pour exposer notre situation. Côme est aux mains d'insurgés manœuvrés eux-mêmes par les agents de l'Autriche. Nos troupes, à peu près intactes, se sont enfermées dans le camp retranché. Il me faut des renforts immédiats. Sauf événement nouveau, deux brigades suffiront avec un peu d'artillerie de campagne. Je signale aussi, à toutes fins utiles, que l'audace des insurgés, d'après les derniers renseignements reçus, est due à une prétendue rentrée en guerre de la Russie, et à l'arrivée imminente de deux prétendues armées autrichiennes, l'une débouchant par la Suisse, l'autre montant par Bergame. Ces nouvelles sont archi-fausses, certainement. Mais les nouvelles fausses sont souvent plus dangereuses que les vraies et nous sommes en train de nous en apercevoir... Eh bien ! où allez-vous ?

Cépoys, le pli en main, avait salué et se retirait déjà.

— À Milan, mon général.

— Et comment ? Toutes les portes sont gardées par cette bande d'imbéciles qui joue aux soldats.

— Mais je...

— Mais vous, vous n'êtes qu'un sot qui ne réfléchissez que chez votre tailleur, votre coiffeur ou quand il est question de conseiller une femme sur la robe qu'elle portera. Les insurgés gardent tout, même les égouts. Cependant leur éducation militaire laissant à désirer, ils ont oublié le port. Nous y avons plusieurs embarcations que vous connaissez. Choisissez l'une des plus petites. Un enfant suffirait pour la gouverner, vous aurez donc simplement un peu de mal. Prenez à la grille un soldat qui se chargera de ramer. Les côtes du lac se prêtent aisément au débarquement. Une fois à terre, j'espère que vous saurez tout de même retrouver la route de Milan. Et si vous tenez à entrer chez le général Masséna à cheval, je vous y autorise. Je dirai même mieux, c'est un ordre. J'ajoute qu'il habite au dernier étage d'un palais dont chaque étage est un monument à soi tout seul. Allez.

Caroline regarda Cépoys s'éloigner. Il était moins flambant que d'habitude. Il avait l'air grave. Elle respira un bon coup, un peu inquiète des éclats auxquels le général allait se livrer en la trouvant là. Elle se donna encore un délai, celui de compter jusqu'à dix avant de se précipiter vers son

mari. Celui-ci, avant qu'elle se mît à compter, avait rempli d'alcool un seau à glace. Quand elle parvint à trois, il l'enflammait, à six, il précipitait une liasse de papiers dans les flammèches bleues qui allumaient des reflets vivants sur les coupes, les plats et les tentures de brocart.

À dix, elle voulut courir vers lui. À cet instant, une haute et maigre silhouette, surgissant de la terrasse, détourna son attention. C'était le trésorier-payeur. Il croisa les bras sur sa poitrine et s'exclama :

— Voilà que vous préparez un punch, général !

Gaston, qui était penché au-dessus de son incendie, leva la tête. Caroline admira la beauté de son visage qui, reflétant l'agitation des flammes, leur empruntait un fond de teint ambré et des ombres qui soulignaient les arêtes de sa mâchoire, l'ironie de sa lèvre inférieure, la maigreur sculpturale de son cou, le dessin décidé de ses yeux où dansa tout à coup une lueur moqueuse.

— Figurez-vous que j'avais soif, mon cher trésorier. En outre, je ne savais quoi faire. Alors je me suis dit : Tiens, tiens, si je me faisais un punch !

Éberlué, le trésorier le regarda d'abord dans l'espoir de comprendre, puis se laissa aller sur une chaise.

— Vous m'en donnerez un verre, soupira-t-il. Ah ! quelle soirée, mon Dieu, quelle soirée !

Il ajouta après un temps :

— Je l'avais dit que tout ça finirait mal.

Levant le nez, il aperçut des cendres qui voltigeaient au-dessus du seau.

— Mon Dieu, mais vous avez mis du papier dans votre punch ! Alors, il est imbuvable ? Tant pis... J'en étais sûr que ça finirait mal.

Gaston venait de ceindre son sabre et de nouer sa cape. D'une claque sur l'épaule, il obligea le trésorier-payeur à se lever.

— Il y a une demi-heure que vous devriez être parti. Si vous restez ici, je crains en effet que cela ne finisse assez mal pour votre précieuse personne.

Celui-ci se redressa courageusement sur des jambes flageolantes et, sortant un papier de sa poche, le tendit au général qui se borna à lui jeter avec impatience un regard interrogateur.

— Mon général, reprit le trésorier d'une voix qu'il essayait de rendre ferme, je suis remonté ici pour protester. Je proteste d'abord contre ce qu'a d'inconvenant la présence d'un trésorier-payeur sur le théâtre des opérations. Je proteste donc solennellement. Tout ce qui s'est passé ce soir

est scandaleux. Néanmoins, il ne sera pas dit que je n'aurai pas agi dans les formes. Voici la note que je viens de rédiger. Je vous la lis : « Il est porté à la connaissance des officiers et hommes de troupes de la deuxième demi-brigade que, puisque l'état de siège est proclamé à Côme, le Trésorier-Payeur, le feu étant ouvert, ferme ses bureaux. Quand le feu aura cessé, il les rouvrira. Fait à Côme, le 26 Messidor An VIII, à minuit. » Je vous somme, mon général, de faire apposer cet avis à la porte de mes bureaux et de me délivrer, en outre, une note manuscrite par laquelle vous reprenez, du fait de l'état de guerre, la responsabilité des sommes qui s'y trouvent entreposées.

Ce régal de termes administratifs avait rendu sa vigueur au vieux fonctionnaire qui courait derrière Salanches, tentant de le retenir par la manche. Il ne l'eût sans doute jamais lâché si le ciel et le palais ne s'étaient mis à trembler. Le fracas assourdissant ne dura que quelques secondes. Il fut suivi du carillon des vitres qui volaient en éclats sur le plancher.

Le trésorier-payeur s'en retrouva assis à terre. Gaston, qui ne s'était pas arrêté dans sa marche, lui cria sans se retourner :

— N'ayez pas plus peur qu'il ne convient, monsieur le trésorier. C'est le colonel d'artillerie du camp retranché qui fait parler ses canons, sans aucune autre utilité d'ailleurs que de faire réfléchir les émeutiers et de leur montrer que nous nous y connaissons aussi en feu d'artifice. Courez donc à la grille et tâchez de vous sauver avec une des escouades.

De son long pas vif et élastique, Gaston traversait maintenant le salon. Caroline espérait qu'il la verrait. Sans doute ne regardait-il qu'en lui-même. La tête penchée, il passa sans sourciller près de la pâle jeune femme en robe blanche qui en fut réduite à murmurer timidement :

— Gaston !

Il avait virevolté. Sa poitrine se souleva. Ses poings se serrèrent. Ses pommettes étaient devenues pâles. Avant qu'il eût ouvert la bouche, c'était elle pourtant qui, agitant les mains en avant, criait :

— Oh ! ne me gronde pas ! Oh ! mon chéri, je sais tout ce que tu peux me dire, alors pourquoi me le dire... Oui, j'ai été sotte ! Je n'ai pensé qu'à mes robes, qu'à mes bijoux, je n'ai pas pris ça au sérieux, je ne suis pas partie comme j'aurais dû. Je sais tout ça.

Elle avait joint les mains et se tordait les doigts convulsivement. Gaston, auquel elle venait d'arracher, en les exposant elle-même, les thèmes sur

lesquels sa fureur se préparait à s'exhaler, se borna à jeter d'une voix sourde, comme s'il avait du mal à se persuader de la réalité de sa présence :

— Tu es là !

Il reprit souffle.

— Il n'y a plus ici que quelques soldats, poursuivit-il presque à voix basse en séparant chaque syllabe ; en cette minute nous sommes probablement cernés. Il va falloir se faufiler par le dédale des rues de Côme au milieu d'une populace d'assassins. Et tu es là !

Il éclata enfin :

— Et pourquoi es-tu là ?

Il ne la laissa pas répondre. Il s'approcha d'elle lentement, la tête en avant :

— Je vais te le dire, pourquoi tu es là. Pas pour des histoires de robes ni de colliers, tu n'es pas sotte à ce point. Tu voulais revoir Cépoys, hein ?

Les reproches justifiés exaspéraient en général Caroline. Les accusations injustes la jetaient hors d'elle. Celle-ci, prononcée dans un décor de tragédie, lui donna à ce point sur les nerfs qu'elle se tordit les doigts sans trouver un mot à répondre.

Gaston ayant repris souffle allait sans doute interpréter ce silence comme un aveu. Caroline, paralysée, la sentait venir cette phrase inévitable : « Tu n'oses même pas le nier, hein ? »

Au lieu de la phrase, le plancher trembla de nouveau. Le tympan de Caroline frémit sous une nouvelle explosion. Cette fois, elle ne fut pas seulement suivie d'éclats de verre. L'air hurla. Le plancher sonna... La jeune femme porta ses mains à son visage de façon à la fois à se boucher les oreilles et à se cacher les yeux. À la même seconde, un ouragan la saisit aux épaules, l'emporta, l'immobilisa, la serra comme un étau.

Quand elle eut rouvert les yeux, il lui fallut un temps de travail mental pour distinguer ce qui, dans ses brutales impressions successives, revenait à la canonnade, à l'écroulement du lustre qui en était résulté, et à Gaston qui, l'ayant empoignée, la tenait serrée contre lui.

Amas de cristal fracassé en gouttelettes, de chaînes d'argent qui semblaient se ligoter elles-mêmes et de plâtras, le lustre, écrasé, brûlait encore et fumait. Ses minces volutes blanches se mêlaient aux tourbillons de poussière, à la pluie de plâtres colorés qui continuait de tomber avec un grésillement dérisoire.

Puis il y eut l'intermède du trésorier-payeur qui, affolé, s'enfuyait lentement, sur la pointe des pieds, comme un voleur de vaudeville. En parvenant sur la terrasse, il se détacha si bizarrement sur la nuit qu'il ressembla à un faucheur et que Caroline éclata de rire.

Elle avait ri spontanément, avec ce naturel qui lui permettait, au cours d'un drame, d'isoler un détail comique et d'en profiter ; toutefois, à peine son rire libéré, ses nerfs, heureux de se détendre, l'amplifièrent. Gaston la serra plus fort. Elle vit l'angoisse dans ses yeux. Il promenait ses lèvres sur son visage en murmurant un « Caroline » qui voulait être apaisant mais qui témoignait suffisamment de son appréhension pour que Caroline n'en profitât pas, faisant durer les dernières cascades d'un rire où Gaston redoutait une manifestation de démence.

Le canon s'était tu, mais la fusillade avait recommencé, plus proche. De la cour parvinrent des ordres brefs. Les derniers soldats devaient s'apprêter à partir.

— Sauvons-nous, mon chéri, balbutia Caroline.

Cette imploration lui rendit son calme. Il saisit Caroline dans ses bras et se précipita sur la terrasse. En dévalant, il se heurta à Julien, le petit tambour, qui montait en courant.

— Où vas-tu ? demanda-t-il en s'arrêtant.

— Je vous cherchais, mon général. Le lieutenant m'a envoyé pour vous dire qu'une grosse colonne d'Italiens montait par la grand-rue. On entend leurs chants. Il faut que je prévienne aussi le poste qui se tient dans le verger.

Gaston avait reposé sa femme à terre. Tous deux se remirent à courir, traversant la cour d'honneur parfaitement silencieuse. Près des grilles, ils trouvèrent une quinzaine de cavaliers. Le lieutenant était en train de les répartir en petits groupes qui, les uns après les autres, franchissaient le portail et se lançaient dans la noire et périlleuse cité.

Caroline, que Gaston avait quittée pour conférer avec le lieutenant, se sentit à la fois transir et brûler. Elle se souvenait du village breton où ses compagnons et elle s'étaient essaimés pour tenter de passer malgré la vigilance des patrouilles jacobines. Elle s'était perdue. Elle avait marché. Elle s'était endormie de désespoir puis s'était éveillée, blottie entre un buisson et une meule, dans un concert de chants d'oiseaux. Son souvenir lui rendit intact ce vif et frais matin breton pavoisé d'un ciel bleu-vert, d'un lointain clocher doré et d'une bonne odeur de terre. « Mon Dieu, pensa-t-

elle, où serai-je quand le jour se lèvera ? Que sera-t-il le matin qui m'attend ? »

Elle regardait autour d'elle, le cœur serré. Il y avait les cavaliers immobiles, les grilles brillantes, la cour et les jardins silencieux et la façade du palais dont les lumières s'étaient peu à peu éteintes. Elle reconnut, à une vague lueur, la terrasse de sa chambre. Un vent froid lui apporta quelques lambeaux d'un chant que les émeutiers devaient préférer dans une rue voisine. Une nouvelle canonnade le recouvrit. Une étoile filante traversa le ciel.

Elle sentait sa tête dodeliner sur ses épaules. Elle alla s'appuyer à la guérite vide du factionnaire. Elle avait envie d'y entrer, de s'y blottir. Dormir ! Ne plus penser à rien. Se désintéresser, s'endormir...

Une nouvelle étoile filante. Mais quel souhait lui adresser dans une époque aussi absurde ? La prise de la Bastille avait arraché ses lèvres à celles de Gaston. Qu'allait-il résulter de l'émeute de Côme ? Serait-elle une révolution, connue et cataloguée par les historiens, rappelée et célébrée par des anniversaires bruyants, ou au contraire ne compterait-elle pas le moins du monde ? Juste de quoi faire quelques morts et...

Elle n'avait pu retenir un cri, imaginant pour la première fois que, cette nuit, Gaston pouvait être tué. Elle le quêtait du regard. S'il allait ne pas revenir ? Si un coup de fusil allait l'abattre près de la grille ! Les sanglots l'étouffèrent. Elle n'était plus que remords. Elle s'accusait de tout. C'était tout juste si elle n'était pas responsable de l'insurrection. Dire que Gaston risquait de tomber en croyant qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle lui préférait Cépoys, qu'elle le trahissait.

Abandonnant la guérite, elle voulut courir à sa recherche mais, jaillissant de l'ombre, il arrivait tenant deux chevaux par la bride.

— Je t'ai trouvé une jument très douce. Nous allons filer à l'instant même. J'emmène six soldats avec nous, de vrais troupiers qui rentrent d'Égypte.

Le désespoir de Caroline était balayé. Avec un sourire joyeux, elle s'élança vers son cheval, tout heureuse de cette randonnée difficile et improvisée, du jeu dur et dangereux auquel elle allait se livrer. Déjà, elle avait posé la main sur le cou du cheval. Ce fut au moment de lever lestement le genou qu'elle s'immobilisa avec une petite grimace de désespoir.

— Oh ! mais, Gaston, gémit-elle.

— Quoi ?

— C'est impossible. Je ne peux pas monter à cheval comme ça. Ma robe me ligote. Elle va se déchirer de tous les côtés. À la moindre difficulté, elle me fera tomber.

Pris de court, Gaston taquinait sa botte avec sa cravache. Caroline le sentait fou d'impatience.

— Mon chéri, balbutia-t-elle, pars, laisse-moi.

Ce fut tout juste s'il ne la frappa pas tant cette réponse l'exaspéra. Il se domina et lui proposa de la prendre en selle devant lui. Ils durent convenir que pour une expédition aussi hasardeuse, cela n'arrangeait rien.

— Ma robe d'amazone est partie avec Jeannette, répétait Caroline d'un air morne. D'ailleurs, je n'aime pas monter en amazone, ce qu'il m'aurait fallu c'est une tenue d'homme.

— Moi, madame, j'en ai une !

La voix grêle qui avait prononcé ces mots était celle du petit tambour vers lequel Caroline et Gaston se retournèrent. Elle se rappela que, pour endurcir le jeune garçon, on l'obligeait à garder toujours son sac sur ses épaules et qu'on chargeait ce sac de son uniforme de grande tenue.

Prestement il le posa à terre, l'ouvrit et commença d'en tirer les vêtements. Caroline se glissa dans la guérite et entreprit de délayer son fourreau de soie avec l'aide maladroite de Gaston qui se tenait dans l'embrasure du petit abri. De son côté, elle n'était pas très adroite non plus, émue par le tragique de sa situation, troublée par les présences masculines qui l'enveloppaient d'une rumeur faible faite de chuchotements, de bruissements d'armes, de claquements de langues destinés aux chevaux. Ses doigts impatients rencontraient ceux, secs et fébriles, de Gaston, qui s'empêtraient dans les lacets et les faveurs. Elle lui jetait des conseils ou des ordres à voix basse, avec nervosité, car naturellement il tirait quand il fallait dénouer, et réciproquement. Enfin, elle put commencer à se dépouiller de la robe, la tête prise sous l'étoffe et trépignant un peu car c'était le moment où Jeannette se révélait absolument nécessaire. Encore avait-elle compté sans le diadème dont le hérissément de perles baroques et de créneaux miroitants retint la soie avec un crépitement au moment où la robe l'effleura. Il fallut la rabattre. Caroline détacha le diadème et, d'un valeureux mouvement d'épaules, réussit à rejeter enfin son fourreau.

— Ma parole, tu es toute nue là-dessous ! s'exclama Gaston.

La robe enlevée, il ne lui restait plus en effet que ses bas blancs retenus au genou par une jarretière.

— Plains-toi, nous en aurons fini plus vite. Si tu ne me laissais pas toujours aux mains de Jeannette, tu le saurais qu'on ne porte pas de chemise sous une robe de bal.

Un souvenir l'assaillit, elle se pencha tendrement vers lui dans l'obscurité :

— Te souviens-tu de ce que tu en avais fait de ma chemise, mon chéri, rue de l'Arbre-Sec, notre première nuit ?

Il lui effleura l'épaule d'un baiser mais ne parut pas décidé à s'abandonner à l'émotion.

— Je t'en prie, dépêche-toi !

Il venait de se baisser pour cueillir à ses pieds la chemise du petit tambour quand un « Mon général » essoufflé fut proféré à quelques pas derrière lui. C'était le lieutenant. Un des pelotons parti cinq minutes plus tôt avait dû rebrousser chemin, toutes les rues du quartier étant gardées par les émeutiers. Il fallait examiner immédiatement sur une carte les autres trajets possibles pour tenter de gagner le camp retranché.

— Habille-toi toute seule et vite, ordonna Gaston avant de s'éloigner.

Sortant les épaules hors de son repaire, Caroline, accroupie, essaya à tâtons de démêler dans le tas de vêtements la chemise, la culotte et le gilet blancs, le chapeau à cocarde tricolore... Levant les yeux, elle distingua confusément la silhouette de Julien à quelques pas.

— Julien, appela-t-elle. Tu vas me passer les vêtements à mesure que je te les demanderai. Et ne regarde pas par ici, hein ! Garde les yeux baissés comme une demoiselle.

Une seconde plus tard, le jeune garçon, penché sur son équipement, prenait les opérations en main.

— Il faut commencer par la chemise et le caleçon, madame, les voilà.

Il les lui tendit. Leurs mains se touchèrent.

— Tu ne regardes pas, hein ?

Elle se rassurait en constatant qu'elle-même discernait à peine la silhouette du jeune tambour. Cependant, comme son regard s'abaissait sur son propre corps, elle poussa un soupir scandalisé car la blancheur de sa peau la trahissait impudemment.

Elle enfila en hâte la chemise mais, dans sa précipitation, ce fut devant-derrrière. Tout en s'en dégageant avec des mouvements saccadés, elle

imaginait l'irritation de Gaston si celui-ci la retrouvait nue à deux pas de son tambour.

Au moment où elle allait repasser la chemise dans le bon sens, une voix grinçante la fit sursauter.

— Des coups de fusil, parfaitement. Ils ont osé tirer des coups de fusil sur un trésorier-payeur, homme pacifique et administratif s'il en est. Ils m'auraient adressé une circulaire insolente, j'aurais compris, mais des coups de fusil ! Je n'ai eu que le temps de me retirer à toutes jambes. Je proteste. J'en ai par-dessus la tête ! Tel Achille, je vais me retirer sous cet abri et l'on ne m'en fera plus sortir.

D'un pas raide et résolu il marchait vers la guérite. Caroline, les bras levés et emprisonnés dans la chemise qu'elle essayait de mettre, ne pouvait protéger sa pudeur qu'en serrant les cuisses avec une énergie dérisoire.

— Ah ! quelle soirée ! gémissait le trésorier. Ah !...

Il s'arrêta net.

— Ah ! bah ! acheva-t-il d'une voix changée où il y avait à la fois de l'étonnement et de la gaillardise.

Dégageant ses bras, Caroline tenta de se servir de la chemise comme d'un paravent et la brandissait devant elle.

— Allez-vous-en ! cria courageusement le petit tambour. Voulez-vous bien vous en aller tout de suite ou je vous chasse !

Le trésorier toisa son adversaire blotti contre la guérite et continua d'avancer.

— Non seulement l'armée ne me défend pas contre les pillards, mais encore elle ribaude au lieu de combattre et un morveux de tambour viendrait m'interdire, dans la tragique extrémité où je me trouve, jusqu'aux passagères voluptés de l'oubli !

— Monsieur le trésorier, mon mari va revenir, lança Caroline. Je vous jure que s'il vous trouve là !...

Le trésorier fit un saut en arrière en reconnaissant la voix de sa générale. Puis il ne trouva rien de mieux que de se découvrir.

— Ah ! madame, balbutia-t-il, croyez bien que je ne m'attendais pas à... Vous avouerez de votre côté que l'idée qui vous a prise est singulière et que, vu les règlements en cours, j'étais habilité, en me dirigeant sur cette guérite, à y chercher un abri et non une femme nue... je veux dire une ravissante femme nue, ou plutôt, une déesse. Et qui plus est, une déesse qui est la femme du général... et à laquelle j'ai l'honneur de présenter mes respects.

— La meilleure façon de présenter vos respects, c'est de vous en aller, jeta Caroline avec rage.

Elle était révoltée de sentir sur sa peau le regard égrillard de ce vilain hibou. À peine eut-il tourné ses bottes qu'elle saisit Julien par le poignet.

— Le général va revenir et je ne suis pas plus avancée que quand il est parti. Il faut rattraper le temps perdu. Ouvre juste assez les yeux pour m'aider à m'habiller.

La chemise fut passée en un tour de main. Il fallut ensuite la relever pour que Caroline, ayant ôté l'un de ses bas, le nouât autour de sa poitrine afin de la masculiniser. En deux minutes, elle était devenue un tambour sinon présentable dans une revue, du moins admissible dans la panique d'une retraite.

— Il y a encore mes cheveux, dit-elle en achevant de boutonner sa dernière guêtre. Est-ce que tu pourrais me les tresser en cadenette ?

Elle sentit de nouveau les doigts frais de Julien frôler ses joues et son cou comme ils avaient frôlé ses reins, ses cuisses, ses hanches, au cours de ce travestissement précipité.

— Attention, ne remuez donc pas ! lui enjoignit-il comme elle se relevait, sa guêtre bouclée.

Elle fut amusée par cette velléité d'autorité masculine et, mettant la main sur l'épaule de Julien, lui demanda :

— Quel âge as-tu ?

— Je vais avoir seize ans.

— Ça veut dire que tu as quinze ans...

Décidément, c'était une soirée où les souvenirs affluaient. Qu'était-il devenu le petit mousse de Brest ? Elle se pencha, ramassa le diadème de perles et le tendit à Julien.

— Mets ça dans ton sac. Ça sera moins lourd que la tenue que je t'ai prise... et c'est plus précieux.

— Merci, madame, bredouilla-t-il sagement.

Il se retourna. On l'appelait. Les derniers postes du palais avaient fini de se rassembler devant la grille et son escouade s'ébranlait. En le voyant s'enfuir, Caroline regretta de ne pas lui avoir donné, en plus, un baiser.

— Eh bien ! ce n'est pas si mal. Même des cadenettes ! Tu t'es merveilleusement débrouillée.

Après avoir inspecté à la lueur du falot qu'il tenait à la main ce petit tambour quasi réglementaire : habit bleu, collet garance, buffleterie en

place, guêtres blanches, chapeau rouge martialement planté, Gaston le prit par le poignet l'entraîna au milieu des cavaliers, l'aida à monter sur une jument qui commençait de s'impatienter, battant le pavé d'un sabot nerveux.

La bête était un peu large, pourtant Caroline respira à pleins poumons tandis qu'avec le petit peloton elle franchissait au trot la grille du palais. Le contact du bas noué lui rappelait ses aventureuses chevauchées de naguère. Elle découvrait que si ce temps-là avait été terrible, les souvenirs qu'il lui avait laissés étaient vifs et plaisants.

La petite troupe montait maintenant la rue que surplombait la balustrade d'où Caroline, deux heures plus tôt, avait assisté au passage de la belliqueuse charrette de melons. Elle se revit, maladroite dans ses petits souliers faits pour glisser sur les parquets, captive de sa grande robe, la tête raidie par son diadème et, pleine de mépris pour ce récent passé, donna une claque affectueuse à son cheval.

— Tu n'auras pas peur ? s'enquit Gaston qui trottait à côté d'elle.

Elle faillit lui répondre : « Je n'ai peur que pour toi », mais craignit d'offenser sa vanité masculine. Les hommes tiennent à garder le privilège du courage.

Elle lui saisit la main et la baisa.

Le jardin de feu

— Il faut tourner à gauche.

— Mais non, voyons, à droite.

— Comment à droite ? La ruelle descend en plein dans la ville.

— Si l'on va à gauche, on tourne le dos au camp retranché.

La petite troupe était arrêtée le long d'un mur au-dessus duquel se balançaient des branches de palmier. La rue était déserte. Quelque part, une chouette appelait avec monotonie, indifférente aux coups de fusil qui parvenaient encore du centre de Côme.

— Mais, mon général, le camp retranché est à l'est.

— Il s'agit bien de points cardinaux ! Nous ne sommes pas sur un champ de bataille ordinaire. Il faut contourner ce pâté de maisons où l'abondance des lumières nous désignerait à l'attention.

Caroline n'écoutait pas. Pour elle, c'était le type même d'une discussion d'hommes. « Tout à l'heure, pensa-t-elle, ils vont sortir une carte. » Le maréchal des logis en sortit une en effet qu'il étala sur l'encolure de son cheval. Seulement il n'y voyait goutte. Il y eut un nouveau conseil de guerre pour savoir s'il était plus profitable d'allumer le falot, au risque de provoquer l'attention, ou de ranger la carte, au risque de se perdre. Gaston, qui avait perdu depuis longtemps l'habitude de la vie d'escouade et n'était plus accoutumé qu'à commander par le truchement d'un état-major, paraissait nerveux et hésitant.

— Moi, déclara Caroline, quand j'ai perdu mon chemin, je le demande à un passant.

Cette proposition trop féminine pour les circonstances provoqua des rires étouffés et elle devina que le regard de Gaston était sévère. Mais le maréchal des logis se donna une claque sur les cuisses.

— Ma foi, on a fait ça aux environs de Jaffa, mon général. On était perdu, une escouade, dans les rocailles du pays, car ils ont le toupet

d'appeler ça un pays. Les Mamelucks nous rôdaient autour. On est tombé sur un fellah qui, nanti de deux canons de pistolets dans les reins et de la promesse en bonne et due forme que si nous étions pris par les Mamelucks il n'aurait pas le temps d'y assister, nous a bel et bien ramenés au bivouac du général Junot. Il y a là une espèce de monument, embusquons-nous derrière et le premier gaillard du pays un peu seul qui montre le nez dans le quartier, hop ! dans la poche, en avant derrière le guide.

Le monument était un reposoir dont l'obscurité ne permettait pas de distinguer les intentions ni les charmes avec précision. On descendit de cheval. On les attacha derrière le petit édifice et on se plaqua dans un angle mort en attendant les événements, c'est-à-dire le passant.

Les soldats étaient calmes et très à leur aise. L'un d'eux expliqua à Gaston qu'il avait été dans son régiment à la bataille de Novi. Deux autres, qui se racontaient des histoires en patois du Nord, riaient et s'attiraient des semonces étouffées du général. Caroline connaissait l'angoisse du guetteur qui se demande s'il n'est pas guetté. Elle eût préféré qu'on continuât à toutes brides, quitte à aviser en cas de danger.

Son cœur ne battit que lorsque, après plusieurs fausses alertes, un piéton isolé fut annoncé, qui poursuivit dans la direction du monument et parvint bientôt à quelques pas d'eux. Lui-même ne paraissait pas très sûr de son chemin, inclinant tantôt à gauche, tantôt à droite, tâtant fréquemment les murs, sans s'affecter d'ailleurs outre mesure, car il chantait à tue-tête. « Voilà le représentant d'un peuple heureux, pensa-t-elle. Pourquoi diable venons-nous les ennuyer ? Il est vrai que les Autrichiens les ennuyaient encore plus que nous. Ah ! que ces histoires d'hommes sont compliquées ! »

Crispés, les soldats étaient ramassés sur eux-mêmes, prêts à sauter sur leur proie. Ce fut dans ce beau silence musclé qu'un fourreau heurta la muraille, attirant aussitôt l'intérêt du « représentant d'un peuple gai » qui, se découvrant, salua profondément le groupe des Français enchevêtrés dans l'obscurité et leur adressa sur le mode lyrique un salut que Caroline ne comprit pas mais devina des plus cordiaux.

On l'entoura, bien que l'affectueuse amabilité du malheureux gênât visiblement les soldats dans l'exécution de leur projet d'intimidation belliqueuse. Il mit le comble à leur ennui en sortant d'une sacoche qu'il portait sur l'épaule une fiole de vin dont il tenait absolument à les régaler. Devant leur refus, ce fut lui qui commença de se fâcher.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Caroline.

L'un des soldats qui comprenait bien l'italien expliqua que, savetier de son métier, ce brave homme prétendait les faire boire à la défaite de ces imbéciles de Français.

Gaston s'emporta :

— Dis-lui qu'en fait de boire je lui casse mon pistolet sur la tête s'il ne nous mène pas au camp retranché.

Le soldat parlementa, puis déclara d'une voix résignée :

— Il n'y a rien à tirer de lui, il est saoul comme une grive. Il veut nous emmener tous dans un... dans une...

Embarrassé par la présence de Caroline, le soldat fut tiré de son mauvais pas par le rire de ses camarades.

— Allons, ça suffit, qu'on le remette en liberté ! ordonna Gaston.

Ce fut une autre affaire, car l'ivrogne, qui ne s'était jamais senti captif, se refusait avec un doux entêtement à quitter ses nouveaux amis. À chaque seconde, il les aimait davantage. Au point qu'il se demandait comment il avait pu jusqu'ici vivre sans eux. Sa sympathie la plus exubérante allait encore à Gaston, auquel il s'accrochait avec d'affectueuses démonstrations.

Il mit comme condition à son départ que chacun de ses chers amis lui dise son petit nom, afin qu'il puisse faire une prière pour eux à la première occasion. Il fallut en passer par là et traduire tant bien que mal les prénoms en italien. « Gastono » le laissa rêveur.

On profita de ce silence pour le pousser par les épaules, mais le malheureux, croyant qu'il s'agissait d'un jeu, s'y lança à corps perdu avec de grands éclats de rire mêlés de tendres confidences et de morceaux de chants religieux. On devait les entendre du lac.

« Tout à l'heure, pensait Caroline, ces hommes n'osaient pas battre le briquet pour examiner une carte. Maintenant, ils supportent les hurlements de ce pochard qui met nos vies en danger sans oser seulement l'assommer parce qu'ils ont bu avec lui et qu'il leur a paru très mignon. Mais, s'il leur avait résisté au premier abord, ils l'auraient égorgé sans le moindre scrupule. Voilà bien la logique masculine. Si les hommes réfléchissaient cinq minutes, je ne crois pas qu'ils feraient la guerre. » Elle fut arrachée à ces profondes considérations par des glapissements autrement aigus que ceux du bon ivrogne.

Une fille superbe, vêtue de haillons multicolores, fardée à outrance, éclatante de la noirceur de ses cheveux à la blancheur de ses dents, ses

beaux bras aussi nus que ses pieds, s'approchait, un falot à la main.

— Paolo ! Paolo ! criait-elle.

Le peu d'italien de Caroline lui suffit pour interpréter les vitupérations de la nouvelle venue. Elle invoquait tous les saints du paradis pour faire honte à Paolo de son ivrognerie à laquelle tous les prétextes étaient bons. Il se saoulait pour le départ des Français, mais se rappelait-il ce qu'il avait bu en l'honneur de leur arrivée ?...

Elle s'arrêta net.

— Des soldats républicains ! dit-elle en un français zézayant. Vous ne savez pas que le monde est énervé ce soir. On pourrait vous tuer. Moi-même, tenez, j'étais tout à l'heure dans le cortège de la libération, eh bien ! j'aurais aidé à vous tuer si je vous avais rencontrés.

Le maréchal des logis, indigné, mit ses poings sur ses hanches.

— Tu m'aurais tué, moi, Ida ! Après tous les baisers et tous les sous que je t'ai donnés ?

— Mais c'est le Gustave ! s'écria Ida.

L'ivrogne, enchanté de les voir s'entendre aussi bien, leur proposa de s'embrasser.

— On ne t'a pas attendu, répliqua Ida. N'empêche que Gustave et tous ces messieurs sont dans un, dans des...

Elle remplaça par un mot italien l'expression « dans de beaux draps » qu'elle cherchait sans doute. Les rires et les réflexions des soldats firent comprendre à Caroline, au bout d'un petit temps de réflexion, à quelle particulière espèce de femme elle avait affaire. Toute prostituée qu'elle était, Ida aimait les bonnes manières et essayait en vain de maintenir son voisin, le savetier Paolo, dans les limites de la modération.

— On habite à deux pas d'ici, expliqua-t-elle. J'ai reconnu sa voix et je suis venue. Cette nuit, je ne travaille pas. Le monde est trop énervé. Les gars me paieraient à coups de vantardises et de contes à dormir debout. Laissez-moi Paolo, je vais le ramener.

Gaston s'était avancé vers elle et lui posait des questions sur le chemin à suivre pour atteindre le camp sans tomber dans les carrefours où le peuple était réuni ; elle lui répondit de bonne grâce jusqu'au moment où, ayant fait un pas de trop, il se trouva en plein sous la lueur de son falot.

Elle recula en mettant la main sur la bouche, effrayée et admirative.

— Le général ! Ça alors !

« Elle n'a qu'à appeler et nous sommes perdus », pensa Caroline. Mais Ida, loin de prendre une attitude hostile, se montra enthousiasmée par la présence à ses côtés d'un si grand personnage. Après avoir fait jurer à Paolo de rentrer sagement chez lui, elle leur proposa de leur servir de guide. Elle avait souvent accompagné des soldats jusqu'au camp, des soldats en retard qui craignaient les patrouilles, et elle connaissait parfaitement les petits mais savants détours auxquels il fallait se plier pour parvenir discrètement à bon port.

— L'ennui, observa l'un des soldats, c'est qu'elle n'a pas de cheval.

— Bah ! s'exclama-t-elle, ça ne ferait peur à aucun de vous, j'espère bien, de me prendre devant lui et je ne suis pas si lourde que son bourricot s'en plaigne.

Déjà en selle, le maréchal des logis, comme on fait pour inviter un petit chat à sauter sur une chaise, donnait des petites tapes prometteuses sur sa selle.

Mais Ida, levant haut son falot pour éclairer les visages de tout le peloton, souriait avec une sensualité goguenarde, se donnant le luxe de choisir elle-même et sans se presser qui serait son cavalier. Comme le maréchal des logis insistait, elle lui lança un coup d'œil négligent :

— Toi, Gustave, je te connais trop, ça ne serait pas drôle, tandis que...

Elle pivota lentement. Sa grande et belle bouche mâchonna un demi-sourire cependant que son regard incendiait Gaston.

— Tandis que... une balade dans les bras d'un général, c'est du nouveau pour moi, acheva-t-elle. Ça me fera un souvenir.

Sans attendre un acquiescement, elle essayait déjà de se hisser sur la monture de Salanches. Celui-ci ne pouvait pas faire mieux que de l'aider, mais son cheval était trop haut pour qu'elle puisse parvenir à s'asseoir devant lui sans une aide extérieure. Elle la chercha du regard. Tous les soldats étaient remontés en selle, sauf Caroline qui s'y préparait.

— Vous n'êtes guère galants, mes garçons ! Tiens, tambour, viens donc me montrer ce que tu peux faire.

Caroline en était précisément à se demander comment elle devait prendre cette scène et s'il convenait de s'en amuser beaucoup ou de s'en fâcher un peu. Machinalement, elle s'exécuta, présenta ses deux mains jointes au pied d'Ida et, d'une petite poussée, aida à s'enlever une fille qui, pour sa taille, elle dut le reconnaître équitablement, était fort leste.

Au moment de basculer dans les bras de Gaston, Ida, dont la légère robe s'était épanouie, lança de sa voix précocement usée mais non sans charme :

— Si tu as vu quelque chose, petit, ça sera ton pourboire.

Le « petit » revint sans mot dire à son cheval, sur lequel force lui fut de remonter par ses propres moyens. Déjà le peloton s'ébranlait. Il s'engouffra presque aussitôt dans un misérable chemin qui, se glissant entre des barrières et des murs, était admirablement désert. Caroline trotta sans plaisir. Elle ne se donnait pas le ridicule d'être jalouse, mais elle gardait encore présente la brève vision de cette paire de cuisses ouvertes, à la fois baignées d'ombre et de la lumière du falot glissant à travers la minceur de l'étoffe déployée ; et aux narines, il lui restait une odeur hideuse et attachante de benjoin et de peau de femme en sueur. Elle découvrait qu'une femme est plus immédiatement désirable qu'un homme. Tout, dans ses formes, dans celles de ses vêtements, dans l'ostentation avec laquelle même la plus réservée exhibe et rehausse d'ornements ou de fards les parties de son corps qui se font les hérauts de régions plus secrètes, mais combien facilement accessibles, tout s'offre à l'homme. « C'est nous qui sommes les proies de la convoitise et c'est nous que l'usage enjolive, pare et vêt de telle façon qu'il suffit à un homme de faire un geste un peu brusque pour nous dénuder et nous avoir à sa merci ; et c'est eux au contraire, eux les conquérants, qui sont ligotés, bâillonnés et séquestrés par la rigueur de leur vêtement comme s'ils avaient à défendre leur vertu contre nos regards et nos entreprises. » Ces vérités générales, qui avaient pour point de départ la nonchalance avec laquelle Ida s'était hissée sur le cheval de Gaston, avaient encore Ida et Gaston pour aboutissement.

Elle les distinguait, lorsque le peloton traversait un lieu moins sombre, attachés l'un à l'autre. Ils se découpaient comme une ombre chinoise, les cheveux au vent d'Ida prolongeant de leurs flammèches les panaches du général.

Le chemin, tantôt se mettait à descendre, allant même jusqu'à présenter quelques larges degrés qui obligeaient les chevaux à aller au pas, tantôt s'entortillait sur lui-même, ou encore zigzaguait à angle droit. Il lui arrivait de devenir un boyau et de se glisser dans des maisons, de courette en courette, par des voûtes si basses qu'il fallait s'aplatir sur l'encolure de son cheval pour ne pas s'y heurter. Ce dernier exercice, pensait Caroline, devait écraser la femme sous la poitrine de Gaston. Il ne serait pas homme s'il

n'avait pas alors envie d'elle. « Je ne peux pas lui en vouloir, mais c'est odieux. »

Inclinée par l'ennui de cette course et la bizarrerie de sa situation à des réflexions prolongées, elle en vint à concevoir une nouvelle différence entre la condition de l'homme et de la femme : n'importe quelle femme un peu jolie qui s'offre impudemment à n'importe quel homme un peu normal peut être sûre d'être consommée alors qu'un joli garçon ne l'est jamais d'être agréé.

Un ordre courut le long des cavaliers : « Plus un bruit, plus un mot. » La petite troupe s'était mise en file et avait ralenti. On coupa une large rue bordée de maisons élevées qu'entouraient de beaux jardins. Au bout de cette rue, sur une place dominée par un vaste édifice qui devait être une église, les pavés étaient hérissés de fusils abandonnés par les insurgés qui, vêtus moitié en pêcheurs moitié en soldats, dansaient ou chantaient, mêlés à des filles aux robes violentes autour d'un immense feu de bois. Une rangée de tonneaux en batterie complétait le décor que Caroline entrevit seulement, car tout aussitôt ils se retrouvèrent dans une ruelle étroite mais moins silencieuse que la précédente. À plusieurs reprises, ils croisèrent de petits groupes d'hommes et de femmes qui les regardèrent avec haine mais respectèrent les sabres qui dansaient sur leurs cuisses.

Cette alerte, la précision des menaces qui les entouraient avaient revigoré Caroline. Elle était fière, quand un ordre était donné, de le répéter à voix basse au cavalier qui la suivait comme elle l'avait reçu de celui qui la précédait. Il lui plaisait de sentir son genou heurter celui d'un des soldats qui, d'aventure, se trouvait de front avec elle. Elle tirait vanité de participer aussi étroitement à cet univers masculin et d'y tenir sa place, comme un vrai tambour.

Les quelques mois qu'elle avait passés dans son château, après son mariage, à tenir le rôle d'une jeune épousée, lui avaient porté sur les nerfs. Une femme n'est pas un enfant ! Elle avait eu du mal à respecter les rites de la noblesse de province, à baisser les yeux comme il fallait, à ne jamais oublier d'accepter l'aide d'un bras masculin pour descendre une marche, à limiter sa conversation aux pires banalités, à se passionner pour des ouvrages de tapisserie, à faire la conversation aux douairières, à bérer d'admiration en compagnie de la société féminine devant les gambades équestres de quelques dadais prétentieux qui montaient moins bien qu'elle. Il lui avait fallu résister à l'envie de montrer qu'elle pouvait faire mieux

qu'eux, car la petite société noble, faite d'émigrés revenus le mois précédent, de vieillards et de jouvencelles échappés aux prisons de la Terreur comme de nouveaux riches avides de surenchérir sur les belles manières, n'eût pas toléré qu'une jeune femme sortît du rôle anodin, pudique et charmant que les usages lui prescrivaient.

D'un mouvement sec, elle retint la tête de son cheval qui, moutonnier, venait de buter contre la croupe arrêtée de celui qui le précédait. La troupe s'était immobilisée dans un froissement de sabres et un martèlement de sabots. Caroline, qui était l'avant-dernière, ne pouvait, tant on parlait bas, suivre la discussion haletante qui avait lieu autour de Gaston. Au bout d'une minute, ce fut son prédécesseur qui la renseigna : le carrefour ordinairement désert qu'il fallait traverser pour atteindre la route du camp retranché était peuplé d'insurgés en armes qui se faisaient des discours, chantaient, buvaient et tiraient en l'air.

Il n'y avait qu'une solution, c'était d'abandonner les chevaux, d'escalader le mur très vaste d'une propriété et d'en ressortir à son autre extrémité qui était longée par la fameuse route. On mit pied à terre. Gaston chercha Caroline dans l'obscurité, sans un mot l'attira discrètement contre lui, lui mit la main sur l'épaule et la caressa sous l'oreille, d'un pouce rapide. Elle répondit en posant une seconde son front sur sa poitrine.

Déjà Ida, grimpée sur les épaules du maréchal des logis, avait atteint le sommet du mur sur lequel elle se trouvait à califourchon. Un autre soldat la rejoignit. Bientôt ce fut au tour de Caroline de grimper sur les épaules de Gaston, d'accrocher ses mains à la crête du mur, de se hisser péniblement, de s'asseoir et de mesurer, dans les ténèbres d'un jardin qui embaumait, le vide où il allait lui falloir sauter. Elle ferma les yeux...

— Pas de mal ?

Un soldat l'aida à se relever. Déjà elle levait les yeux pour apprendre ce que devenait Gaston qui, au même instant, s'abattait lourdement à ses côtés. Aussitôt on se lança dans un enchevêtrement de cactus, de petits palmiers, de lauriers-roses et de roseaux coupants. Le jardin comportait un étang autour duquel coassaient des grenouilles avec une telle ardeur et une continuité si forcenée qu'il n'y avait pas à craindre qu'on entendît le heurt d'un sabre ou l'exclamation d'un malheureux aux prises avec cette végétation aiguë.

Ils contournèrent une grande maison dont tous les étages étaient brillamment éclairés. Ida n'avait pas prévu ce détail car la maison, en temps

ordinaire, n'était pas habitée. Il était probable que des insurgés s'y étaient installés et tout ce qu'on pouvait souhaiter, c'est qu'ils s'y trouvassent bien et n'eussent pas l'idée d'aller se rafraîchir au jardin.

Encore que Caroline eût assisté à bien des convulsions révolutionnaires, elle s'arrêta, saisie, en entendant une excellente musique s'évader de la terrasse pour se répandre suavement dans le parc. C'était du Mozart. L'allègre mélancolie du compositeur se diffusait dans la nuit. Caroline, appuyée à un tronc, suivait le frémissant emportement des violons, l'intervention vive et triste des flûtes et des hautbois. Elle n'avait plus peur. Elle n'avait plus envie que d'être embrassée par Gaston au détour de l'allée ténébreuse, dans le fond de ce parc ennemi et mélodieux.

Les autres continuaient d'avancer. Les fins graviers crissaient sous leurs bottes. Sur le ciel vibrant d'étoiles, une chauve-souris passa dont Caroline n'eut pas de dégoût. Le vol perpétuellement inachevé du petit animal lui semblait retracer la courbe de la musique. Il ne manquait qu'une chaude poitrine d'homme, des lèvres douces, des mains impérieuses. Elle tourna la tête. Les silhouettes de ses compagnons s'enfonçaient dans le fouillis de la végétation. Elle aperçut encore la tache claire de la robe d'Ida, douce et soyeuse au milieu des sabres, des baudriers et des épines.

Inquiète de son retard, elle voulut courir. Comme si son pied en quittant le sol eût déclenché une mine, le parc, brusquement arraché à Mozart, explosa.

Les détonations, les lueurs, les éclairs des armes blanches s'entrecroisèrent comme des fusées. Les réflexes de Caroline, éduquée chez les Chouans, la jetèrent au sol. Les poings crispés, un sourire d'effroi aux lèvres, les yeux presque fermés, la tête dans les épaules et le front contre terre, elle attendit.

Tant le drame avait été subit que d'abord seul son instinct l'avait conduite. Elle n'avait plus été qu'un corps qui veut vivre et qui se blottit. Au bout de quelques secondes seulement, la conscience lui revint. Elle jaillit. Elle voulait crier mais il lui sembla que sa gorge ne pouvait plus former un seul mot. Ce fut à l'essoufflement où la mettaient ses cris qu'elle s'aperçut qu'elle n'avait pas cessé, depuis qu'elle s'était relevée, de hurler :

— Gaston ! Gaston !

Elle s'arrêta à la vue d'un homme qui se ruait sur elle. Pas une seconde elle ne douta que ce fût son mari ; elle tendit les bras vers lui. Une lueur

l'aveugla. La détonation du pistolet fut si violente qu'elle en tomba sur les genoux et qu'elle pensa : « Je dois être morte. »

Son agresseur, la croyant blessée, fit un bond sur elle et abaissa son arme pour tirer à bout portant. De même qu'elle s'était crue morte, elle se croyait incapable de faire un mouvement et fut la première surprise par la souple détente de son corps qui, prenant la fuite en avant, la jeta sur l'inconnu. Elle lui happa le bras au moment où il tirait. La lueur et la détonation furent encore plus formidables que les premières. Caroline eut l'impression que deux battoirs monstrueux lui avaient écrasé la tête, que sa tête était devenue plus haute, plus large, plate, mince comme une feuille de papier.

Emporté par son élan, dérangé par la brusque poussée de Caroline, l'homme avait perdu l'équilibre et lâché son arme. D'un bond, elle se dégagea. Le jardin s'ouvrait à sa course éperdue. Elle sautait des talus, elle fendait des massifs, elle franchissait des sentes, insensible aux chutes comme aux morsures des plantes africaines. Elle ne pensait plus, à rien. Elle courait. De temps en temps, une formule anodine émergeait à sa conscience, telle que : « J'ai rudement bien fait de mettre des guêtres, sinon, sur ces dards et ces épines, j'aurais perdu ma robe et mes bas. » Elle se demanda également l'heure qu'il pouvait être. Une masse lisse et continue l'arrêta dans sa course.

Elle fit quelques pas, tâtonna : c'était un mur. Jusqu'ici, tout s'était passé en dehors d'elle. Sa première décision consciente fut de se retourner. Il le fallait. Le martèlement sauvage de son sang bourdonnant à ses oreilles, les pulsations brutales de son cœur l'empêchaient d'entendre. Il fallait se retourner, sonder la nuit pour savoir si l'homme était toujours à sa poursuite. Elle eût préféré fermer les yeux et se boucher les oreilles. Cette volte lui demanda plus de courage que tout le reste.

Le parc était presque aussi obscur que la surface du mur. Elle ne distinguait que les troncs élevés et rectilignes des palmiers, et ceux, déchiquetés, des eucalyptus. Très loin, au-delà de massifs impénétrables, la fusillade continuait.

Ce fut au moment où elle se rassurait qu'elle crut entendre un pas incertain, le froissement d'une botte parmi les tiges. Puis plus rien. Elle était persuadée qu'elle avait rêvé, pourtant elle ne pouvait se délivrer de la peur, d'une peur profonde et totale qui la gouvernait sans partage. Elle s'était aplatie contre le mur. Bien qu'elle eût toutes les raisons de se savoir

invisible dans les ténèbres, elle ne pouvait vaincre son idée fixe, celle d'une main qui tout à coup se poserait sur sa gorge.

Elle se demanda si, à elle seule, la peur n'était pas suffisante pour tuer. Contre elle, elle ne vit qu'un recours : siffloter. Elle savait que c'était la meilleure façon de permettre à un ennemi possible de la repérer, mais pour le moment son ennemi était la peur, et contre la peur elle entreprit de siffler, sans conviction, *Le Jeune et Beau Dunois*.

Il ne sortit d'abord de ses lèvres qu'un chuintement ; puis les notes s'organisèrent et elle se complut à répéter deux fois le refrain de *Partant pour la Syrie*, tant elle était satisfaite de son exécution. Elle n'eut pas le loisir de le bisser jusqu'à la fin. À quelques pas d'elle on courait. Le gros massif d'hortensias frissonna et Caroline, les lèvres encore coulissées pour le sifflement, vit jaillir une forme plus haute que celle de son premier ennemi. L'homme lui sembla rouler des épaules et s'avancer sauvagement avec une ardeur lente, un goût évident du meurtre, un entêtement implacable et bestial.

Il l'avait entendue siffler. Il croyait la tenir. De la main, avec une rage méthodique, il écartait les branches, tournant la tête à gauche et à droite, s'arrêtant sans doute pour humer, comme l'ogre des contes de Perrault.

Caroline faisait partie du mur. L'homme fut à trois pas d'elle. Fallait-il attendre qu'il la découvrit ? Un homme, c'était moins difficile à faire tomber par terre qu'on ne pourrait le croire. Elle l'avait démontré avec son premier ennemi. Elle avait bien la force de Julien ! Qu'aurait fait Julien ? Saisie d'inspiration, elle se baissa, entoura de ses bras les jambes de son ennemi qui s'abattit effectivement mais l'écrasa de son poids. Il n'avait pas même poussé un cri. Ses grandes mains calmes, cependant qu'il essayait de se relever, cherchaient les mains de Caroline pour l'immobiliser.

Elle mordit avec une joie désespérée. D'un tour de reins, l'homme s'était dégagé et retourné. Étalés l'un contre l'autre, poitrine contre poitrine, ils cherchèrent pendant quelques instants où ils pouvaient s'atteindre. Sous le poids de ce grand corps, Caroline défaillait. Ses deux poignets, tordus et serrés dans un étau, avaient été rivés au sol, ses jambes étaient immobilisées entre les genoux de fer de son bourreau dont le corps épousait à ce point le sien qu'elle en sentait les contours, les aspérités, les fléchissements. Elle songeait qu'il allait la tuer, qu'il ne fallait tout de même pas qu'elle mourût avec, à l'esprit, l'idée de cette scandaleuse ressemblance entre la lutte qu'elle soutenait et son étreinte avec Gaston quand il commençait à

faire l'amour. C'était la même saillie de la hanche pesant contre son flanc, le poids identique du corps, l'exacte position du genou, et le souffle aussi était le même, un souffle lent, profond ; sauf les mains peut-être. Les mains de Gaston n'avaient jamais eu cette rigidité d'acier, cette méchanceté.

À cet instant l'une des mains, laissant au coude le soin de maintenir le bras de Caroline, s'approcha de son visage, le toucha prudemment et curieusement, puis s'envola. L'autre main avait desserré son étreinte bien que la poitrine pesât toujours aussi lourd sur celle de Caroline qui haletait. Elle perdait la respiration quand deux lèvres vinrent se poser sur sa bouche.

— Caroline !

Déjà Gaston se relevait, lui saisissant la taille pour l'aider à se remettre debout. Elle ne se laissait pas faire.

— Mon chéri... Oh ! j'ai tellement envie ! Reste auprès de moi. Tu me dois bien ça, brute ! Tu ne veux pas aussi ?

Il la souleva de terre comme un enfant, lui prit le visage entre ses doigts et l'obligea à embrasser son autre main qu'elle sentit pleine de sang.

— C'est toi la brute, chuchota-t-il.

Elle léchait voluptueusement la blessure. Il fallut qu'il la prît par les épaules pour la faire avancer. Elle demanda encore :

— Tu ne veux pas ?

D'une voix basse et enrouée, il la rappela à la réalité.

— Ma pauvre chérie, ils peuvent nous tomber dessus d'un moment à l'autre. Ils sont en train de fouiller le jardin.

Ils suivirent le mur un bon moment, jusqu'à une poterne. La poterne était verrouillée, mais elle avait servi de prétexte à l'une de ces exubérantes décorations dont raffolent les Italiens. Des moulures, des corniches, des macarons l'entouraient et la surplombaient. Un pilier leur servit à prendre le départ. Sans grand mal ils se retrouvèrent à califourchon sur le mur. Gaston sauta le premier de l'autre côté et reçut Caroline dans ses bras.

— Quelle heure est-il ? lui demanda-t-elle.

— Deux heures et demie.

— Où sont les autres ?

— Dispersés. Mais je pense qu'ils sont tous passés. Moi, je suis revenu sur mes pas à cause...

— À cause de moi ?

— Bien sûr.

Il y eut un petit silence. Ils étaient l'un contre l'autre. Une nuit bien épaisse les enveloppait.

— Et la femme ?

— Je l'ai vue escalader le mur avec le maréchal des logis. Je ne crois pas qu'elle ait été blessée. Pour nous, nous en avons tué ou blessé une dizaine. Il n'y avait pas grande gloire à ça. À mon avis, on avait envoyé en patrouille dans le parc ceux qui avaient le plus bu afin de prendre l'air.

Caroline marqua le coup. Elle avait gardé pour la bonne bouche le récit de son combat, des deux coups de pistolet qu'elle avait essuyés et de la terrible bourrade par laquelle elle avait culbuté son ennemi ; il était évident que, s'il était ivre, l'exploit était moins surprenant. Elle le raconta, et n'obtint ni les félicitations qu'elle avait espérées ni les doutes qu'elle avait craints. Gaston parut atterré. Tous deux s'étaient blottis dans un fossé herbeux pour reprendre souffle. Il lui tenait la taille. Il commença de parler d'une voix lente :

— Je te demande pardon, Caroline. À cette heure-ci, tu devrais être à Bièvre, dans ta paisible chambre tendue de Jouy, à regarder les fillettes qui s'y balancent entre des cygnes et des moulins ou à lire un roman de Mme de Genlis. Si encore j'avais comme excuse de ne t'avoir entraînée avec moi que par tendresse, parce que je n'aurais pas pu me séparer de toi. Non, j'avais simplement peur du passé. J'étais sordidement jaloux, comme dans Molière.

Caroline s'infléchit pour poser sa tête sur les genoux de Gaston. Depuis leur dernière discussion, les situations avaient diamétralement changé. Ce fut elle qui murmura d'une voix chaude :

— La jalousie, c'est aussi de l'amour, mon chéri.

Tout de suite après, elle ajouta :

— Ne bouge pas, ne parle pas, nous sommes bien.

La demie de deux heures fut majestueusement annoncée par le carillon du Duomo. Les autres églises lui répondirent. L'air tiède de la nuit n'était plus qu'une pure vibration d'airain ; le ciel éclatant d'étoiles semblait laisser tomber les notes ailées comme des gouttes d'eau. Il s'y mêlait des chants lointains, des chants italiens pleins de plaisir et de mélancolie.

— Restons là toute la nuit, nous sommes bien, geignit-elle, la bouche dans les cheveux de Gaston.

Ils étaient enlacés ; les tiges d'herbe sèche du fossé les enrobaient comme une alcôve.

— Caro chérie, sois raisonnable. Demain...

— Demain c'est loin, il fait nuit.

— Dans deux heures, il fera jour. Nous sommes comme ces petites bêtes nocturnes qui ne conservent la vie qu'en retrouvant leur tanière avant le premier rayon du soleil. Et nous n'en avons pas, de tanière ! Il faut nous en inventer une...

Il parlait tout en la caressant, tout en promenant sa bouche sur son visage, tout en grignotant le lobe de ses oreilles. Au son de sa voix, elle savait qu'il la désirait vraiment. Son espoir fut pourtant déçu. Il la souleva et tous deux se retrouvèrent debout.

— Eh bien ! viens, dit-il. À quoi penses-tu ? As-tu une idée ?

Elle en avait une mais très étrangère aux préoccupations de Gaston. « Si, au lieu de cette inviolable culotte d'homme, pensait-elle, j'avais été habillée en femme, il m'aurait prise. Et, pourtant, les douairières angevines ont jeté les hauts cris le jour où j'ai avancé que, pour aller à la chasse ou pour jouer à la paume, les femmes devraient s'habiller en hommes. Comme si ce n'étaient pas nos robes qui péchaient par impudeur et par facilité ! » Elle s'interrompit brusquement.

— Une idée sur quoi ? demanda-t-elle.

— Nous avons deux heures pour trouver un abri, expliqua-t-il avec impatience.

— On ne va plus au camp retranché ?

Avec un calme fébrile, Gaston lui rappela qu'ils étaient retombés du côté du mur d'où ils étaient partis. Le reste du peloton avait dû atteindre le camp. Pour eux, il ne pouvait plus être question de se lancer à nouveau dans le parc qui, depuis l'alerte, devait fourmiller de rebelles à l'affût. Or, le chemin normal passait par un carrefour également occupé. Il fallait renoncer au camp et trouver un refuge dans la ville.

— Comment viens-tu d'appeler le parc où nous avons été attaqués ?

— La villa Pisano. C'est du moins ce que nous a dit la pauvre Ida.

— Eh bien ! sais-tu pourquoi elle s'appelle Pisano ? Tu donnes ta langue au chat ?

— Je m'en moque éperdument, surtout.

Caroline poursuivit, doctorale :

— À cause de ses portes et de ses sculptures dues à un artiste italien Pisano qui vivait il y a très longtemps. Et tu as tort de t'en moquer

éperdument, attendu que si je connais ce détail c'est que je le tiens de Paolina.

— Et alors ?

— Et que si Paolina m'en a parlé, c'est à propos de la vue qu'elle avait de sa chambre. « Je n'ai pas droit au lac de Côme comme vous, m'a-t-elle dit, mais je me console avec Pisano. » Donc, nous sommes à deux pas de chez elle.

Ce fut vite fait : Gaston se souvint que, lorsque Paolina était arrivée de Rome, c'était lui-même qui, par amitié pour Thiébault, lui avait trouvé une résidence. Le palais Ferrari, qui appartenait à un marquis ennemi des Français et réfugié en Suisse, ayant été réquisitionné pour les services administratifs de la brigade et un pavillon d'angle étant resté libre, Gaston l'avait offert à Paolina.

Il se rappelait parfaitement l'aspect du palais et même qu'en face de son portail coulait une fontaine.

— Une fontaine ! s'écria Caroline. J'en ai remarqué une en venant.

Ils descendirent la petite rue, aussi calme que si Côme eût été en pleine paix. Leur seule alerte fut causée par une boulangerie. Des lueurs sortaient du soupirail. Un homme poussait une charrette devant la porte, remplie de sacs. Ils se cachèrent, se glissèrent dans des zones d'ombre et, poursuivis par des chants, très proches maintenant, qui partaient du carrefour, ils parvinrent à une petite fontaine ciselée devant laquelle s'ouvrait en effet le portail du palais Ferrari.

Laissant de côté le bâtiment principal, ils suivirent le mur d'enceinte jusqu'au pavillon d'angle devant lequel, pour leur plus grand ennui, était arrêtée une grosse berline de voyage dont les chevaux s'impatienzaient tumultueusement, faisant jaillir du pavé, avec leurs sabots, des étincelles. Ils se rassurèrent en constatant que le cocher dormait paisiblement sur son siège et s'approchèrent de la porte.

— Paolina n'a pas de domestiques à elle. Les deux femmes qui la servent, elles les a engagées il y a quelques jours. Elle m'a dit elle-même qu'elle n'avait aucune confiance en elles. Si nous sonnons, qui nous dit que celle qui nous ouvrira n'ira pas nous dénoncer ?

Gaston ne répondit pas. Son silence perplexe, son immobilité montraient assez qu'il reconnaissait la valeur de l'argument mais qu'il était bien en peine de trouver un expédient. De la main, Caroline désigna les volutes de

fer forgé qui soutenaient la courbe du balcon et venaient dessiner leurs guirlandes à quelques pieds du sol.

— C'est peut-être un peu incorrect de pénétrer par le balcon chez une dame que nous connaissons somme toute fort peu.

Il hésitait, et Caroline allait lui faire observer qu'il était encore plus incorrect de se faire tuer dans la rue par la populace lorsqu'il se décida à saisir l'arabesque de fer et à s'élever à la force du poignet vers le balcon. Il s'y accrocha d'une main et, se penchant, tendit l'autre à Caroline pour aider à son ascension. Elle ferma ses deux mains autour de son poignet tout en prenant appui, avec ses pieds, sur le mur.

Le grincement de la porte les immobilisa. Ils entendirent un léger cri. Caroline osa tourner la tête, aperçut, à deux pieds sous elle, une jolie toque emplumée et, sous la toque, reconnut Paolina, enveloppée dans une cape de voyage. La jeune femme, effrayée, avait fait un pas en arrière.

— Paolina ! C'est nous ! haleta Caroline.

Il y eut un petit silence, puis la cascade d'un joli rire. Désorientés, Caroline et Gaston demeuraient accrochés à leur fer forgé. Le rire cessa enfin et Paolina, le nez au vent, la tête levée vers eux, s'excusa :

— Mille pardons. Mais vous avouerez...

Elle fut reprise d'un léger rire qu'elle réussit à vaincre.

— Sans méchanceté, vous ressemblez vraiment trop à la famille de singes de l'Histoire naturelle que je lisais quand j'étais petite. C'est déjà curieux, en sortant de chez soi, à Côme, de trouver des singes accrochés à son balcon, mais quand on y reconnaît un officier général et sa charmante femme, on est pardonnable de perdre son sérieux. Vous ne m'en voulez pas ? Au cas où vous ne tiendriez pas absolument à rester là, vous pourriez peut-être redescendre à terre ?

Caroline se laissa tomber la première, Gaston suivit.

— Je sais que je suis curieuse, reprit Paolina, et que c'est un défaut très laid. Pourtant, je crois qu'en l'occurrence mon confesseur lui-même absoudrait ma curiosité. Que faisiez-vous dans les airs ? Y a-t-il longtemps que vous êtes suspendus là ?

Offensée, Caroline tenta de prendre un ton mondain et digne.

— Nous passions, et nous avons eu l'idée de vous rendre visite.

Gaston, qui avait perdu son chapeau empanaché dans l'échauffourée du parc, s'inclina et essaya de rendre clairement compte de la situation.

— Nous sommes traqués, chère madame. Et à la merci du premier fanatique. Riez un peu trop fort, votre cocher s'éveillera et, s'il lui plaît de donner l'alarme, il plaira peut-être aux insurgés de me fusiller.

Paolina avait repris son sérieux.

— Voulez-vous que nous montions chez moi ?

Elle les précéda, sa lanterne à la main, jusqu'à une vaste chambre en rotonde où les sièges dérangés, les tiroirs ouverts, témoignaient du départ précipité de Paolina.

— Voyez, dit-elle, je n'ai pas eu le temps de me changer.

Elle avait entrouvert sa cape de voyage et entre les plis du gros drap apparut la lumineuse soie blanche de sa robe de bal sur laquelle scintillait une parure de rubis.

Elle poursuivit :

— Tous mes effets sont dans mes malles. Mes malles sont dans la berline et, telle que vous me voyez, je m'appête à prendre la route de Milan.

— La route de Milan ! Mais les insurgés gardent les portes.

Elle se redressa avec un haussement de menton :

— Je suis la comtesse Riucelli.

Elle ajouta avec plus de simplicité :

— Je veux dire que mes bonnes relations avec les Français n'ont pas complètement fait oublier à quelle famille j'appartiens. Dès que j'ai appris l'insurrection, j'ai cherché à en connaître les chefs. Il s'est trouvé que deux ou trois d'entre eux étaient de mes amis et suffisamment importants pour me signer un laissez-passer. Cette ville sera peut-être assiégée pendant des mois. Il serait tout de même trop absurde que le siège de Gênes m'ait séparée de Thiébault et que le siège de Côme me fasse prisonnière à mon tour au nez de Thiébault. Demain matin, je le retrouverai à Milan.

Elle avait l'air fort pressée de partir ; cependant, devant leur immobilité, elle se décida sans enthousiasme à les prier de s'asseoir.

— Je ne comprends pas très bien votre position, général. Que diable avez-vous fait de vos armées ?

Salanches tortilla les glands de sa ceinture avec mauvaise humeur.

— Mes armées, comme vous dites, ont sur mon ordre évacué Côme. Je ne pouvais risquer une guerre de rues avec quelques centaines d'hommes seulement. Ils sont en sécurité au camp retranché où ils attendent soit que la nuit porte conseil aux rebelles et leur fasse mesurer la folie de leur

entreprise, soit que les renforts du général Masséna permettent une rentrée en force dans Côme.

Paolina battit des yeux.

— Alors, pourquoi n’êtes-vous pas au milieu de vos troupes ?

— Jusqu’à la dernière minute, les chefs des postes dispersés dans Côme sont venus chercher leurs ordres au palais. J’y suis resté très tard, si tard que j’ai trouvé les chemins coupés.

Paolina était visiblement amusée. Elle trouvait cocasse cet officier dont l’uniforme et les dorures proclamaient les pouvoirs et qui en était aussi complètement démuné.

— En somme, voilà votre armée réduite à Caroline, observa-t-elle insolemment. J’espère tout de même que c’est une armée disciplinée ?

Les narines de Caroline se pincèrent. Elle chercha une répartie acérée et ne la trouva pas, ce qui accrut son humeur contre Paolina. Celle-ci s’en aperçut et lui sourit d’un air calin.

— Votre bal était une merveille. Je suis partie trop vite pour vous en féliciter, mais c’était vraiment réussi. Votre robe vous allait divinement, tellement simple et si parisienne ! Néanmoins, je suis en train de me demander si ce costume militaire ne vous sied pas encore mieux. Franchement, vous êtes adorable. Vous me rappelez un très joli petit cousin, cadet à l’armée du roi de Naples, qui venait me voir au couvent avec ma tante. J’en étais tout à fait amoureuse. Pour un bal masqué, je vous conseillerais de reprendre cet uniforme, sans oublier la cadenette ni les deux ravissantes baguettes de tambour que vous portez en bandoulière, ni ces bisques blanches et rouges sur les bras qui sont du plus pittoresque effet.

Gaston se leva, s’inclina et prononça froidement :

— Nous vous remercions de votre aimable accueil, madame. Nous eussions été navrés de vous voir quitter Côme sans que nous ayons pris congé de vous. Sans doute serez-vous assez bonne pour transmettre nos amitiés au général Thiébault.

Paolina comprit sans doute qu’elle était allée trop loin car elle se leva à son tour et saisit le bras de Salanches pour l’obliger à se rasseoir.

— Pardonnez-moi. Je sais que je suis odieuse et folle. Et depuis que je sais Thiébault si près de moi... eh bien ! ça me rend encore plus folle et plus odieuse que d’habitude.

Elle ajouta gravement :

— Je devine que vous n’êtes pas venus me faire une visite de politesse à trois heures du matin. Si je puis vous être d’un quelconque secours, parlez.

Caroline n’était plus en colère. Elle s’était alanguie dans un fauteuil, heureuse de retrouver les douceurs de la civilisation et morte de sommeil. Elle vit que Gaston, froissé, n’avait plus envie de demander le moindre service à Paolina, fit un effort pour arquer ses paupières raidies et déclara tranquillement :

— Ma chère, si nous restons dans la rue, on nous tuera. Alors, nous cherchions tout simplement un abri chez vous.

Paolina parut sincèrement accablée. Elle expliqua que le corps du palais où Salanches avait logé les services administratifs de sa brigade avaient été immédiatement occupés par les insurgés qui y avaient installé un poste de commandement.

— C’est d’ailleurs comme ça que j’ai eu mon laissez-passer. L’un d’eux, le comte Guildo, est venu ici me chercher, ne sachant pas qui j’étais. Or la famille de mon mari et la sienne sont alliées. Après quelques escarmouches, nous nous sommes tombés dans les bras. Il savait que mon mari possède un petit domaine à deux lieues de Côme et a trouvé naturel que je m’y retire pour fuir la guerre. Naturellement, je n’ai pas été l’informer de mon désir d’aller à Milan. Il m’a donné le laissez-passer, moyennant quoi je lui ai assuré que dans quelques heures ce pavillon serait à sa disposition... Au point même qu’il doit me croire partie et je ne pense pas prudent que vous demeuriez davantage ici. D’un instant à l’autre, il peut déboucher avec sa horde.

Caroline, la gorge serrée, demanda :

— Vous ne pouvez pas nous faire sortir de Côme dans votre voiture ?

Paolina hocha la tête :

— Regardez mon passeport. Il pousse l’insolence jusqu’à préciser mon âge et limite mon escorte à un cocher, dont l’âge et la corpulence sont également signalés. Je pourrais à la rigueur vous emmener sous sa houppe, général, mais...

— Je vous en remercie, la question ne se pose pas, conclut Gaston. De la campagne je ne pourrais pas regagner le camp retranché, ce serait un abandon de mes troupes. Grâce au ciel, mon devoir s’accorde avec le fait que, de toute façon, je n’aurai pas quitté Caroline.

Paolina se gratta la lèvre.

— Si j'étais sûre que ce soit le comte Guildo qui vienne prendre possession de ce pavillon, je vous offrirais de l'attendre et de le rencontrer sous ma caution. C'est un homme d'esprit avec lequel vous pourriez peut-être traiter le départ de vos troupes.

— Mes troupes n'ont pas l'intention de s'en aller. Quant au comte Guildo, s'il était homme d'esprit, il ne se serait pas lancé dans cette aventure. Nous avons quarante mille hommes à Milan. Si Masséna marche sur Côme, votre Guildo espère-t-il tenir plus de trois quarts d'heure avec sa poignée de paysans, de marchands ambulants et de clercs de notaire déguisés en soldats ?

— Cher général, les armées autrichiennes ne sont pas composées de clercs de notaire et de marchands ambulants. Or, on les attend à Côme pour demain. Voilà ce que vous ne saviez peut-être pas. Et voilà pourquoi, moi, je prends la fuite. Oui, mon cher, deux armées autrichiennes, l'une commandée par le prince de Ligne, l'autre par un archiduc. La première arrive par la Suisse, la seconde par Mantoue et Bergame. Elles doivent se réunir ici. Voilà ce que m'a appris mon petit comte et qui a l'air de bien vous étonner.

Gaston éleva des mains nerveuses vers le plafond.

— Je me demandais aussi les raisons de cette folie ! Voilà pourquoi ces imbéciles ont pris les armes. Pour ce conte de fées ! Croyez-vous que deux armées importantes puissent passer à Mantoue ou envahir la Suisse si discrètement que les états-majors français n'en soient pas avertis ! Et où les prendrait-elle, ces deux armées, la malheureuse Autriche ! Ce qui lui reste d'hommes tremble derrière le Mincio à chaque mouvement de nos avant-gardes.

Paolina ouvrait de grands yeux. Elle balbutia :

— Pourtant, le comte Guildo assurait qu'on tenait ces nouvelles de source sûre.

— On ! Qui est-ce, on ? Ce n'est personne. Quant aux sources sûres, j'en ai suffisamment entendu parler dans ma vie pour savoir que ce sont des sources empoisonnées. Mais la moindre fable, si absurde soit-elle, suffit pour venir à bout de la logique. Vos deux armées ont dû naître dans le cerveau d'un berger ivre, au fond de quelque auberge du Tyrol et se propager de roulier en roulier jusqu'aux beaux esprits de Côme qui là-dessus se sont mis à jouer les stratèges. S'il m'en coûtait seulement une nuit désagréable ! Mais le sang a coulé et coulera. Demain, je commanderai de

nouveau à Côme. Il y aura eu rébellion, il y aura donc représailles. Car c'est là le miracle de l'imagination et de la sottise, qu'elles finissent toujours par se concrétiser pour le plus grand malheur des hommes.

Dans son irritation, il allait renverser une chaise d'un coup de pied quand il se rappela qu'il n'était pas chez lui.

— Et si tu expliquais ça au comte Guildo ? proposa Caroline.

— C'est inutile. Le persuadera-t-on qu'il ne réussira pas à persuader la foule. La foule, c'est le plus petit commun dénominateur. Chacun apporte ce qu'il a en lui de plus vague, de plus bas et de plus irresponsable. C'est un monstre qui pense à force de points d'exclamation et qui vous tue si vous osez prétendre en plein midi qu'il ne fait pas nuit noire. Et puis, ce comte Guildo est-il le seul chef ?

Paolina expliqua que l'insurrection était dirigée par un directoire d'une quinzaine de membres, dont faisait partie Guildo. Ce directoire se proposait de choisir un chef mais l'élection n'était pas encore faite.

Elle fut interrompue par un énorme pas ébranlant l'escalier. Caroline, qui avait fermé les yeux, se dressa, alertée autant par le fracas du visiteur que par l'onde d'inquiétude qui avait parcouru la pièce, faisant trembler les lèvres de Paolina et attirant la main de Gaston sur la poignée de son sabre.

— *Signora ! Signora !*

Paolina ouvrit la porte et se lança dans l'escalier. Ils l'entendirent parler en italien, très vite, puis la grosse voix proféra deux ou trois « va bene » apaisants, et le pas décrut.

— Ce n'était que le cocher, expliqua-t-elle en réapparaissant essoufflée, avec, aux joues, une roseur dont Caroline dut convenir quelle lui allait très bien.

— Ce n'était que le terrible cocher ! Il s'impatiente. Il prétend qu'il se morfond. Je lui ai promis de me hâter. Il me reste auparavant à vous convaincre, général, de la nécessité de rencontrer le comte Guildo.

L'alerte avait épuisé les dernières forces de Caroline qui ferma tout bonnement les yeux, nicha sa tête contre l'oreillette du fauteuil, rentra ses mains sous ses manches – et conserva néanmoins la prétention de se reposer sans s'endormir et sans rien perdre de la conversation.

Elle en suivit quelques lambeaux, Paolina expliquait à Salanches que sa première pensée avait été de les cacher dans une villa voisine, celle de la comtesse Clélia di Monteleone, jeune femme charmante qui souffrait d'un seul mal : l'ennui. On l'avait mariée, à dix-sept ans, avec un richissime

vieillard, mort quelques années plus tard. Elle avait hérité de lui, outre une vaste fortune, une gouvernante implacable qu'elle n'avait pas le courage de renvoyer, une tante « à la mode de Naples » qui essayait de lui faire épouser son fils et l'obligeait à respecter son deuil en ne se montrant nulle part.

L'arrivée du général et de sa femme eût été pain bénit dans la terne existence de la malheureuse jeune petite veuve ; mais le hic était justement le sigisbée de la comtesse, le comte Guildo.

— Seulement, si vous entrez en négociations avec Guildo, si vous l'amenez à douter de deux armées autrichiennes, il ne demandera qu'à prendre une assurance contre les suites de sa témérité en protégeant votre venue chez la comtesse. Ne suis-je pas une grande politique ? Si j'avais été un homme, j'aurais aimé être diplomate. Tenez, je trouve cette nuit délicieuse : je donne libre cours à mon talent et j'espère bien déjeuner tout à l'heure avec l'homme que j'aime.

Ces dernières phrases n'atteignirent guère plus Caroline qu'un bruit de source ou un remous de feuillage. Tout se simplifiait magnifiquement. Elle s'en remettait à Paolina. D'abord Paolina avait été insupportable, et tout à coup elle était devenue parfaite. Ce sont des choses qui ne se produisent jamais dans une pièce de théâtre. Dans une pièce de théâtre, une héroïne ne s'endort pas. « Et moi je m'endors, et c'est délicieux. Pour fêter la reprise de Côme, il faudra faire représenter une jolie pièce... »

Les miroirs de babylone

Pour agiter la sonnette, Caroline tendit le bras hors du lit. Elle poussa un grognement. Son coude venait de heurter un promontoire dur. Sa main n'avait pas trouvé le cordon. Elle n'avait même pas rencontré le mur et flottait mollement dans le vide.

Caroline s'agita de tout son corps et manqua basculer. Sur quoi était-elle juchée ? Comme elle frottait son coude, au lieu de rencontrer la peau nue ses doigts trébuchèrent sur une étoffe rugueuse. Elle essaya de soulever le drap, mais il n'y avait pas de drap. Elle se rappela d'un trait tout ce qui s'était passé et reconnu, sous la paume de ses mains, les bras sculptés du fauteuil à oreillettes.

— Gaston !

Elle s'était levée et avançait à petits pas dans la chambre obscure, les mains en avant. Malgré cette précaution, elle vint donner du front dans un pilier de bois torsadé qu'elle reconnut ensuite comme appartenant au lit de Paolina. Elle tâta la courtepointe et s'affaissa dessus, ne bougeant plus, les mains fermées sur le visage comme pour se dissimuler un spectacle impressionnant. Ce spectacle, c'étaient les ténèbres.

En vain essayait-elle de raisonner sa peur. Elle ne trouvait aucune explication favorable. Oppressée par l'obscurité et le silence, menacée par le mystère de cette grande pièce, elle n'avait le choix qu'entre des solutions terribles et des solutions odieuses :

Ou Paolina avait persuadé Gaston de s'habiller en cocher et de filer grand train à Milan avec elle.

Ou Paolina et Gaston avaient profité de son sommeil pour passer dans une autre pièce et s'abandonner à des plaisirs coupables.

Ou la traîtresse avait enfermé Caroline ici et livré Gaston aux insurgés.

Ou les insurgés étaient entrés par surprise et avaient enlevé Gaston en méprisant le petit tambour.

Ou encore ils l'avaient tué et son corps gisait là, à quelques pas, tout poisseux de sang, défiguré.

Qu'elle se lève, et qu'elle fasse quelques pas, elle allait buter dans le corps chaud, se mouiller les mains en le touchant. Elle se redressa, hagarde, effrayée du cri qu'elle avait poussé. Or ce cri continuait, multiplié, orchestré. Ce qui lui restait de sens lui prouva que les chants et les hurlements provenaient de la rue. Se heurtant à des meubles à chaque pas, elle parvint jusqu'à la fenêtre qu'elle ouvrit.

Entre les arceaux du balcon, elle entrevit un cortège houleux que des torches éclairaient. Un cortège barbare où des hommes portaient des femmes bariolées sur leurs épaules et que des tonneaux suivaient, roulés sur les pavés avec un bruit de fer.

La rue se vida. Le fracas s'éloigna, ne laissant à Caroline qu'une certitude : Gaston avait été pris et ces gens-là se rendaient triomphalement à son exécution.

Ce spectacle fugitif lui rappela une impression d'hallucination qu'elle avait eue peu de temps avant. Elle chercha laquelle, machinalement, et retrouva le grincement de la charrette, le trotinement de la mule, le geste méticuleux du conducteur emmitouflant ses fusils sous les melons. « Et je ne l'ai pas dénoncé ! pensa-t-elle. C'est moi la coupable. Ces fusils-là, c'est eux qui vont tirer sur Gaston. »

Elle pensa aussi : « Tant mieux, qu'ils se dépêchent, j'ai hâte d'en finir » en entendant l'escalier gémir sous un pas rapide. Elle comprenait brusquement l'expression « tendre le cou ». Elle l'offrait son cou. C'eût été par erreur que le destin eût prétendu la faire survivre à son mari. Sans lui, elle n'avait aucune raison de rester sur cet énorme véhicule rond qui tournait éternellement dans un ciel nu.

— Tu dors toujours, Caroline ? Eh ! Caro ! Réveille-toi.

Sidérée, elle essuyait ses joues sur lesquelles les larmes s'étaient décidées à couler. Pendant ce temps-là, Gaston grognait, pestant contre le chandelier qui s'était éteint, le briquet qu'il ne trouvait pas et Caroline qui s'obstinait à ne pas se réveiller. Une flamme fusa sur un bout de bougie. Le beau visage de Gaston apparut sur un écrin d'obscurité. Il était touchant de maladresse, serrant la bougie entre le pouce et l'index et s'avançant, le dos un peu courbé, les paupières clignant au-dessus de la flamme, ses yeux grisés par la fatigue, cherchant à découvrir le fauteuil de Caroline.

Il le trouva et avança la main pour éveiller doucement celle qu'il y croyait blottie. Caroline le vit reculer d'un pas et, malgré l'effroi qui se marqua sur le visage de Gaston, elle partit de ce fou rire enfantin qui s'obtient si facilement quand on se cache brusquement sous une table pour regarder la tête que fait celui qui se tourne vers vous en vous croyant assis dans un fauteuil.

Son rire la dénonça. Gaston courut vers elle en culbutant un guéridon. Il la trouva accroupie devant la fenêtre et, bien qu'elle eût ri, il l'interrogea avec anxiété. Rassuré par sa réponse, il la releva et l'embrassa. Aussitôt, il s'exclama :

— Ma parole ! Tu pleures de rire !

— Ne mélange pas tout. Les larmes, c'était avant, quand tu n'étais pas là et que j'étais perdue.

Il l'embrassa encore et l'entraîna. Il ne fallait pas perdre de temps. L'accord était passé avec le comte Guildo en compagnie duquel il avait eu une longue conversation sans se douter que les chandelles qui veillaient Caroline étaient en train de s'éteindre. Le comte Guildo, très ébranlé, avait admis le projet de Paolina. Il demeurerait au directoire de l'insurrection mais n'était pas mécontent, au cas où les armées autrichiennes n'existeraient pas, d'être assuré de l'impunité par le service qu'il rendait au général de Salanches en le recommandant à la comtesse Clélia di Monteleone.

— Sa villa est tout près d'ici. Paolina, qui nous a attendus, va nous y déposer. Tu te glisseras vite dans la voiture pour que le cocher, de son siège, n'ait pas le temps de reconnaître nos uniformes.

Il ouvrit la porte d'entrée du pavillon, celle de la berline bâillait. D'un saut, tous deux se précipitèrent dans la voiture. La portière claqua sur eux. Dans le désordre de son irruption, Caroline avait buté sur Paolina et se retrouvait sur ses genoux.

— Mon Dieu ! s'exclama celle-ci. Que dirait le général Thiébault s'il me voyait avec un tambour sur les genoux !

Déjà la voiture roulait. Elles s'embrassèrent. Caroline lui en voulait un peu d'avoir été l'artisan d'une issue aussi aisée à leur dramatique situation. Elle se soupçonnait de n'avoir pas été à la hauteur des circonstances. Elle ne se pardonnait pas d'avoir dormi pendant la bataille. Maintenant, il était trop tard. La bataille était bien finie. Dans quelques minutes, elle aurait trouvé un bon lit comme tous les soirs. Demain, Côme rentrerait dans l'ordre. Elle éprouva une nostalgie de l'aventure, envia Paolina d'avoir

devant elle des heures de berline sur la grand-route de Milan, avec un passeport trompeur et une perspective de « Qui vive ? » et de « Halte là ! »

— Alors, demandait Paolina, conviendrez-vous que mon petit comte Guildo n'est pas si sot que ça ?

— Non, dit froidement Gaston, il est tortueux, et c'est tant mieux pour moi. Mais il faudrait avoir la tripe solide pour arriver à ne pas le mépriser.

— Allons, allons, raisonnez un peu comme un diplomate.

— Je n'aime la diplomatie que comme la pratique Bonaparte, sans descendre de cheval. Il a fallu vraiment que je me contraigne pour converser une demi-heure avec ce Machiavel de quartier. Néanmoins je vous remercie encore. Grâce à votre imagination et à vos relations, nous voilà logés, c'est-à-dire sauvés.

Ils furent jetés les uns sur les autres. Le cocher, debout sur son siège, retenait de toute sa force les chevaux. L'un d'eux s'était cabré. Un remous de croupes faisait reculer le carrosse.

Au bout de la rue, des hommes dont la plupart avaient le torse nu agitaient des torches et l'un d'entre eux, en courant vers la voiture, avait tiré un coup de pistolet, affolant les chevaux en même temps que le cocher.

Paolina poussa un cri aigu. Ce fut une satisfaction pour Caroline de constater que la jeune femme, tout assurée qu'elle était, n'était pas longue à perdre son aplomb dès qu'il fallait quelque courage physique.

— Ne vous effrayez pas, chérie, susurra-t-elle d'un ton délicieusement faux.

Déjà Gaston l'avait saisie par le poignet. Il entrouvrit la portière.

— Avec nos uniformes, lança-t-il d'une voix hachée, nous ne pouvons attendre que ces misérables visitent la voiture. Sommes-nous loin de la villa di Monteleone ?

Il avait déjà un pied hors de la voiture. Paolina bégayait de peur. Il fallait prendre la première rue à gauche. Le petit palais était reconnaissable à deux lions de bronze qui, de part et d'autre de l'entrée, vomissaient de l'eau.

Caroline avait sauté à terre. Elle eut pitié de l'état de Paolina et, la voyant incapable de trouver un mensonge toute seule, lui lança :

— Dites que nous sommes montés de force dans votre voiture...

Gaston l'entraînait. Une torche à la hauteur des chevaux éclairait déjà le torse tatoué d'un grand diable barbu qui courait pieds nus, une hache à la main.

Tous deux contournèrent le véhicule et se mirent à courir. Plutôt que de les poursuivre, les assaillants entouraient la berline. Seul, l'homme à la hache s'était lancé sur leurs traces.

— Cours, cours, ne te retourne pas, ordonnait nerveusement Gaston.

Comment ne pas se retourner ! Caroline, par-dessus son épaule, ne jeta qu'un regard mais il lui sembla que toujours persisterait au fond de ses yeux l'image de ce titan courant à lentes et larges pulsions, tenant sa torche à bout de bras, laissant pendre sa hache au bout de l'autre, flamboyant et velu comme un visiteur du délire, les épaules luisantes de sueur et d'huile, calme comme un bourreau qui sait qu'on ne lui échappera point.

En prenant la fuite, Caroline avait espéré une région bien obscure où Gaston et elle pourraient se tapir et reprendre souffle. Or la torche du forcené les maintenait dans une clarté effrayante, inexorable. Elle n'avait pas besoin de se retourner maintenant pour mesurer les progrès qu'il faisait sur eux ; le torchis des murs, les pavés de la chaussée, se chargeaient de lui signifier l'avance de leur ennemi en prenant un relief dansant sous une lumière de plus en plus intense. Sentant que Gaston, en la tirant par la main, retenait ses propres forces pour rester au même niveau qu'elle, elle n'avait même plus assez de souffle pour lui crier de l'abandonner.

Il lui lâcha brusquement la main.

— Continue, je te rejoindrai !

Sur son élan, elle fit encore quelques foulées puis, comprenant que Gaston s'était arrêté pour combattre le monstre, elle s'arrêta net et se retourna, hurlante. Elle ne vit que l'éclair du sabre. La torche s'envola, soufflant une pluie d'étincelles et de cendre. L'homme était tombé à la renverse, comme quelqu'un qui glisse sur des dalles. Gaston remettait son sabre au fourreau et courait de nouveau vers elle.

— Il ne fallait pas crier, il fallait courir, haleta-t-il en la poussant en avant.

Devant le sort de leur camarade, les émeutiers s'étaient précipités, fourmillant sur la chaussée et semblables à des Lilliputiens à côté des formes herculéennes de celui que le sabre de Gaston venait de coucher au sol.

— Par là !

C'était une ruelle opaque. Ils s'y enfoncèrent, trébuchèrent sur des marches inattendues, tournèrent à angle droit dans un étroit passage qui leur

laissait juste assez de place pour courir de front, et vinrent heurter une encoignure de maçonnerie contre laquelle ils s'immobilisèrent.

— Nous devons être tout près du palais de la comtesse mais il faut attendre que ces bougres aient fini de battre le pavé.

Caroline ne répondit pas. Sa poitrine lui semblait trop petite pour contenir sa respiration. Son souffle devait résonner dans la ruelle entière. Elle était agrippée aux dorures de l'habit de Gaston. Ses cuisses tremblaient de fatigue, ses reins défailaient de peur. Sur son corps en sueur elle sentait le frottement âpre des rudes vêtements qu'elle avait endossés. Elle protestait de toute sa faiblesse et de toute sa fièvre. Elle n'était pas faite pour ça. Encore une fois, il y avait eu maldonne. C'étaient les douairières tourangelles qui avaient raison. Elle n'était que la petite Caroline chérie, un jeune corps rond et tendre, muni d'une voix douce, destiné à la mollesse des sofas et au frisson protecteur des jupons de soie et des robes de cour.

— Ma chérie, ma chérie, répétait Gaston à voix basse, comme une litanie apaisante.

Ses mains, qui caressaient l'épaule de Caroline, se crispèrent. Elle devina que le danger était là. Sa première réaction fut de fermer les yeux. Elle les rouvrit, tourna la tête et aperçut, dans la perspective de la ruelle, une lueur qui étoilait la nuit, puis deux, trois autres lueurs dansantes. Des cris vinrent intensifier le martèlement de son sang sous ses tempes. Le martyr allait recommencer.

— Ils arrivent, ne bouge pas.

Elle referma les yeux et enfonça son front sous l'aisselle de Gaston. Ce n'était pas une protection suffisante : il aurait fallu ne pas entendre. Or elle entendait parfaitement les pas, les appels, jusqu'au grésillement des torches. Elle reconnaissait le claquement du fusil qu'on arme et machinalement traduisit quelques-uns des jurons qu'on lançait maintenant à quelques pas d'elle.

Elle ne sut pas pendant combien de temps ils étaient demeurés étreints sous la menace. Le silence était revenu. La main de Gaston caressait de nouveau son épaule. Elle leva son visage vers lui et, comme si elle eût été simple spectatrice du drame, s'entendit prononcer d'une voix bien articulée :

— S'ils nous avaient vus, ils auraient tiré. S'ils avaient tiré, la même balle nous aurait traversés tous les deux. Je n'ai pensé qu'à ça.

Il lui avait pris le visage dans ses mains et le serrait très fort. Il ne l'étreignait pas avec l'autorité d'un mari ni le désir d'un amant. Dans le mouvement qui les pressait l'un contre l'autre, il y avait une terrible tendresse fraternelle.

Elle savait que parler était superflu ; elle ne put pourtant s'empêcher :

— Dire qu'on était heureux et qu'on ne le savait pas. On ne pensait qu'à se chamailler, à argumenter l'un contre l'autre. Il a fallu ça pour...

Elle n'acheva pas. Sa pensée était : « Je t'agaçais avec mon Cépoys. Tu m'agaçais avec ton Antonia della Robia alors que ça n'avait aucune importance. Ce qui est important, c'est d'être l'un pour l'autre celui dont on ne pourrait supporter la mort. »

Déjà, d'une voix qu'il rendait moqueuse pour la ragaillardir, Salanches la taquinait tout bas :

— S'il nous faut une insurrection avec canonnade à l'appui pour apaiser chacune de nos petites brouilles, l'Europe n'y suffira pas.

Il ajouta :

— Ces messieurs sont partis. Ils ont été charmants jusqu'au bout. Grâce à leur illumination, j'ai repéré la maison de la comtesse di Monteleone. Nous y sommes presque. Viens.

Ils avancèrent lentement et doucement. Puis Gaston s'arrêta pour faire tâter à Caroline les flancs d'un lionceau d'où coulait un petit filet d'eau strident. Elle leva la tête. Une lanterne vénitienne éclairait un balcon de fer forgé ventru où s'accrochaient des fleurs. Gaston avait déjà monté les marches et frappé du marteau.

Le temps passa. Il frappa et refrappa de nouveau. Caroline regardait de tous les côtés, redoutant un retour de la bande meurtrière au moment où ils touchaient au port.

Pourtant, quand elle entendit résonner à l'intérieur de la maison un pas pressé sur les dalles, pas qui annonçait une ouverture imminente de la porte, elle fut, en même temps que rassurée, déçue. « Eh bien ! voilà, pensa-t-elle, on va nous dorloter, nous échangerons des salamalecs ; demain, la dame me montrera ses aquarelles ou ses tapisseries et je rentrerai souper chez moi. »

— Dis donc, j'ai oublié, souffla Gaston en se retournant précipitamment vers elle. Tu es censée être mon tambour. Je n'ai pas dit au comte Guildo que j'étais avec ma femme.

Elle fit un pas en avant.

— Pourquoi ?

— Il aurait eu barre sur moi plus facilement s'il m'avait su responsable de toi dans un moment pareil.

Elle voulut parler mais le vantail s'entrouvrait brusquement. Une tête de polichinelle apparut qui lança une exclamation interrogative :

— *Chi e ?*

Tout aussitôt, l'homme parut vouloir refermer le vantail. Déjà, Gaston avait avancé sa botte dans l'entrebâillement où il se glissait en même temps, l'épaule en avant. Puis, d'une solide poussée, il l'ouvrit davantage pour permettre à Caroline de le suivre.

L'homme s'accrochait à la poignée de la porte. Il manquait de force, ayant une main occupée à tenir une lampe à huile. Il était vêtu à la hâte d'une chemise qui bâillait et d'une culotte de drap gros bleu faisant partie sans doute de sa livrée de portier mais qui, portée sans bas, lui donnait une allure de pêcheur. Caroline toutefois n'arrivait pas à détacher son regard de la figure du valet : la courbe immense de son nez mince abaissé à ce point vers la courbe ascendante du menton, au-dessus de lèvres rentrées, c'était vraiment par trop la figure du Puciniello dont elle avait ri, dans son enfance. À sa vue, une naturelle envie de rire la saisit. L'expression du valet était pourtant assez atroce, la peur lui faisait plisser les yeux, des yeux qui observaient fixement le grand sabre de Gaston.

Celui-ci tentait vainement de faire comprendre au portier qu'il se présentait de la part du comte Guildo, qu'il était navré de devoir, à une heure aussi insolite, demander l'hospitalité à la comtesse Clélia di Monteleone, etc., etc., mais l'autre ne comprenait pas, à moitié endormi et à moitié terrifié.

Une voix criarde résonna dans l'escalier, exhortant le portier à ne pas ouvrir. Au même moment, Gaston, prudent, avait d'un bon coup de pied refermé la porte derrière lui. La propriétaire de la voix apparut, emmitouflée dans deux robes de chambre superposées, le visage entouré d'un schall noir. Elle était maigre, anguleuse, un peu édentée, les joues et le nez luisants d'une pommade sans doute destinée à lui restaurer la peau. « Bigre, pensa Caroline, si c'est la comtesse... »

Ce n'était pas elle, ainsi qu'ils le comprirent tout de suite. C'était la terrible gouvernante dont Paolina leur avait parlé. Gaston s'avança vers elle.

— Madame, nous demandons asile à la comtesse pour quelques heures. Nous sommes des militaires français et...

— Je le vois bien que vous êtes des militaires français, cria-t-elle. Si l'on vous trouve ici on vous assommera, et l'on nous assommera par la même occasion. Cette maison n'est pas un champ de bataille. Retirez-vous de bon gré ou nos gens vont appeler au secours.

Sachant Gaston peu disposé à quémander et d'une rudesse maladroite dans les négociations, Caroline tenta d'intervenir :

— Madame, je vous en prie, nous...

— Un petit gueux de tambour me donnerait des leçons, ma parole ! Vous n'êtes pas en rase campagne, ici, mais chez la comtesse Clélia di Monteleone dont l'arbre généalogique remonte à Laurent le Magnifique.

Son emphatique colère allait lui inspirer d'autres détails, quand un trotinement dans l'escalier lui fit tourner la tête. Caroline et Gaston suivirent son regard. Une toute jeune femme venait d'apparaître sur les dernières marches, à peine vêtue d'un léger vêtement de nuit un peu trop chargé de dentelle. Un petit nez, une petite bouche, de grands yeux noirs, ce minois entouré d'un chiffonnage de dentelle blanche ; un face-à-main et un petit mouchoir qu'elle agitant d'une main minuscule, l'ensemble était en tout point ravissant.

— Dites donc, Augusta, prononça-t-elle d'une voix menue, autoritaire et zézayante, si vous laissiez un peu mes ancêtres tranquilles. En voilà une manière de vanter mon importance auprès de visiteurs !

Augusta, mains aux hanches, fit un pas vers sa maîtresse.

— Drôles de visiteurs ! Deux soudards français poursuivis par la plèbe ! Savez-vous que leur présence ici peut nous faire pendre !

Clélia sursauta de dégoût :

— Pendre ! répéta-t-elle d'un air choqué comme si c'eût été un gros mot.

Puis, à petits pas sautillants, elle se dirigea vers Salanches.

— Mais je vous reconnais, Général. De mon balcon, je vous ai vu passer un matin que vous alliez à la revue, la semaine dernière. Mon Dieu, que vous étiez... Je veux dire que votre cheval était magnifique !

Elle manquait parfaitement de naturel. Chacun de ses gestes était une merveille de grâce étudiée. Sa voix eût été charmante, si elle n'en avait usé comme une actrice avec une afféterie de tous les instants. Elle virevolta et dévisagea Caroline.

— Vous, vous n'êtes pas général, je gagerais ! Vous, vous êtes encore un peu jeune pour être général, n'est-il pas vrai ?

Gaston toussota.

— Non, lui, c'est le...

— Moi, déclara Caroline avec résignation, je suis le tambour.

De sa main droite, Clélia saisit le pouce de sa main gauche et le serra avec transport.

— Un petit tambour ! Ciel, mais c'est délicieux ! Je ne croyais pas que cela existât dans la réalité. Et, qui plus est, un petit tambour joli comme une fille... Mais, mais... petit tambour, est-ce que vous ne joueriez pas au ramoneur, par hasard ?... À moins que le noir qui couvre votre figure ne soit destiné à impressionner l'ennemi ? Je me suis laissé dire que cela se faisait chez les sauvages.

Caroline s'était haussée sur la pointe des pieds pour s'examiner dans la grande glace biseautée de l'entrée. Elle se mordit les lèvres ; son front et sa joue droite étaient en effet maculés d'une sorte de noir de fumée. Elle en ressentit de l'inconfort, gênée comme le soir du grand dîner de Masséna, à Milan, où elle avait un bouton sur le nez. Puis elle se souvint qu'elle jouait le rôle d'un jeune soldat et qu'un visage un peu charbonneux en l'occurrence n'avait rien de ridicule. Elle se serait cependant longtemps demandé d'où ce barbouillage pouvait bien lui venir si un nouvel arrivant n'avait accaparé l'attention.

Comme Clélia, il était apparu sur les derniers degrés de l'escalier, assumant le rôle de l'apparition grotesque après l'apparition radieuse : rond, court sur des jambes pantalonnées d'une toile rayée, de petits yeux vifs enrobés dans trop de chair, il soutenait d'une main le pantalon et de l'autre traînait un gourdin.

Des profondeurs de l'escalier, une voix nasillante et métallique demanda :

— Alors, Jacopo, qu'est-ce qui se passe ?

Jacopo retourna maladroitement son gourdin dans sa main, avala sa salive, jeta un coup d'œil de biais à Clélia et l'interrogea d'une voix trompettante :

— Vous entendez ma cousine, c'est maman qui voudrait savoir ce qui se passe.

Clélia agita son face-à-main comme si elle eût tenu un éventail, eut une élégante torsion du buste pour se retourner à demi, puis de son regard de myope ayant pris à témoin l'auditoire, lança à Jacopo un sourire à la fois charmeur et protecteur de grande dame qui s'adresse à un enfant ou à un animal familier :

— Il ne se passe rien du tout.

Le jeune homme posa soigneusement son gourdin sur la marche, se retourna vers l'escalier, mit sa main en porte-voix et hurla :

— Il ne se passe rien du tout, maman.

Cependant Augusta, revigorée par cette promesse de secours, tendit à son tour le visage vers l'escalier et cria de toutes ses forces :

— Madame, c'est un vrai scandale.

Jacopo, qui s'appêtait à ramasser son bâton, remit sa main en porte-voix, tenant toujours de l'autre son pantalon, pour crier :

— Maman, tu entends, il y a un scandale !

Cette interruption fit froncer les sourcils à Gaston, mais Clélia ne parut pas s'en soucier. Son regard se posait sur lui et sur Caroline avec un évident plaisir :

— Un général et son tambour, que c'est donc exquis, minauda-t-elle. Un vrai titre de romance ! Mais comment avez-vous eu, général, l'idée de vous réfugier chez moi ?

Gaston se racla la gorge, puis :

— Eh bien ! voilà, nous étions dans l'embarras, mon tambour et moi, quand nous avons rencontré le comte Guildo, qui nous a conseillé de vous rendre visite...

— Guildo vous envoie ! Ah ! tant mieux ! Pour être franche, j'avais un peu peur de commettre un impair politique en vous accueillant. J'aime trop la poésie pour être très forte en politique, n'est-ce pas ? Enfin, si Guildo, au lieu de me faire des reproches comme je le craignais, est à l'origine de votre arrivée, c'est pour le mieux... Encore que je regrette un peu que vous n'ayez choisi ma maison par une sorte d'intuition, d'inspiration. J'aime les inspirés et ne hait rien tant que les raisonneurs.

Gaston avait repris son assurance. Il s'inclina :

— L'inspiration y a sa part, madame. Dès que votre nom fut prononcé, je me sentis sauvé... Il faut vous avouer que ce jour de la revue où vous vous trouviez à votre balcon, je fus si profondément impressionné par votre apparition que j'eus l'audace de m'informer de votre nom.

La jeune femme était ravie. Pour la forme, elle feignit le doute :

— Vous m'aviez vraiment remarquée ? Vraiment, vraiment ?

— Le contraire aurait été impossible, sauf à un aveugle, prononça Gaston avec un demi-sourire séduisant. Vous étiez vêtue d'un chef-d'œuvre...

— Ah ! oui, ma petite robe de taffetas à rayures roses ?

— J'allais le dire.

Caroline rageait ferme tout en se frottant le nez avec sa manche. Décidément, rien de plus agaçant ni de plus ridicule que le spectacle de Gaston faisant l'aimable, jouant les Don Juan, mentant à bouche que veux-tu. Certes, il avait raison de chercher à gagner les bonnes grâces de celle dont dépendait leur gîte mais il en faisait trop et le pire était qu'il paraissait s'y complaire.

Il eût sans doute poussé jusqu'au madrigal si, de toute évidence, la comtesse Clélia n'avait manifesté de plus en plus d'inquiétude à mesure que se rapprochait dans l'escalier un bruit compliqué probablement produit par le heurt contre la pierre de semelles et de cannes. L'odieuse gouvernante se frottait les mains et Jacopo, maintenant appuyé sur son gourdin dans la pose d'Hercule, suivait la descente de ce cortège bruyant, descente fort lente à en juger par le temps que son regard mettait à l'accompagner.

Enfin, une grosse vieille femme enroulée dans des fichus noirs à franges multicolores apparut soutenue d'une main sur une lourde canne à manche d'ivoire, de l'autre sur l'épaule d'une toute jeune fille, d'une presque enfant qui, à son costume, devait être une servante. Leurs deux visages contrastaient parfaitement. Celui de la vieille femme était croulant et boursoufflé, fendu par une grande bouche rugueuse, aplati par un gros nez camus, éclairé par deux yeux encore très beaux, exhaussé par une perruque bizarrement édiflée à la Fontange. Celui de la soubrette semblait avoir inspiré la plupart des innombrables madones du Piémont : ovale tendre et net, yeux fendus en amande, petit nez sérieux, lèvre puérile, dents éclatantes, menton doucement allongé, peau tendue et lisse comme une chair d'enfant et des boucles d'un noir fougueux.

— Un scandale, glapissait la vieille dame, un scandale chez ma nièce et je n'y assisterais pas ! Les directeurs de conscience dans ma jeunesse, les médecins dans ma vieillesse, m'ont fait me priver d'assez de choses pour que je ne me prive pas d'un scandale : de quoi s'agit-il ?

Augusta marcha vers elle, la bouche agressive, les yeux dardés.

— Madame la marquise veut savoir de quoi il s'agit ? Il s'agit ni plus ni moins de ces deux traîneurs de sabre français qui...

Clélia frappa du pied avec une rage de fillette contrariée dans son caprice.

— C'est trop fort, à la fin ! Qui est la maîtresse de cette maison, moi ! Et à qui donne-t-on, du soir au matin, du matin au soir, de bons conseils, de

précieux avis, voire des ordres ? À moi ! Eh bien ! cette fois, je tiendrai bon.

Augusta revint vers elle, les lèvres dilatées. Elle l'arrêta d'un geste de colère :

— Augusta, je ne souhaiterais pas à ma pire ennemie de vous avoir pour gouvernante. Voilà bien des années que vous m'empoisonnez la vie en m'affirmant que je vous en remercierais plus tard. La mesure est comble. Le général de Salanches et son tambour m'ont demandé asile, je le leur ai accordé. L'affaire est entendue...

Elle se retourna vers la marquise :

— Et il était bien inutile que vous vous dérangiez, ma tante.

La marquise Julietta fit une moue méditative de crapaud. Puis :

— Inutile, voilà qui est un peu fort, ma nièce. Le spectacle de ce général traqué et du conseil de guerre que vous teniez valait la peine qu'ont prise mes pauvres jambes. Encore qu'une insurrection et un général qui se cache, rien ne devrait être plus banal à mes yeux. Dans ma jeunesse, nous avions droit à une insurrection et à un général en fuite deux fois par an, au printemps et aux vendanges. Ah ! c'est qu'on savait vivre en ce temps-là. Et je te conspire et je te dénonce ! Ah ! tu complotes, eh bien ! moi, je t'empoisonne ! Mais, ma pauvre petite enfant, à l'époque dont je vous parle les princes s'enfuyaient habillés en galériens, les galériens déguisés en princes, et les évêques tuaient de leurs propres mains. C'étaient des hommes...

Gaston s'inclina avec ironie :

— Nous faisons ce que nous pouvons, madame.

— En tout cas, votre physique est réussi, jeune homme, ce qui n'est pas fréquent dans ces sombres histoires. Très réussi, dirai-je même...

Elle le détaillait des pieds à la tête avec une paisible impudence. L'examen terminé, elle hocha la tête :

— Si l'on vous fusille, général, exigez de ma part qu'on ne tire pas à la tête.

De son regard clignotant, elle fit le tour de l'assistance, émit un ricanement, souleva sa canne qu'elle agita furieusement dans les airs, puis se remit en marche vers l'escalier, toujours escortée de la soubrette :

— Sur ce, criait-elle, je vais me recoucher. Rien que pour faire enrager ces pauvres niais qui prétendent m'empêcher de fermer l'œil avec leur révolution.

Augusta déploya une activité de sergent recruteur. Elle alla parler à l'oreille du portier qu'elle congédia ensuite, foudroya sa maîtresse du regard, prit le bras de Jacopo auquel elle adressa quelques mots qui parurent le troubler, puis rejoignit la vieille marquise et, écartant la petite femme de chambre, prit sa place à ses côtés.

Cependant Clélia, par un geste négligent, avait indiqué à ses nouveaux amis qu'il ne fallait pas tenir compte des bavardages de sa tante ni des décrets de sa gouvernante et qu'ils étaient chez eux.

— Je me demande où je vais vous mettre, murmura-t-elle pensivement.

Elle avisa la petite femme de chambre qui, débarrassée du poids de la marquise, attendait au pied de l'escalier.

— Chékina, viens un peu là. Dans quelle chambre pourrions-nous mettre ces messieurs ? Il me semble qu'au second l'appartement de Damas...

Chékina baissa silencieusement son petit front bombé, puis :

— Madame la comtesse devrait les garder plus près d'elle. On ne sait pas ce qui peut arriver.

— Tu as parfaitement raison, mon ange... Mais au fait, que veux-tu dire ?

La jeune fille s'enhardit :

— Giuseppe, le portier, n'aime pas les Français. Il va sûrement exciter les autres domestiques contre ces deux messieurs.

— En voilà une idée ! Je me soucie bien des opinions de mon portier ! Et pourquoi imagines-tu que Giuseppe se permette d'avoir des opinions personnelles ?

— Je ne l'imagine pas, madame ! Je viens de lui dire un mot. Je lui ai dit que je trouvais ces deux messieurs très...

Le mouvement de ses lèvres, quand elle parlait, était charmant, d'autant qu'elle y mettait une grande application, prononçant difficilement les mots français et s'astreignant à construire correctement ses phrases. Elle avait rougi et était restée court. Troublée, elle acheva en italien :

— *Molto gentili.*

— Et alors ?

— Alors, il m'a répondu : « C'est le malheur et la honte qui entrent dans la maison ». Et puis la gouvernante...

— Sois plus respectueuse, Chékina. Dis, la *signora* Augusta. Eh bien ! qu'est-ce qu'elle a fait la *signora* Augusta ?

— Elle a chuchoté à M. Jacopo qu'il était bien fou de laisser un jeune général entrer ici, qu'à côté de lui il ne ferait pas bien bonne figure.

Clélia se retourna en riant vers Salanches.

— J'oublie toujours que ma tante ne s'est invitée chez moi qu'avec des projets matrimoniaux en tête. En ce moment, Augusta doit lui répéter que tout est perdu à cause de votre présence. C'est flatteur pour vous, général.

Caroline, qui avait gardé les dents serrées, intervint :

— Vous pourrez la rassurer, madame, en lui apprenant que le général est marié.

— Je le savais, constata mélancoliquement Clélia. Elles doivent le savoir aussi. Cela leur importe peu. Ce qu'elles veulent, c'est faire le vide autour de moi et que je m'ennuie tant et tant que je convole avec n'importe qui. Elles tolèrent Guildo parce que le pauvre date du vivant de mon mari et qu'il y a fort longtemps que ce cher garçon, que j'aime beaucoup, a renoncé à la prétention de m'amuser. Et puis on n'épouse pas son cavalier servant. En plus, il est pourri de dettes. Oh ! les obligations de mon veuvage aidant, elles jouent sur le velours. Mais j'en ai assez de m'ennuyer, moi. Quand j'ai entendu ces coups de feu, ces cris et ces chansons, j'ai eu le pressentiment qu'il allait arriver quelque chose. Il est arrivé quelque chose, il est arrivé vous, et je vous garde.

D'un geste, elle les convia à la suivre et, escortée de la petite Chékina, ils s'engagèrent dans l'escalier devenu libre, la marquise, la gouvernante et Jacopo ayant achevé leur ascension.

En gravissant les marches, elle se livrait à un examen de la maison aux fins de trouver pour eux un séjour où ils fussent sous son aile protectrice. Ce fut Chékina qui proposa timidement :

— Il y aurait bien Babylone.

La comtesse exulta. Babylone était évidemment petite, mais n'était séparée de sa chambre que par le boudoir et communiquait avec le réduit où dormait Chékina.

— Mes gens auraient trop peur de perdre leur place pour me jouer un mauvais tour mais Chékina a tout de même raison, j'aime mieux vous savoir près de moi. Vous êtes soldats, vous prendrez votre parti de l'exiguïté de votre logement. Il n'y a qu'un lit mais cela vaudra bien un bivouac, n'est-ce pas ?

À la lueur de la bougie de Chékina, ils traversèrent le boudoir de la comtesse, tendu de soie bayadère jaune et crème, scintillant de flambeaux,

d'appliques et de lustres en cristal, où ils ne purent progresser qu'en se gardant de nombreuses tablettes, d'autant de sofas et de tabourets. Clélia poussa une porte et ils pénétrèrent dans une pièce dont la bougie, peu à peu, révélait l'étrangeté. Caroline crut d'abord pouvoir attribuer son nom de « Babylone » à quelque confusion géographique. Les meubles qui sortaient en chatoyant de l'ombre étaient de décoration chinoise : des dragons d'or, des roseaux et des fleurs d'or s'enlaçaient sur la sombre laque d'une commode d'un cabinet de toilette, des fauteuils. Mais quand le lit apparut, la jeune femme révisa son jugement : voilà ce qui, à coup sûr, avait motivé le « babylone ». La lumière hoquetante, incertaine, de la bougie révélait une niche creusée en demi-rotonde dans le mur. Le lit de soie pourpre y était encastré, reflété à droite, à gauche, au-dessus, par un savant assemblage de glaces qui dessinait autour de lui comme un bassin, une voûte d'eau où se mirait, immobile, sa glorieuse soie rouge.

— Feu monsieur le comte, mon cher mari, n'a jamais voulu me révéler qui, de ses ancêtres, avait commandé ce coupable aménagement. J'espère que le petit tambour n'y verra que du feu, quant à vous, général, je réclame avec confusion votre indulgence, croyez-en mon assurance, je n'ai jamais couché là que seule, lorsque mon mari m'importunait.

— Je ne saurais vous plaindre, murmura Gaston en jouant avec les accents les plus graves de sa voix, non, en vérité, je ne saurais vous plaindre, ces glaces vous auront alors offert le plus charmant des spectacles.

— Vous êtes flatteur..., général, un flatteur qui a peut-être faim ? Soif ? Non... Je devine ce qu'il n'ose pas avouer, il a surtout sommeil, hein ?

Gaston voulut nier et assura que c'était surtout la comtesse qui devait être épuisée par cet éveil en sursaut. Il ajouta :

— Comment vous remercier, madame, nous serons divinement bien.

Clélia, ravie, toucha le menton de Caroline :

— Et le petit tambour, ça lui plaît aussi ?

— Le petit tambour est enchanté, prononça Caroline d'une voix pincée.

Clélia insistait :

— Pas trop intimidé de passer la nuit auprès de son général ?

À ce moment, le visage de polichinelle de Giuseppe apparut, puis s'effaça dès qu'on lui eut assuré qu'on n'avait pas besoin de lui et que Chékina suffirait pour préparer la chambre.

— Vous avez vu, dit Clélia à voix basse, il est venu m'espionner. C'est ma tante et ma gouvernante qui l'ont envoyé. Elles doivent être dans une

rage folle. Elles me guettent. Je gagerais même qu'elles me feront de la morale sur le ton patriotique. Comme si l'on pouvait s'y reconnaître ! Hier, c'étaient les Autrichiens dont le joug nous pesait. Maintenant, voilà que ce sont les Français. De tout cela, il n'est jamais question de l'Italie, puisqu'elle n'existe que dans les rêves d'Ugo Foscolo. Moi, je préfère tout de même les Français aux Autrichiens parce qu'ils sont plus jeunes. Si vous étiez général dans leur armée, mon cher, vous seriez un peu bossu, pas mal rhumatisant, vous porteriez des bas de soie et une perruque blanche. Franchement, je vous aime mieux tel que vous êtes et vous souhaite une bonne nuit.

Gaston devait avoir préparé une tirade pour les adieux. Il la prononça avec chaleur. Elle se terminait par l'expression de la joie qu'il éprouvait de se voir arraché au plus grand péril par la plus ravissante des hôtes.

— Et ouf ! laissa échapper Caroline quand la porte qui faisait communiquer Babylone avec le couloir se fut refermée sur la comtesse.

D'un regard réprobateur, Gaston désigna Chékina qui, ayant achevé de préparer le lit, se retirait discrètement vers une porte basse située à l'extrémité de la pièce.

— Je vous donne le bonsoir, dit-elle. Si ces messieurs ont besoin de moi, il suffit de frapper, je couche de l'autre côté de la porte.

Elle leur adressa un demi-sourire retenu, esquissa une sorte de révérence et referma sans bruit sa porte.

Grâce à un flacon d'eau de Cologne posé sur la cheminée, Caroline était venue à bout du noir de fumée. Elle se laissa tomber sur le lit, les bras en croix.

— Je me demande, dit-elle rêveusement, où j'avais bien pu attraper ça.

— Je l'ai remarqué quand nous sommes entrés chez Paolina. Ma pauvre chérie, tu as dû te trouver si près du pistolet, quand tu as été attaquée dans le parc, que la poudre t'a noirci le visage. Mon Dieu ! c'est encore plus affreux quand on y pense à tête reposée !

— Ce qui est affreux, c'est l'attitude de Paolina, s'écria Caroline. Au lieu de me féliciter de mon costume, de pousser des exclamations sur le plus joli Chérubin de l'armée française, elle aurait pu me prévenir ! Que toi tu n'y aies pas pensé, c'est bien d'un homme, mais qu'elle se soit gardée de m'avertir, c'est bien d'une mauvaise amie.

Gaston se tenait debout à quelques pas du lit, les bras ballants, nonchalamment, les cheveux décoiffés et l'air rêveur. Il se mit à rire.

— Une vilaine amie qui nous a sauvé la mise ! Et il était temps, car l'aube ne va pas tarder. Grâce à elle nous n'avons plus qu'à attendre ici en toute tranquillité l'issue des événements qui ne fait pas de doute. Masséna sera prévenu dans quelques heures et ses troupes arriveront peut-être dans la soirée. Qui sait si elles ne sont pas déjà parties ; les coups de canon du camp retranché doivent s'entendre de Milan. Et, pour un poste d'observation, cette chambre est des plus confortables.

Caroline, la tête abîmée dans les coussins, les membres relâchés, se regardait sournoisement dans les multiples glaces qui enchâssaient le lit.

— Tu te plais ? demanda Gaston.

— Oui, monsieur, beaucoup. Je me trouve même irrésistible... Sauf pour un mari, naturellement.

— Ou pour quelqu'un qui te prendrait tout simplement pour un petit tambour qui attend que la barbe lui pousse au menton.

Caroline riait sans pour autant cesser de se regarder sous tous les angles. Ils parlaient à voix basse. Il y avait quelque chose de chaud et de troublant dans leur murmure.

— Vous cherchez de mauvaises raisons pour excuser votre froideur, mon général, chuchota Caroline. D'ailleurs, tu mens. Si l'on me regarde bien on découvre facilement que je ne suis pas un garçon.

— Je te jure que non. C'en est même effrayant ! À force de voir ce petit tambour peu respectueux de la hiérarchie prendre des poses langoureuses, j'ai belle envie de lui coller quatre jours de prison.

— Mon cher, il ne tient qu'à toi de me rendre à ma féminité. Ai-je l'air disposée à t'interdire de me déshabiller ? Ai-je la mine d'une épouse rebelle ?

Elle avait posé ces questions de pure forme en souriant, puis son sourire se figea. « Voilà bien, pensa-t-elle, ce qui doit gêner à la longue le désir des maris. Les hommes n'aiment pas qu'une femme leur offre ce qu'ils sont censés devoir conquérir par la force ou l'adresse. C'est parce que les épouses sont trop dociles aux exigences de leur seigneur que ceux-ci finissent par s'en déprendre. »

Elle n'eut pas le temps de pousser son raisonnement plus loin, Gaston, un genou posé sur le bord du lit, se penchait sur elle pour la dévêtir.

— Sans toi, je n'aurais jamais pu percer le secret du débouclage des guêtres.

— Allons donc, tu as bien su les mettre !

Caroline, avala sa réponse. Il était inutile d'évoquer l'aide du petit Julien. Elle s'en voulut en même temps de ce mensonge par omission. Bien que la scène de la guérite fût innocente, elle eût pris, racontée, un tour qui aurait ébranlé l'imagination de Gaston.

À demi-nue, elle leva les yeux vers le plafond de glace et, souriant à demi, les pommettes roses, elle invita Gaston à en faire autant.

— En tout cas, personne ne me prendrait pour un tambour, maintenant...

— À la rigueur pour une cantinière, acheva-t-il en lui baisant la bouche.

Quand il lui eut arraché tous ses vêtements, elle l'obligea à s'étendre à côté d'elle. Tous deux se contemplèrent sur les parois de leur niche.

— C'est terriblement inconvenant, ce système, observa Caroline. C'est le parent de Clélia qui a inventé ça ? Ou est-ce que tu penses que ça existe ailleurs ?

Gaston lui embrassa l'épaule « pour prix de sa naïveté ». Puis il voulut ôter ses bottes. Caroline le retint.

— Voyons, je vais te faire mal avec mon écharpe, mes boutons, mes dorures !

Elle répondit d'une voix imperceptible :

— Justement, j'ai envie que tu me fasses mal.

Les bougies étaient posées sur une console lointaine. Fatiguées, elles palpaient doucement. Les glaces renvoyaient à Caroline une image floue, animée de reflets rouges dans un va-et-vient d'or et d'ombre. Elle-même s'effraya du sens foncièrement impur que, dans ce décor, prenait sa nudité reflétée. Bougeait-elle un bras innocent que les miroirs en faisaient aussitôt un mouvement lascif. Ce n'était pas ce qu'elle avait souhaité. Depuis l'instant où ils s'étaient étreints dans le fossé, elle attendait le corps de Gaston avec un appétit sain, une tendresse limpide. Elle essaya de lutter contre le ton que les images donnaient à leurs caresses en murmurant :

— Mon chéri, on est tout de même plus heureux ici qu'au palais, avec nos grands appartements séparés, ta bande de secrétaires te courant après un papier à la main et des domestiques dans tous les coins.

Il ne répondit pas. Lui aussi dirigeait souvent son regard vers les scandaleux reflets et Caroline cessa de lutter contre eux. Elle admit la version d'elle-même qu'ils lui offraient : une provocante créature de péché. Elle admit aussi l'image d'un Gaston cruel, satanique : il était le soudard qui pénètre dans la ville en flammes, enfonce une porte et se jette sur une

proie terrifiée, la chevauchant avec mépris et dextérité, comme une monture domptée.

Elle faillit lui demander de se prêter au jeu, mais n'osa lui révéler la fiction voluptueuse dont, depuis l'âge de seize ans, elle ne s'était jamais servie en amour. Elle joua donc son rôle seule et entreprit de se défendre, se meurtrissant au métal, au cuir et au drap sec dont était vêtu son mari. Elle n'avait qu'une peur, c'est qu'il s'inquiât de son refus, craignant de lui avoir fait mal et qu'il s'en enquit avec douceur.

Il n'en fut rien. Leur lutte se prolongea, sans bruit, car tous deux appréhendaient d'être entendus tant du boudoir que de la chambre de Chékina. Ce silence obligé ajoutait à leur fureur. Caroline était si souvent vaincue par la violence des images que lui renvoyaient les glaces qu'il lui fallait faire effort pour ne pas s'abandonner.

D'un brutal élan, il parvint à ses fins. Caroline aperçut au plafond, une seconde, le doux intérieur d'une de ses cuisses qui disparut aussitôt, comme le reste de son corps, sous la houle masculine. Au rythme des remous apparurent tantôt la blancheur de son épaule, le poli de son genou, tantôt la douceur d'un sein ou d'un mollet qui contrastaient avec la sombre rudesse de l'uniforme de ce cavalier botté et impétueux qui ne livrait de lui-même que quelques pouces de ses reins nus sur lesquels, cessant de résister, elle glissa les doigts.

Elle était entrée dans son nouveau rôle, celui de l'hétaïre provocante qui recourt aux initiatives les plus impudiques. Peu à peu, ses rôles se fondirent en une seule vérité, plus excitante encore pour elle : elle était une femme que son mari était en train de posséder. Un plain-chant sortit de ses lèvres, étouffé aussitôt par une main brutale qu'elle cherchait à mordre. Les yeux déjà noyés par la volupté, elle s'obligea à observer le visage de Gaston, lointain et dur comme celui d'un étranger, ruisselant de sueur, inexorable, tendu par le double effort de toutes les parties de son corps occupées à jouir de Caroline et à lui donner de la jouissance.

Son regard n'essaya pas d'atteindre de nouveau les glaces. Elle n'était plus là. Elle avait planté ses dents dans la main qui la bâillonnait et avait l'impression, projetée dans les airs, de se tenir à cette main par la force des mâchoires pour soutenir son vol.

Puis longtemps ils demeurèrent l'un contre l'autre tels deux nageurs échappés à un naufrage, et mêlaient leurs bouches comme pour s'abreuver mutuellement.

Quand Caroline s'aperçut que Gaston était profondément endormi, elle entreprit de le débotter et de le déshabiller. Ce fut une besogne fatigante qui lui sembla délicieuse. Il était plus abandonné à elle que dans l'amour. On eût dit un enfant. Quand il fut tout à fait nu, ce fut sur la joue qu'elle l'embrassa. Puis elle prit ses jambes et les introduisit sous les draps. Domptées, les glaces ne reflétaient plus qu'un spectacle pur. Il éternua. Elle remonta la couverture. Gêné par la lumière, il avait enfoncé son nez dans l'oreiller ; elle courut souffler les bougies.

Elle s'étendit auprès de lui, protectrice. Elle était contente de sentir qu'il dormait aussi bien. « Voilà un plaisir qu'on n'a pas avec un amant », pensait-elle.

Elle dormait déjà quand un conciliabule, tenu dans la pièce voisine, parvint à la troubler. Le rythme de sa respiration en fut changé. Elle soufflota du nez, comme un chien qui rêve qu'il est à la chasse. D'un geste inconscient de la main, elle chassa ce faisceau de voix aigres comme on écarte une mouche.

Politique dans un boudoir

— *Viva Dio !*

— *Viva Como e la libertà !*

— *Morte ai francesi !*

Caroline tenta de chasser ces clameurs en enfonçant plus profondément sa tête dans l'oreiller. Elles résistèrent. Elles avaient des alliés dans la maison où l'on parlait, marchait et même dans la chambre où, par les pertuis des jalousies, la lumière du jour pénétrait en minces tranches éblouissantes. Par principe, Caroline rendit responsables de ce tintamarre les secrétaires d'état-major de son mari. Encore à moitié endormie, elle balbutia :

— C'est forcé, avec Gaston qui les encourage à faire du zèle.

Elle battit des yeux, les protégea de la main et hasarda l'autre en quête du cordon de sonnette. À l'éclat des rais de lumière, elle avait jugé qu'il était tard et que Jeannette aurait dû l'éveiller depuis longtemps.

D'autant que ce soir je donne un bal.

Aussitôt, elle écrasa ses deux mains sur son visage. D'un bloc, Livio, le bal, l'émeute, la guérite, les lueurs des pistolets dans le parc, le géant courant derrière elle avec sa torche, l'inquiétant pavillon de Paolina, lui avaient été assénés. Elle s'assit sur le lit, considéra amicalement l'épaule gauche de Gaston qui sortait des draps, lui dit bonjour en y posant doucement le doigt, puis se massa les hanches et les cuisses. Son corps était alangui et endolori. Cela l'amusa de constater que sa bataille amoureuse l'avait plus meurtrie que les péripéties d'une fuite nocturne à travers une ville haineuse. Elle se rappela les miroirs, leva le nez et s'adressa une petite moue. Ils baignaient dans une pénombre imprégnée de mauve où les jalousies filtraient des rayons aigus qui après avoir éclaboussé le tapis, parsemaient le lit de confettis colorés, tiguaient son corps de lumière et tavelaient d'or sa chevelure en désordre.

Dans son étonnement, elle avait cessé d'entendre les cris qui l'avaient éveillée. Ils s'imposèrent de nouveau. Doucement, elle sortit du lit et, pour ne pas éveiller Gaston, détacha avec précaution sa cuisse droite encastrée sous la sienne.

Elle courut jusqu'à la fenêtre, écarta les rideaux et glissa un regard par les fentes de la jalousie. La rue, cette horrible rue nocturne où elle avait cru étouffer de désespoir, était triomphante de lumière. La chaussée était rose, bordée d'arcades peintes du plus bel ocre et ornée d'un exubérant épanouissement de rosaces. Un grand ciel bleu était jeté là-dessus, étayé par les cimes vertes des eucalyptus et parcouru d'oiseaux.

La procession tournoyait. Les hommes portaient des culottes à mi-mollet d'un rouge éclatant. Les filles, en jupes à paniers, agitaient des fleurs et même, certaines, des fruits ambrés, des poissons humides, des coqs vivants. Leurs coiffes empesées, leurs fichus fleuris, leurs bonnets, bizarres petits auvents flottant sur la nuque en écharpe, ajoutaient à l'imbroglio des couleurs. Quelques cavaliers, vêtus avec une élégance très Ancien Régime, représentaient sans doute la noblesse dans ce cortège que les armes les plus diverses hérissaient, du fusil volé aux Français à la hallebarde et à la pertuisane.

Aux fenêtres, des mouchoirs, des éventails et des masques de velours noir s'agitaient, fêtant le défilé de la délivrance de Côme. Cependant, beaucoup de volets restaient fermés et derrière le cortège ne suivaient que quelques enfants nu-pieds.

Caroline n'était sensible qu'à la clarté de la rue, à la turbulence des couleurs, à l'entrain de ces personnages bigarrés qu'on lui offrait pour amuser son réveil et qui, pour la distraire mieux, allèrent jusqu'à se battre en dépit des efforts d'incroyables gendarmes milanais drapés dans des capes et ornés de plumes qui se précipitaient au milieu d'eux avec des gestes de danseur. « À propos de danseur, pensa-t-elle, je me demande ce qu'est devenu Livio dans tout ça. »

Elle ne se le demanda pas longtemps, affolée par deux petits coups frappés à la porte qui, au même instant, s'était ouverte. Elle piqua dans le rideau et s'y enveloppa, comme Chékita entrain, porteuse d'un plateau d'argent où fumaient de précieux bols de chocolat. Les narines de Caroline furent agréablement chatouillées par l'odeur. Du même coup, elle découvrait qu'elle mourait de faim, mais n'osait bouger, prisonnière moins

de sa pudeur que de la fable qui faisait d'elle un jeune garçon et que, sans la protection du rideau, Chékina aurait détruite d'un seul regard.

La jeune fille posa le plateau auprès du lit, sur une table nacrée, et se dirigea vers la fenêtre. Alors seulement elle aperçut les deux pieds nus de Caroline et, l'imagination sans doute travaillée par les événements de la nuit, poussa une exclamation de terreur qu'elle accompagna de quelques mots balbutiés en italien. Caroline sortit la tête hors du rideau et tenta de la rassurer.

— Je regardais la fête à travers la jalousie. Je n'ai eu que le temps de vous épargner la vue d'un soldat un peu trop nu.

Un rayon de lumière frappait le visage de la petite servante, que Caroline vit se troubler encore davantage. Elle rougit jusqu'aux épaules. Amusée de jouer un rôle aussi contraire à celui que son sexe lui accordait d'ordinaire, Caroline l'eût taquinée bien davantage si un rugissement étouffé ne leur eût indiqué que Gaston était en train de s'éveiller à son tour. Un torse nu avait jailli des draps. Après s'être frotté les yeux, il lança d'un geste énergique ses poings vers le plafond, puis se décida à regarder autour de lui. Encore mal éveillé, il aperçut le visage de sa femme et observa :

— Caroline, il doit être très tard !

Celle-ci s'adressa aussitôt à Chékina d'une voix aussi garçonnière que possible.

— Voilà que le général appelle sa femme. Il ne se rappelle plus ce qui lui est arrivé.

Gaston, averti par cette observation, s'enquit alors auprès de Caroline, d'une voix de commandement, de l'heure qu'il était.

La pauvre Chékina, prise entre un jeune homme nu enveloppé dans un rideau et un général nu à demi sorti des draps, ne savait visiblement plus à quel saint se vouer. Ce fut elle pourtant qui les renseigna sur l'heure. Il était dix heures. À cause d'eux, le déjeuner avait été retardé. On pensait qu'ils avaient tout de même suffisamment dormi.

Puis elle voulut se retirer mais Salanches, avide d'informations, la retint pour lui demander où en étaient les événements. Elle fut nette :

— Cela ne va pas bien pour vous. Une armée française est arrivée de Milan. Les libérateurs l'ont mise en fuite.

— Une armée française ! Une armée française mise en fuite par ces plaisantins !

Caroline avait bien envie de boire son chocolat. Quand elle vit que Gaston était bien décidé à obtenir des précisions stratégiques, elle pria doucement Chékina de lui passer sa chemise. La jeune fille la lui tendit à bout de bras, tout effarouchée.

— Fermez les yeux pendant que je la mets, ordonna Caroline, pour ne pas perdre la vue.

Elle avait pris la plus grosse voix qu'elle avait pu et s'était exprimée sur un ton cavalier, gaillard et gouailleur qui terrifia parfaitement Chékina. Celle-ci battit en retraite, se rapprochant de Gaston qui, beaucoup plus correct que Caroline, s'était enveloppé dans son drap jusqu'aux épaules.

La chemise du tambour descendait jusqu'aux genoux de Caroline qui, après avoir resserré les torsades de sa cadenette, vint s'asseoir sur le bord du lit pour boire son chocolat avec Gaston.

— Vous dites une armée ? interrogeait celui-ci avec fièvre. Une armée de combien d'hommes ?

— Énormément !

— Mais encore ?

— Je ne sais pas, peut-être une centaine. En tout cas, plus de cinquante. Tous des cavaliers.

Gaston respira, avala la moitié de sa tasse, la reposa avec rudesse sur le plateau et conclut :

— C'est bien ce que je pensais. La canonnade du camp retranché a été entendue de Milan. On a envoyé en reconnaissance un peloton de cavalerie qui n'avait pas pour mission de combattre, mais seulement de repérer l'ennemi, de l'évaluer et de fixer sa nature. Dès que cette compagnie s'est rendu compte de la situation, elle s'est repliée sur Milan pour avertir Masséna. Tout est donc pour le mieux.

— Alors, je suis bien contente, prononça Chékina. Seulement...

Gaston la considéra en silence, devinant qu'il y avait autre chose. Il eut beaucoup de mal à arracher la jeune fille à sa réserve habituelle. Par bribes, elle lui apprit pourtant que la maison était en effervescence. Augusta, la marquise et Jacopo avaient fait à la comtesse plusieurs scènes successives, lui représentant sous des aspects les plus terriblement imaginés les dangers qu'elle courait à conserver dans sa maison des proscrits. En fin de compte, elle tremblait maintenant de peur, se voyant à la fois condamnée, violée, lapidée, pendue et excommuniée. Pour comble de malheur, le portier Giuseppe était venu lui faire des remontrances avec une obséquiosité

menaçante. Elle lui avait donné une bourse, mais la menace qu'il avait formulée de la dénoncer au comité du quartier subsistait pourtant. Enfin, elle était décidée à offrir à déjeuner à ses périlleux hôtes et à les prier, au dessert, d'aller chercher refuge ailleurs.

Caroline n'avait suivi que d'une oreille. Pourtant, elle observa :

— Je suppose tout de même que Masséna va agir pour de bon ! Est-ce qu'il n'arrivera pas avant le début de l'après-midi ?

— Sûrement pas, remarqua froidement Gaston. Le temps qu'il rassemble une ou deux brigades et que cette troupe, ralentie par l'artillerie, parvienne aux portes de Côme...

— Eh bien ?

Après avoir réfléchi et compté sur ses doigts, il prononça son verdict :

— Les renforts arriveront devant la ville dans la nuit prochaine et ne pourront attaquer qu'au petit jour. D'ici là, nous devons veiller nous-mêmes sur nos petites existences. Je vais m'y employer.

Chékina, qui s'était esquivée, réapparut avec deux cruchons d'eau chaude. Elle apprêta une luxueuse table de toilette qui, son couvercle de laque soulevé, révéla un nécessaire de toilette émaillé d'or.

Caroline, tout au plaisir de se laver, ne prêta plus la moindre attention aux profondes réflexions où semblait plongé son mari. Elle s'ébroua dans l'eau chaude, se sécha longuement, esquissa un pas de quadrille tout en s'oignant de Crème de Venise. Elle se sentait animale et toute gaie. Elle eut alors envie de traiter Gaston de chevalier de la Triste-Figure, puis son mutisme lui en imposa. Alors elle se mit à penser de son côté, et c'était tout à la gloire du mariage.

Les douairières, dans leurs interminables considérations sur l'amour conjugal, avaient un jour laissé échapper devant elle qu'une femme désirant conserver du piquant aux yeux de son mari devait éviter de se montrer dévêtue à lui en dehors des rencontres amoureuses. Le mystère, disaient-elles, voilà les trois quarts du prestige féminin ! Or, Caroline estimait précisément que se promener nue et paisible devant son mari et trouver bon qu'il en fût autant constituait l'un des plus solides privilèges du mariage parce qu'entre ayants on reste sur ses gardes, on doute de soi, on s'oppose plus que l'on ne s'entend.

Gaston s'était levé et, en passant derrière elle, lui caressa distraitement l'épaule. Elle l'entraîna devant la glace, le plaça de profil, comme le sont

les hommes sur les images, se campa de face, avec un pudique mouvement de la main :

— Tu ne te rappelles pas ? C'est la tapisserie du Château : *Adam et Ève, ou la création du monde*.

Il la caressa de nouveau, avec une familiarité un peu désinvolte. « J'aime ça, pensa-t-elle. J'aime qu'il me considère comme sa chose. Ça me fait plaisir d'être à lui et de n'être qu'à lui. La plus grande volupté, c'est de se garder, de se défendre, de se consacrer à un seul homme, d'être la femme fidèle. »

Il s'était mis à se raser. Elle considéra avec intérêt la largeur de ses épaules, la chute de ses reins, la musculature de ses cuisses. Tout cela était à elle. Il se retourna :

— Il faut que je voie Clélia seule avant le déjeuner. Je me fais fort de la persuader de nous garder.

— Te voilà bien sûr de toi. Tu vas la menacer ?

Dans la glace devant laquelle Gaston se rasait, Caroline aperçut parfaitement le demi-sourire qui échappa à son mari.

— Non, dit-il simplement.

Elle s'habillait avec rage. Au bout de quelques instants, Gaston devina que son silence était inquiétant. Il se retourna et la regarda. Elle détourna la tête.

— Qu'est-ce que tu as ?

Elle éclata :

— Eh ! tu le sais ! Me crois-tu bien sotte ? Ce n'est pas avec des menaces que tu la persuaderas de nous garder. Tu crois peut-être que, cette nuit, je ne me suis aperçue de rien ?

À demi rasé, Gaston agita son rasoir dans les airs :

— Allons, bon ! Il y avait quelque chose à remarquer cette nuit ! J'aurai sans doute été trop poli avec cette dame ?

— Trop poli pour être honnête, exactement. Tu lui as fait une cour éhontée.

— Et après ? Est-ce que je t'ai empêchée de cribler de sourires le douanier, quand nous avons passé la frontière avec des soieries ? C'est exactement la même chose, avec la différence...

— La différence ?

— Avec la différence que nous ne risquions, là, qu'une amende, alors que c'est notre vie, tu comprends le français, oui, notre vie qui est en jeu en ce

moment. Tu as déjà oublié le noir de fumée ?

Il avait posé son rasoir, ses lèvres tremblaient.

— Je ne pourrai jamais repenser à cette nuit, murmura-t-il. Dieu sait que j'aime la guerre ! Mais savoir que les balles t'ont frôlée... Quand je songe à ce qui aurait pu arriver si cette bande de forcenés nous avaient rattrapés à la descente de la berline. Je m'imagine ligoté, et toi livrée à eux, déshonorée, saignante, frappée de toutes parts et moi ne pouvant rien...

Il porta la main à son front...

— Ah ! quand j'imagine ça, il me semble que je vais avoir un coup de sang.

Caroline, soupçonneuse, le regardait du coin de l'œil. Il paraissait sincère ; toutefois, elle savait combien la sincérité est une situation compliquée. On peut tenir un argument pour valable de la meilleure foi du monde mais, le cas échéant, s'en servir comme d'un prétexte, lui donner des fins étrangères à son sens initial. Que Gaston ait souffert de la présence de sa femme au cours d'aventures qui eussent pu mal finir, c'est certain. Mais qu'il invoquât sa souffrance précisément en cet instant, ce pouvait être à seule fin de dramatiser la situation, de noircir à plaisir le sort qui les attendait si Clélia se lassait, de donner à son intervention auprès d'elle une urgence indiscutable.

— Cette nuit, ce n'était pas drôle, dit-elle d'un air détaché. Mais on s'arrange toujours. On a trouvé la maison de Clélia. On en trouvera bien une autre...

Il avait fini de se raser et se passait de l'eau sur le corps au-dessus de la bassine. Il leva vers elle un front tragique.

— Tu nous vois, dans nos uniformes, en pleine rue et en plein midi ?

— Cette chère comtesse pourra tout de même nous prêter des vêtements.

— Elle ne nous prêtera pas de visage ! Je suis connu à Côme comme le loup blanc. Il y a certainement une prime à qui mettra la main sur moi. Et ce n'est pas avec nos quinze mots d'italien que nous pourrons tromper la première patrouille qui s'avisera de nous interroger.

Caroline s'habillait lentement, avec une exaspération contenue.

— Dans ce cas, observa-t-elle d'une voix neutre, le mieux ne serait-il pas de faire savoir au comte Guildo la situation où nous met l'affolement de Clélia ? C'est lui qui nous a envoyés ici. Convaincu que l'armée autrichienne n'est qu'un rêve. Il sait que son salut dépend du nôtre. Mieux que toi, il persuadera la comtesse.

Gaston se frottait avec la serviette. Il était tout beau. Elle le regarda avec satisfaction comme si c'était elle qui l'avait fait. Il se taisait. Tous deux, pendant un long moment, s'habillèrent sans échanger un mot. Gaston enfila son habit, des hurlements éclatèrent dans la rue.

Ils coururent à la fenêtre. Malgré son récent parti pris de tout trouver charmant, Caroline ferma les yeux, puis battit en retraite vers le lit, gardant gravée l'image de ce corps à demi nu et ruisselant de sang sur lequel une trentaine de forcenés s'acharnaient avec tous les instruments de la création, le lançant dans les airs, le laissant retomber sur le pavé, se jetant de nouveau sur lui comme des guêpes.

— Le malheureux ! Je l'ai reconnu, dit gravement Gaston en revenant vers elle. C'est Vittorio Strozzi, l'un des commissaires de police de la ville. Il s'entendait très bien avec nous, ce qui est sans doute la raison de son supplice.

Il s'arrêta net devant Caroline avec un crissement de bottes.

— Ça t'a suffi ? Tu ne veux pas encore aller jeter un coup d'œil ? Non ? Tu t'es vraiment décidée à comprendre ce qu'était Côme aujourd'hui, un coupe-gorge où la mort nous a donné rendez-vous.

Caroline battit des yeux, les lèvres tremblantes.

— Pourquoi me parles-tu comme ça ? Tu as l'air de me le reprocher ?

— Ce que je te reproche...

Caroline s'était animée au son de ses propres paroles.

— C'est admirable, à la fin ! Est-ce ma faute à moi si Côme est un coupe-gorge ? À qui l'a-t-on confiée, Côme ? Qui en était le gouverneur, toi ou moi ? Qui s'est laissé bousculer par cette poignée de plaisantins, comme tu les appelles ?

Il poursuivit, imperturbable :

— Ce que je te reproche, c'est de ne pas vouloir comprendre que, si nous voulons vivre, nous devons rester dans cette maison.

Il détacha les syllabes :

— Dans cet-te mai-son.

Elle secoua les épaules et, sans le regarder, jeta avec lassitude :

— Eh bien ! va.

Il se dirigeait déjà vers la porte du boudoir.

— Trop aimable ! Je me serais d'ailleurs passé de ta permission.

— Va, cours, vole ! cria-t-elle. Tu devrais déjà y être, aux pieds de ta Clélia. Va vite les lui offrir, tes demi-sourires charmeurs. Si tu savais

comme je le vois bien quand tu veux plaire à une femme. Tu as quatre trucs : les demi-sourires, la voix vibrante, les yeux un peu plissés et la main nonchalante. Quand je n'en suis pas l'objet, ça me dégoûte.

La porte refermée, Caroline s'étendit confortablement sur le lit, bien décidée à pleurer. Le canon, en faisant trembler les vitres, lui changea les idées. Elle souleva la tête et écouta. Pendant quelques minutes lui parvinrent les crépitements d'une fusillade ininterrompue. Puis un relatif silence s'instaura. Morne, la jeune femme se mit à se regarder stupidement aux miroirs du plafond. Évidemment, ce tintamarre venait au secours des thèses de Gaston. Elle revit l'image du supplicié. Après tout, quel mal y avait-il à ce que Gaston allât faire l'aimable auprès de la petite comtesse ? Elle se rappela sa comparaison de tout à l'heure avec le douanier. Dans la glace, elle s'aperçut qu'elle souriait. C'était au souvenir du douanier. Il était tout noir avec des dents blanches et une drôle de petite cicatrice rose sur la joue.

La porte s'ouvrit. Caroline rabattit son coude sur son visage, feignant le sommeil, afin d'ennuyer Gaston. Il n'avait pas été absent bien longtemps. Elle ne lui en voulait guère, sinon d'avoir choisi pour revenir le moment où elle retrouvait avec exactitude les traits d'un visage plaisant. « Il va conter fleurette à la comtesse, et moi, pauvre petite, il trouve moyen de m'empêcher de rêver en paix. » Ce serait une bonne leçon pour lui que de faire semblant de dormir. D'abord, cela lui prouverait qu'elle dédaignait parfaitement ses scènes de charme auprès de Clélia. Ensuite, cela l'obligerait à marcher tout doucement et à garder pour lui les nouvelles qu'il avait probablement apprises et qu'il devait brûler de lui communiquer. Il se déciderait peut-être à la réveiller. En ce cas, elle pourrait grogner tout à son aise : une nuit effrayante et, le lendemain, on ne vous laisse même pas vous assoupir une seconde ! Elle s'en souviendrait de l'Italie ! Elle ne demandait qu'à rester dans son château, on l'avait traînée ici et on n'était même pas capable de lui assurer une vie honnête.

Il était tout de même bizarre que Gaston vidât la bassine, frottât et récurât dans la pièce comme une série de menus bruits l'indiquaient nettement. Elle écarta son coude et laissa échapper une exclamation de dépit.

— Oh ! balbutia Chékina, je vous ai réveillé, monsieur le tambour ?

— D'abord, ne m'appellez pas monsieur le tambour, cria Caroline, excédée.

Tout ce qu'elle avait à reprocher à Chékina, c'est de ne pas être Gaston. Devant l'air navré de la pauvre fille, elle éprouva des remords.

— Il ne faut pas m'en vouloir, Chékina. Je suis furieuse... furieux..., ou plutôt, impatienté. Enfin, je me demande ce que... ce que mon général devient. Voilà longtemps qu'il est parti voir Mme la comtesse ?

— Je peux vous dire qu'il y a cinq minutes ils buvaient tous les deux du marsala et riaient.

Le malheur était que cette petite phrase faisait image. Caroline retrouva le souvenir d'une estampe où l'on voyait un jeune homme et une jeune femme assis l'un près de l'autre devant une table ronde, levant leur verre flamboyant d'une main et s'enlaçant de l'autre. Au-dessus d'eux, il pendait une draperie et, légèrement à gauche, un tableau rond représentait des amours. « Tout ça est infâme », pensa-t-elle.

— Et de quoi parlaient-ils ?

Chékina fit une petite moue d'ignorance. « C'est ça, pensa Caroline, elle me ménage ! » Aussitôt, elle s'était rappelé que la jeune fille la prenait pour le tambour. Celle-ci s'était décidée à ajouter :

— Madame m'a renvoyée tout de suite.

— Caroline se mordit l'intérieur des joues. Elle était très habile à cet exercice, auquel elle se livrait quand, vers dix ans, elle s'était persuadée qu'elle avait un trop gros visage. En ce moment, c'était simplement sa colère qu'elle avait décidé de passer avec ses dents : si la comtesse avait eu une conversation anodine avec Gaston, elle n'aurait pas chassé brutalement Chékina. Celle-ci avait-elle dit « brutalement » ?

Caroline, assise sur le bord du lit, regardait Chékina aller et venir. Celle-ci crut qu'elle s'intéressait à son travail et s'excusa de sa maladresse.

— D'habitude, je ne fais pas le ménage. Seulement madame a pensé qu'il valait mieux ne pas faire venir d'autres domestiques dans votre chambre.

— Oui, oui.

Le ton de Caroline avait été sec et distant. Chékina rougit violemment, referma le couvercle de la table de toilette, puis, les yeux baissés, se dirigea vers le lit que Caroline venait de quitter pour se promener de long en large. « Quelle petite sensitive », pensait-elle, amusée par la promptitude que mettait la jeune fille à se croire importune et à se rétracter.

Le corps fragile de Chékina s'était arqué pour retourner le matelas. « Au fait, je suis tambour », pensa Caroline avec une bouffée de bonne humeur, et un tambour est de toute éternité destiné à aider les jeunes servantes.

D'une solide poussée, elle l'aida à culbuter le matelas. Puis toutes deux l'étalèrent, tirèrent les draps et achevèrent le lit en un tour de main, Chékina, sans ouvrir la bouche, avait cependant remercié le tambour d'un regard reconnaissant et pudique. Leurs mains s'étaient rencontrées en maniant les draps et Chékina, comme instinctivement, avait écarté la sienne. Puis il sembla à Caroline que, changeant d'idée, elle avait ensuite cherché à ce que leurs doigts se frôlassent. « Bizarre jeune personne », conclut-elle.

— Quel âge avez-vous ?

— Dix-sept ans à la San Genaro.

Heureuse Chékina qui arrangeait ses phrases pour se vieillir comme l'avait fait le petit Julien ! Caroline eut envie de rire. « À cet âge-là, se remémora-t-elle, je brûlais pour Gaston, j'embrassais Dolorès et je m'apprêtais à épouser Georges. »

— Ça ne vous a pas fait plaisir, constata brusquement Chékina, quand je vous ai dit que madame et votre général s'entendaient bien. Pourtant, vous savez, si vous étiez mis à la rue, vous n'auriez plus qu'à vous recommander à la Madone. Ils sont fous dehors, aujourd'hui. Ce matin encore, ils étaient contents. Il y avait eu des cortèges pour fêter la victoire sur l'armée qui est venue de Milan. Mais il y a une heure, ils ont attaqué le camp retranché et ils ont été vaincus. Alors ils cherchent partout des traîtres pour les tuer. Ils les tuent de toutes les façons, vous savez.

La voix douce de Chékina, qui avait parlé sur un ton égal, en essayant de bien articuler les mots, agit davantage sur Caroline que les éclats de Gaston. Elle eut peur. L'expression « froid dans le dos » devint pour elle une réalité. « Pourvu que Gaston ait réussi ! », finit-elle par penser.

— Oh ! si, Chékina, s'entendit-elle répondre, je suis content... mais... au premier abord... enfin, ce serait trop long à vous expliquer.

Chékina acquiesça poliment de la tête. Sans doute était-elle faite aux mystères trop compliqués pour les femmes dont les hommes font volontiers état pour couper court à une discussion. Aussi Caroline, par jeu, renchérit-elle sur son attitude masculine. À travers la pièce, elle progressa à petits pas courts en faisant sonner ses talons l'un contre l'autre, en se donnant des chiquenaudes sur la cuisse d'une main, l'autre fermée autour de sa ceinture. Le menton haut, ses nattes lui battant insolemment les joues, juste ce qu'il faut de morgue dans le sourire, elle avait pris un petit air bravache qui reproduisait assez bien celui du jeune Julien à l'égard des fillettes de cuisine

— non des femmes, car celles-ci le mettaient en fuite en le menaçant de lui pincer le nez quand il traînait trop près des casseroles.

Prise à son propre jeu, elle suivit Chékina qui, son travail fini, regagnait sa chambre adjacente avec le balai et le plumeau.

— Oh ! c'est un peu en désordre, gémit Chékina, navrée qu'on pût douter de ses qualités. Mais ce matin...

Caroline respirait un frais parfum de lavande sauvage. Il y avait des images de saint au-dessus du petit lit. La pièce, étroite, faite de renforcements et de saillies, tenait plus du réduit que de la chambre. Décidée à être indiscrete, par désœuvrement, Caroline s'assit sur la mallette de bois, disposée à côté du lit. C'était là le seul mobilier de la jeune servante, à la fois armoire et coffre du trésor. Celle-ci, décontenancée, ne savait quel parti prendre, inquiétée par cette présence masculine dans sa chambre et à demi souriante quand même.

— Ça vous ennue que je sois là ? s'enquit Caroline.

— *No affato.*

Elle avait répondu si spontanément que les mots lui étaient venus en italien. Elle ajouta avec confusion :

— Seulement, j'ai peur que... Giuseppe vous trouve là.

— Il serait jaloux ?

— Je ne lui ai pas donné le droit d'être jaloux. Mais c'est un brutal. Il voudrait bien. Il essaie de me faire peur. Il déteste les Français, et s'il vous trouve là il les détestera encore plus.

La voix triste de Chékina impressionna Caroline. Elle songeait à Gaston dont l'absence devenait interminable. Elle n'avait plus de colère contre lui, elle n'avait que de la peine. Même s'il agissait ainsi pour eux, pour elle surtout, il n'en était pas moins vrai que les compliments qu'il devait être occupé à débiter à Clélia l'éloignaient de sa femme, l'empêchaient de penser à elle. C'était un autre visage qu'il avait dans les yeux. « Il doit être capable de ne pas penser à moi pendant des heures », découvrit-elle avec une forte envie de pleurer.

Elle s'était levée ; toutefois, redoutant de se retrouver seule dans sa chambre, elle fit en sorte de prolonger l'entretien.

— Qu'est-ce qu'il y a dans cette grosse malle ? Un trésor ?

— Oh ! non, c'est mon bien, répliqua Chékina avec un sourire.

— Et qu'est-ce que c'est votre bien ?

— Mon trousseau !

— On peut regarder ?

Sans attendre la réponse, elle avait soulevé le couvercle. D'une main redevenue instantanément féminine, elle tâta d'abord une robe, aux paniers de soie, qui s'étalait sur les piles de linge. C'était sans erreur possible la robe de fête de Chékina, si fraîche de couleur, tellement enrubannée, que Caroline laissa échapper un grognement de gourmandise. Elle la déplia sans vergogne, la tendit un instant devant elle, palpant, étalant, troussant.

Un petit rire nerveux de Chékina la rendit aux devoirs de son costume masculin. Rassemblant la belle robe d'une poigne, elle la jeta sur le lit pour remettre le nez dans la malle. Elle se trouvait dépaylée devant son contenu, et infiniment curieuse. Elle fourrageait : il y avait là de gros jupons, soulignés d'une large bande écarlate, d'épaisses chemises destinées à servir toute une vie, beaucoup de rubans proprement enroulés qui témoignaient à la fois de la coquetterie et de l'ordre de leur propriétaire. Un bonnet jaune, de gros piqué, tels ceux que portent les nourrissons, la mit hors d'elle. Le brandissant, elle demanda à Chékina :

— À quoi ça sert, ça ?

— À mettre la nuit sur sa tête.

À peine sa curiosité satisfaite, Caroline avait repris l'inventaire de la malle. Elle tenait maintenant un jupon de toile très fine dont la monture plissée l'intéressait au plus haut point. Le tripotant, elle remarqua la finesse de tour de taille qu'il supposait. Un sentiment d'admiration et d'envie la fit se retourner brusquement vers Chékina qui, mi-indignée, mi-près des larmes, mi-coquette, la regardait faire, le rose de ses joues marquant son émotion.

— C'est fou ce que vous avez la taille fine !

En parlant, et sans réfléchir, Caroline avait tendu les mains et encerclé la taille de la servante pour s'assurer de cet objet de l'ambition, féminine : Chékina avait une taille d'une merveilleuse étroitesse, c'était un fait.

Comme elle levait les yeux pour la féliciter, elle s'aperçut que le geste qui lui avait échappé avait produit le plus violent effet : la jeune fille était toute rouge maintenant et sa respiration précipitée gonflait son corsage.

Vainement, Caroline chercha une phrase sédative. Il était bien certain qu'à titre de tambour elle s'était permis à l'égard de Chékina d'incontestables privautés. Elle fut arrachée à cette situation embarrassante – qui n'était pas pour lui déplaire – par le pas de Gaston dans la chambre.

— Je suis là, cria-t-elle.

Elle ouvrit la porte et se trouva face à face avec un Gaston joyeux, très dégagé, qui lui fit une affectueuse grimace avant de déclarer :

— J'ai obtenu un bail à perpétuité. Je crois que si nous voulions partir maintenant, notre chère comtesse s'y opposerait.

— Belle victoire, dit froidement Caroline. Le général n'a pas trop eu à payer de sa personne ?

— Le général n'avait qu'une envie, dit doucement Gaston, celle de retrouver son tambour.

*

Le seul mérite du déjeuner fut d'être arrosé d'un bon vin d'Orvieto terriblement parfumé et traître à souhait comme l'éprouva Caroline pour en avoir bu plus que de mesure. Et encore avait-il fallu pour qu'on la tolérât que Gaston prétendît que son tambour était un lointain petit-cousin confié par un parent dans l'espoir qu'il devînt officier. Elle avait été obligée d'écouter les autres parler. Elle avait constaté que Clélia et son mari s'entendaient comme les deux doigts de la main. Gaston, qui avait horreur de la préciosité et de l'afféterie, passait son temps à se pâmer aux prétentieuses digressions de la jeune comtesse qui, tantôt minaudière, tantôt péremptoire, ne cessait de régner sur la conversation. Son empire n'était contesté que par l'étonnante vieille marquise qui, de temps à autre, lançait avec truculence une saillie d'autant plus inattendue qu'elle était en général étrangère à la conversation. La gouvernante dévorait dans un silence réprobateur. Jacopo, désorienté, quêtait des mots d'ordre, tantôt du côté de la gouvernante, tantôt du côté de sa mère.

Par intervalles, les canons du camp retranché faisaient frémir les vitres de la noble salle à manger, sans parvenir toutefois à troubler la noble ordonnance des tentures amarantes des piliers, qui encadraient d'immenses fresques où des nudités champêtres, masculines et féminines, jouaient du pipeau, se couronnaient de vignes, ou sortaient de l'eau sur des fonds d'orage traités en bleu perçant, en blanc d'argent, en dentelles vert sombre.

On décida de prendre le café dans le boudoir. La gouvernante, qui s'était s'éloignée, réapparut avec un sourire atroce :

— Le Directoire de la Libération, déclara-t-elle d'un ton suave qui lui allait fort mal, est plus avisé qu'on ne le pourrait croire. Il a su que le général ne se trouvait pas au camp retranché. Il en a déduit que le général se

trouvait à Côme. Des crieurs parcoururent la ville pour annoncer le taux de la récompense à qui le livrera.

Elle reprit sa respiration.

— À qui le livrera mort ou vif.

Elle attendit des questions, puis, se tournant vers Gaston :

— En francs français, la récompense à qui le livrera mort dépasse cinq mille, à qui le livrera vif, en atteint presque dix. Il faudrait être bien bas pour se laisser tenter par une somme qui permet tout juste de se retirer à la campagne et d'y passer le reste de sa vie à ne rien faire.

Elle s'assit dans le silence général et s'absorba dans l'agencement des plis de sa robe entre les bras du fauteuil. Puis, comme si elle avait changé de sujet de conversation :

— Giuseppe a demandé la permission de sortir pour une petite heure. D'habitude, c'est le vendredi que nous le lui permettons. Enfin, comme c'est un excellent portier, sans son pareil à Côme, je n'ai pas cru devoir lui interdire ce menu plaisir. D'autant plus qu'il paraissait y tenir, mais y tenir !

Souriante, elle posa de nouveau son regard sur Gaston :

— Oui, un excellent homme, ce portier. Il était très attaché à feu monsieur le comte. Certes, il n'aime pas beaucoup les Français, mais c'est par un touchant attachement aux mœurs de son cher Milanais. C'est un homme simple. Il ne rêve que de finir ses jours aux champs, propriétaire d'un petit enclos au soleil, sans rien devoir à personne. C'est un sage, au fond...

La comtesse manqua de naturel, comme d'habitude. Elle se mordit les lèvres, sans doute parce que, dans ses lectures, une héroïne, pour marquer la colère ou l'inquiétude, s'était livrée à cette mimique peu répandue dans la vie courante. Pourtant sa voix frémit d'une inquiétude sincère quand elle s'adressa à Gaston, l'examinant à travers son face-à-main, de la dernière élégance, qu'elle maniait comme un éventail.

— Cher général, dit-elle, je ne suis qu'une jeune veuve peu familière du monde. Il me semble cependant que la promesse de cette récompense et la course urgente de Giuseppe pourraient n'être pas sans rapport. Est-ce que ce n'est pas inquiétant ?

— Je n'ai pas dix mille francs sur moi, répliqua franchement Gaston. Vous plairait-il, madame, de me les avancer jusqu'à demain et de les faire remettre à ce Giuseppe ?

Il se tourna vers la gouvernante :

— Si c'est un sage comme vous l'affirmez, il préférera obtenir cette somme de moi par..., disons... par gratitude, que comme délateur d'un comité passager, qui ne tardera pas à faire place au Grand Prévôt de l'Armée d'Italie.

— Oh ! quelle bonne idée, cria Clélia.

Pour une fois, elle avait été spontanée et, pendant une seconde, Caroline la trouva sympathique. Elle s'était levée et dans une grande envolée de jupes, blanches et roses, avait couru à son secrétaire. Elle se retourna, les mains étincelantes de rouleaux d'or.

— De mon temps, déclara la marquise Julietta, un valet qui se mêlait d'avoir des idées à lui recevait quelques centaines de coups d'étrivière. Nous étions gens si naïfs que nous ne pensions pas à leur donner des milliers de francs pour les inciter à raisonner à notre goût.

Jacopo crut devoir voler au secours de sa mère.

— Dix mille francs, claironna-t-il, mais c'est une somme qui... Une somme que...

Les bottes de Gaston s'agitèrent sous son fauteuil et le jeune homme se tut, ravalant si maladroitement sa salive que sa pomme d'Adam, très proéminente, s'agita comme le gésier d'une poule qui essaye d'avaler plus gros qu'elle. Caroline éclata de rire. La mère et la gouvernante la foudroyèrent. Elle remua les mains nerveusement, ayant bonne envie de les envoyer tous balader. Un regard de Gaston l'apaisa. Il s'était levé. Il proposait d'aller remettre lui-même la somme à Giuseppe.

— Est-il sûr que vous soyez d'un grade assez élevé pour négocier avec notre portier ? lança la vieille marquise. Le drôle pourrait s'en offusquer ! Il s'attend peut-être à la visite d'un maréchal ou d'un prince du sang. Enfin, je vous trouve un peu présomptueux, mon cher général.

À la grande surprise de Caroline, Gaston ne se fâcha pas et, feignant même de n'avoir rien entendu, son interlocutrice redoubla :

— Mon pauvre Jacopo, poursuivit-elle en s'adressant à son fils, instruis-toi. Vois comment un général français, glorieux représentant d'une armée qui a vaincu l'Europe, ose s'adresser à un portier ! Il n'a peur de rien. Il n'hésite pas à lui jeter dix mille francs à la figure ! Ah ! qu'es-tu, toi, mon cher petit, à côté de ce foudre de guerre !

Enthousiasmé, Jacopo se leva.

— Moi, dit-il, en se frappant sur la poitrine, si un portier...

Le mouvement d'impatience qui avait échappé à Gaston tarit net l'éloquence de Jacopo qui tenta de s'accouder avec nonchalance au dossier du fauteuil de sa mère.

— Je vais lui remettre la somme, dit la gouvernante de sa voix froide. J'en profiterai pour lui faire un peu de morale.

« Tiens, tiens, pensa Caroline, ça doit être curieux la morale de cette femme quand elle en fait. » Amère et digne, la gouvernante était sortie. Jacopo et sa mère toisaient Gaston avec hostilité. Celui-ci, cessant de sourire à Clélia, se retourna vers eux.

— Ajouterai-je, prononça-t-il en pesant ses mots, que je ne donne ce pourboire fabuleux à votre portier que parce que vous tous risquez autant que moi. Plus peut-être. Si les insurgés ne sont point trop ivres, ils s'aviseront de l'intérêt qu'il y a à me garder en otage. Mais vous, Italiens et complices de l'ennemi de Côme. Ah ! je ne veux pas penser aux raffinements que ces imaginations latines inventeraient pour vous renvoyer à Dieu.

Jacopo pâlit. Sa mère se tut. Clélia poussa un cri :

— Vous croyez qu'ils nous feraient du mal ?

Elle s'était levée, s'élançant vers Gaston pour chercher secours auprès de lui. « Mauvaise tactique, pensa Caroline, il affole cette évaporée. Malgré les dix mille francs donnés à Giuseppe – et Dieu sait ce que j'aurais pu acheter, moi, avec dix mille francs –, nous allons nous faire flanquer dehors par une petite comtesse prise de panique. »

La porte s'ouvrit et un grand jeune homme, jaune de teint, coiffé d'une perruque poudrée, la lèvre vermeille, les yeux faits et beaux d'ailleurs, entra d'une démarche lasse, s'inclina devant chacun des assistants, sauf Caroline qu'il estimait sans doute trop mince personnage, et se laissa aller sur une bergère en poussant une plainte savamment modulée : il avait porté les mains à son front.

— Ah ! ne me parlez pas des révolutions ! C'est incroyable !

Il appuya douloureusement ses coudes sur ses genoux, son menton dans ses mains, et, fixant le dessin du tapis, reprit avec effort :

— Imbécile que j'ai été ! Dire que j'ai hésité entre un bal masqué au bord du lac de Garde et cette insurrection de Côme ! D'abord, personne n'est d'accord. Je n'ai pu encore me mettre dans la tête toutes les factions de cette ville ! Il y a les catholiques, qui veulent donner le gouvernement à l'évêque, lequel évêque, qui s'entendait fort bien avec les Français et le cas

échéant s'entendrait passablement avec le diable, se borne à invoquer son grand âge en poussant des gloussements de désespoir ; il y a des républicains, qui reprochent aux Français, non pas d'être français, mais d'avoir renoncé à leur révolution pour se choisir le tyran Buonaparte comme maître ; ceux-là n'ont qu'une idée : faire des élections. Il y a de gentilshommes fidèles à leur prince qui rêvent, eux, de redéclarer la guerre à la France pour préparer le retour des Autrichiens. Car tout ce beau monde attend les Autrichiens.

Il se tourna vers Gaston :

— Je crois que vous avez raison, général, en ce qui concerne les Autrichiens. J'ai envoyé des courriers en diverses directions. Ils sont allés vers la Suisse et vers Mantoue. Vous savez ce qu'on leur a dit ?

— Je...

— Vous ne pouvez pas l'imaginer, on leur a dit que les Autrichiens étaient à Côme !

Il sortit sa tabatière, pris avec de petits gestes et reniflements méticuleux, et croisa de nouveau ses jambes gainées de soie.

— Cher ange, dit-il en se retournant vers la comtesse Clélia, me pardonneriez-vous de vous ennuyer avec toute cette fastidieuse politique ! Si l'on peut même appeler cela de la politique !

Caroline suivait de près les expressions qui se succédèrent sur le visage de Clélia. Le « Cher ange » ne la surprit pas d'abord. Sans doute était-ce le terme dont, depuis longtemps, il usait machinalement en s'adressant à elle. Caroline connaissait des ménages orageux où l'on s'injurait en s'appelant « mon tendre ami » par habitude. Ce « Cher ange » devait dater de loin, des mois qui avaient suivi le veuvage de la comtesse sans doute. Et celle-ci, blasée, l'avait écouté sans donner le moindre signe d'intérêt. Une seconde après, elle avait dû mesurer le fossé que ce « cher ange » creusait entre Gaston et elle. Clélia avait ouvert la bouche pour parler, pour se disculper de ce « cher ange », puis s'était tue.

D'après ce que Clélia avait déjà laissé échapper, Caroline reconstitua ce qu'eût été son discours de défense : « Mon cher général, ne vous abusez pas. Le comte Guildo n'use plus guère de tendresse envers moi que dans le tour de ses phrases. Il fait trop chaud en Italie pour qu'on exige des femmes une sagesse excessive. Si les règles publiques sont dures, les règles privées sont assez souples. Pendant les années qui suivent la mort d'un mari, on n'a point le droit d'aller au concert, au bal, ou même à une messe d'apparat.

Mais on admet qu'un consolateur vous visite discrètement. Le comte Guildo a rempli ce rôle pour la plus grande satisfaction de ma gouvernante, car il a su le remplir en m'ennuyant. Or ma gouvernante tient à ce que je m'ennuie pour que j'accepte d'épouser Jacopo. Enfin, le comte Guildo ne m'a jamais été grand-chose, et aujourd'hui il ne m'est plus rien du tout. La place est libre, ne dussiez-vous l'occuper que quelques heures. »

Les paroles que n'avait pas osé tenir Clélia pour apaiser le beau général français, Caroline les déduisait de l'expression de la comtesse, qui évitait de regarder franchement Guildo, levait les yeux au plafond, soupirait d'un air exagéré de désintérêt. Ce qu'elle avait laissé entendre la veille sur sa situation, outre les précisions de Paolina, faisait le reste.

Toutefois, les timides efforts de Clélia pour ouvrir un champ libre aux espérances de Gaston passèrent inaperçus de celui-ci qui, depuis l'entrée du comte Guildo, paraissait surtout soucieux de se concerter avec lui.

Bientôt les deux hommes s'abîmèrent dans une conversation particulière que, visiblement, le reste de l'assistance jugeait ennuyeuse, Guildo fit à Gaston l'historique de l'insurrection. Ébauchée par quelques notables que la nouvelle de l'arrivée de l'armée autrichienne avait exaltés, elle devait être au début une simple manifestation de force destinée à obtenir du général une diminution d'impôt, la restitution de certaines charges à leurs anciens propriétaires et un accroissement des libertés municipales. La veille, les paysans, manœuvrés par des prêtres de campagne qui, eux-mêmes, n'obéissaient pas à leur évêque, avaient tendu à la transformer en une croisade antijacobine organisée au nom du pape et de la religion. Les premiers chefs, débordés, avaient dû accepter le plan d'insurrection. À peine celle-ci avait-elle éclaté que les éléments louches des faubourgs étaient devenus les maîtres des rues. La prison avait été ouverte sous prétexte de libérer des condamnés politiques qui ne s'y trouvaient pas, et trois cents bagnards étaient venus grossir les rangs des émeutiers. Tout ce qu'on avait pu obtenir l'avait été par l'évêque. Celui-ci avait exigé de la foule qu'elle reconnût l'autorité du Directoire de Notables, sous la menace de l'enfer. Or ce Directoire n'osait ni ordonner ni interdire parce qu'il avait peur, en se heurtant à un refus d'obéissance, d'éprouver sa trop fragile autorité.

— C'en est au point que les gens riches, même membres du Directoire, et premiers apôtres de l'insurrection, approuveraient le retour des Français tant ils redoutent d'être spoliés dans leurs biens. Ils s'aperçoivent que la

France apportait une révolution politique, non une révolution sociale. Malheureusement, ils redoutent d'être considérés par le général Masséna comme ce qu'ils sont, c'est-à-dire des rebelles, et force leur est de continuer à boire le vin qu'ils ont tiré sans réfléchir.

Il ajouta avec un sourire amer :

— Notre Directoire compte onze membres. En ce moment, nous nous dérobons tous. C'est à savoir qui a le plus d'occupations urgentes cet après-midi, tant chacun a peur d'être choisi pour le chef que nous devons élire.

La suite de la discussion apprit à Gaston que, même dans le petit peuple, on regrettait déjà les Français. Les magasins d'approvisionnements avaient été pillés. Le pain avait augmenté et était rare. On parlait de conscription. On ne voyait pas venir les Autrichiens. On en arrivait à se dire que la rentrée en possession des Habits Blancs serait encore plus lourde et plus fâcheuse que l'administration des Français. On n'osait pourtant pas l'affirmer ouvertement, car une cinquantaine de forcenés, les uns fanatiques religieux ou politiques, les autres aventuriers qui n'avaient rien à perdre et tout à gagner faisaient régner la terreur. Enfin subsistait une masse inerte qui avait été favorable aux Français et qui attendait leur retour sans rien faire cependant pour y aider.

— Voilà, mon cher général, où nous en sommes. Je me plais à penser que notre conversation d'hier ne vous est point sortie de l'esprit et que je peux me compter parmi les rares insurgés qui n'ont rien à craindre de l'arrivée du général Masséna ?

Il avait dit ces mots sur un ton enjoué, avec une fausse désinvolture, en regardant le tapis, mais les mains nerveusement agitées sur ses genoux. Gaston ne répondit pas tout de suite. Il ne devait pas lui déplaire de tenir entre ses mains le sort d'un des chefs de l'insurrection. C'était sa première revanche.

— Peut-être, reprit celui-ci avec effort, pourrions-nous échanger une correspondance supposée...

— Supposée ? Qu'entendez-vous par là ?

— Eh bien !... vous me donneriez ordre de jouer un rôle dans la rébellion à seule fin d'employer mon pouvoir à exercer des effets modérateurs... à vous trouver une résidence et à vous y protéger... Vous m'interdiriez de quitter ce poste et vous couvririez les responsabilités que je serais amené à prendre.

— Il est déjà entendu entre nous que si vous ne commettez aucune action marquante je vous garantis l'impunité. Tenez votre parole, je tiendrai la mienne.

Le comte Guildo toussota, puis trouva l'énergie d'insister :

— Je n'en doute pas, général, mais dans des circonstances comme celles-ci, j'aimerais une garantie.

— Et moi, quelle garantie me donnez-vous ?

— Je ne vous comprends pas.

— Vous ne comprenez pas qu'une fois cette belle lettre écrite sans contrepartie vous pourrez, si vous le désirez, me faire arrêter et condamner ? Acceptez donc comme moi une partie hasardeuse. Votre garantie, c'est ma liberté. Préservez-la et je préserverai la vôtre.

— Je sais bien que nous jouons le même jeu et...

— Non pas, je ne trahis pas mon armée en vous promettant la vie sauve, alors que vous trahissez vos amis en conversant avec moi en ce moment. La différence est peut-être légère à vos yeux, mais je tenais à la marquer.

Le teint jaune de Guildo avait foncé.

— Me mépriserez-vous ?

— Mon cher comte, je ne suis pas ici pour décerner des prix de vertu. Je ne vous méprise ni ne vous admire, je vous constate. Nous avons intérêt l'un et l'autre à établir entre nous des rapports nets et dénués de sentimentalité. Vous comptez sur moi pour demain matin, je compte sur vous pour ce soir et cette nuit, un point c'est tout.

La fin de la conversation s'était déroulée presque à voix basse. Glélia avait manifesté son désintérêt pour ce genre de marchandage politique en s'étendant sur un canapé et en ouvrant un livre. La marquise s'était fait apporter sa tapisserie. Elle s'occupait à trier ses laines. Le pauvre Jacopo, assis à ses pieds sur un pouf, demeurait figé, les bras en brancard, pour tenir l'écheveau que la vieille dame déroulait patiemment avec des hochements de tête et des exclamations incohérentes qui ne s'adressaient qu'à elle. La sombre silhouette d'Augusta se découpait sur un ciel qui pâlisait et s'assombrissait à mesure que le soir tombait et que de lourds nuages d'orage affluaient de l'horizon. De temps en temps, un coup de canon retentissait, signalant que le camp retranché tenait toujours bon.

Caroline bâilla. D'autant qu'elle ne s'était pas encore faite aux multiples positions que peut prendre un homme, jambes écartées, jambes croisées, jambes tendues, et que, bien que dans un uniforme de tambour, elle se tînt

droite, les genoux serrés, comme dans une robe d'apparat. De fait, l'ennui qu'elle ressentait en cette société lui rappelait les visites auxquelles on la traînait dans les châteaux des environs, quand elle était sous la férule de Mlle de Tourville.

Ce qu'elle avait surpris de la conversation avait achevé de la rassurer. L'entente de Gaston et de Guildo signifiait une protection efficace jusqu'à l'arrivée des renforts ; en outre, la mise à l'écart de la comtesse avait désarmé sa jalousie naissante.

— Votre cousine s'ennuie, Jacopo, dit soudain la marquise à son fils. Passez donc votre écheveau à ce jeune tambour et allez faire l'aimable... si vous le pouvez.

Caroline s'exécuta, à la fois en tant que soldat qui n'a pas à discuter et en tant que jeune femme assouplie aux caprices des douairières.

La vieille dame, sans jeter un regard sur elle, reprit son dévidage et les bribes de phrases qui échappaient à son monologue intérieur.

— Il n'y a plus de Madone, bougonnait-elle. Dire que je me suis ruinée à faire tailler six habits somptueux à ce foutriquet de Jacopo... il ressemble bien à son père celui-là... Dire que pour enjoliver les apparences j'ai racheté un carrosse, au prix où sont les carrosses maintenant !... Tout ça pour un fiasco. L'affaire en valait la peine. Une femme superbe. Deux palais, celui-ci et celui de Milan. Sept maisons. Dix mille arpents. Quarante mille ducats de rentes. Et hop ! dans l'eau, à cause d'une insurrection sans queue ni tête... Une laine qui ne vaut rien. Elle ne tient pas aux doigts. Elle passera au soleil. Plus de cardeurs ! Plus de teinturiers. Le monde est à l'envers... Je finirai par croire que la terre est ronde, comme certains mauvais esprits le prétendent.

Caroline se souciait peu des frais engagés par la vieille marquise, mais ne demandait qu'à partager son inquiétude. Pourquoi estimait-elle que le projet de mariage entre son fils et Clélia était « dans l'eau » ? Flairait-elle un rapprochement fatal entre la comtesse et Gaston ? Elle fut tirée de ses réflexions par les félicitations de la vieille dame.

— Mon petit, vous vous y entendez rudement bien à tenir un écheveau. Avec mon fils, c'était un travail de chien, avec vous ça va tout seul. C'est peut-être l'habitude de tenir des baguettes de tambour ?

Caroline ne répondit pas mais on n'attendait pas de réponse d'elle. On s'était remis à monologuer avec une liberté qui prouvait suffisamment que

la vieille dame croyait « le tambour » parfaitement absorbé par le dévidage et le tenait pour quantité négligeable.

— Si encore cet animal de général avait débarqué ici avec sa femme. Si niaise soit-elle, elle aurait tout de suite humé le vent. Elle se serait mise en travers. Elle aurait peuplé les tête-à-tête, balayé les parlotes, intercepté les regards. Quoi qu'il arrive, je sais bien que ce général ne tardera pas à partir, mais les souvenirs resteront. Après ça, mon pauvre Jacopo lui semblera d'un fade ! Oui, je vois ça d'ici. Elle en avait assez déjà du comte Guildo. Elle va lui donner son congé. Puis elle s'étonnera discrètement que la surveillance de mes propriétés me laisse le loisir de faire un aussi long séjour chez elle. Et, nous partis, la petite bougresse s'amusera. Je la comprends, mais ça ne fait pas mon affaire.

Elle s'était arrêtée net. Ses mains avaient cessé de faire couler le fil pourpre. Son regard aigu cherchait celui de Caroline.

— Qu'est-ce que vous étiez en train de raconter ? demanda-t-elle.

— Moi ! Je n'ai pas ouvert la bouche, madame.

— Alors, c'était moi qui parlais, hein ? Et de quoi ?

— Je ne me serais pas permis d'écouter.

Les vieilles mains enguirlandées de grosses veines, tavelées et ornées de grosses bagues, happèrent de nouveau la laine.

« Elle a raison, pensa Caroline. Elle me dicte mon devoir. Il y a longtemps que j'aurais dû mettre bon ordre aux manœuvres de Gaston et de la petite comtesse. Il faut être ferme et habile. » Elle dut pourtant reconnaître que durant sa vie elle n'avait guère eu à se défendre contre d'autres femmes. Le flair de la femme trompée, l'énergie de la femme jalouse lui faisaient défaut. Elle n'avait à sa disposition qu'une rage brouillonne qui risquait de ne pas servir à grand-chose.

Elle s'aperçut que ses mains étaient vides. L'écheveau était complètement rembobiné. La vieille dame se penchait sur son tambour à tapisserie. Caroline parcourut la pièce du regard. Gaston et le comte Guildo parlaient toujours dans l'embrasement de la fenêtre. Clélia, étendue sur le canapé, comme une rose épanouie dans les plis mousseux de sa robe, rêvait, le regard au plafond. Assis devant elle, Jacopo avait l'air d'attendre vainement une réponse à l'un des propos aimables et niais dont il était spécialiste.

— Oh ! s'écria Clélia d'une voix qui tenait à se faire entendre, la barrette de mon soulier qui s'est défaite !

Jacopo tendait déjà les mains vers le petit pied de sa cousine qui pointait sous le fouillis de mousseline en murmurant avec un sourire obséquieux :

— Si vous le permettez, je...

— Non, vous êtes trop maladroit ! répliqua Clélia.

Il y eut un silence. Troublés dans leur conversation, Gaston et Guildo se tournèrent vers leur hôtesse, mais sans empressement, en hommes qu'on rappelle à la réalité et qui, réveillés en sursaut, ont d'abord besoin de reprendre pied. En dépit des regards foudroyants de sa mère, Jacopo, découragé, se tenait immobile, mains en avant. Le petit soupir rageur de Clélia s'entendit dans tout le boudoir.

— Tambour ! lança-t-elle. Rattachez-moi mon soulier, je vous prie.

Caroline s'approcha sans entrain. Elle ne se sentait aucune envie de nouer la sandale de sa rivale. La mine bafouée de celle-ci la renseigna. Elle comprit que la petite comtesse avait voulu attirer l'attention sur elle, mettre fin au conciliabule de Gaston et de Guildo, et que, dans sa vanité naïve, elle avait espéré voir ceux-ci à ses pieds. Sans doute même avait-elle imaginé Gaston un genou en terre. Dans sa déconvenue, elle avait fait appel au tambour plutôt que de laisser à Jacopo le bénéfice de l'intermède qu'elle avait pris la peine d'organiser.

Aussi Caroline ne perdit-elle pas de temps. Ses doigts coururent avec un zèle précipité autour du petit pied – « pas si petit, pensa-t-elle, moins petit que le mien » – qui fut rechaussé avant que Guildo et Gaston aient pu faire un pas.

— Merci, dit sèchement Clélia.

Comme les deux hommes s'approchaient, elle leva vers eux un visage hostile.

— Pardonnez nos bavardages, dit Guildo, mais que faire d'une insurrection sinon en parler.

Il ajouta :

— J'ai rassuré le général qui trouvera la plus complète sécurité ici jusqu'à la fin, certainement prochaine, de... de ce malentendu.

Clélia poussa un petit éternuement de rage. Elle serra ses lèvres l'une contre l'autre, puis montra réellement les dents. Caroline l'en eût embrassée. Elle aimait que sa rivale, puisque rivale il y avait, n'eût pas la colère jolie. Elle savait, elle, qu'on pouvait pleurer et se fâcher avec charme et que c'était difficile. Cet art-là manquait décidément à la petite comtesse.

— Vous avez rassuré le général, Guildo ? lançait celle-ci avec une pesante ironie. Vous lui avez garanti dans ma maison une sécurité totale ? Dieu ! qu'il est aimable à vous de disposer de mes intentions !

Cet éclat fut accueilli par un vaste silence. La marquise, au bout de quelques instants, crut devoir appuyer la colère de sa nièce.

— Voilà qui est très bien, Clélia. Vous avez du caractère, ma fille, montrez-le.

— À commencer par vous, ma tante, reprit froidement la jeune femme, on oublie un peu trop que je suis la maîtresse de ces lieux. Jusqu'à plus ample informé, c'est à moi d'y commander et aux autres d'obéir ou de s'en aller. Peut-être ne vous l'ai-je pas marqué suffisamment, mon cher Guildo. Vous conviendrez pourtant que rien ne vous y autorise, pas même les quelques souvenirs un peu passables qu'il peut y avoir entre nous.

Guildo avait écarté les mains, souri à la ronde.

— Ma chère colombe, dit-il, je ne comprends vraiment rien à cette sortie !

— Je vous croyais plus fin. Voilà encore une illusion que vous m'aurez arrachée. Puisqu'il faut s'expliquer, expliquons-nous. En pleine nuit, vous m'avez envoyé deux militaires poursuivis par la population de Côme. C'était m'exposer à un grave danger au cas où on les eût suivis. C'était surtout préjuger avec insolence de mes décisions, et vous flatter d'une autorité que vous n'avez jamais eue chez moi. C'était un manque d'égards. Taisez-vous ! Vous avez voulu que je parle, écoutez-moi. J'aurais pu renvoyer vos deux protégés. Mon entourage m'en a prié avec une insistance presque aussi choquante que la désinvolture avec laquelle vous me les aviez envoyés.

Elle s'était redressée sur son divan et fixait Guildo avec colère à travers son face-à-main qu'elle dirigea ensuite sur Gaston.

— Si je vous ai accueilli, monsieur de Salanches, sachez que ce n'est nullement pour complaire au comte Guildo. C'est peut-être que j'ai l'âme romanesque...

Elle rougit et ajouta d'un trait :

— Ou pour toute autre raison qui ne relève que de ma conscience et du jugement de mon confesseur.

Elle s'arrêta, étourdie par ses propres paroles, cherchant visiblement à retrouver le fil de son discours.

— Vous n’avez donc aucune garantie à donner à M. de Salanches, conclut-elle d’une voix tremblante en fixant à nouveau Guildo. Dispensez-vous de faire l’important et l’importun en conversant pendant des heures avec lui. Désormais ne régnera ici que mon bon plaisir. S’il me plaît de garder M. de Salanches, il restera. Dans le cas contraire, vous vous abstenrez de ces conseils que vous m’avez jusqu’ici un peu trop prodigués sur le ton qu’on emploie pour donner des ordres. Vous n’êtes que l’un de mes amis, Guildo. Et le général n’est sous mon toit que parce qu’il m’a plu. Et, s’il lui arrive de me déplaire, je le chasserai.

Ces derniers mots furent à peine compréhensibles. Elle s’était abattue sur le divan, sanglotante, la tête dans les mains.

Il y eut dans l’assistance un mouvement qui porta chacun en avant. Clélia ne donna à personne le loisir de la consoler. D’un coup de reins, elle s’était déjà jetée sur ses jambes. Retroussant le blanc et le rose de sa robe, elle traversa le boudoir en courant. Derrière elle la porte claqua si fort que le lustre, au plafond, en poussa une plainte cristalline.

— Ah ! non, lança la marquise en écho. Ah ! non, ne vous plaignez pas, comte Guildo. Vous récoltez ce que vous avez d’abord pris le soin de semer, il me semble. Avant d’envoyer le général ici, vous auriez pu... le regarder à deux fois. Vous vous en moquiez bien ! L’essentiel pour vous était de sauver votre petite vie compromise dans un complot auquel je me fais d’ailleurs un devoir de ne rien comprendre. Tenez, ce qui se passe, je me demande même si vous ne l’avez pas voulu ! Je vous crois assez retors pour vous être félicité d’une combinaison qui vous permettait, sans risque, de vous assurer contre un retour offensif des Français et de mettre un point final à un rôle de chevalier servant qui avait cessé de vous divertir.

Guildo, nullement gêné, écarta ce flot de reproches d’un geste de la main assez vulgaire.

— Nous n’allons pas nous disputer, gouailla-t-il. Vous êtes dans le vrai, mon cher général, de sourire et de laisser dire. Voulez-vous que je coure un peu après Clélia pour la raisonner ?

— À vrai dire, répliqua paisiblement Gaston, j’ai plus confiance en moi pour cette tâche.

Gaston continuait de sourire et Caroline de contempler ce sourire avec fureur. Un instant, elle avait espéré que l’impudeur de cette scène le révolterait. Or, il avait accueilli les déclarations non déguisées de Clélia avec calme. Accusé par la marquise de payer de ses charmes l’hospitalité

qu'il recevait, il n'avait pas bronché. Et, maintenant, il laissait entendre à Guildo que son ascendant sur Clélia était suffisant pour garantir sa présence dans les lieux. « Et tout ça devant moi », pensa-t-elle.

Elle fit un pas vers lui.

— Je m'en vais, disait Guildo. S'il y a du neuf, je vous préviendrai, général. Ma présence ne pourrait qu'envenimer les choses ici.

— Et elles le sont suffisamment ! cria la marquise. Vous êtes satisfait de votre œuvre, j'espère ? Dire que vous m'aviez juré de vous comporter en ami.

Guildo s'arrêta sur le seuil de la porte.

— Tout cela est aussi passager qu'une insurrection, chère marquise. Un conseil : laissez-vous porter par le courant. La petite crise de nerfs que Clélia vient de nous offrir n'est au fond que le résultat des tracasseries qu'Augusta et vous lui prodiguez... à moins que l'humeur orageuse des rues de Côme ne soit contagieuse.

Il avait achevé ces mots en désignant l'extérieur de la main. Des vociférations éclataient en effet, toutes proches. Caroline, qui avait vainement cherché le regard de son mari, lui dit tout bas :

— Et moi, Gaston, est-ce que tu oublies que j'existe ?

Sans la regarder, il répondit :

— Sois intelligente, Caro.

Les mots se pressaient sur sa bouche. Elle allait parler quand Guildo entrouvrit la porte pour sortir. En une seconde, tout le monde eut compris que les cris ne venaient pas de la rue, mais de l'escalier.

Il y eut un autre cri, proche, strident, Clélia, précipitamment suivie de sa gouvernante, surgit, le visage encore boursoufflé de larmes, les cheveux défaits sous son fichu de mousseline et de dentelle. Elle se jeta dans les bras de Gaston, s'accrocha à lui :

— Tu es perdu ! cria-t-elle, ils sont en bas.

Orage du ciel, orage du cœur

Les hautes voûtes de l'escalier, conçues pour amplifier la voix des laquais et l'éclat des fêtes galantes, répétaient la clameur des envahisseurs. « Je n'entends pas le fracas des bottes », observa Caroline. Elle se rappelait le martèlement qui avait accompagné les cris des sectionnaires quand on était venu l'arrêter au début de la Révolution. Elle n'arrivait pas à penser logiquement. Elle enchaînait des constatations sans intérêt. Elle se rappelait qu'à Côme le peuple marche nu-pieds. Elle se rappelait les pieds nus de l'homme qui apportait des fusils sous ses pastèques. Elle faillit même sourire en imaginant les bottes de Gaston frappant rudement sur le troupeau de pieds nus qui, dans quelques secondes, envahirait le boudoir. Puis elle revint à elle. « Je suis folle », se dit-elle simplement.

Et pourquoi ne le serait-elle pas, folle ? Le destin avait tout de même trop cruellement fait les choses. On avait tiré les rideaux, on lui avait montré le bonheur, on lui avait dit : « Prenez donc la peine de vous asseoir, madame de Salanches. » Tout ça, c'était pour finir sous les coups aveugles auxquels elle avait échappé dix fois. Mais il y avait un raffinement. Elle ne mourrait pas en pensant à Gaston. Elle mourrait en pensant à la petite oie qui était en train de gigoter dans ses bras.

Par goût du malheur, pour renchérir sur son désespoir, elle eut envie de reculer dans un coin, humblement, en femme répudiée qui n'a pas le droit, au moment où son mari et elle vont mourir, de chercher une ultime seconde de chaleur contre son cœur.

— Gaston, murmura-t-elle, troublée jusqu'aux larmes.

Il avait rudement écarté Clélia et elle avait cru que c'était pour se précipiter vers elle. Or, il s'arrêta devant Guildo.

— Monsieur, prononça-t-il avec un calme tumultueux, nos vies sont en danger. Vous auriez tort d'oublier que de notre santé dépend la vôtre.

— Aussi bien ne l’oublierai-je pas, répondit Guildo avec une certaine résolution. Seulement, que puis-je faire ?

Gaston se retourna vers Clélia pour mettre un terme à ses cris d’un regard impérieux. Puis, avec le même calme hautain, il rétorqua :

— Vous fâcher, monsieur. Ces hommes sont vos hommes. Vous êtes un de leurs chefs. Leur invasion est insolente. Il y aurait de votre part de la faiblesse à tolérer que l’on vînt donner des leçons de civisme dans la maison où vous vous trouvez. Pour vivre une époque révolutionnaire, la duplicité ne suffit pas. Encore faut-il par moments de l’énergie. Le moment est venu pour vous de montrer la vôtre.

Guildo rajusta sa perruque, puis :

— Si je les haranguais ? proposa-t-il.

Caroline, en dépit de sa déception, ne put qu’admirer le sang-froid avec lequel Gaston, montrant à Guildo la porte de la main, lui répondit calmement :

— Point de discours, allez leur donner des ordres.

Le comte ouvrait la bouche pour parler encore, puis il se ravisa et sortit d’un pas apparemment ferme.

— Mademoiselle, demanda Gaston, d’un ton uni à la gouvernante, cette perquisition est-elle particulière à notre maison ? Autrement dit, avons-nous été dénoncés ?

— Je ne crois pas, répondit de mauvaise grâce Augusta. Ils ont visité le palais du comte Renaldi, qui habite en face. D’ailleurs, qui aurait pu vous dénoncer ?

Gaston était allé jusqu’au fond du boudoir, sa longue écharpe de général républicain lui battant les jambes. Il accrocha son sabre à son baudrier.

— Vous, mademoiselle, répliqua-t-il en se retournant. Ou le portier Giuseppe.

— On lui a donné l’argent, balbutia Augusta, et il n’est pas sorti. Quant à moi...

— Quant à vous, coupa Gaston avec un mauvais éclat de rire, je vous préviens que si l’on m’arrête je proclamerai que c’est vous, ma maîtresse, qui m’avez offert l’hospitalité ici.

La vieille gouvernante recula, atterrée par une aussi cruelle mauvaise foi. Gaston lui montrait déjà la porte.

— Allez donc surveiller Giuseppe. Dites-lui que s’il tient à la vie, qu’il tienne d’abord sa langue.

Puis, se retournant vers Caroline :

— Tambour, allez donc chercher mes pistolets dans ma chambre.

Précipitamment, il ajouta à voix basse :

— Ne reviens pas. Cache-toi. S'ils m'arrêtent, ce triomphe suffira à leur journée, ils ne fouilleront plus la maison.

Il ne lui laissa pas le temps de répondre et la poussa. Comme dans un rêve elle franchit la porte qui séparait le boudoir de leur « Babylone ». La pièce était déserte. Hésitante, elle s'assit sur le lit. Les cloisons de verre lui renvoyèrent l'image de son désarroi.

Dans la rue, on chantait. Précipitamment, Caroline faisait des concessions. Elle permettait au Ciel de faire coucher ensemble Gaston et cette sotte de Clélia. Mais que Gaston fût sauvé ! Cela seul importait !

Elle sursauta :

— Quoi ?

Chékina se tenait devant elle, à quelques pas du lit.

— Oui, monsieur le tambour, répéta Chékina, ils sont partis.

Elle ajouta que le comte Guildo était apparu au haut de l'escalier, avait jeté de grandes paroles et des pièces d'or, déclaré que cette maison, promue Temple de la Liberté recouvrée, était un séjour inviolable où, avec d'autres chefs de l'insurrection, il préparait de nouvelles victoires pour la bonne cause.

— Et alors ? demanda Caroline.

— Alors on l'a acclamé.

Le doux visage bouleversé de Chékina céda tout à coup à l'émotion. Une larme se mit à couler sur sa joue.

— Oh ! que j'ai eu peur, balbutia-t-elle, que j'ai eu peur !

Caroline, qui s'était levée, avait reçu sur son épaule le poids de la jeune tête mouillée de larmes. Elle pensait pourtant à autre chose : à la scène que venait de faire Clélia, à son aveu sans fard, aux menaces qui l'entouraient. Ces hommes brutaux qui s'éloignaient dans la rue en chantant en voulaient à sa vie, tandis que cette jolie femme parfumée, à laquelle Gaston devait être en train de faire respirer des sels, en voulait à son bonheur. « Il y a plusieurs races d'êtres, pensa-t-elle avec une candide emphase. Je suis de ceux qui ne survivent pas au bonheur. Je suis de ceux pour qui la vie ne compte pas dès qu'elle est dépouillée de ce qui en fait la grandeur. »

Il lui sembla que Chékina avait parlé. Elle rouvrit les yeux qu'elle venait de fermer et demanda doucement :

— Qu'est-ce que vous dites ?

La servante, du regard, lui montrait simplement Gaston qui se tenait devant elle, la dévisageant avec inquiétude. Elle se redressa et prononça sèchement :

— Rassure-toi. Je n'ai pas l'intention de te faire une crise de nerfs. Ici, c'est le privilège de Clélia.

D'un froncement de sourcils, Gaston lui rappela la présence de Chékina qui, d'ailleurs, s'éloignait discrètement.

— Caro ! dit gravement Gaston, moi qui ai eu si mal à cause de toi. Moi qui croyais que nous allions tomber dans les bras l'un de l'autre pour faire ouf ! ensemble.

Elle essaya de se reprendre. Sans conviction, elle dit du bout des lèvres :

— C'est vrai. Je suis insupportable. C'est peut-être la fatigue.

— Ma pauvre chérie, veux-tu dormir un peu ?

« Décidément, il est dans la lune, pensa Caroline. Quand j'avais seize ans et que je ne pouvais plus manger tant je l'aimais, ma mère incriminait mon estomac et mes humeurs nerveuses. Elle voulait me faire magnétiser par M. Mesmer. »

— Tu ne veux pas que je me fasse magnétiser, Gaston ? demanda-t-elle avec un petit rire fiévreux.

« Allons, bon ! observa-t-elle aussitôt. Il va croire que la peur m'égare. »

Les chants continuaient dans la rue. Le soir tombait. Les glaces de la pièce lançaient des reflets d'étangs crépusculaires.

— Prends courage, disait Gaston. Nous n'en avons plus que pour quelques heures.

Superstitieuse, à bout de nerfs, elle frémit en entendant cette phrase qui pouvait aussi bien signifier que, d'ici à quelques heures, on les aurait délivrés, comme également : « Nous serons morts dans quelques heures. » Elle respira profondément. Après tout, cette formule lui convenait. Qu'elle mourût à la même seconde que lui, voilà tout ce qu'elle demandait.

— Écoute, reprit Gaston en lui montrant la fenêtre de la main, leurs cris s'éloignent, ils sont déjà au bout de la rue. Ils sont partis.

Elle fut elle-même surprise de s'entendre répondre avec haine :

— Oui, mais Clélia reste.

Gaston la saisit par le poignet.

— Viens. On nous attend au boudoir. Et laisse-moi faire ma cour à Clélia comme je l'entends. Ce n'est qu'un échange de bons procédés, n'est-ce

pas ?

— Gaston, dit doucement Caroline, je te demande d'avouer à Clélia que je suis ta femme.

— Mais non !

Il était en colère. À coups de petites phrases essoufflées, il tenta d'ordonner des arguments contre la supplique de Caroline. Le fond de son raisonnement était le suivant : si le comte Guildo savait que le général était suivi non de son tambour mais de sa femme, tous les chantages lui seraient possibles. D'un autre côté, aux yeux de Clélia, il valait mieux que Gaston demeurât un fascinant guerrier de roman. Or, dans les romans, les guerriers ne se promènent pas suivis de leurs femmes.

— Tu comprends ça, non ?

— Non, dit Caroline, je comprends autre chose, mais ne crie pas, ne crie pas ! J'obéis quand même.

Dans le boudoir, une scène imprévue les accueillit. Clélia était assise dans une bergère au beau milieu de la pièce. Giuseppe se tenait devant elle, debout. Comme un arbitre, Augusta, également debout, se tournait tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre. Au fond, la vieille marquise et Jacopo étaient assis, tels deux témoins qui attendent de déposer.

À la vue du général, le visage de Giuseppe s'était contracté. Il avait avalé davantage encore sa lèvre inférieure et Caroline, le trouvant plus polichinelle que jamais, et à ce titre sympathique, était prête à lui adresser un mot aimable quand la petite voix de Clélia retentit :

— Non, c'est vraiment trop d'émotions, mon cher général ! cria-t-elle, en agitant son face-à-main. À peine sortie de cette horrible visite domiciliaire, me voici obligée de résoudre les scrupules moraux de Giuseppe.

Gaston s'était arrêté devant le portier.

— Oui-da ! lança-t-il, tu as des scrupules moraux ? Et ça te gêne-t-il beaucoup ?

L'Italien ne se démonta pas. Il affecta une mine lamentable tout en gardant au fond des yeux un pétillement ironique.

— Ça me gêne tant, *signor*, que j'ai envie d'aller à confesse.

— Et que confesseras-tu ?

Augusta considéra le général de Salanches avec un mépris réprobateur :

— Vous n'avez pas compris que ce pauvre homme se reproche de n'avoir pas signalé au peuple votre présence dans cette maison ?

D'une voix tremblante, Clélia reprit :

— Vous n’allez pas nous dénoncer, Giuseppe. Après tout l’argent que je vous ai donné.

— L’argent, répliqua fermement Giuseppe, ne compte pas auprès du devoir.

— Enfin, vous l’avez accepté !

— Je l’ai accepté sous la menace. Ça ne compte pas. J’ai peur d’aller en enfer si je ne fais pas mon devoir.

Du fond de la pièce, la marquise lança un gloussement encourageant.

— Ce garçon-là a une façon de raisonner qui me plaît. De mon temps, il eût fait fortune. Si vous le renvoyez, Clélia, je le prendrai volontiers à mon service.

La conjuration était évidente. C’était en accord non seulement avec Augusta, mais avec la marquise et son fils que Giuseppe, revenant sur les promesses qu’il avait faites, renouvelait son chantage.

— Tu vois, murmura tout bas Caroline, la vieille marquise se défend. Avoue que je suis ta femme. Elle te sentira surveillé. Elle ne craindra plus que tu brouilles les espoirs matrimoniaux de son rejeton. Et nous serons de nouveau en selle.

Gaston secoua la tête.

— Je viendrai à bout d’eux. C’est Clélia qui est importante.

— C’est superbe à voir, s’exclamait Jacopo, agressif : un général qui demande conseil à son tambour ! Décidément, je crois que les Français ne sont venus chez les Italiens que pour leur donner l’occasion de s’amuser.

Caroline se retourna en souriant vers son mari :

— Ça, mon cher, c’est le coup de pied de l’âne.

Il consultait la pendule. Elle n’eut pas grand-peine à deviner qu’il était en train de calculer le nombre d’heures qui le séparait de l’arrivée probable des Français. Il était sept heures. Si les renforts intervenaient à l’aube, il n’en fallait pas moins tenir encore pendant neuf heures.

Chékina était entrée. Les uns après les autres, elle allumait les candélabres, comme on le fait au théâtre sur le devant de la scène, avant que commence la représentation. C’était bien l’impression de Caroline. Jusquelà, on n’avait joué que le prologue. Le vrai spectacle allait avoir lieu. Il allait prendre son vol à la clarté clignotante du boudoir. Les rôles de chacun étaient au point : Clélia ou l’Évaporée, Julietta ou la Mère implacable, Jacopo ou le Niais, Augusta ou la Duplicité, Gaston ou le

Séducteur traqué ; en complément, la foule sauvage battant de ses cris les coulisses de Côme ; messenger de cette foule, Giuseppe ou le Traître.

— Je ne vois pas bien ce que je puis faire pour vous, Giuseppe, remarqua lentement Gaston. Le scrupule est une maladie honorable qu'il serait coupable de guérir. Je vous félicite. Naturellement je suis obligé de vous tuer, mais je vous félicite.

Giuseppe parut tout à coup plus petit. Exactement, ses genoux se dérobaient sous lui. Il s'appuya de la main au dossier du canapé. Immédiatement, son style de parfait portier se rebella : il retira cette main irrespectueuse et tâcha de se diriger vers la porte selon toutes les règles, à reculons.

— Ce qu'il y a de révoltant dans le métier de soldat, reprit paisiblement Gaston, c'est qu'on est obligé de tuer des gens qu'on ne connaît pas, sans savoir pourquoi. Des gens qui sont peut-être charmants. Ici, tout est pour le mieux. Je sais pourquoi je vous tue, Giuseppe, et je vous connais assez pour ne pas avoir à vous regretter.

Il se tourna vers la comtesse.

— Je suis navré de vous priver d'un domestique qui devait avoir ses mérites puisque vous le conserviez mais, après avoir réfléchi au problème, je ne lui trouve que cette solution.

— Vous n'allez pas le tuer pour de bon ? demanda Clélia.

Jacopo se leva :

— Maman, allons-nous-en.

Les lèvres de la marquise s'agitaient. Elle interrogea Augusta du regard. Augusta était très pâle. Chékina, pétrifiée, un flambeau dans sa main figée, regardait de tous ses yeux.

— Mon général..., balbutia Giuseppe d'une voix plus zézayante encore que d'habitude.

— Je vous dispense de me donner mon grade. Au point où vous en êtes, mon ami, vous appartenez plus au royaume des ombres qu'au nôtre et dans ce royaume nos petites distinctions sociales n'ont plus cours. Je vous autorise à user dès maintenant de cette prérogative. Mourez donc en toute simplicité.

« Il est très bon, pensa Caroline, considérant Gaston comme si elle eût jugé un acteur. Il est excellent. Je l'adore. » Elle retrouvait cette ironie froide qu'elle avait respectée en lui dès qu'elle l'avait connu et dont il s'était un peu trop départi par la suite.

— Nous dirons aux autres domestiques que vous êtes sorti. Nous nous inquiéterons de votre absence. De Là-Haut, vous entendrez prononcer votre nom fort souvent. Dès que l'insurrection sera apaisée, on découvrira votre corps. Vous deviendrez le loyal serviteur des méchants insurgés. Nous vous ferons de jolies obsèques. Et, si vous avez de la famille, Mme la comtesse se fera un devoir de répandre sur elle ses bienfaits. En somme, c'est une histoire qui finit bien.

Il n'y avait plus de Giuseppe. Bien qu'il se trouvât devant la porte et que Gaston n'eût pas fait un geste pour le rejoindre, il n'en chercha même pas la poignée ; il ne la toucha que pour se raccrocher à elle lorsque, après avoir vacillé, il glissa le long du battant, le corps secoué de soubresauts, le visage devenu, à force d'anxiété, dépourvu de toute expression.

Gaston dénoua son écharpe et se dirigea vers lui. Il lui saisit les cheveux pour lui redresser la tête. La bouche du malheureux s'ouvrit pour un hurlement de désespoir que l'étoffe de l'écharpe étouffa. Quand il fut bâillonné, Gaston, d'une voix impatiente, réclama des cordes.

Déjà Caroline, tirant sur les cordons des rideaux avec une brutalité de petit pillard, s'apprêtait à les lui tendre.

L'assistance était muette. Quand Giuseppe, parfaitement ligoté, roula sur le plancher, il y eut quelques profondes inspirations. Puis on entendit les cris étouffés de Jacopo :

— Non, non, maman, je ne veux pas ! Si je... Enfin, tu vois bien qu'il est capable de tout !

Sous l'œil de feu de la marquise. Jacopo se leva, fit deux pas vers Gaston.

— Monsieur...

— Appelez-moi général. Je n'ai pas étendu jusqu'à vous la faveur que j'ai accordée à Giuseppe. C'est d'ailleurs en général que j'agis ici, en général gouverneur de Côte. Je viens de décider l'arrestation et la mise au secret du portier Giuseppe. J'y ai procédé moi-même par manque de personnel. Quant à vous, mon jeune ami, pour des raisons intéressant ma sécurité, je vous place en résidence surveillée ainsi que madame votre mère. Vous allez l'un et l'autre me suivre dans un silence religieux. La comtesse di Monteleone voudra bien m'indiquer un réduit qui ferme convenablement où vous attendrez paisiblement que le soleil se lève.

Il s'inclina devant la marquise :

— Demain matin, madame, j’aurai l’honneur de vous présenter, avec mes hommages, les excuses de l’armée française pour l’erreur dont vous aurez été la victime. S’il vous plaît de me suivre ?

La décision était entre les mains de Clélia. Elle s’adressa à sa tante avec un sourire radieux :

— Je suis navrée. Mais que puis-je, faible femme que je suis ? Ce serait vous rendre un mauvais service que de m’opposer aux décisions du général. N’est-il pas vrai ?

Elle ajouta, enveloppant la marquise et son fils de son lointain regard de myope :

— Demain, nous en rirons bien ensemble.

Alors une voix s’éleva, aigre, monotone, coulant comme une litanie :

— Du vivant de feu monsieur le comte, deux aventuriers ne se seraient pas permis de s’installer dans la maison après minuit. Du vivant de feu monsieur le comte, la population n’a jamais eu à envahir la maison. Du vivant de feu monsieur le comte, on ne bâillonnait jamais le portier, ni ne recevait de proches parents dans un réduit. Les voilà venus, les tragiques tableaux de l’Apocalypse. Le dragon n’a plus qu’à paraître.

Ces mots avaient été proférés par Augusta qui, prostrée sur le bord de la causeuse, les bras ballants, considérait les losanges du tapis d’un regard éteint. « Si elle joue la comédie, pensa Caroline, elle est aussi bonne que Gaston. » Et il lui apparut brusquement qu’elle seule n’avait pas donné sa mesure.

Elle réussit à traverser le boudoir en faisant avec ses bottes autant de bruit qu’une escouade et saisit Jacopo au collet. Puis, se tournant vers Gaston, elle prit un accent canaille pour demander :

— Alors, mon général, sur quel fil est-ce qu’on le met à sécher ?

Elle rencontra à ce moment le regard à la fois effrayé et admiratif de Chékina et faillit éclater de rire. La pendule sonna la demie de sept heures. « Se pourrait-il que tout fût fini ? se demanda-t-elle. Allons-nous nous coucher pour nous réveiller demain au son des trompettes françaises ? »

Les événements en prirent le chemin. À l’insu du reste de la domesticité, Gaston et Caroline portèrent Giuseppe dans une étroite remise à balais qu’ils prirent le soin de cadenasser. Pour conduire la marquise et son fils dans une chambrette du second étage, qui avait l’avantage de ne pas posséder de fenêtre, mais une porte fermant bien, il fallut vaincre l’ultime résistance de la vieille dame.

Campée sur sa canne, elle toisa impérieusement Gaston.

— Elle en est là, la fameuse galanterie française ? Ah ! ce n'est pas un général de Louis XVI qui eût osé maltraiter une vieille femme de mon rang.

— Madame, répliqua doucement Gaston, n'aggravez pas ma douleur. Cette mesure, je la prends autant pour ma sécurité que pour la vôtre. Tout à l'heure, vous avez trop bien appuyé la manœuvre du portier pour que je ne vous croie pas capable de céder à la tentation d'expédier monsieur votre fils dans quelque comité d'insurgés afin qu'il y bavarde à mon sujet. Voilà qui me causerait un grand tort. Voilà qui vous en causerait aussi, car le général Masséna, dès son arrivée à Côme, s'attacherait à venger ma mort avec d'autant plus d'énergie qu'il se trouve que nous nous aimons bien. Après tout, cette chambre n'a rien de bien terrible. Il se fait tard. Vous y dormirez et...

— Et si je ne veux pas y dormir ! Si je ne veux pas y aller, moi, dans votre chambre !

La vieille femme tremblait et, sur les derniers mots, sa voix se déchira.

— Hélas ! madame, j'userai de la force.

— Et si je hurle, si je crie au point d'ameuter ici tous les domestiques.

— Hélas ! madame, je vous empêcherai de crier.

— Vous oseriez me traiter comme Giuseppe ?

— Je suis capable d'excès de violence qui m'effraient moi-même.

Le ton buté et goguenard sur lequel il avait prononcé cette phrase, son implacable sérénité, la mine bornée que prenait son visage immobile, tout cela était un chef-d'œuvre aux yeux de Caroline. Un chef-d'œuvre si bien réussi qu'il éveilla la méfiance de la terrible vieille dame.

— Précisément, je ne crois pas que vous soyez capable d'excès, dit-elle pensivement. Giuseppe l'a cru. Mon pauvre Jacopo n'en doute pas. Mais moi...

Gaston laissa échapper un sourire. Durant quelques secondes, il y eut entre eux une connivence amusée.

— C'est bien ce que je pensais, reprit-elle en sourdine aussi vous êtes un tendre. Il y aurait de ma part lâcheté à en abuser. Allons, je vous suis.

Devant la porte, elle s'arrêta :

— Je vous suis, mais à une condition : que vous acceptiez une invitation chez moi à la fin du mois.

— Avec le plus grand plaisir, madame, je vous en remercie.

— Vous m'en remercirez à votre départ. Il y a une chambre que je vous destine. Elle est sous le toit. Vous m'en direz des nouvelles. Allez, avance, Jacopo.

— Moi, dit Jacopo, je trouve que le général...

— Puisses-tu te débrouiller aussi bien que le général si jamais ta vie est en jeu ! Le général est un des hommes les plus amusants que je connaisse. Quand il viendra à la maison, nous lui demanderons conseil pour ton mariage.

Elle donna un coup de canne dans les jambes de Jacopo et, appuyée de l'autre main à l'épaule de Gaston, elle se dirigea vers sa nouvelle résidence.

Quelques minutes plus tard, Augusta, toute réflexion faite, ayant été adjointe à la marquise pour lui tenir compagnie, Gaston, Caroline et Clélia se retrouvaient seuls dans le boudoir, avec un étonnement que Clélia exprima à sa façon :

— Ouf ! Ce qu'on est bien !

Elle avait radicalement changé d'allure. Moins de minaudage, moins de voix de tête. Elle s'était jetée sur sa chaise longue pour s'étirer de tout son corps, sans la moindre réserve.

— Je ne sais pas si depuis hier les habitants de Côme se sentent vraiment libérés, mais, depuis cinq minutes, Clélia dit Monteleone, elle, jouit délicieusement de sa liberté reconquise.

Chacun de ses gestes le prouvait. De sa robe épanouie, sa jambe sortait, visible jusqu'à mi-mollet. Elle ne rabattit pas le pan de soie rose, mais appuya sa joue à sa main avec une aisance de grande coquette tout en jetant sur ses deux compagnons un regard si hardi que même cette langueur que provoquait chez elle la myopie en avait disparu. Elle avait les joues en feu et passait un petit bout de langue sur les lèvres.

Caroline comprenait fort bien son cas. Elle aussi, à plusieurs reprises, avait goûté cette impression de libération. Elle s'en inquiétait, sachant que son plus clair résultat était de donner aux jeunes personnes l'envie de réagir à l'excès contre les contraintes subies et de jeter leur bonnet par-dessus les moulins.

— Vous avez vu comme ils étaient tous après moi, poursuivit Clélia. Augusta, c'était : « Madame la comtesse ne devrait pas oublier qu'elle est en deuil. » « Allons, mon enfant, de la tenue », glapissait ma bonne tante. « Plutôt que de lire, ma cousine, me proposait Jacopo, voulez-vous que nous chantions un duo ? » Jusqu'à Guildo qui s'était mis à jouer les tuteurs.

Et moi, bonne fille, je capitulais à tout bout de champ. Je ne savais que soupirer. Ah ! mon Dieu, ce que j'ai pu soupirer dans cette maison !

Elle éclata de rire :

— Que voulez-vous, général, pour leur faire peur, je n'avais pas un grand sabre et un air méchant.

— J'ai l'air si méchant que ça ? demanda Gaston.

— Vous avez l'air délicieusement méchant, général, avoua-t-elle avec un petit sourire câlin. Vous avez l'air prêt à tout dévorer... Et ça s'arrange bien, moi j'ai envie d'être mangée.

« Elle n'y va pas de main morte », constata Caroline. Elle glissa un regard vers Gaston, qui conservait un sourire inexpressif. « Cela va peut-être lui déplaire, songea-t-elle, beaucoup d'hommes ont horreur qu'on se jette à leur tête et Gaston est de ceux-là. »

Clélia elle-même dut estimer qu'elle était allée trop loin. Elle ramena enfin sa robe sur ses chevilles et murmura avec une excessive confusion :

— Excusez-moi, je ne sais plus ce que je dis. Ce n'est pas quand ma tante et ma gouvernante se promenaient encore en liberté dans la maison que j'aurais osé parler comme ça.

Cette réserve était une manière indirecte d'insister sur ses aveux. Peut-être espérait-elle que Gaston en profiterait pour en exiger de nouveau. Comme il se taisait, elle feignit encore davantage le trouble et baissa la voix pour constater :

— C'est affreux, sans m'en douter, je vous ai presque fait une déclaration.

— Pourquoi presque ? demanda Gaston d'une voix tranquille.

Il avait l'air attentif, respectueux. Caroline le connaissait trop bien pour ne pas saisir le pétillement caché au fond de ses yeux. Il s'amusait, le bandit ! Il redevenait le petit courtisan dissolu qu'il avait été avant la Révolution, le séducteur un peu pervers que les dames qui avaient lu *Les Liaisons dangereuses* comparaient à Valmont. Trop de succès lui avait donné un mépris des femmes qu'il aimait à satisfaire. En ce moment, il devait railler intérieurement Clélia, mais, pour s'être impudiquement humiliée par ses avances, elle ne devait lui sembler que plus désirable. Caroline, maintenant, en était sûre. D'autant que le « pourquoi presque » de Gaston l'avait fait rougir pour de bon.

— Quelle perfidie ! murmura-t-elle. J'ai été imprudente, il n'est pas généreux à vous d'en abuser.

Gaston était appuyé au dossier de la chaise longue et, quand elle lui parlait, elle était obligée de renverser une épaule, de tendre un peu le cou et de lever la tête vers lui.

— Au fond n'est-ce pas ce que les femmes demandent aux hommes : abuser ? remarqua sentencieusement Gaston, dont le regard, démentant le ton grave, profitait à loisir de l'ouverture d'un corsage qui devenait pour lui franchement révélatrice, quand la jeune femme s'infléchissait pour lui parler.

« Ses seins sont moins beaux que les miens, observa Caroline, mais cette garce n'est pas obligée comme moi de les écraser sous un bas. » Elle eut tout à coup, pitié d'elle-même. C'était trop injuste. Il lui avait été déjà beaucoup demandé, mais jamais d'assister à la séduction de son mari sans pouvoir ouvrir la bouche, ni même se défendre par son seul aspect, attendu que la méchanceté du sort avait si bien fait les choses que, ridiculement déguisée en tambour, elle n'offrait d'elle qu'une image masculine.

Clélia dut lire de l'animosité dans le regard du jeune soldat, car elle reprit une posture digne en menaçant Gaston du doigt.

— Vous savez, général, que votre tambour est en train de vous juger sévèrement. Je crois même qu'il nous fait les gros yeux.

Gaston joua admirablement la surprise.

— Lui ? Nous faire les gros yeux ? Et pourquoi diable ? Qu'allez-vous donc imaginer, ma chère ! Ce jeune gaillard est ici comme un coq en pâte. Je suis sûr que dans son for intérieur, il bénit l'insurrection ; il coupe aux exercices, aux corvées, au champ de manœuvre. Et comme mon cousin me l'a confié non seulement pour en faire un soldat, mais pour en faire un homme, je suis fort aise qu'à sa connaissance du sabre il ajoute celle du badinage mondain. Il grandira. Supposons qu'il se trouve aux prises avec une ravissante personne dont il espère les faveurs. Encore faut-il qu'il apprenne à les demander.

Clélia avait tourné vers le tambour Caroline un regard amusé.

— À vue de nez, observa-t-elle, il a de fortes chances, avec sa peau, ses yeux, ses cheveux de petite bergère et son air farouche, de trouver beaucoup de ravissantes personnes sensibles à ses prières.

Comme si ce jugement n'avait pas suffi, elle recourut à son face-à-main et acheva d'examiner Caroline, sans s'apercevoir que celle-ci étouffait de rage.

— Peut-être est-il un peu trop joli pour un garçon. Il fait un peu liane. Je connais des femmes qui seraient jalouses de son éclat. Et quelles dents ! Il a les plus beaux yeux du monde, mais avez-vous remarqué ses cils ? J'espère que tout cela ne lui passera pas en devenant un homme, quand il aura gagné ce qui lui manque : la carrure.

— Je vous devine, coupa Gaston, vous avez résolu, madame, de me rendre jaloux.

Elle s'esclaffa :

— Jaloux de ce petit garçon ?

— Ma foi, je me souviens mal du *Mariage de Figaro*, dont nous raffolions à la cour de Louis XVI sans nous douter que Beaumarchais invitait les spectateurs à nous couper le cou, mais si mes souvenirs sont exacts, on y voit Chérubin donner du fil à retordre au comte Almaviva. Et je m'inquiète car je suis de la race des soupirants anxieux.

Caroline était passée par divers états contradictoires. Elle avait éprouvé d'abord de la peur devant la facilité avec laquelle Gaston mentait. « Lui arrive-t-il de me duper avec cette science ? », s'était-elle demandée, remettant du coup en jeu les moments les plus assurés de leur amour. Puis elle avait éprouvé de l'horreur : « Il fait exprès de me faire mal, il en tire du plaisir. Il jubile. C'est un monstre. » Elle s'était sentie abandonnée. « Qu'il me fasse tellement de mal que j'en meure ! », avait-elle souhaité.

Pendant que Clélia l'examinait et la commentait, elle s'était un instant crue sur le point de crier de rage. Le pétilllement du regard de Gaston l'avait arrêtée. En somme, n'était-ce pas Clélia qui, pour l'heure, était des deux celle qu'on trompait ? Une complicité s'établissait entre Gaston et elle, reposant sur ce qu'ignorait Clélia. « Je suis sa complice, pensa-t-elle, et c'est la petite comtesse qui est sa dupe. En se prétendant jaloux de moi, il la moque assez vilainement, alors qu'il me taquine simplement. » Le mot « taquiner » exerça sur son âme un empire apaisant. On ne taquine pas une femme qu'on veut trahir. Si Gaston avait de réelles vues sur Clélia, il ne jouerait pas à ce petit jeu. Au fond, après beaucoup d'émotions, Caroline en vint à considérer son mari avec indulgence : le pauvre, il avait eu assez d'ennuis depuis vingt-quatre heures pour qu'on pût l'excuser de se divertir en faisant enrager sa femme du même coup qu'il mystifiait cette Messaline de province.

Quand Clélia se fut pendue au cordon en annonçant qu'un souper improvisé s'imposait vraiment, Caroline s'aperçut qu'elle était affamée et

en vint même à considérer la petite comtesse avec quelque sympathie pour la bonne idée qu'elle venait d'avoir. « Demain, pensa-t-elle, les Français rentreront dans Côme et moi dans mon palais. Hier, les coups de fusil. Tout à l'heure encore, la foule hurlante, ce soir, je prends congé de l'aventure par un bon souper et une plaisanterie où, après tout, j'aurais mauvaise grâce à ne pas tenir mon rôle. Si Gaston est gai, profitons-en. Redevenu gouverneur, il reprendra des airs importants et lointains. »

Se levant avec une vivacité de vrai petit tambour, elle assaillit gauchement Clélia :

— Madame, bégaya-t-elle avec l'audace tremblante d'un adolescent qui, pour la première fois, tente de se faire remarquer par deux beaux yeux, me permettez-vous de vous conduire à table ?

Et elle lui offrit le bras avec une précipitation maladroite. Clélia rit mais parut enchantée de cette attention.

— Merci, cher tambour, mais j'y suis à table, je n'ai que trois pas à faire.

On était en effet convenu de souper dans le boudoir où Chékina, aidée d'une femme de chambre, venait d'apporter un guéridon tout dressé, hâtivement fleuri de boutons de roses, chargé de flacons qui scintillaient avec des couleurs de couchant de soleil, de plats d'argent sur lesquels s'offraient, en rosaces, en losanges, en carrés, les viandes roses, rouges ou dorées.

Elle accepta pourtant le bras que lui offrait Caroline sous le regard faussement réprobateur de Gaston. On s'assit. On avait rapproché les flambeaux qui, sous la voûte jaune jonquille du boudoir, dressaient une haie de lumières tremblantes autour du bosquet aux délicates couleurs que figurait la table.

Il y avait dans tout cela de la douceur, de la fièvre, une aisance et une légèreté qui remplirent d'aise Caroline, confortablement assise dans un beau fauteuil. Au-dessus des bougeoirs, elle voyait briller les grands yeux tristes de Chékina. Elle vida son verre de vin des Canaries. Une chaleur capiteuse l'envahit. L'odeur du perdreau lui parut divine.

Ce fut l'éclat d'un des diamants de Clélia qui attira son regard. Elle évalua le diamant puis considéra les doigts. Elle allait les juger un peu trop charnus à la première phalange, quand elle en aperçut d'autres, d'une peau plus sombre, d'un calibre plus épais, qui se rapprochaient de ceux de Clélia. Bientôt, les deux mains se touchèrent. Caroline respira plus vite et chercha le regard de Gaston. L'ayant happé, elle entreprit de l'entraîner vers ces

jeux de main. Le regard demeura candide. « Il sait que je le vois, pensa Caroline, et il continue. » Elle hésita, une bouchée non avalée dans la bouche. Non, pour qu'il cachât aussi peu son jeu il fallait vraiment que ce fût une plaisanterie. Eh bien ! elle lui montrerait qu'elle avait compris. Il n'y avait pas que Gaston à avoir des mains !

Elle reposa son verre et, plus courageuse que Gaston, posa deux doigts caressants sur l'autre main de Clélia. Celle-ci s'arrêta de manger. Prisonnière de ce double hommage, elle ne pouvait d'ailleurs plus porter ni son verre ni sa fourchette à ses lèvres. Elle parut sincèrement embarrassée. La situation se prolongeant, elle se décida à rougir profondément.

Gaston retira sa main. Caroline, pour retirer la sienne, attendit quelques secondes afin de marquer un avantage.

Il lui sembla que son mari, pris au dépourvu par cette contre-offensive, fuyait tout commentaire et s'absorbait, le nez dans son verre. Pour rompre ce trop long silence, Clélia s'écria :

— Il ne nous manque qu'un orchestre ! Aimez-vous Cimarosa, général ?

— J'adore sa musique rapide, triste et brillante.

Gaston avait parlé avec une mélancolie pénétrée, laissant aller les mots dans sa bouche, nonchalamment, à la cadence de sa plus belle voix, celle qu'il n'utilisait qu'à bon escient. « L'infâme, pensa Caroline, il y a beau temps qu'il ne se donne plus la peine de m'en faire, de ces belles phrases-là ; si je lui avais demandé son avis sur Cimarosa, il m'aurait répondu : « Oui, j'aime bien, ce n'est pas mal. »

Clélia s'était emparée du jugement de Gaston et le dégustait.

— Rapide... triste et brillante ! Exactement cela. C'est si juste que cela m'en donne le frisson.

Vraiment émue, elle se pencha vers lui :

— Vous, un homme de guerre, un sabreur, je n'aurais pas cru qu'au milieu des furieuses aventures de votre terrible métier vous puissiez conserver cette faculté si poignante de vous émouvoir, de communier avec la tendresse du monde !

Voix grave et basse de Gaston :

— Vous avez raison, Madame, je ne suis qu'un sabreur. Mais l'on oublie que quand le soleil se couche sur le champ de bataille le guerrier rentre son sabre au fourreau et se promène lentement parmi les morts et les ombres de la nuit avec, dans les yeux, la mélancolie du poète.

« L'odieux personnage ! pensait Caroline. Il a démêlé que cette petite cultivait son vague à l'âme, qu'elle était rêveuse, romanesque, et il se lance à fond de train. Et sans rire ! Et avec une voix merveilleuse que je n'avais pas entendue depuis notre arrivée à Côme. Voilà les hommes. Le temps de nous étudier comme un insecte, de savoir si nous gobons les graines ou les mouches, ou la mie de pain, et de nous en servir aussitôt sur un plateau d'argent en prétendant qu'eux-mêmes ne se nourrissent que de ça. En tout cas, je n'ai pas fini de la lui resservir, sa mélancolie de poète dans les yeux du guerrier ! »

Elle se vengea en préparant intérieurement diverses formules destinées à le persécuter par la suite. Puis il lui fallut constater qu'elle était parfaitement oubliée et que Clélia, brûlante, n'avait plus d'yeux que pour son mélancolique sabreur.

De toute façon, que Gaston jouât ou non la comédie, ce spectacle était insupportable. On finissait les sorbets. Clélia, sous prétexte que celui de Gaston était d'un parfum différent, picotait dans sa coupe en se servant, comme par inadvertance, de la cuiller du général. Leurs fauteuils maintenant se touchaient. Ils ressemblaient à deux danseurs qu'un mouvement rapproche l'un de l'autre sans qu'ils aient le droit de s'étreindre. À un moment, Clélia avait un instant appuyé sa tête sur l'épaule de Gaston. En se redressant, elle lui balaya la joue de ses cheveux. Il posa alors la main sur le bras nu de la jeune femme ; une main qui descendait vers le coude en frôlant la poitrine avec une lenteur calculée que Caroline connaissait bien.

Elle recula son fauteuil pour se lever. Elle ne savait pas ce qu'elle allait faire. Elle savait seulement que ce serait violent et décisif. En quelques gestes, en quelques mots, par la brutale révélation de son nom et de ses droits, elle mettrait fin à une scène qu'elle se refusait à classer dans un répertoire comique. Un long hurlement jaillit...

Elle crut d'abord qu'il était sorti de sa bouche. Il reprit, scandé, à une cadence forcenée. Il jaillissait de centaines de poitrines. Ce n'était pas un cri de rage de Caroline, mais la clameur de folie d'une ville entière. C'étaient les nerfs de Côme qui vibraient au point que les fenêtres du boudoir se mirent à grésiller, Caroline ne s'était pas levée, c'était Gaston qui était debout. Clélia, brusquement pâle, avait renversé son verre. Caroline regardait le vin couler le long des plis de la nappe, selon un chemin qu'il se traçait lui-même comme ont dû le faire les grands fleuves

autrefois. Puis elle regarda Clélia et eut envie de la gifler sur les deux joues. Elle lui en voulait surtout d'avoir réussi, elle, à renverser son verre. À la fin du souper, Caroline avait été obligée de mesurer chacun de ses gestes tant elle sentait la colère monter en elle et tant elle craignait, dans un mouvement de rage, de trahir par une maladresse spectaculaire le désarroi qui l'envahissait. Voilà, c'était Clélia qui avait tous les droits : celui de provoquer la belle voix de Gaston, de se faire caresser la main et maintenant son verre.

— Qu'est-ce que c'est ? se demanda Gaston à haute voix.

Il ne faisait plus de charme. Il avait parlé sèchement, en claquant, avec une perplexité anxieuse, son pouce contre son index. « C'est la foule qui se porte sur la maison », pensa Caroline. Nous avons été dénoncés. On va nous déchiqueter.

— Et s'ils s'étaient emparés du camp ? balbutia Gaston qui continuait à s'interroger lui-même.

Caroline le regarda. Il n'avait pensé ni à lui ni à elle. Son cœur était auprès de ses soldats. Il devait souffrir d'être séparé d'eux et de ne partager leurs risques qu'à une lieue de distance.

L'obscurité s'abattit sur le boudoir. Sauf un, Gaston avait soufflé tous les flambeaux pour pouvoir se montrer à la fenêtre sans être reconnu. Il l'avait ouverte. Clélia, chancelante, essayait de se lever.

— Voulez-vous sonner ? demanda-t-elle à Caroline.

Celle-ci haussa les épaules et se dirigea vers la fenêtre. Un souffle chaud lui balaya le visage. C'était un vent épais qui lança dans la pièce, où ils tournoyèrent, des brins de paille et une plume d'oiseau !

Le ciel était sans étoiles. Avec ce qui persistait de lumière au ras de l'horizon, au-dessus des toits de Côme, on devinait l'opacité d'une troupe de nuages d'orage se haussant rapidement vers le zénith. Encore une fois, la foule hurla. Sur les pavés de la rue retentit un fracas régulier. Gaston, après avoir penché la tête, murmura, étonné :

— Ce ne sont pas des canons. On dirait des tonneaux.

Chékina, qui venait d'entrer, expliqua de sa petite voix :

— Madame la comtesse ne savait pas ? C'est la Fête nocturne de Côme délivrée. Elle doit durer jusqu'à l'aube.

— Sage précaution, fit Gaston. À partir de l'aube, ce sera ma fête à moi.

Clélia avait réussi à se lever. Elle avait rejoint Gaston sur le demi-balcon en rotonde. Encore tremblante, elle s'appuyait à son épaule. Entre leurs

deux têtes, Caroline considérait le ciel. Elle y vit jaillir et s'épanouir une gerbe argentée qui se résolut en une pluie multicolore accompagnée d'un crépitement sec. Gaston se tourna vers elle :

— C'est à nos frais qu'ils s'amuse. Ils se sont emparés de nos fusées et c'est en leur honneur qu'ils les tirent. Grand bien leur fasse.

Caroline n'avait pas envie de lui répondre. Elle en fut dispensée par le frémissement du plancher. Une lueur avait traversé le ciel, faisant pâlir les gerbes colorées. Un roulement terrible avait couvert la série des crépitements. Caroline n'eut pas besoin d'explication. C'était le colonel commandant le camp retranché qui, à sa manière, faisait savoir aux habitants de Côme que leur triomphe était peut-être fragile.

Les boulets avaient dû tomber tout près. Une brusque clarté en donna la confirmation. Au bout de la rue, une maison bombardée avait pris feu, ajoutant ses éclairs et ses fumées à celles du canon et du feu d'artifice qui, envers et contre tout, continuait, salué par les cris d'une multitude décidée à se sentir glorieuse et voluptueuse toute la nuit.

Ce dialogue ne suffisait pas. La seule voix, et la seule flamme qui pût couvrir la rivalité de Côme enivrée et du camp en colère, éclata brusquement. L'orage déchira le ciel d'un majestueux fracas et Côme, surgissant de la nuit, hérissée de toits, de clochers, de tours, au-dessus desquels se tordaient des arbres empoignés par les spirales du vent, apparut, livide, dans une aveuglante clarté électrique sans ombre et sans relief, comme une toile de fond qu'eût éclairée une flamme.

Les éclairs se succédaient sans interruption. Caroline se rappela les menus propos des dames de Côme. « Comment, vous ne connaissez pas nos orages ? Ce sont les plus violents d'Europe ; c'est à voir, ma chère. Vous en verrez sûrement, c'est la saison où ils nous arrivent comme des fauves échappés du défilé de la Maloja. Et malheur à qui se trouve sur le lac ! »

— Oh ! ça me fait mal ! murmura Clélia qui, en se retournant, porta la main à ses yeux.

Dans cette invasion de fracas et de feu, il n'était plus possible de connaître ce qui revenait au feu d'artifice des bonnes gens de Côme, aux batteries du colonel commandant le camp retranché ou au déchaînement du ciel.

— S'il pleuvait, au moins, ça calmerait ces imbéciles, observa Gaston dont le beau visage, illuminé par les décharges, exprimait une colère contenue.

— C'est un orage sec, expliqua la petite comtesse, le visage dans les mains. Ce sont eux qui font le plus mal aux yeux.

Elle avait pris une voix de petite fille un peu revendicatrice, car elle ne pardonnait sans doute pas à Gaston d'avoir prêté plus d'intérêt à ce spectacle qu'aux effets qu'ils provoquaient sur ses nerfs à elle.

Il la prit dans ses bras. Elle défaillait plus ou moins sincèrement. Elle se laissa soutenir et presque porter. D'un grand coup de pied, Caroline envoya rouler un tabouret à travers la pièce. Cette démonstration passa inaperçue.

— Est-ce qu'il faut que je rallume ? demanda Chékina.

Clélia, d'une voix mourante :

— Non, ma petite, merci. Je suis mieux ainsi dans cette pénombre. Je me sens si...

Il n'y avait pas d'autre terme à employer. Elle était assise sur les genoux de Gaston, la tête sur son épaule.

— Est-ce que madame veut ses sels ? demanda encore Chékina.

— Non. Apporte-nous des liqueurs et va-t'en.

Elle ajouta, la bouche à un pouce du visage de Gaston :

— Ces émotions m'ont tuée, heureusement que je vous ai.

Caroline s'avavançait vers eux comme un automate. À la lueur de l'unique flambeau, Gaston lui adressa un regard qui l'arrêta.

— La comtesse n'est pas bien, dit-il. Ta présence n'est pas nécessaire. Va te coucher.

Devant son silence, il ajouta :

— Tu n'as rien à craindre, tu le sais.

Comme elle ne bougeait toujours pas, il se dégagea, installa avec soin Clélia au fond du fauteuil et marcha sur Caroline jusqu'à ce que leurs poitrines se touchassent.

— Tu n'as rien à craindre, tu le sais bien, répéta-t-il à voix basse sur un ton pressant, impatient, méchant. Je te rejoins dans quelques minutes, le temps de calmer cette pauvre petite. Nous n'avons pas intérêt à ce qu'elle s'effraie. Allez, va, va, va !

Où Caroline séduit deux belles

Au moment de refermer sur elle la porte de « Babylone », Caroline faillit revenir sur ses pas. Ses jambes tremblaient ; elle se sentait des fourmillements dans les reins. En dépit des jalousies baissées, la chambre résonnait du vacarme de Côme. Les éclairs conjugués du feu d'artifice, du canon, de l'incendie et de l'orage striaient la pénombre de la petite pièce comme des coups de fouet aveuglants. Elle eut peur.

Elle alla s'asseoir sur son lit. Cette maison était tout de même une coquille qui la protégeait de l'ouragan. Dehors, c'était l'horreur. Une nouvelle rafale de lumière lui fit fermer les yeux. Elle enfonça la tête dans les coussins du lit pour ne plus entendre. Puis elle s'allongea tout à fait et ne bougea plus, subitement éreintée. Elle avait l'impression de ne plus exister.

Au bout de quelques minutes, elle se sentit mieux. Côme était un peu moins bruyante. Aux clameurs sauvages, des chants avaient succédé que soutenaient guitares et mandolines. Économe de ses munitions, le colonel français avait cessé son tir. De temps en temps, un coup retentissait encore comme pour dire : nous sommes toujours là. Seule, la grande voix de l'orage s'obstinait à marteler le ciel. « Si Gaston était là, pensa-t-elle, je me blottirais contre lui. »

Il n'était pas là. Elle se redressa et s'assit sur le bord du lit. Elle fixait stupidement la bougie qui brûlait sur une console, entourée d'un tournoiement de gros papillons. Que faisait Gaston ? Était-il sincère ? Que fallait-il faire ?

— Oh ! mon Dieu, dit-elle à haute voix, avec lassitude.

Elle eut l'impression curieuse que l'exclamation qui lui avait échappée avait été entendue. Elle leva le nez. La porte qui faisait correspondre « Babylone » avec la niche de Chékina était entrouverte et la jeune fille se tenait dans l'embrasure, immobile et apeurée.

— J'ai frappé, balbutia-t-elle, vous n'avez pas répondu et...

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Après un petit silence, Chékina dont l'émotion se marquait au nombre de mots italiens qui venaient se glisser dans ses phrases expliqua qu'elle était venue préparer le lit et prendre les ordres. Désirait-on des liqueurs, de l'eau, une veilleuse ?

Caroline répondit à peine. Elle se leva simplement, laissant la jeune fille s'affairer dans la pièce.

— Quoi ?

Après plusieurs secondes, il lui avait semblé que Chékina lui avait parlé et elle la regardait interrogativement.

— Vous êtes malheureux ? répéta Chékina avec une audace apeurée et tant de gentillesse que Caroline en fut touchée.

— Oui, avoua-t-elle brièvement.

Elle se reprit aussitôt :

— Je ne suis pas malheureux, je suis...

— Oh ! si, je l'ai bien vu, allez !

— Qu'est-ce que vous avez vu ?

Chékina supplia :

— Ne me regardez pas méchamment.

— Qu'est-ce que vous avez vu ?

La jeune fille se décida :

— J'ai bien vu que vous étiez malheureux à chaque fois que Mme la comtesse s'intéressait à votre général.

Le souffle coupé, Caroline considérait Chékina avec ahurissement. Comment la jeune fille avait-elle deviné que le tambour était à la vérité la femme du général de Salanches ? Ou tout au moins, une femme, pensa-t-elle après une seconde de réflexion.

Mais la petite reprenait :

— Oh ! non, vous savez, je n'ai pas été longue à deviner que vous aimiez Mme la comtesse. C'est forcé, elle sent si bon, elle est si bien habillée.

— Que j'aimais qui ?

Caroline, en même temps, avait compris. Compris que Chékina n'avait rien deviné, qu'elle croyait seulement le petit tambour amoureux de sa maîtresse et, de ce fait, jaloux de son général. Amusée malgré son désarroi, elle regarda Chékina et fut surprise de l'extrême chagrin qui se lisait sur son visage.

— Et cela t’a fait de la peine de croire que j’aimais la comtesse ? demanda-t-elle.

Chékina baissa la tête. Dans sa robe noire, avec sa petite taille étranglée, son corsage rond, son petit bonnet gaufré, mi-paysan mi-soubrette, ses longs cils noirs, sa peau de pêche, son tendre cou d’enfant, elle était émouvante à souhait. Caroline, sans réfléchir que, naturel venant d’une jeune femme, ce geste était audacieux venant d’un tambour, attira Chékina à elle.

— Pauvre chérie, murmura-t-elle, tu étais jalouse de la comtesse.

Le corps de Chékina était chaud et tremblant comme celui des agneaux que Caroline et son frère Henri, au printemps, allaient attraper dans les champs pour les caresser. La tête toujours baissée, elle prononça, tout bas :

— Non, je n’étais pas jalouse. La comtesse di Monteleone est une trop grande dame, un tambour, elle ne le regarde même pas. Je savais bien qu’elle n’aurait d’attention que pour le général. Mais je me disais que vous auriez de la peine et c’est ça qui m’en faisait aussi.

Caroline, enfin sensible au sens que pouvait prendre son embrassement, dégagea son étreinte et recula d’un pas. Alors seulement Chékina releva sa fine tête. Un éclair plus violent illumina la pièce, élargissant encore les yeux de la jeune fille qui murmura :

— Le mal d’amour est un mal terrible. Je fais des prières pour que vous arriviez à oublier la comtesse. Vous ne la connaissez que depuis hier. Si vous y mettez du vôtre, vous pouvez encore guérir.

Caroline fut irritée par ce conseil. Elle savait bien que Chékina l’engageait à oublier Clélia mais, par une sorte de confusion superstitieuse, elle se demanda si, par la voix de cette enfant, la fatalité ne s’engageait pas à s’incliner devant la passade de Gaston.

— Et qui te dit que je veux m’incliner ! s’écria-t-elle avec colère.

Chékina hocha la tête :

— Vous n’avez aucune chance, dit-elle simplement.

Elle hésita puis, avec un plaisir évident que sa jalousie expliquait, elle reprit, en détachant les syllabes, comme si elle avait peur de ne pas être comprise :

— Je sors du boudoir, je viens de les voir.

— Et qu’est-ce que tu as vu ? demanda Caroline d’une voix sourde.

— Je vais vous faire du chagrin si je parle, protesta Chékina, croyez-moi. Pourtant, d’elle-même, elle entraînait déjà dans les détails.

— Ils étaient sur la chaise longue. Et ils n'étaient pas chacun à un bout, je vous prie de me croire ; si on les avait attachés, ils n'auraient pas été serrés de plus près. Et votre général, en lui tenant les mains, lui disait : « Clélia, Clélia chérie ! auprès de moi, il ne faut pas avoir peur de l'orage ! »

— Clélia ! Clélia chérie ! Tu es sûre qu'il a dit « Chérie » ? tu jures ?

Chékina ne daigna même pas jurer. Elle eut un mouvement d'impatience puis laissa tomber :

— Et alors madame m'a chassée. Elle m'a défendu de revenir dans le boudoir, sauf si elle me sonnait.

La jeune fille s'arrêta devant les ravages que ses révélations produisaient sur le visage du petit tambour. D'un mouvement elle fut auprès de lui. Elle ouvrit les mains comme pour le prendre à son tour dans ses bras. Puis, effrayée de sa hardiesse, elle resta immobile, les mains toujours offertes, comme quelqu'un qui porte ses paumes à la chaleur d'un feu.

— Oh ! geignit gravement Caroline. Oh ! lala !

Elle cherchait sa respiration. Elle ressentait tout à coup la touffeur de cette soirée. Tournant le dos à Chékina, elle fit quelques pas vers la fenêtre. Alors la voix de la jeune fille lui parvint :

— C'est votre faute aussi. Un général, c'est fait pour une comtesse. Et un petit tambour...

Un bref silence. Toute pudeur vaincue, Chékina acheva d'une voix étranglée :

— Un petit tambour, c'est fait pour une petite servante.

Caroline fit volte-face. Elle n'eut pas le temps de répondre à son amoureuse qui, en même temps qu'elle, avait tourné la tête vers la porte. Celle-ci s'était ouverte et Gaston apparaissait le sourire aux lèvres.

— Je n'ai pas été trop long ? Oh ! tu as l'air éreintée. Tu as la figure en sueur. Tu devrais te coucher.

Il souriait toujours.

— Te voilà, dit Caroline, tout bas.

Son sourire était maintenant nuancé d'inquiétude. Il fit un pas vers elle pour la prendre dans ses bras. Quant à Chékina, elle avait disparu silencieusement comme font les petits chats.

— Tout marche à merveille, reprit Gaston. La comtesse jetterait sa famille dehors plutôt que de se séparer de nous. Dans cinq heures ou six, les renforts seront là. Et puis cet orage va se décider à arroser les triomphateurs

de Côte. Ils rentreront chez eux. Il n'y a plus de visite domiciliaire à craindre. Demain, la vie reprendra comme avant.

Lentement, Caroline revenait à la vie. Quand elle était malheureuse, elle se sentait pesante, énorme. Les paroles rassurantes de Gaston, sa présence, la rapidité de son retour l'avaient essorée comme un linge mouillé. Elle redevenait nette, légère.

— Tu es là ! répéta-t-elle sur un tout autre ton, avec une tendresse joyeuse.

Elle prit la main de Gaston, la porta à ses lèvres et la tint ensuite contre sa bouche. C'était merveilleux d'avoir retrouvé en quelques instants une totale confiance. La main pourtant s'agita, se libéra. Gaston se racla la gorge.

En série, de nouveaux éclairs pavoisèrent la pièce.

— Tu sais ce qu'on va faire ? demanda Caroline. On va éteindre la bougie, se coucher sur le lit. L'orage éclairera les glaces autour de nous. On sera là tous les deux au milieu des éclairs. C'est une merveille, un orage dans les bras de Gaston... Nous ne pourrions jamais oublier cette nuit.

— Eh bien ! dit Gaston, voilà.

Il s'interrompt. Il avait l'air ennuyé. Un sourire de commande apparut difficilement sur ses lèvres.

— Tu me raconteras tout ça demain, dit Caroline. Pour le moment, tu es à moi.

— C'est que... Précisément, je suis revenu pour te rassurer et puis pour te dire que la comtesse était un peu nerveuse.

— Laisse-la faire, mon chéri. C'est très bon pour elle. Ça lui donnera un peu plus de piquant.

— Tu ne me comprends pas, elle est vraiment nerveuse. C'est compréhensible, après tout. Comme un fait exprès, tout est rassemblé pour la bouleverser, la malheureuse. Cet orage, cette canonnade..., les cris qui montent de la rue. Mets-toi à sa place, elle abrite deux proscrits, elle risque sa vie.

Caroline s'appuya à la poignée de la fenêtre.

— Allez ! va, achève. Je ne sais pas où tu veux en venir, mais je sais que tu veux en venir à quelque chose qui va me faire mal. Décide-toi, c'est fatigant d'attendre.

Gaston lui capta les bras avec l'indignation d'un honnête homme injustement traité.

— Ah ! si tu en fais un drame, maintenant ! Je croyais qu'il était bien entendu que, pour nous maintenir ici, je devais faire quelques sacrifices et toi aussi. Sois raisonnable ! Nous devons notre vie à quelques mots gentils que je lui ai débités et qu'elle mérite, la pauvre, par son dévouement. Je ne vois pas ce qu'il y a d'effrayant à ce que j'aie à tenir compagnie à cette petite comtesse qui a peur de tout et qui, au vrai, a des raisons d'avoir peur.

— Tu vas lui tenir compagnie ? Où ? Quand ?

— Où ? Quand ? Je t'assure que tu deviens folle, Caroline. Pas sur le lac, et pas dans trois semaines. Tout de suite, cette nuit, dans son boudoir. Je comprends qu'une jeune femme, qui est parfaitement ignorante de l'existence, qui n'a jamais rien vu, se sente incapable de dormir par une nuit pareille. Nous lui causons assez d'ennuis pour que je lui rende le petit service de la distraire et de la rassurer.

Les injures, les exclamations, les arguments se pressaient sur les lèvres de Caroline au point qu'elle en demeura muette.

— Si je refuse, hein ? Qu'elle se ravise, hein ? Qu'elle nous mette dehors ? Essaie d'imaginer ça.

— Je l'imagine, dit Caroline d'une voix rauque. Ça me fait très peur. Horriblement peur. Je vois les mains ensanglantées de tous ces hommes dans la rue...

Elle leva les yeux sur lui.

— Et c'est là-dessus que tu comptes. Tu spéculer sur ma peur. Tu voudrais que j'accepte tout parce que j'ai peur. Tu voudrais que les gens crient encore plus fort, qu'on nous montre des têtes coupées au bout d'une pique. Tu voudrais que j'enfonce ma tête dans l'oreiller et que je te dise : « Fais n'importe quoi, mais sauve-nous. » Seulement, j'ai beau avoir peur, je raisonne encore un petit peu. Clélia ne nous jettera pas dehors maintenant. Elle attendra demain matin. Dans cinq heures, tu l'as dit toi-même, les Français entreront à Côme. Alors ?

Gaston prit le plafond à témoin de l'absurdité de sa femme.

— Dans cinq heures ! J'ai dit cinq heures comme j'en aurais dit quinze. La vérité, c'est que notre vie est à la merci d'une imprudence... Cet orage, par exemple, aura peut-être l'avantage de calmer les insurgés, mais il risque de défoncer les routes et de retarder l'arrivée de nos renforts. Nous sommes en plein imprévu. Nous n'avons pas le droit d'être légers. Je me sens des devoirs envers toi, Caro, dont le premier est d'assurer ta sécurité. Et toi, tu

n'as pas le droit de négliger ta vie, tu as des devoirs envers ce fils que je ne connais pas.

Elle aurait voulu lui cracher le mépris à la figure. Le petit Anne, dont il avait douté être le père, jusqu'à ce que la miniature de Collins l'obligeât à s'incliner, cet enfant dont il ne parlait jamais, auquel elle était obligée de penser seule et en silence, voici qu'il l'invoquait lâchement pour excuser son désir infidèle.

Il lui laissa le temps de répondre puis, croyant la partie gagnée :

— Tiens, je t'envie, toi tu vas dormir tranquille pendant qu'il me faudra déployer les charmes de ma conversation auprès d'une femme qui s'ennuie et qui a peur.

— De ta conversation seulement ? demanda Caroline doucement.

Elle ajouta :

— Sois donc franc, tu l'as déjà prise dans tes bras.

— Allons donc !

Caroline avait envie de pleurer. S'il avait répondu : « Oui, parce que je n'ai pas pu faire autrement », tout eût été sauvé. Au lieu de cela, il mentait.

— Tu l'as prise dans tes bras et tu l'as appelée « ma chérie ».

— Il prit l'air méchant :

— Tu vas écouter aux portes ?

Elle lui tourna le dos et alla pianoter aux vitres de la fenêtre. Il s'approcha d'elle. Elle sentit sa poitrine contre son épaule.

— Caroline, murmura-t-il, je ne te reconnais plus. Tu étais plus maligne tout à l'heure. Tu me laissais roucouler et lui prendre la main. Nous nous faisions des signes comme deux compères...

— Parce que je croyais que nous étions de mèche. Tes Manœuvres étaient si éhontées que... la seule explication était qu'il s'agissait d'un jeu...

— Et qui te dit le contraire ? À la vérité, ce n'est même pas un jeu, c'est une corvée.

Elle se retourna :

— Tu as bien dit une corvée ? Ça t'ennuie de retourner auprès d'elle ?

Légèrement inquiet, il fit oui de la tête.

— Fort bien, déclara Caroline, laisse-moi faire.

Déjà, elle se dirigeait vers la porte du boudoir. Il la retint par le bras :

— Où vas-tu ?

— Lui parler, l'apaiser. Bref, faire en sorte que tu sois dispensé de ta corvée, tu es content ?

Elle avait si vite dégagé son bras, si vite ouvert la porte que, l'ayant refermée avant que Gaston ait pu dire un mot, elle se retrouva dans le boudoir, la première étonnée, incapable de trouver un mot pour excuser la brusquerie de son irruption, battant des paupières devant la lueur du chandelier qui, posé à côté de la chaise longue, éclairait Clélia étendue et alanguie.

Celle-ci haussa la tête et regarda au-dessus des petites flammes.

— C'est vous !

Le ton de cette exclamation signifiait : « Ce n'est que vous. »

— Oui, madame, répondit Caroline. Le général... s'apprête à venir vous retrouver. Et moi, en attendant, je vous tiendrai compagnie, si vous le permettez.

Le flambeau éclaira l'exquis sourire de Clélia.

— Mais bien sûr que je le permets. Asseyez-vous là, jeune guerrier.

De la main, elle avait désigné l'extrémité de la chaise longue. Caroline s'assit sagement. Elle avait retrouvé ses esprits et jetait des regards furtifs vers la porte, craignant que celle-ci ne s'ouvrît pour livrer passage à Gaston. La porte restait bien tranquille. Redoutant une querelle de femmes, il avait certainement eu la lâcheté de s'asseoir prudemment sur le lit et d'en attendre les résultats.

Il sembla à Caroline que Clélia lui avait dit quelque chose. Il fallait lui répondre. Il fallait surtout trouver un moyen de la persuader de passer sa nuit seule. Elle hésita, le plus simple n'était-il pas d'avouer paisiblement qui elle était ? Pour s'en abstenir, elle se donna comme raison le respect de la parole donnée, le refus de saper traîtreusement la situation de son mari. Au fond, elle redoutait vraiment qu'un caprice de Clélia les jetât dehors. Il y avait aussi une autre hypothèse que Clélia, très éprise, n'en fît qu'à sa tête malgré cette révélation et infligeât à Caroline une humiliation publique.

— Je suis heureuse... heureux, d'être seul avec vous, madame, récita Caroline.

Elle ne savait où elle allait. Elle n'avait pas le moindre plan. Elle parlait au petit bonheur, pour meubler le silence. Elle enchaîna des phrases banales. Les réponses de Clélia lui parurent aimables quoique également banales. Elle les écoutait à peine. Elle ne sursauta qu'en entendant :

— Est-ce que le général vous a dit qu'il allait me tenir compagnie cette nuit ? C'est que je ne suis pas courageuse comme un tambour, moi. Ce ne sont pas les cris de tous ces gens et le fracas de cet orage qui l'empêcheront de dormir, lui.

À l'image de la nuit solitaire et étouffante qui l'attendait, si Gaston emportait la partie, Caroline perdit le souffle et répondit d'une voix rauque :

— Je ne fermerai pas l'œil.

— Tiens, tiens, dit doucement Clélia, et pourquoi ça ?

Caroline avait envie de la mordre, envie de mordre Gaston, envie de ne plus exister.

— Hum ! fit Clélia, j'ai l'impression que ce petit tambour n'est pas content du tout. Peut-on savoir ce qui se passe dans cette tête-là ?

Tout en parlant, elle avait caressé les tresses blondes de Caroline qui, involontairement, avait eu un brusque recul de la tête.

— Et ombrageux comme un cheval de sang avec cela. Contre qui êtes-vous fâché ? Contre votre général ? Contre moi ?

Caroline regardait par terre, d'un air buté. Les deux doigts de Clélia vinrent lui cueillir le menton pour l'obliger à lever le nez.

— J'ai peut-être deviné, fit Clélia. C'est contre le général et contre moi que vous êtes fâchée. Répondez. Dites-moi oui ou non. Si vous vous taisez, c'est que j'ai raison. Mais alors, que faut-il que je croie ?

Caroline l'observa. Le visage de Clélia était celui d'une jeune femme myope, enchantée d'être disputée, embellie par le désir qu'on avait d'elle et amusée que l'un de ses soupirants fût un agnelet. « Il n'y a pas de doute, pensa Caroline, elle commet la même erreur que Chékina. Peut-être même se sont-elles parlé toutes les deux. Mais quel rôle dois-je jouer là-dedans ? Puis-je tempêter au nom de ma passion ? Puis-je exiger qu'elle se passe de Gaston ? Ce sont de ces choses qu'un homme obtient, mais, attifée en tambour, je n'ai pas l'air d'avoir dix-sept ans. Et puis gagnerais-je la partie que Clélia ne sacrifierait pas Gaston au sourire de gratitude d'un tambour. Il faudrait que le petit tambour payât de sa personne, et payât bien, car, ivre de poudre, de peur, de vins rares et d'attentions masculines, la petite comtesse sera difficile à satisfaire. Or je n'ai rien de ce qu'il faut pour ça », conclut Caroline.

— Quel âge avez-vous ? demandait Clélia.

Imitant la précision de Chékina, Caroline répondit :

— Dix-sept ans et demi.

— Avez-vous..., je veux dire, avez-vous déjà aimé ?

Le temps de se trouver la réponse qui pût le mieux plaire à Clélia et Caroline affirma :

— C'est la première fois, madame.

Elle avait tout prévu, sauf la brusquerie de la jeune femme qui, sans ambages, l'attira à elle ; sa bouche était contre son oreille, son haleine frôlait sa joue.

— Alors, on aime, petit Chérubin, et on est malheureux ? Et on est si timide qu'on n'ose pas répondre...

Clélia, après un temps de silence, poursuivit :

— Qu'on n'ose répondre ni d'un mot... ni d'un geste. Cher petit tambour qui n'a pas appris encore les recettes des hommes et qui ne sait pas profiter d'une occasion.

Tendrement, la main de Clélia parcourait le cou de Caroline, ne s'arrêtant que pour des étapes brûlantes.

Celle-ci était bien ennuyée. En tant que femme, elle évaluait parfaitement l'état où se trouvait Clélia. Au temps d'une journée épuisante où la peur et la volupté avaient été sous-entendues à chaque instant, la petite comtesse, les nerfs rompus autant par la capture du portier et la bruyante visite domiciliaire que par les assiduités de Gaston, appartenait très exactement à qui voulait la prendre. Elle pantelait ; elle mourait d'envie de s'abandonner.

Caroline fut sensible à la drôlerie de la situation. Elle imagina une suite à l'histoire : elle soufflait le chandelier, elle étreignait Clélia, elle employait toute sa science à lui donner le plaisir qu'elle attendait. Puis Gaston frapperait à la porte et, d'une voix enrouée, Clélia l'inviterait à aller dormir. Que se passerait-il ensuite ? Cette double victoire qui excitait Caroline au plus haut degré pouvait-elle être durable ? Quelle limite la pudeur de Clélia marquerait-elle ?

Une douce chaleur la fit frissonner. Clélia venait de l'embrasser sous l'oreille. Caroline se souleva, souffla le chandelier et s'écroula sur sa rivale.

— Oh ! c'est très mal, c'est très mal, répétait Clélia sur un ton de mélodie.

Mélodie hypocrite qui démentait l'abandon de ses gestes. Quand, du bout des doigts, elle faisait mine d'écarter la bouche de Caroline, le reste de son corps se livrait. Celle-ci, effrayée, retrouvait les sensations qu'elle avait connues avec Iñes, et s'apercevait que son goût pour Iñes datait d'une

époque où elle ignorait les hommes. Maintenant, il lui fallait de l'énergie, du muscle, une peau dure et celle de Clélia la dégoûtait par sa douceur.

Dans son vertige, la petite comtesse, sous Caroline, s'ouvrait comme un fruit. Dans un fouillis de mousseline épanouie, les mains de Caroline rencontraient le satin d'une cuisse nue, d'un sein à demi libéré, d'une épaule frissonnante et tantôt elle se sentait gagnée par le vertige de sa compagne, tantôt elle s'étonnait que les hommes ne fussent pas écœurés par l'abandon féminin. « Dire qu'il m'arrive d'être ça ! pensait-elle. Ce corps consentant, pâmé, gonflé d'une béatitude d'esclave, avec ses ridicules simulacres de fuite ou de défense, ses audaces scandaleuses ou sa honteuse facilité, eh bien ! c'est moi quand je me donne. »

De rage, elle mordit l'épaule de Clélia. Et Clélia poussa un geignement satisfait.

La porte était entrouverte. De « Babylone » parvenait une clarté indécise sur laquelle se découpait la haute silhouette de Gaston immobile.

Il y eut un moment de total silence. « Elle hésite », pensa Caroline. Puis Clélia la repoussa avec force. Dans le noir, elle se rajustait précipitamment. De ses petits pieds trépignants, elle obligeait Caroline à gagner l'extrémité de la chaise longue.

— Ah ! c'est vous, général ! dit-elle d'une voix essoufflée. Entrez donc... Je vous attendais en causant avec cet enfant.

Elle reprit souffle et, comme Gaston s'approchait, elle ajouta avec aisance :

— J'ai éteint le flambeau. Figurez-vous que ce feu d'artifice, ces éclairs, m'ont vraiment blessé la vue. Il faut que je la repose.

— Oh ! prononça Gaston d'une voix mondaine, voilà qui est vraiment navrant.

Pressée de régler la situation, Clélia l'avait déjà interrompu :

— Il faudra le surveiller, votre petit tambour, général. Il m'a avoué qu'il avait des peines de cœur. Quand vous êtes arrivé, j'allais lui expliquer qu'il était très jeune pour qu'on prenne son chagrin en considération, qu'il fallait laisser les passions dévorantes aux grandes personnes.

Gaston, dont l'œil cherchait à s'habituer à l'obscurité, n'avait fait que quelques pas dans la pièce. Il se tenait encore à l'extrémité du boudoir. Caroline marcha sur lui.

— Souhaite-lui bonne nuit et viens, dit-elle très bas.

Cette phrase était son seul espoir. Elle était brisée. Aux fatigues et aux angoisses de la journée venait s'ajouter le poids des moments troubles qu'elle avait connus auprès de Clélia. Elle n'avait plus de ressort. Elle avait envie de se laisser tomber par terre. Pendant les quelques instants qui avaient suivi l'interruption de Gaston, elle s'était demandé avec une froide lucidité lequel des deux la comtesse allait choisir. Elle n'avait pas été étonnée que la jeune femme ait méprisé le plus masculin de ses deux soupirants, le plus impérieux, le plus dominateur ; c'était dans l'ordre du règne féminin.

— Non, coupa Gaston, laisse-moi.

Elle insista encore, très bas :

— Elle ne songe pas à nous chasser. Dis-lui trois mots aimables et viens.

Gaston, exaspéré, eut du mal à contenir sa voix.

— J'en ai assez, fit-il sourdement. Une femme qui s'est conduite comme tu t'es conduite autrefois a peu de droits sur son mari. Rentre dans ta chambre et tiens-toi tranquille.

Suppliante, Caroline chuchota :

— Je te dis que ça n'est pas nécessaire.

— J'en ai envie, va-t'en.

D'une voix mourante – d'une voix de myope dans le brouillard – Clélia implora :

— Général ! Venez, général !...

Caroline n'eut pas le temps de prononcer un mot. Poussée par l'épaule, elle se retrouva dans la chambre et doucement la porte du boudoir se ferma derrière elle.

Gênée par la lumière de la pièce, elle avança en trébuchant. Son regard rencontra le beau lit pourpre. Elle s'y laissa tomber tout d'une pièce et, les yeux fermés, roulée en boule, elle attendit les larmes. Mais de même que l'orage avait été stérile, son chagrin restait aride. Il la desséchait, comme un vent de sable. Elle étouffait, les bronches brûlées.

Entre elle et Gaston, c'était fini. Leur mariage avait été une erreur. Il n'avait rien comblé du terrible fossé qui les séparait, au contraire. À une Caroline que les lois et les conventions avaient fait sienne, Gaston pardonnait encore moins facilement le passé que s'ils étaient restés indépendants l'un de l'autre. Il venait de la prononcer, cette phrase qui prouvait à Caroline que son bonheur était impossible ; cette phrase qui prouvait l'inutilité de son pauvre effort pour se vouer à la fidélité avec un

entraîn déchirant, pour être plus sage que la plus innocente des épouses. Au bout de chacun de ses élans, au fond de chacun de ses abandons, au plus profond de sa tendresse pour Gaston, elle l'attendrait toujours, prête à mordre, la phrase terrible, la phrase apparemment vraie – mais follement injuste : « Une femme qui s'est conduite comme tu t'es conduite autrefois a peu de droits sur son mari. »

Silencieusement, Caroline s'adressait à Gaston : « Je n'ai pas mérité ça. Aucun homme n'a été plus aimé que tu ne l'as été par moi. » À mesure que les idées lui revenaient, la colère montait en elle. « Et même aurais-je bien peu de droits que tu n'as pas, toi, celui de te conduire comme ça au moment où toute une ville veut notre mort, où je suis seule, où je n'ai que toi. Et même aurais-je bien peu de droits que tu pourrais conserver quelques égards. Je ne t'ai jamais défendu de me tromper. Je désire seulement ne pas le savoir. Je comprends ce goût qu'ont des hommes de conquérir, de collectionner les succès, de s'affirmer à leurs propres yeux par le nombre et la qualité de leurs triomphes, d'éperonner leur désir par la nouveauté. N'empêche, même une femme qui n'aimerait pas son mari, qui ne le désirerait pas, ne pourrait supporter qu'il possède une autre femme à quelques pas d'elle. Faire ça, c'est pis que tout, c'est avilir sa propre femme, c'est déprécier son propre bien. Elle n'est honorable que dans la mesure où son mari l'honore. »

Ses lèvres remuèrent silencieusement. « Gaston, je fais naufrage. Gaston, au secours. Gaston, je te hais. » Les parois de glace lui renvoyaient son image. Une de ses tresses s'était dénouée et se répandait sur son épaule. Ses yeux étaient immenses et fixes. « J'ai l'air d'une folle, pensa-t-elle. Ma figure ferait peur. »

Il ne fallait pas que Gaston la vît si jamais il revenait. Il ne fallait pas qu'il la vît laide, qu'il pût mesurer les ravages de l'insulte qu'il venait de lui faire. Il fallait se sauver, s'enfuir. S'enfuir n'importe où, cela n'avait plus d'importance. Que les insurgés l'attrapent, l'égorgent, eh bien ! tant mieux ! Avec la volupté du désespoir, elle imagina l'épouvante de Gaston quand il ne la reverrait plus. Joyeusement, elle vit avec une délirante précision, elle distingua le visage qu'il aurait en apprenant qu'elle était morte, et morte par sa faute. Il penserait à elle avec des remords implacables, gonflé par une tendresse qui n'aurait plus d'objet.

Un premier point était acquis, elle allait partir. L'opération était facile. Elle gagnerait le palier par le réduit de Chékina. Elle éviterait la grand-porte

du vestibule, impossible à ouvrir, et se glisserait dans la cour qui communiquait par une grille avec une ruelle latérale. Elle s'imagina dans la ruelle. Elle courrait. Chaque pas la soulagerait qui la rapprocherait de la catastrophe finale, mais l'éloignerait du couple terrible en train de s'aimer dans le boudoir.

Elle s'assit sur son séant. Les miroirs, dociles, lui renvoyèrent les phases de son mouvement. Fascinée, elle contemplait cet écrin poli dont chaque facette la reflétait, dans les remous d'une douce lumière rougeoyante. Elle se souvint. Comme hallucinée, elle retrouva au-dessus d'elle le tableau que la veille, dans les bras de Gaston, elle avait offert aux glaces complaisantes. Elle revit la taille sanglée, les reins, les puissantes épaules crispées de Gaston, et ce qu'elle apercevait alors d'elle, ses petits genoux ouverts, ses épaules que des doigts volontaires pétrissaient emmêlés dans la masse blonde de ses cheveux et de sa propre main, fragile et blanche, rivée à la hanche de son mari.

Brutalement, ce fut dans une vague de cheveux noirs et brillants que la main de Gaston s'engagea ; aux genoux, aux hanches, aux épaules, la peau de sa compagne s'était foncée et dorée. Leur étreinte se poursuivait, précise à souhait dans sa volupté forcenée.

Caroline était debout, le visage dans les mains. Jusque-là, c'était d'un fait abstrait qu'elle avait souffert. Le miroir venait de lui restituer une réalité implacable qui donnait une forme, une odeur de chair aux événements du boudoir. Une femme faisait les mêmes gestes qu'elle la veille. Qu'elle prêtât l'oreille, et Caroline entendrait son gémissement de gratitude. Oh ! oui, il fallait fuir ! Mais pas pour se faire tuer, ce serait trop bête ! Elle en serait trop fière, la petite niaise qui était en train d'échanger du plaisir avec Gaston. Caroline fuirait mais pour chercher le sien, de plaisir.

Puisque Gaston la traitait en femme facile, elle se conduirait comme une femme facile. Au moins, il l'aurait trahie pour quelque chose ! Ah ! elle n'avait pas de droits sur lui ! Donc, elle n'avait plus de devoirs. Il se prodiguait ailleurs, il la frustrait pour offrir ses hommages à une autre femme ? Elle offrirait ses faveurs à un autre homme ! Dans cette ville en folie elle le chercherait patiemment, suffisamment beau et désirable pour bien se venger sous sa poitrine, pour se venger délicieusement.

Sa respiration était rapide mais ce n'était plus le découragement qui l'oppressait. Elle avait hâte d'agir. Ses muscles, ramassés, demandaient à se détendre. Elle brûlait de commettre l'irréparable. Elle était transportée par

le goût du désastre, d'attraction de la ruine, le besoin de tout casser de ses propres mains. Allumé par trop de troubles, son corps ne retenait qu'une promesse : celle d'être assouvi pleinement, toutes barrières rompues, tous devoirs balayés, dans l'emportement goulu d'un désir charnel sans contrainte.

Déjà, elle courait vers la porte ; non plus celle du boudoir mais celle de la chambre de Chékina. Elle la poussa et buta dans l'obscurité.

— *Chi e ?* demanda une petite voix effarée.

— C'est moi, répondit hâtivement Caroline, qui ajouta non sans amertume : moi, le petit tambour.

De lui-même, son projet s'était précisé. Elle fuyait un lieu où l'on était en train de la bafouer. Elle fuyait pour affirmer ses droits, vers une vengeance nécessaire, vers l'homme, l'homme encore inconnu qui deviendrait l'outil de sa colère, grâce auquel elle ferait payer à Gaston la loi du talion. Seulement, pour réussir, il ne fallait pas être reconnu, il fallait se glisser dans les mailles de cette ville en alerte.

— Chékina, dit-elle, prête-moi une de tes robes.

Avec une coquetterie égoïste, elle ajouta :

— La belle.

Le réduit était toujours obscur. Caroline entendait la respiration de Chékina.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-elle.

Une étincelle jaillit. La jeune fille battait le briquet. Bientôt sur la chandelle surgie de la nuit, une petite flamme fusa. Elle éclaira les grands yeux anxieux de Chékina. D'une main, elle tenait contre ses épaules nues le bord d'un gros drap de chanvre, de l'autre elle tâchait d'attraper, étalé sur le bout du lit, un grand schall noir.

— Tu ne veux pas me la donner, ta robe, Chékina ? N'aie pas peur, je te la rendrai, tu sais.

Chékina affirma, dans un chuchotement désespéré :

— Tout ce que j'ai est à vous.

Puis, avec inquiétude :

— Mais qu'est-ce que vous voulez en faire ?

— La mettre, parbleu.

Chékina s'efforçait toujours d'attraper son fichu au bout de son lit. La réponse de Caroline la paralysa. Elle se figea dans son geste, son joli bras

un peu grêle tendu et, malgré ses soins, la nudité de ses épaules et de sa gorge trahie par les plis du drap. Elle balbutiait :

— Vous ne voulez tout de même pas vous habiller en femme ?

— Figure-toi que si !

Caroline, tout en parlant, avait saisi le fichu et l'avait jeté sur les épaules de la jeune fille qui ne bougea pas pour autant.

— Dessale-toi un peu, ordonna Caroline de son ton le plus tambour. Donne-la-moi, cette robe, et au trot.

Plus l'idée d'un tambour allant se promener dans sa robe cheminait dans l'esprit de Chékina, plus la jeune fille paraissait stupide. Encore que Caroline fût pressée d'en finir, elle n'était pas sans s'amuser de la situation. « Mieux que tambour, pensa-t-elle, me voilà promue housse. » En même temps, elle avait arraché les draps des doigts crispés de Chékina dans l'intention de l'enrouler rapidement dans le grand fichu et de lui permettre de circuler dans la pièce. Comment Chékina interpréta-t-elle cet assaut brutal ? Elle se rejeta en arrière. Elle ferma les yeux. Pudiquement, elle protégeait de ses mains sa gorge et son ventre. Seul, son visage abandonné impliquait qu'en dépit des sursauts de sa pudeur elle consentait au traitement dont elle se croyait menacée.

Elle rouvrit des yeux étonnés, presque réprobateurs, en sentant qu'au lieu de profiter de sa faiblesse pour la précipiter dans les abîmes inconnus qu'elle redoutait et attendait, on l'enveloppait soigneusement dans le grand fichu qui lui descendait jusqu'aux cuisses. Cela fait, Caroline l'attira hors du lit.

— Voilà ta pudeur garée, ma belle enfant, goguenarda Caroline. Ne fais plus de manières et donne-moi la robe... Ou alors, dis-moi non carrément.

Pieds nus, la « belle enfant » courait vers le coffre de bois. Elle l'ouvrit, les lourds plis du fichu révélant d'abord une hanche, puis un sein. Elle rectifia précipitamment la chute de l'étoffe. Il était sensible qu'elle ne jugeait pas sa pudeur aussi suave que le tambour le lui avait affirmé et qu'elle était tout bonnement au supplice. « Voilà bien les jeunes personnes, pensait Caroline, si j'avais été un vrai tambour, et que j'eusse exploité la situation après lui avoir arraché ses draps, elle serait en train de subir les derniers outrages avec délice, alors qu'elle se juge sévèrement parce que, pour me rendre un service, elle me laisse entrevoir un peu de son épiderme. »

Attendrie tout de même, elle observa :

— Ne t'en fais pas, Chékina, je ne regarde pas.

Elle fut sur le point de lui révéler son sexe. Puis, se demandant si cette nouvelle ne déconcerterait pas trop cruellement la passion de cette fille neuve et naïve, elle se tint coite : il ne s'agissait pas de provoquer une bonne crise de nerfs chez la petite au risque de perdre tout espoir de robe et d'attirer la maisonnée dans la chambre, y compris un Gaston et une Clélia qu'elle imagina demi-nus, image qui lui fit serrer les dents et trembler les lèvres. De nouveau, elle n'eut plus qu'une pensée : fuir le plancher de cette maison.

— Tu comprends, expliqua-t-elle à Chékina, j'ai besoin de m'en aller, il le faut.

Celle-ci se redressa. La révélation de Caroline l'avait terrifiée. Dans son effroi, elle ne se souciait plus du tout de ce que son corps pouvait révéler.

— Sortir dans les rues ! Ils vous prendront ! Ils vous prendront et ils vous tueront !

— En uniforme de grenadier français, oui, mais pas en demoiselle. C'est pour ça que je me déguise. Tu vas te dépêcher, oui ?

La jeune fille tendit les mains vers elle. Le fichu glissa. Découverts, ses seins nus pointèrent, encore durcis par un frisson. Rouge, décoiffée, farouche, elle jetait à Caroline un regard de supplication. « C'est à regretter de ne pas être un homme, pensa celle-ci. Mon Dieu, ça doit être bien amusant pour eux, d'attaquer, de séduire ou de réduire et qu'ils doivent bien jouir d'une vertueuse pureté quand elle leur fond dans les bras. »

— Ce n'est pas une nuit ordinaire, insistait Chékina avec des sanglots. Il y a une foule de gens dans les rues. Restez ! Il y a des bandes de mauvais diables qui ne rêvent que de sang ! Oh ! ne faites pas ça, restez ! Allez vous recoucher, je vous en supplie, pour l'amour de vous.

Plus que les paroles, ce fut le ton qui atteignit Caroline. L'angoisse de Chékina rejoignait une part d'elle-même qui, muette jusque-là, se mit à protester contre la folie de cette fuite, à proposer des compromis, à dépeindre sous des couleurs horribles les ruelles nocturnes de Côme en fête, à invoquer la raison et à rappeler que, dans certains cas, il y avait plus de mérite à fermer les yeux qu'à s'entêter contre soi-même.

Caroline imagina un instant qu'elle renonçait, qu'elle rentrait dans sa chambre ; ce qu'elle prévit lui fut insupportable. Elle ne put surmonter la sensation de solitude sans recours qui l'assaillirait dès qu'elle se retrouverait couchée dans le grand lit toute seule, tandis qu'au-delà d'une

cloison Gaston comblerait une autre femme, lui arracherait de ces plaintes avides qui traversent les murs.

— Ma décision est prise, dit-elle très bas.

Déjà, Chékina avait renoncé à la persuader. Sans doute estimait-elle à peu de chose son pouvoir sur l'héroïque tambour. Elle n'avait même pas attendu la réponse de celui-ci pour replonger dans le coffre.

Assurée de sa docilité, Caroline s'assit sur l'extrémité du lit et commença de retirer ses guêtres. Encore inhabituée aux pièges des vêtements masculins, elle dut employer toute son attention pour se dévêtir des buffleteries, de la cravate, des guêtres traîtresses, de sorte qu'elle en vint, sinon à négliger la présence de Chékina, du moins à oublier tout simplement qu'aux yeux de celle-ci elle était un jeune soldat. Elle se mit toute nue comme elle l'eût fait devant une femme de chambre.

— Tout est posé sur la chaise, prononça une petite voix.

Ce fut la réserve apeurée de cette voix qui rappela à Caroline qu'elle était un jeune mâle en bordée dans une chambrette probablement virginale. Elle sursauta et se tourna vers Chékina. Celle-ci était restée pudiquement face à sa malle, de sorte que l'insouciance de Caroline ne lui avait pas fait découvrir la vérité.

— Ma parole, te voilà transformée en statue de sel ! lança Caroline en enfilant la chemise de toile un peu rêche dont la rugueuse caresse lui rappela les étoffes dans lesquelles on l'habillait quand elle avait dix ans.

Tout en continuant de se travestir en petite Lombarde, Caroline poursuivait ses agaceries à l'encontre de Chékina, assurée que la malheureuse ne se retournerait pas pour un empire.

— En voilà des affûtiaux ! grommela-t-elle. Ah ! là là ! les filles, je vous plains de vous entortiller dans un fourbi pareil ! Tu ne réponds pas ? Tu es fâchée ? Tu as peur de tomber foudroyée parce que tu aurais un peu trop vu un gars de l'armée française ? Comment fais-tu pour être si prude dans un pays où à tous les coins de rue on rencontre de beaux garçons sculptés dans le marbre, et sans feuille de vigne encore !

Elle avait passé la blouse de mousseline transparente et noué la grosse jupe rayée en constatant avec plaisir qu'elle avait la taille à peu près aussi fine que la petite servante. Puis elle attacha les paniers de soie et se glissa dans le corselet.

— Chékina ! Je te jure que je suis parfaitement convenable. Aide-moi un peu à me lacer...

La jeune fille s'exécuta, révélant un petit visage tragique et docile. Avant de lacer le corselet, elle présenta silencieusement à Caroline deux mouchoirs soigneusement roulés en boule.

— Ah ! oui ? Et qu'est-ce que tu veux que je fasse de ça ?

En guise d'explication, Chékina jeta un regard significatif sur la poitrine du tambour – puis haussa les sourcils, surprise de la trouver ronde et gonflée à souhait.

— Tu vois, dit Caroline, je me suis débrouillé.

Elle n'ajouta pas que, pour y parvenir, elle n'avait eu d'autre mal que de se délivrer du bas qui, depuis la veille, lui sanglait douloureusement les seins et qu'elle était bien aise de les sentir enfin libres sous la fraîcheur de l'étoffe.

Pendant que Chékina lui laçait le gilet sur les reins, elle dénoua rapidement ses nattes et sa lourde queue à la hussarde. Une vague blonde déferla sur ses épaules. Elle la retroussa, demanda une faveur à Chékina et roula ses cheveux en un souple chignon.

— C'est à ne pas croire, murmura la petite, éberluée.

— Ça ne fait que commencer. Tu as bien de la poudre, du rouge ?

— Mme la comtesse le défend, et puis je suis trop jeune... Mais j'en ai quand même.

Les fards sortirent de la boîte à tisane où ils étaient cachés. Un nuage de poudre vint adoucir le visage et les épaules de Caroline qui, craignant d'avoir déployé trop d'adresse féminine dans le maniement de la houppette, réintégra son rôle de tambour en exigeant de Chékina qu'elle lui étende elle-même le rouge sur les lèvres.

Celle-ci frotta son doigt sur la pâte, l'approcha résolument des lèvres de Caroline, puis hésita. On aurait pu croire qu'elle avait peur de se brûler.

— Alors ? s'enquit le tambour.

Au contact des lèvres, les doigts eurent un dernier sursaut. Puis ils se mirent au travail. Ils tremblaient. La jeune fille sans doute confuse d'un trouble aussi évident, et pour détourner l'attention, observa avec un apparent détachement :

— C'est une chance que vous n'ayez pas de barbe.

— C'est une chance, admit Caroline.

Elle avait répondu en remuant les lèvres de telle façon qu'elles pressèrent le bout du doigt de Chékina. Courageusement, celle-ci continua d'entretenir la conversation :

— Et ça ne vous fait pas honte de vous habiller en femme ?

— Pourquoi ?

Ce pourquoi entraîna un nouveau demi-baiser sur les doigts de Chékina.

— Mais, répondait la petite servante d'une voix tremblante, les garçons sont toujours à se moquer de nos jupes.

Les lèvres fardées, Caroline s'était retournée vers le miroir. Tout en rectifiant un empatement inutile, elle répondit :

— Oui, mais les garçons sont bien contents quand...

Emportée par sa condition féminine, elle allait dire : « Quand nous daignons leur permettre d'y toucher, à nos jupes. » Elle corrigea :

— Quand les filles leur permettent d'y mettre la main, à leurs jupes. Je parierais que tu ne l'as jamais permis à personne, Chékina.

— Non.

Elle avait répondu avec netteté, sans fausse honte. Elle regardait Caroline dans les yeux. Visiblement, elle éprouvait en même temps un émerveillement de fillette devant un travestissement aussi bien réussi et de l'horreur au spectacle d'une métamorphose qui avait aboli son tambour au profit d'une silhouette si peu en rapport avec les feux dont elle brûlait.

— Tu m'aimais mieux en tambour ? s'enquit Caroline qui s'était assise pour enfiler des bas de fil rose et blanc en dissimulant de son mieux des jambes d'une rondeur et d'un poli par trop féminins.

Chékina répondit gravement :

— Ça me fait peur de vous voir comme ça.

Caroline s'était levée. Sous son regard, Chékina défaillit, serrant autour d'elle de toutes ses forces le malheureux fichu qui l'avait tant tourmentée par son incapacité à la voiler tout entière.

« J'aurai tout connu, pensa Caroline avec une fierté amusée. J'aurai donné des bals comme une princesse et couché dans la paille comme une gitane. J'aurai vu des hommes trembler de désir devant moi et, aujourd'hui, c'est une jeune fille. »

Elle s'aperçut qu'elle avait doucement pris Chékina par les épaules. Elle s'aperçut aussi que Chékina ne se détendait pas plus que tout à l'heure dans le lit. Elle devina qu'en l'enroulant dans un fichu, au lieu de la meurtrir comme elle s'y attendait, elle lui avait fait une offense. Elle se sentit encore assez tambour pour n'éprouver aucun scrupule à réparer cette offense dans la limite de ses moyens.

Elle attira le petit corps contre elle, détacha du fichu les doigts crispés, referma ses mains sur les deux épaules nues et fixa longtemps son regard sur celui de Chékina. Elle n'appuya ses lèvres que lorsque la jeune fille eut fermé les yeux.

— Oh ! ne partez pas, cria Chékina.

OceanofPDF.com

Les péripéties de la nuit

Sur le palier, Caroline avait failli crier en distinguant, sous la grande porte du boudoir, un rai d'une lumière très douce qui lui permit d'imaginer que Clélia et Gaston n'avaient conservé que l'éclat discret d'une bougie. Pourtant, elle ne s'arrêta pas. Elle se rua dans l'escalier.

La courte scène qui venait de se dérouler entre la petite servante et elle avait réussi à émousser son désespoir. Le rai de lumière suffit pour le renouveler. En outre, elle s'était prise à son jeu masculin ; elle ne redevint complètement elle-même, c'est-à-dire une jeune femme déchirée, qu'en s'apercevant que des babouches et une jupe ne permettaient pas de courir aussi librement qu'un uniforme de tambour. Tout en dévalant les marches, elle fut obligée de relever le bord de son cotillon. L'air bouffait et courait sous sa chemise. Elle retrouvait des impressions connues. Elle se sentit la plus féminine des femmes jusque dans la timidité qu'elle éprouva à la pensée de rencontrer un domestique et de devoir s'expliquer avec lui. Ses genoux tremblaient. Et, pourtant, elle aurait voulu courir plus vite encore pour s'éloigner du lieu où une autre pliait sous Gaston – et pour se venger.

Elle obliqua sous la voûte d'entrée. Un souffle chaud l'enveloppa quand elle déboucha dans la cour. Un rat ou une souris traversa devant elle la petite allée. Apeurée, elle serra les jambes et les enveloppa dans ses jupes ; puis reprit sa course, essoufflée, défaillant à chaque pas, en quête de deux mains d'homme pour l'emprisonner, d'une poitrine d'homme pour écraser la sienne.

Tremblante, elle s'arrêta devant le portillon de la grille, s'efforçant de faire tourner la lourde poignée. Bien qu'elle eût tiré le verrou intérieur, le portillon résistait. Elle marmottait contre lui des insultes. Du temps qu'elle était tambour, elle n'eût pas hésité à escalader la grille. Elle n'y pensait plus, s'impatiantant maladroitement contre la poignée et rageant contre la malice des choses, toute prête à pleurer.

Une minute avant, quand elle avait aperçu la grille, elle avait eu peur. De l'autre côté, il y avait le monde. La franchir, c'était se lancer dans l'irréparable. Mais, depuis que le portillon lui résistait, elle n'avait plus que la volonté de le vaincre, l'envie frénétique d'être dehors et ne craignait plus que d'être arrêtée par lui dans sa fuite, d'être frustrée d'une vengeance qui seule lui permettrait de surmonter la solitude ignominieuse que lui avait imposée Gaston.

— Oh !

La porte avait cédé sous son effort et elle se retrouvait à genoux sur les durs pavés de la rue. Qui serait passé l'eût prise pour une suppliante. Elle tremblait si fort qu'elle eut du mal à se relever. Un homme, il lui fallait le plus beau des hommes de Côme pour la venger de Gaston. Et même, rompu, troublé, son corps, sans qu'il fût question de vengeance, demandait tout simplement un homme pour s'abandonner à lui. Depuis que le soleil s'était couché, on l'avait exposé à trop de fièvre, ce pauvre corps, pour qu'il n'exigeât pas d'être assouvi.

Un coup de vent brûlant avait balayé la ruelle et arraché un grincement au portillon que Caroline, en s'éloignant, avait laissé ouvert. Les jupes lombardes ne demandaient qu'à s'envoler ; Caroline les rassembla et écouta douloureusement les hoquets de la grille. Cela ne dura qu'un instant mais elle fut tout de même effleurée par la tentation de retourner sur ses pas.

Elle se retrouva courant dans un dédale de ruelles désertes, uniquement soucieuse de se perdre, de s'interdire la possibilité de rentrer dans la maison de Clélia. Elle ne pensait à rien. Elle cherchait le nom de ce chef grec qui, pour empêcher ses soldats de se refuser à la bataille, avait brûlé ses vaisseaux.

Le premier couple qu'elle aperçut lui fit mal : c'était une image de l'amour, l'enseigne de ce qui était en train de se passer entre Gaston et Clélia. Elle s'efforça de prendre un pas mesuré pour croiser le jeune pêcheur aux pieds nus et aux boucles noires qui entraînait une petite lavandière ; celle-ci se laissait presque porter, la tête sur l'épaule du garçon et la taille dans sa main. Aussitôt Caroline s'aperçut que si cette scène amoureuse lui était apparue dans tous ses détails, c'est qu'à quelques pas d'elle s'ouvrait un carrefour au centre duquel flambait un feu de joie.

Hommes et femmes tournaient autour en dansant. Il n'y avait pas un orchestre, mais cinq, dix ; l'une des rues, violemment illuminée, était jalonnée de charrettes sur lesquelles s'agitaient des musiciens et des

chanteurs. L'un d'eux, auquel son génie recommandait sans doute l'isolement, ténorisait, juché sur une borne ; il s'inclina à la vue de Caroline et ce fut à son attention qu'il acheva le couplet d'une romance italienne qu'elle ne comprit pas mais devina brûlant d'amour.

La ronde se brisa pour se transformer en une sorte de tarentelle ; la musique s'amollit, les voix s'alanguirent ; les castagnettes, les tambourins rythmèrent l'indolent murmure des mandolines et des guitares et la mélancolie moqueuse des pipeaux. Le feu de joie consumait exclusivement des meubles splendides, marquetés, dorés, sculptés. Un secrétaire aux appliques de cuivre que les flammes avaient épargné fut soudain enveloppé d'un réseau de fumée blanche, craqua comme un mât, s'abîma dans une gerbe d'étincelles où l'on voyait sauter, se tordre sous la chaleur comme des copeaux, baguettes et macarons de métal. Une grande flamme pourpre monta et les pavés de la place resplendirent comme un étang au coucher du soleil.

— *Bella donna !*

Caroline, fascinée par ce spectacle, regardait à la cadence du feu une antique tour carrée sortir de la nuit et y rentrer des façades de palais se dessiner un instant, s'assombrir de nouveau puis, fouillés plus profondément encore par un sursaut de la flamme, allonger leurs frontons, révéler leurs arcades et jusqu'à leurs encoignures flanquées de pilastres.

— *Bella donna, per favore !*

Comprenant que cette phrase lui était adressée, Caroline pensa d'abord à fuir. Elle savait que « *per favore* » signifiait s'il vous plaît, mais c'était un *per favore* plus énergique qu'un ordre. Inquiète, elle tourna la tête. L'homme était trapu et vêtu, comme la plupart des autres danseurs, d'un pantalon qui ne dépassait pas le mollet, d'une chemise bise largement ouverte, d'un haut chapeau pointu orné d'une plume de coq. Comme il tournait le dos au feu, il se dessinait en ombre chinoise et Caroline n'eut pas le temps de distinguer son visage. Déjà il l'avait prise par la main pour l'attirer dans la danse. Elle crut se rappeler que la formule de politesse qui répondait à une invite était « *prego* ». Elle la prononça sans conviction. L'homme ne l'écoutait pas. Déjà, le tourbillon les entraînait à la lueur des flammes.

Tous se tenaient par la main. Le rythme était simple et obsédant ; Caroline n'eut pas de mal à le scander. Le voile dont elle s'était enveloppé la tête et qui retombait mollement en fichu sur ses épaules, à la mode des

paysannes italiennes, se mit lentement à glisser, libérant ses cheveux puis coulant petit à petit de ses épaules à ses bras, puis voletant. Elle eût voulu le rattraper mais chacune de ses mains était prisonnière de celles de ses voisins de ronde, ce qui lui donna brusquement l'impression de n'être plus libre de ses gestes, d'être captive.

Elle l'était plus encore qu'elle ne le croyait. Comme une vague, la ronde se brisa tout à coup. Profitant du désordre, elle tenta d'échapper à son cavalier dont la poigne la ramena aussitôt à lui.

— *Allora !* jeta-t-il d'un ton impératif, comme si elle eût été son bien.

Pour la première fois, elle vit sa figure bien éclairée, et c'était une figure atroce : de trop gros sourcils sous un front bas, le nez écrasé, sans doute par un coup, d'énormes lèvres en bourrelets, tout le visage comme tuméfié hirsute de barbe et peuplé de tics. C'était au point que Caroline, devant pareil excès d'horreur, eut envie de rire ; ça n'avait pas l'air d'être vrai. Et les reflets pourpres du feu, en prêtant leurs fards changeants à cette peau cireuse, ajoutaient encore au factice.

Le rapide tour d'horizon qu'elle venait de faire lui avait permis d'entrevoir d'autres faces aussi peu rassurantes. Il est vrai qu'elle rencontra aussi des regards rieurs, de jolis visages de jeunes filles et d'ouvriers. « Ce sont des gens qui s'amuse, pensa-t-elle. Ce n'est pas parce qu'il y en a de hideux qu'il faut se croire dans l'enfer de Dante. Pour ma part, je suis simplement mal tombée. »

Son cavalier s'était jeté à genoux devant elle. Le temps lui manqua pour s'étonner de cette démonstration un peu excessive, un peu publique car, en se jetant tous à genoux, les danseurs lui apprirent qu'il ne s'agissait que d'une figure. Elle essaya d'imiter l'allure des autres femmes qui, chacune, tournait autour de son suppliant au rythme de la musique. Bien qu'à genoux, son partenaire, par une série de sautilllements, s'arrangeait pour être toujours face à sa *bella donna*.

D'évidence, il s'agissait de représenter par des gestes symboliques la cour qu'un homme fait à une femme. Celle-ci se devait, pour prolonger la danse, d'être à la fois insensible et provocante. Toutes secouaient négativement la tête, toutes en même temps attisaient le désir de leur cavalier prosterné en faisant valoir leur taille, en s'étirant comme des amoureuses fatiguées, en exagérant la cadence des castagnettes de façon à faire bouffer leurs jupes autour de leurs jambes nues. Plusieurs ouvraient

leurs corsages et le refermaient avec une telle prestesse que l'on n'avait eu le temps de rien voir mais que le rouge en venait aux joues des hommes.

Navrée, Caroline imaginait la fièvre qu'elle aurait connue si elle avait dansé cette ronde de la séduction devant un homme beau. Le nom de Livio lui vint aux lèvres. Elle ferma les yeux. « Qu'est-ce que je veux ? », se demanda-t-elle. Le problème était de savoir si elle venait pour la première fois de songer à lui ou si, à l'instant même où, étendue sur son lit, elle avait décidé de fuir pour se venger, il avait été bien entendu, au fond d'elle-même, que c'était Livio le vengeur.

Tout en continuant sa danse épuisante, elle se mit au travail : il s'agissait, avec les quelques mots d'italien qu'elle connaissait, de former une phrase grâce à laquelle on put lui indiquer le chemin à suivre pour se rendre chez le danseur Livio. Certes, beaucoup d'habitants de Côte parlaient le français, mais dans les classes aisées, et elle eût dangereusement attiré l'attention sur elle si, vêtue comme elle l'était, elle avait cherché son chemin en bon français.

Ses compagnes maintenant mimaient plus qu'elles ne dansaient. À côté d'elle, une grande fille noire comme un pruneau et vêtue de blanc comme un Arabe avait découvert sa gorge : une de ses mains symbolisait celle de l'homme agenouillé et cherchait à étreindre, cependant que l'autre l'en empêchait.

Malgré la laideur de son cavalier, Caroline ne put résister à la chaleur sensuelle de cette danse. Elle aussi faisait voler sa jupe, elle aussi respirait bruyamment et, les yeux mi-clos, les jambes endiablées, le corps arqué, offrait son torse à une caresse imaginaire.

Ce fut une caresse brutale qu'elle obtint. Comme suspendue, la musique s'était tue. Soulevée dans les airs par son grossier danseur, Caroline ne fut rassurée qu'en constatant, après avoir jeté un cri involontaire, que tel était le sort rituel des autres danseuses. Chacune était assise maintenant sur l'épaule de son cavalier, feignait de se défendre en agitant les poings vers le ciel. Les castagnettes reprirent seules, mêlées aux craquements du bûcher. Les corps féminins glissèrent contre ceux des hommes. Un instant, dès qu'elles eurent repris pied, elles demeurèrent serrées et immobiles contre leur compagnon, puis toutes se laissèrent tomber à genoux.

Ce fut au tour des hommes, avec une arrogance de vainqueurs, de tourner autour de leur proie vaincue et servile. Ils mettaient les poings sur les hanches. Ils faisaient tournoyer leurs gilets rouges, agitaient des foulards

bariolés, lançaient dans le ciel leurs chapeaux emplumés. Selon les pulsations du bûcher, la tour ocre, les palais jaunes, le vert pâle d'un quinconce de platanes, la coulée violette des pavés et jusqu'aux roues peinturlurées des charrettes, palpitaient dans une étrange pénombre mauve que, de temps à autre, la traînée d'un éclair lointain rendait transparente.

À l'odeur brutale du bois brûlant se mêlaient les senteurs entêtantes des fleurs que les femmes portaient dans leurs coiffures, et de celles qui jonchaient le sol, issues sans doute de quelque char de la victoire.

Caroline avait éprouvé du plaisir à s'accroupir honteusement sur les pavés comme le voulait la danse. Sa jupe s'était étalée autour d'elle. Elle sentait le froid des pierres sur ses cuisses nues. Trop de gestes, trop de couleurs, trop de parfums, trop de musique, lui étaient montés à la tête. La trahison de Gaston devenait une image irréelle à laquelle se mêlait, aussi floue, celle d'un Livio doré et scintillant. C'était aux pieds de ce danseur-là et non du rustre à chapeau pointu qu'elle courbait le front avec un trouble qui faisait ondoyer sa jupe autour d'elle.

Elle cria quand on la saisit. D'abord de surprise, parce que, la musique s'étant arrêtée net, deux mains étaient intervenues brutalement, l'une la soulevant sous l'aisselle, l'autre à pleine cuisse, ensuite de désir parce que, l'espace d'une seconde, elle avait cru stupidement que c'était Livio. Elle n'eut peur qu'en reprenant ses esprits, la joue sur la poitrine velue de son partenaire pour lequel elle ne semblait guère peser.

Il s'était mis à courir, la secouant sans ménagement. Elle se débattait mollement, craignant de parler français, redoutant un scandale et des questions, incapable de décider ce qui était le plus grave, de se débattre en pleine lumière, ou de se laisser entraîner vers l'écrin d'obscurité que sécrétait le quinconce de platanes.

Elle s'aperçut que, sur la vingtaine de couples au milieu desquels elle avait dansé, beaucoup s'égaillaient ainsi vers les régions obscures. C'était peut-être un rite aussi symbolique que les autres figures de la danse et, somme toute, aussi anodin. Elle cessa de se débattre. L'homme haletait. Depuis qu'il était parvenu sous la voûte opaque des platanes il marchait plus lentement, avec des précautions que Caroline comprit enfin quand elle sentit qu'il enjambait d'autres corps étendus.

Il s'arrêta. Contre son bras ballant elle sentit la dureté tiède d'un tronc. Puis il la laissa couler à terre, sans précaution comme sans rudesse et, comme si la chose allait de soi, se laissa choir sur elle. Il lui eût fallu

beaucoup d'innocence pour croire encore qu'il s'agissait d'une figure symbolique. L'homme ne cachait pas son appétit. Le désordre des vêtements de Caroline facilitait ses audaces. Celle-ci tâchait encore d'espérer qu'il n'exigerait que de ces faveurs un peu scabreuses que les danseurs quémangent dans le secret des loges, au bal de l'Opéra. Obligatoirement muette, elle se résolut à une demi-défense qui ne parut même pas agacer son opposant. Il se contentait de gagner du terrain avec une obstination animale. Dans un éclair, elle regretta la protection de son uniforme de tambour ou même celle du fourreau entravé qu'elle portait le soir de son bal. Quand un genou, vêtu d'une étoffe rugueuse, eut buté entre ses cuisses pour les ouvrir, elle cria en français :

— Laissez-moi.

Cela pouvait passer pour un gémissement mal articulé, d'autant que l'étroit sous-bois était peuplé de gémissements semblables, de souffles, de rires, de sanglots...

L'homme pesait sur elle de toute sa force et de toute sa carrure. Elle n'obtenait un délai que de la frénésie de son soupirant que retardait l'engouement qu'il éprouvait tantôt pour un sein qu'il venait de débusquer dans le corsage, tantôt pour une épaule que la chute de l'écharpe avait dénudée, tantôt pour la douceur fuselée d'une cuisse. Il arriva à Caroline de perdre la tête et d'être tentée de s'abandonner : une haleine vineuse lui rappela que, au fond de cette nuit, le visage de l'homme qui essayait de la posséder plus qu'à tout autre chose ressemblait à la face d'un crapaud.

Son petit corps se crispa de rage. C'était une belle vengeance sur Gaston que de se trouver dans les bras de ce rustre ignoble ! C'était trop injuste ! Gaston avait l'une des plus belles filles de Côme. Il lui fallait à elle le plus bel homme sinon, au souvenir de ce qu'elle se serait laissé faire par ce monstre, elle crèverait de honte !

Il était très fort mais sans souplesse. Elle glissa si vivement entre ses bras qu'il bascula sur le côté. Il était encore à genoux pour se relever qu'elle courait déjà, sans égard pour les corps au travers desquels elle trébuchait. Elle n'avait pas osé fuir vers le carrefour où la saturnale continuait autour des dernières convulsions du bûcher ; elle filait vers un palais obscur dont elle devinait seulement les arcades.

Enfin, elle frôla le premier pilier ; confusément éclairée par quelques lanternes haut perchées, la perspective presque infinie des arcades s'ouvrait devant elle, déserte.

Dans sa fuite, elle avait perdu l'un de ses chaussons qu'elle tenait maintenant serré dans une main. Le bruit de sa course sur les dalles se répercutait de voûte en voûte à une cadence que rompait le silence de celui de ses pieds qui était nu. Tout à coup, le rythme sonore tripla. « J'en fais du bruit », pensa-t-elle. Il lui fallut quelques secondes pour oser comprendre, et encore quelques secondes pour oser, tout en continuant de courir, tourner la tête. Poussif, mais acharné, l'homme fonçait derrière elle, la tête baissée, les bras écartés, donnant l'impression qu'il n'eût pu courir plus vite mais aussi qu'il pouvait ne jamais s'arrêter de courir.

Et, à chaque fois que ses pieds touchaient le sol, Caroline s'étonnait de ne pas être encore tombée. Elle courait, mais elle était habitée par l'image d'une Caroline effondrée sur les dalles, tordue par les sursauts d'une crise de nerfs et silencieusement empoignée par son ignoble chasseur.

— *Vieni, vieni, lasciati amare !* répétait-il d'une voix hachée par l'essoufflement.

Il n'était même pas en colère. Il ne prenait pas la fuite de Caroline au tragique. C'était une rouerie de femme qui veut se faire désirer plus longtemps. Il allait y mettre bon ordre, voilà tout. Il courait toujours à la même vitesse.

— *Tu sei bella !*

Il avait parlé en s'arrêtant devant elle, hors d'haleine. Une dénivellation dans les dalles avait suffi pour qu'elle trébuche et s'étale. Elle ne s'était pas fait mal ; il lui manquait seulement le courage de se relever. Et puis l'homme paraissait trop sûr de lui. « Je ne lui échapperai plus », pensa-t-elle. Elle contemplait l'énorme silhouette du vainqueur et l'enfilade déserte des arcades.

Des bribes de musique lui parvenaient. Sculpté au chapiteau d'un pilier, un macaron semblait lui adresser une grimace à la lueur confuse d'une des lanternes. Rien de tout cela n'avait l'air d'être vrai. « Mais je ne rêve pas », pensa-t-elle encore. L'homme était toujours immobile, reprenant souffle devant elle ; son rictus était peut-être un sourire aimable. Essoufflée elle aussi, meurtrie par sa chute, glacée par le froid des dalles et la tête brûlante, elle aurait aimé que toute son histoire fût un cauchemar et se demandait où il convenait d'en placer le début : lorsqu'elle avait surpris Gaston avec la petite louve, sur le banc du débarcadère, lorsqu'elle avait observé le mulétier et ses fusils, lorsque la fusillade avait troublé son tête-à-tête avec Livio, lorsque Gaston avait décidé de passer la nuit avec Clélia, ou

lorsqu'elle-même avait pris la fatale résolution de quitter la chambre où elle était en sûreté.

— *Tu sei bella !* répéta-t-il en faisant un pas en avant.

« C'est ma faute. » Elle se demanda si elle avait seulement pensé cela ou si elle l'avait dit à haute voix. Pourquoi était-ce sa faute ? Elle chassa l'idée qu'elle payait la légèreté avec laquelle elle s'était conduite à l'égard de Livio. Et en même temps, plus que jamais, elle avait envie de lui – tout en ne pensant qu'à Gaston. « Je suis folle », se dit-elle encore. Puis elle se jura que si l'homme ne la touchait pas, que si elle se tirait de ses mains, elle se mettrait à la recherche de la maison de Clélia, y rentrerait humblement et, demain, ne ferait même pas un reproche à Gaston.

Déjà, l'homme se penchait sur elle. Ce fut son corps qui agit spontanément : ses jambes se détendirent. Elle donna un bon coup de reins et se retrouva debout, adossée à un pilier, les jambes trop tremblantes pour fuir.

— *Va bene, va bene.*

Il lui avait parlé avec la douceur brutale et méprisante qu'on emploie pour s'adresser à un bœuf au moment de l'atteler. En même temps, il l'avait flattée d'une caresse bon enfant sur l'épaule. Elle frémit de tout son corps. Croyant qu'elle allait de nouveau fuir, jugeant sans doute que la plaisanterie avait assez duré, il la prit par les poignets et voulut l'obliger à s'étendre sur les dalles. Elle n'avait aucun plan mais résistait de toutes ses forces. Sous la pesée du colosse, elle cédait, pouce par pouce. Les cannelures du pilier lui meurtrissaient les reins à mesure qu'elle glissait contre la pierre. « C'est fini, pensa-t-elle, quand je serai à terre, il fera ce qu'il voudra... »

Sa tête de brute était presque appuyée sur celle de Caroline, accroupie maintenant sur les dalles. Elle n'avait plus que des pensées incohérentes telles que : « S'il me prend, de toute ma vie je ne me sentirai plus jamais propre. À propos, est-ce que Jeannette a pensé à emporter mes parfums ? »

Une nouvelle poussée l'étala sur la pierre. Lui-même était tombé à genoux entre ses jambes. Elle éprouva une nausée et ferma les yeux.

Elle ne les rouvrit que quelques instants plus tard, étonnée qu'il ne se fût rien passé. Le goujat, toujours accroupi devant elle, ne la regardait plus, la tête tournée vers l'enfilade des arcades, comme fasciné. Elle suivit son regard. Incroyablement long et maigre, un personnage se tenait immobile, un bras derrière le dos, portant de l'autre main une sorte de lunette d'approche d'officier, un petit cigare populaire entre les dents. Ses

vêtements bleu foncé étaient bordés d'un galon blanc sale. Il ne parlait pas ; à intervalles réguliers, il émettait seulement un petit gloussement vaguement amical.

Très lentement, le tortionnaire de Caroline se relevait, sans perdre un instant de vue l'inconnu. Une fois debout, il indiqua la place de la main, comme pour montrer qu'il allait s'en aller. L'expression de son visage était nette ; il avait peur. Il se racla la gorge et, tout en s'éloignant avec précaution, murmura sur un ton humble et pacifique l'expression qu'il avait employée pour convaincre Caroline :

— *Va bene.*

L'inconnu tira de dessus sa tête une sorte de bonnet rond terminé par un pompon blanc et le salua profondément. L'autre répondit de la tête, fit encore un pas, et détala encore plus vite que lorsqu'il poursuivait Caroline. Celle-ci se releva. Instinctivement, elle avait mis dans ses gestes la même lenteur que son partenaire lorsqu'il s'était redressé. « À qui ai-je affaire ? », se demandait-elle en examinant son singulier sauveur qui, en faisant sauter sa lunette dans une de ses mains, lissait en même temps une moustache pauvrement fournie qui pendait piteusement au-dessus de ses lèvres maigres. « Cet homme-là n'est pas habillé comme tout le monde », pensa-t-elle encore. Cette tenue étrange ne pouvait être qu'un uniforme. Si la brute avait pris la fuite, c'est que cet uniforme avait du poids. Un chef de la police peut-être ? En ce cas, cet homme était dangereux.

L'homme parlait. Il gazouillait même. Caroline eut un instant l'impression qu'il s'exprimait en vers. Il découvrait avec un bizarre sourire deux rangées de dents longues et chevalines. Dans son affolement, elle laissa échapper quelques mots de français :

— Je ne comprends pas...

— *Albo lapillo noto noctem.*

Caroline ne savait pas le latin mais, pour avoir entendu son frère en réciter et pour en avoir chanté au couvent, elle le distingua tout de suite de l'italien et en fut vaguement rassurée. « Un homme qui parle latin est moins dangereux qu'un autre », pensa-t-elle. Mais aussitôt : « Et si c'était un inquisiteur ? »

Il lui offrit le bras en déclarant d'un air engageant :

— *Ad majorera Dei gloriam.*

Elle avait trop souvent répété cette phrase au couvent pour en ignorer le sens : « Pour la plus grande gloire de Dieu. » Cela ne l'éclairait guère. Elle

accepta pourtant le bras de ce singulier cavalier ; elle n'avait pas le choix et du moins cet homme employait-il les procédés courtois. Elle toussota et osa lui adresser la phrase en italien qu'elle avait eu tant de mal à composer :

— *Grazie, signor. Vuole mostrarmi dove si trova la casa del ballerino Livio ?*

— *Con piacere.*

Elle fut tout étonnée de son acquiescement. Elle s'avancait à son bras sous les arcades. Il avait pris une démarche très noble, très lente sur laquelle elle avait été obligée de se régler. Les arcades n'en finissaient pas de défiler au rythme majestueux de leurs pas. L'écho de leur avance se répétait avec gravité de voûte en voûte. Parfois, la modulation d'un pipeau leur parvenait ; parfois une clameur assourdie. De lointains éclairs illuminaient encore le ciel que Caroline apercevait entre les cintres des arcades, chargé de nuages immobiles parmi lesquels scintillaient quelques paquets d'étoiles.

Au bout des arcades, ils tombèrent dans une de ces ruelles en colimaçon, coupée de marches dont Côme paraissait avoir le secret. L'aspérité de ce chemin ne troubla en rien la cadence de leur marche ni l'air grave de son sauveur. De temps en temps, il désignait un morceau de nuit à Caroline, en hochant la tête, tantôt avec bienveillance tantôt avec reproche, les commentant ensuite en un latin entrecoupé de gloussements complices. Elle se taisait et pensait simplement : « Quelle histoire ! »

Au détour du chemin, un carrefour les surprit. Dans les arbres, des lanternes multicolores étaient accrochées. L'eau coulait d'une belle fontaine de pierre sculptée. Le peuple était surtout nombreux autour de tonneaux défoncés qui répandaient une terrible odeur de vinasse.

— *Amicus humanis generis sum*, observa-t-il en montrant la foule joyeuse à Caroline.

Trop d'orateurs sous la Révolution s'étaient vantés d'être les amis du genre humain pour que, si peu latiniste qu'elle fût, la jeune femme ait eu du mal à traduire. Traduire n'est cependant pas comprendre. Cet étrange personnage se vantait-il d'avoir offert au peuple les réjouissances auxquelles il était en train de se livrer ? En ce cas, c'était un très grand seigneur ou du moins l'un des chefs de l'insurrection.

Elle fut confirmée dans cette conjoncture par l'effroi qu'il inspira à un essaim de jeunes filles qui, les têtes rejetées en arrière, happaient des grains de raisin encore un peu vert qu'un berger, campé au milieu d'elles, leur distribuait au bout de sa main levée. Déjà, elles s'enfuyaient comme des

biches et le berger lui-même, d'un air maussade, recula à petits pas, le regard braqué sur l'inconnu.

D'autres cris fusèrent. Un tambourin s'arrêta net. Seuls les buveurs demeurèrent cramponnés aux tonneaux. Caroline avait été si impressionnée par cette panique qu'elle avait cessé de s'intéresser à son compagnon. Celui-ci avait quitté son bras, pourtant elle le croyait toujours à ses côtés. Elle tourna la tête vers lui. Ce fut pour l'apercevoir déjà à vingt pas qui s'enfuyait en marchant de biais, la tête entre les épaules, la mine traquée, les traits marqués par une peur hideuse.

Son départ apaisa les inquiétudes. Les femmes se signèrent puis entourèrent de nouveau le berger. Le tambourin se ranima. Beaucoup de regards restaient toutefois fixés sur Caroline. « Il m'avait promis de me mener à Livio, pensa-t-elle. Dois-je courir après lui ? Et que dire à ces gens s'ils m'interrogent ? »

On ne l'interrogeait pas. On la regardait avec plus d'inquiétude encore que d'hostilité. Elle retrouva les effrois de jeune fille la première fois où on la mène dans une réception. Elle rougit, fit quelques pas en feignant de chercher quelqu'un pour assurer sa contenance.

Elle buta dans un jeune homme de petite taille, vêtu en bourgeois, avec cette élégance apprêtée qui rappelait aux Français l'Ancien Régime. Il ôta son tricorne, la salua et lui roucoula quelques mots en italien d'un ton obligeant. Pour toute réponse, elle fit resservir la phrase qu'elle savait par cœur :

— *Vuole mostrarmi dove si trova la casa del ballerino Livio ?*

Il acquiesça aussitôt, lui offrit le bras comme l'avait fait l'homme au galon blanc, et l'entraîna dans l'épaisseur d'une foule d'autant plus serrée que la ruelle où ils s'enfonçaient s'étranglait davantage. Ils passaient sous des voûtes, de véritables ponts couverts servant à faire communiquer les maisons les unes avec les autres. On chantait, on dansait, on buvait, on mangeait. Les cris de la foule étaient dominés par ceux des petits marchands dont les étalages de fortune bordaient la rue. « *Coscie di quaglia !* », hurlait le marchand de noix. « *Beato chi tiene la tossa !* », glapissait la marchande de pommes cuites en agitant sa louche poisseuse. Et les marchands de melons d'eau, en élevant au-dessus de leur tête le fruit ruisselant qu'ils venaient de partager, répétaient :

— *Che gallanteria, vero sorbetto !*

Ce vacarme dispensait Caroline de répondre aux propos intelligibles mais empressés que lui prodiguait son compagnon. Il lui offrit du melon d'eau. Elle refusa de la tête, avec un sourire, puis le regretta en s'apercevant qu'elle mourait de soif, que cette chair froide et liquide qu'elle voyait couler sur les lèvres de ses joyeux voisins l'eût délicieusement désaltérée. Seulement, elle en voulait aux pastèques. Celles-là n'étaient-elles pas venues, mêlées aux fusils, dans la charrette du muletier qui avait joué pour elle le rôle du démon annonciateur.

La ruelle se dégagea. Ils ne croisaient plus que des passants isolés. L'éclat de lumières de fête avait cessé. Le long des façades, avec des cris de rage, des chats et des chiens se poursuivaient. Dans l'échancrure des façades, Caroline surprit un miroitement. La rue aboutissait au port et c'était le lac qui s'étendait devant elle. Elle pensa à Cépoys qui avait eu la chance de s'y embarquer aux premières heures de l'insurrection. De fil en aiguille, elle se rappela le calcul de Gaston. Dans quelques heures, une armée française camperait aux portes de la ville.

Il y eut un grincement. Le compagnon de Caroline venait de pousser une porte lourde et étroite. Un instant, elle attacha encore son regard sur le port nocturne où de courtes vagues bruissaient, agitant les navires à l'ancre, qui geignaient interminablement. Puis elle suivit son guide. Il avait allumé une petite lanterne et, après avoir traversé une galerie, la précéda dans un grand escalier qui devait être fort vieux car les marches avaient été arrondies par les pas. « Ainsi donc, c'est ici qu'habite Livio », pensa Caroline avec amusement. Elle éprouva un élan de vanité. Perdue dans une ville étrangère et ennemie, jetée au travers de dangereuses orgies, en butte aux excès d'une fête déréglée, elle avait su se tirer d'affaire assez habilement. Il ne lui avait fallu guère de temps pour parvenir là où elle voulait aller.

Puis elle examina les murs avec curiosité. C'était l'escalier de Livio. À la brusque faiblesse de ses jambes, elle prit conscience de son émotion. Ce n'était pas tant un refuge qu'une compensation qu'elle venait chercher ici. Et encore sentait-elle bien que si son but était de faire payer à Gaston les baisers qu'il était occupé à donner à Clélia, elle attendait de Livio mieux que les plaisirs de la vengeance.

Elle s'était arrêtée. Le jeune homme s'en aperçut et se retourna vers elle. En italien, il prononça quelques mots pour l'encourager. Elle fit « oui » de la tête, toujours souriante. La démarche embarrassée, elle gravit les derniers degrés, ravie et effrayée par l'audace d'une visite qu'elle n'avait entrevue

jusque-là qu'en imagination. Elle allait se trouver en face de Livio. Il allait lui poser des questions. Si libertin qu'il fût, ne serait-il pas saisi de respect devant une jeune femme traquée, faisant appel à sa protestation ? Ne risquait-elle pas de recevoir un accueil fraternel ? N'aurait-elle tant couru que pour rencontrer un protecteur généreux et désintéressé qui la cacherait au fond d'un cabinet en l'assurant qu'elle n'aurait rien à craindre ? D'un autre côté, une dame ne peut pas dire à un monsieur : « Je viens faire l'amour avec vous. » Ce genre de déclaration est un privilège masculin.

— *Avanti, signorina*, prononça le jeune Italien après avoir fait tourner la clef dans la serrure et entrouvert la porte.

Elle aperçut une antichambre poussiéreuse, une tenture, un flambeau, un miroir et ce fut la crainte contraire qui l'assaillit. Livio aimait trop les femmes pour se montrer généreux. Qu'allait-il penser de son irruption ? Elle se jetait à sa tête ! Il en profiterait, mais avec quel mépris !

Elle se décida à entrer. « Après tout, conclut-elle avec un demi-sourire, il y a pour une femme certaines façons d'être méprisées qui ne sont pas désagréables. »

Il claqua la porte derrière elle et d'un geste l'invita à s'asseoir sur un fauteuil torsadé recouvert d'un velours rouge usé. « Il va prévenir Livio », pensa-t-elle. Comme il disparaissait, elle se laissa tomber sur le fauteuil, ressentant tout à coup sa fatigue ; elle faillit rouler sur le parquet car l'un des pieds du fauteuil ne tenait pas. À l'examen, il apparut qu'il avait été rafistolé avec des morceaux de ficelle. Elle fit un pas vers le miroir, se sourit, passa sa langue sur ses lèvres, s'assura avec une fausse sévérité qu'elle était « faite à faire peur ». À la vérité, malgré les péripéties de sa nuit, elle se jugea irrésistible dans son déguisement de bergère, avec ses yeux fiévreux, son teint vif et ses lèvres émuës.

Absorbée par la contemplation d'elle-même, elle n'avait pas prêté attention aux éclats de voix qui parvenaient de la pièce voisine. On s'exprimait en français, ce qui n'était pas pour la surprendre ; dans le milieu élégant où vivait Livio, la langue française étant, comme en Allemagne ou en Russie, l'un des signes extérieurs du bon ton.

— Mieux que ça ! Elle est ravissante ! Une petite merveille !

— Voilà qui met l'eau à la bouche !

— Et propre avec ça, on ne croirait pas une paysanne. L'oiseau rare, quoi.

— Eh ben ! plumons-le.

Caroline eut un éblouissement. La clef, d'abord. Si ce jeune homme l'avait vraiment conduite chez Livio, il était bien extraordinaire qu'il possédât la clef de l'appartement. Les ficelles, ensuite. Livio était riche, ses fauteuils devaient l'être aussi. En devinant qu'on l'avait trompée, elle courut à la porte. Mais déjà celle qui la séparait de la pièce voisine s'était ouverte. Trois visages, dont celui de son jeune appariteur, surgirent, tendus par une même curiosité.

— *Prego signorina, avanti, avanti.*

Elle avait la main sur la poignée de la porte d'entrée mais il était trop tard pour fuir. L'un des jeunes gens, avec un grand sourire, s'était prestement jeté sur elle, lui avait saisi la taille et l'entraînait vers l'intérieur de l'appartement.

— On peut parler français devant elle, elle n'y comprend goutte, hein ?

— La pauvre. C'est la fête qui a dû la faire sortir de sa montagne. C'est à peine si elle sait prononcer deux mots d'italien civilisé. Et encore, avec quel accent !

En groupe, ils étaient entrés dans une chambre très haute de plafond dont les murs étaient richement sculptés et l'unique fenêtre rehaussée de superbe fer forgé. Mais le mobilier était aussi délabré que prétentieux. Les tentures étaient tachées ; entre les rideaux d'une immense alcôve elle aperçut des draps en désordre et des couvertures percées. Il y avait sur une grande table de bois grossier des bouteilles, des verres, un plumier et une paire de pistolets.

Son guide s'était mis en corps de chemise comme l'un de ses camarades. Le troisième, qui devait être le locataire de l'appartement, était drapé dans une robe de chambre de soie grenat dont les brandebourgs étaient maculés de taches de chandelle. Il s'était assis à califourchon sur un escabeau et tirait sur une longue pipe orientale tout en observant Caroline avec un ricanement.

— Attention ! annonça le guide de Caroline. Elle va nous réclamer Livio. Parce qu'il faut dire que c'est comme ça que je l'ai ferrée, cette mignonne.

Il poursuivit en prenant une voix de femme pour la plus grande joie des autres :

— Pardon, monsieur, pouvez-vous m'indiquer où est la maison du danseur Livio ?

Il s'interrompit encore pour s'associer au rire de ses amis puis reprit :

— Et moi de lui répondre : suivez-moi donc, ma chère, j'y vais justement, il m'attend, il sera enchanté de vous voir. Et nous voilà trotinant. Je lui ai même offert une tranche de melon, elle n'en a pas voulu, elle se réservait pour nos gâteries.

Il se donna brusquement une claque sur la cuisse :

— Dans tout ça, j'ai oublié le plus beau ! Savez-vous avec qui elle était, quand je l'ai aperçue ? Ah ! vous n'allez pas me croire ! Au bras d'un fou furieux !

— Veux-tu dire qu'elle était escortée d'un galant assez fou pour se la laisser ravir par un imbécile comme toi ?

— Un fou furieux, je te dis ! Un homme à galon blanc ! Parce qu'ils n'y sont pas allés de main morte, la nuit dernière. Qu'ils aient ouvert les prisons, parfait, nous y serons peut-être un jour pour dette, pour viol ou pour faux. Mais qu'ils aient libéré même les fous, les forcenés, même ceux qui portent le galon blanc, eh bien ! je trouve ça plus fou que la folie. D'ailleurs, depuis une heure, on a donné ordre de les récupérer, seulement personne n'a envie de s'y frotter.

Caroline, qu'on avait assise dans une bergère fanée, ferma les yeux. Elle revit le visage terrifié de son barbare soupirant sous les arcades, elle entendit les cris des petites mangeuses de raisin. Le galon blanc qui l'avait intriguée devait être la marque distinctive des plus dangereux. Au souvenir de sa longue marche solitaire sous les arcades au bras du dément, elle sentit son corps se roidir d'une terreur rétrospective. Ce n'était pas une nuit, c'était un cauchemar.

L'instinct de conservation lui murmura qu'après tout il valait mieux être tombée dans le guet-apens de ces trois débauchés que d'avoir poursuivi sa promenade au bras du latiniste.

— Et selon toi, Giovanni, elle va se laisser pratiquer, ta conquête, ou elle va nous faire des histoires ?

Tout en parlant, Emilio, le maître de céans, avec son trop grand sourire, ses trop petits yeux et sa perruque ridiculement poudrée, avait rempli un verre et l'avait offert à Caroline. D'un trait, celle-ci le vida à moitié. C'était diablement fort mais elle en avait besoin. Tous trois s'étaient mis à débattre et même à parier sur la résistance qu'elle opposerait ou n'opposerait pas à leurs entreprises. Muette, elle les écoutait en finissant à petite gorgée son verre de vin cuit.

Ils étaient ignobles. Parfois, Caroline n'approchait le verre de ses lèvres que pour dissimuler l'émotion où la mettaient les grossières confidences qu'ils échangeaient. Elle comprit qu'ils formaient à eux trois une petite bande où l'on mettait l'amour en commun. La règle voulait que les soirs de fête ou de bal l'un d'eux partît à l'aventure dans les rues pendant que les autres, tout en buvant, attendaient qu'il revînt avec une proie. Les méthodes de capture étaient diverses. C'était la première fois qu'une fille se laissait cueillir aussi facilement que Caroline. Souvent, il fallait de grands serments, un long dialogue sentimental. Quand le chasseur avait affaire à une véritable oie blanche pour qui l'abandon final était une affaire d'État, il avertissait ses deux amis qui allaient se cacher dans le cabinet voisin et ne revenaient qu'au moment où la malheureuse, encore dupe, ayant cédé à son éloquent soupirant, elle se trouvait dans l'alcôve, dévêtue, désarmée, et bien incapable d'échapper à l'orgie.

Caroline ne devinait que trop bien le drame irrémédiable que ce genre de guet-apens pouvait représenter pour une fille pure et sentimentale du genre de Chékina qui se décide à sauter le pas parce qu'elle croit être aimée et qui, encore bouleversée par l'émoi d'un premier abandon, est aussitôt traitée en fille de joie. Elle eut honte de l'uniforme de tambour qu'elle avait porté. « Les hommes sont des monstres », pensa-t-elle. Elle leur en voulait surtout de leur ton. « Si nous pouvions entendre les vantardises abjectes qu'ils débitent sur nous quand nous ne sommes pas là ou qu'ils nous croient incapables de les entendre, nous ne pourrions plus leur céder. »

— *Grazie*, dit-elle.

C'était le fond de son vocabulaire. Il venait de lui servir à remercier Filippo, adolescent blême qui renchérissait encore sur les manières de ses compagnons. Il lui avait servi à boire de nouveau et elle sentait que deux verres de vin cuit n'étaient pas trop pour se donner le courage d'envisager sa situation.

— Et de deux, déclara Giovanni en la regardant boire. Ces petites paysannes-là ne boivent de vin que le jour de la fête au village. Encore une gouttelette et elle sera saoule comme une grive.

D'un trait, Caroline vida le verre. Puis elle le laissa tomber et renversa la tête sur le dossier du fauteuil avec un sourire béat. En jouant l'ivresse, elle savait qu'elle encourageait toutes les privautés mais aussi qu'elle désarmait la méfiance de ses hôtes. Le vin cuit l'avait enflammée. Trois fils de famille qui font la fête, elle avait tout de même connu des adversaires plus

dangereux que ça. L'essentiel était qu'ils en vinssent à la considérer comme incapable de toute réaction. Telle semblait bien être en effet leur opinion car ils ne se querellaient plus que pour savoir qui monterait à l'assaut le premier. Giovanni fit savoir ses droits de premier inventeur.

Il posa un genou sur le bord de la bergère, adressa à Caroline quelques compliments qu'elle ne comprit pas mais qu'elle devina truffés de superlatifs. Devant son silence, il se pencha, passa un bras entre les reins de Caroline et le dossier et posa ses lèvres sur les siennes.

Elle ne put réprimer un haut-le-corps. D'autant que le baiser de Giovanni, prudent d'abord, se poursuivait avec une fougue savante. Son plan lui interdisait de résister, cependant ce baiser qu'elle aurait voulu subir comme un moindre mal dans une complète inertie, elle ne put s'empêcher, malgré la rage qu'elle éprouvait contre son dispensateur, d'y prendre sa part.

— Mâtin ! Elle a des dispositions, la petite !

Haletante, Caroline entre ses yeux mi-clos considérait Giovanni qui, les lèvres humides de sa salive, les joues en feu, s'était redressé et observait alternativement sa proie et ses amis d'un air triomphant.

— On va voir si elle les montrera jusqu'au final ! s'exclama le blême Filippo en se jetant sur la jeune femme qu'il souleva dans ses bras fluets.

Furieuse contre elle-même de la manière dont elle avait accepté le baiser de Giovanni, Caroline, lorsqu'elle se sentit dans les bras du dadais glorieux, ne put se contenir. Comme il approchait les lèvres pour l'embrasser à son tour, elle les mordit avec force.

D'un soubresaut, elle s'était dégagée et était retombée sur ses pieds. Comme Filippo tentait à nouveau de l'agripper, elle le repoussa si violemment qu'il alla buter contre l'escabeau et s'écroula sur le plancher à la renverse.

— Sacré Filippo ! jeta Giovanni en riant aux éclats. Un de ces jours, tu te feras assommer par une pucelle. Laisse-moi faire, ça vaut mieux.

À ce moment, Emilio, le sourire plus large que jamais, la poitrine bombée, s'avança avec une assurance avantageuse.

— Si vous permettez, messieurs, c'est mon tour. Vous avez eu chacun le vôtre, respectez celui du maître de ces lieux.

Caroline le regarda s'avancer avec horreur. Déjà elle regrettait pourtant l'accès d'emportement auquel elle s'était abandonnée, ranimant ainsi la vigilance de ses geôliers, aussi ne se débattit-elle pas lorsque le grand garçon la saisit dans ses bras. Il avait cependant agi avec la goujaterie la

plus décidée. En la soulevant, il avait réussi à relever la jupe, lui découvrant les genoux qu'elle avait nus, ayant seulement roulé ses bas au-dessus des mollets lorsqu'elle s'était habillée chez Chékina.

Il planta un baiser sur l'un des genoux puis claqua la langue comme un dégustateur de vin avant de déclarer :

— Mais savez-vous qu'elle sent très bon ?

Il la serrait très fort contre lui, et elle se sentait d'une désolante légèreté sur sa poitrine. C'était le plus vain des bellâtres, ce qui n'empêchait pas Caroline, qui n'avait pas hésité à rudoyer le petit Filippo, d'éprouver dans ses bras, le même trouble que celui qu'elle avait connu sous la bouche de Giovanni. Celui-là laissait sa bouche tranquille. Tout en ricanant, il la berçait, lui soulevant les jambes très haut, ce qui faisait remonter de plus en plus robe, jupon, chemise le long de ses cuisses.

Il la déposa sur le lit avec tant de dextérité qu'elle dut tirer sur sa chemise pour cacher au moins son ventre aux regards brillants des trois roués.

Elle n'avait plus envie d'agir. « Tout de même, pensa-t-elle, si je m'abandonne, je garderai plus tard de ce qui va se passer un souvenir infect. Il y a bien des instants que je regrette mais, de celui qui se prépare, je ne pourrai jamais me nettoyer. » Elle rassemblait ses rares connaissances d'italien. Rehaussé par le vin qu'elle avait bu, le désir des trois hommes lui montait à la tête. Elle se surprit à penser ensuite que ce serait infect, oui, mais drôle. Drôle n'était pas le mot qui convenait. Elle le chercha puis ferma les yeux en se rappelant que ce n'étaient pas des mots français qu'il fallait trouver, mais italiens. « Je suis ivre », pensa-t-elle encore. Elle se demanda comment se disait « ivre » en italien. Là n'était pas la question. Ce n'était pas la traduction du mot « ivre » qu'il fallait trouver... Au fait, la traduction de quel mot ?

La pièce était silencieuse. Sur ses jambes, ses épaules elle suivait le parcours de frissons indolents provoqués par des caresses et des baisers. Elle gardait les yeux fermés. Ses mâchoires se serrèrent. Elle ne céderait pas, sinon elle perdrait la partie qu'elle jouait avec Gaston.

Cette partie lui apparut brusquement dans une parfaite clarté. Elle ne devait pas se laisser vaincre par son mari. Le prix de leur bonheur était là. Non, elle ne cherchait pas la ruine de leur union, elle était en train de la préserver. Ce qu'elle cherchait, c'était un événement qui lui permît précisément de pardonner à Gaston. Qu'elle se conduise aussi mal que lui et elle n'aurait plus de raison de lui en vouloir. Seulement il fallait que leurs

aventures fussent égales en qualité. Et celle de Salanches lui paraissait d'une race et d'un ton inimitables. Perdu, traqué, il séduisait une petite Belle au Bois dormant recluse au fond de son minuscule palais. En regard de ce succès, elle aurait du mal à opposer l'abominable orgie qui l'attendait et le rôle vil et passif qui lui était dévolu entre trois vulgaires débauchés. Il fallait s'enfuir pour chercher dans Côme l'équivalent de ce que Gaston avait trouvé. Les mots qu'il fallait lui vinrent enfin aux lèvres :

— *Va bene, accetto ma a condizione che lei sia solo.*

En parlant, elle avait rouvert les yeux et les avait fixés sur Emilio. Ce n'était pas au hasard qu'elle choisissait, des trois, le plus homme. Emilio était grand, fort, autoritaire et, de plus, maître du logis. Malgré son vice, il ne pouvait manquer d'être flatté par ce choix exclusif. Sans doute goûtait-il les abjectes violences d'une ruée collective sur la même proie ; toutefois Caroline se savait trop belle, trop rayonnante, pour ne pas deviner que, si corrompu qu'il fût, Emilio ne résisterait pas au plaisir d'être choisi entre les autres.

— Eh ! Eh ! grommela-t-il d'un air satisfait, la petite a bon goût. En tout cas, elle a donné son avis.

— Qu'elle donne son avis, jeta Filippo avec rage, ça ne nous fait ni chaud ni froid. Il y a une règle ici, non ?

Giovanni l'appuya :

— C'est même ça le plus amusant. Que chacune de ces petites bourriques ait un élu et soit obligée de céder aux deux autres, voilà tout le sel de l'affaire.

— Tout le sel ? dit lentement Emilio. C'est bien possible. Aujourd'hui, figurez-vous que j'ai envie de plat sucré.

Filippo se haussa sur la pointe des pieds et tenta de carrer ses épaules.

— Ce qui veut dire ? demanda-t-il.

— Ce qui veut dire, répondit toujours froidement Emilio que je ne vous retiens ni l'un ni l'autre.

Quand Caroline avait rouvert les yeux, elle avait rencontré les regards alourdis des trois hommes qui convergeaient sur son corps. Maintenant, ils ne la regardaient plus, trop occupés à se la disputer. Alors, rencontrant son image dans le miroir, elle fut honteuse d'une position qui, dans le désordre où étaient ses vêtements, suffisait à satisfaire la curiosité masculine la plus exigeante. Elle serra et étendit les jambes, rabattit sa jupe jusqu'à ses genoux. Elle écarta ses petits paniers de soie qui, quand elle avait été

déposée sur le lit, s'étaient placés sous ses reins, la soulevant, la présentant en offrande.

Son habile intervention portait jusqu'ici les fruits qu'elle en avait attendu. Elle n'avait plus trois adversaires et pouvait espérer qu'avant peu elle n'aurait plus affaire qu'à Emilio. Le premier, Giovanni, avait cédé. Filippo, plus entêté, plus hargneux, ne se défendait plus que pour la forme. Il abandonna la partie quand Emilio proposa le marché suivant : que les deux jeunes gens se retirent dans la pièce du fond (que par dérision il appelait « Tour du Nord » comme dans les châteaux) et, une fois l'affaire faite, lui Emilio les rappellerait et leur livrerait la fille.

— Tout ce qu'on te demande, prononça Giovanni, c'est de ne pas être trop long.

Caroline, aux aguets, les entendit suivre le couloir et refermer une autre porte sur eux. Désormais, Emilio constituait seul un obstacle à sa fuite. Elle loucha vers les pistolets qui brillaient toujours près de l'écritoire. Mais son corps était alangui. Depuis trop d'heures elle était la proie de trop de désirs pour que ses muscles fussent prêts à lui obéir avec la vaillance et la précision nécessaires. Alors était-il absolument impossible d'apitoyer Emilio ? Son air assuré lui en imposait. En tout cas, elle n'y parviendrait pas en italien !

Elle avait perdu la respiration. Emilio, sans un mot, s'était abattu sur elle. Leurs langues se cherchèrent, se nouèrent, puis combattirent voluptueusement. Elle défaillait sous le poids de son ennemi : « Il m'enivre, pensa-t-elle, comment vais-je faire ? »

Les baisers d'Emilio agissaient en effet sur elle comme une liqueur perfide. Elle ne pouvait pas se débattre. Il avait délacé son corselet puis ouvert sa blouse, dénudant la gorge et les épaules. Pâmée, les reins creusés, elle attendit, de toute sa petite poitrine brûlante et dressée, la caresse qui allait la brasser jusqu'au fond d'elle-même.

Or Emilio, décidé à conquérir, n'exploitait pas ses avantages. Il la troussa jusqu'aux hanches. Au moment où son torse attendait la douceur d'une étreinte, ce furent ses flancs qui se rebellèrent sous les entreprises prématurées de l'homme.

— Non, cria-t-elle.

Ce n'était pas un non vertueux mais un non fâché. Sa déception la ramena à elle. « Un peu plus et j'allais me laisser faire », pensa-t-elle. Lui croyait que c'était déjà fait. Il s'était redressé pour envoyer promener sa

robe de chambre, les deux genoux plantés entre ceux de Caroline. Il vacilla et tomba sur son séant. La jeune femme avait déjà sauté sur le plancher. Hâtivement, elle refermait sa blouse, les yeux sur les pistolets. Tout son corps tremblait. « Jamais je n'arriverai à tenir une arme », observa-t-elle lucidement.

— Monsieur, dit-elle...

Nu et stupide, encore assis sur le lit, il la regardait. Elle baissa les yeux et reprit :

— Monsieur, il faut que je vous dise...

Éberlué, il se drapa machinalement dans sa robe de chambre et s'enquit :

— Voilà que tu parles français, maintenant ?

— J'ai été domestique chez un comte où l'on ne parlait que français. Je m'appelle Chékina. Il faut que je vous dise que je suis fiancée... Vous me plaisez mais... ce que vous voulez n'est pas possible.

— Ah ! oui, tu m'en diras tant !

C'était une réponse qui ne voulait rien dire. Interrompu dans son désir, étonné, Emilio cherchait une contenance et gagnait du temps en préparant son offensive. Caroline n'avait pas renoncé à l'attendrir. Elle s'était remise à parler. Il lui semblait qu'elle était vraiment ce qu'elle disait, pure comme Chékina, et amoureuse d'un lointain jeune homme avec l'entêtement exclusif d'une vierge. Elle n'avait plus l'impression d'être elle-même. Des chants montaient de la rue. Peut-être même provenaient-ils de quelque bateau dont les passagers dans le port célébraient les beautés vertigineuses de cette nuit de libération. Dans la cour, des chats enthousiasmés par la fièvre de Côte hurlaient d'amour.

— Tu m'en diras tant ! répétait Emilio.

Caroline se tut. Dans le regard d'Emilio elle venait de saisir une lueur ironique et décidée. Il était très simple de deviner ce qui se passait en lui. La prétendue pureté de sa prisonnière, son attachement à un autre, son effroi, pimentaient agréablement l'assaut qu'il s'appropriait à donner. Un sourire immobile sur les lèvres, il s'approchait.

Elle regarda ses propres mains comme des objets étrangers sur le compte desquels il fallait se renseigner. Il n'y avait pas de doute, c'étaient des mains trop frémissantes pour tenir un pistolet. Alors elle inspecta la pièce, gravant dans sa mémoire l'emplacement des tables, des tabourets, des fauteuils, des portes. Au moment où Emilio lui saisit la taille, elle dit :

— Oh ! monsieur, tout ce que je vous demande... c'est d'éteindre, éteignez, je vous en supplie.

Il lui baisa les lèvres puis demanda :

— Allons, tu y tiens ?

Il l'avait lâchée pour éteindre la première paire de bougies. Puis il se dirigea vers l'autre flambeau et parut hésiter au moment de souffler les deux petites flammes qui seules éclairaient maintenant la pièce.

Caroline, sentant cette hésitation, ouvrit elle-même son blouson, découvrant ses seins comme pour s'offrir de son plein gré. Puis, feignant de s'apercevoir qu'il n'éteignait pas, elle réappliqua le blouson sur sa poitrine. L'effet fut immédiat. Bruyamment, Emilio souffla les bougies et se précipita vers elle.

L'obscurité, quand elle suit directement la lumière, est totale. Mais Caroline avait appris la chambre par cœur. Elle évita son adversaire, se glissa entre les tabourets, renversant tout juste un verre sur son passage et sentit sous sa main la poignée de la porte qu'elle poussa précipitamment. L'antichambre aussi était obscure. Comme elle se rappelait à merveille la situation de la porte d'entrée, ce fut à peine si elle tâtonna pour l'atteindre.

Elle entendait, dans la chambre, les marches et les contremarches d'Emilio qui, ne soupçonnant pas sa fuite, croyait simplement que la belle se faisait désirer en se cachant.

Elle tremblait toujours ; jamais pourtant elle n'avait été plus calme, plus résolue, plus prudente. Après avoir doucement ouvert la porte, elle fut ragaillardie par l'air frais du palier. L'erreur où se trouvait Emilio lui donnait tout le temps de s'en aller en paix. Il fallait seulement qu'il n'entendît pas se refermer le lourd battant. Comme elle s'apprêtait à le pousser avec précaution, un courant d'air violent la fouetta, claquant l'huis dans un tintamarre que les voûtes de l'escalier répercutèrent.

Déjà elle dévalait les marches, mais comment espérer que ce fracas n'ait pas été entendu ! Comme elle atterrissait dans la cour, elle entendit les dalles de l'escalier résonner sous des pas pressés. Elle entendit même des jurons et se rua sous la voûte d'entrée parmi les cris d'une bande de chats que son irruption dispersait. La porte de la rue était entrouverte. Devant elle, de nouveau, brilla l'eau calme du port. Elle se retourna. Deux silhouettes débouchaient dans la cour.

Elle se remit à courir, glissant sur les pavés gras de la ruelle, puis des quais, sur lesquels elle s'était lancée : instinctivement, elle avait couru vers

le lac, vers un horizon libre. L'impossibilité où elle était maintenant de se cacher lui faisait regretter de ne pas être remontée vers le dédale des ruelles. Tant pis, il était trop tard. Il fallait courir. Il ne fallait plus que courir.

OceanofPDF.com

Le pêcheur Umberto

Ornés de lampions, les bateaux étaient en liesse. On y chantait, on y buvait, sur les plus gros on dansait. Quelques barques traversaient lentement le port, conduisant ou ramenant de pleines cargaisons d'ivrognes et de filles de joie. Sur les quais, il n'y avait que quelques groupes. On s'y livrait à d'obscurs marchés dont quelques prostituées, sorties de la rue réservée, étaient l'objet. Les visages se tournèrent à peine au passage de Caroline qui, ayant soulevé ses jupes au-dessus des genoux, courait en s'efforçant d'éviter les tas de cordes, les vieilles ancres et les couffins.

Les têtes virèrent de nouveau à l'irruption des deux hommes qui la poursuivaient. Ils criaient au voleur et un murmure railleur les accompagna. Qu'avait bien pu leur voler la fille ? Leur vertu ? Les Italiens vénèrent leurs saints, sans que cette adoration exclue la familiarité, aussi leur lançait-on au passage le nom de quelque saint ou sainte protecteurs des dadais contre les entreprises des prostituées.

Il ne faisait de doute pour personne que Caroline en fût une. Si les avis avaient été partagés, Caroline les eût vite mis d'accord car, ayant contourné une énorme balance dont la silhouette sombre dominait le quai aux grains, elle se jeta dans une ruelle étroite que tout Côme connaissait bien. La Rue aux Filles, c'était ainsi qu'on l'appelait.

Elle tenait plus de la dentelle que de la rue. Sinueuse alambiquée, elle se perdait en fourches ténébreuses, en lacets singuliers, en un inextricable fouillis de couloirs qui ressemblaient à des tranchées et de tranchées qui ressemblaient à des caves. Des maisons se penchaient pour la chevaucher avec des pavoisements inquiétants de linges dans la nuit et des rotundités de pots de fleurs. Certaines de ces maisons étaient très vieilles et leurs hérissements gothiques, retouchés par le clair de lune, foisonnaient de niches à saints, grouillaient d'ornements où des feuilles et des monstres s'affrontaient comme autant de cauchemars pétrifiés.

Des pêcheurs, des ouvriers, des soldats, une horde d'insurgés à moitié civils à moitié militaires, fourmillaient dans ce dédale. Les uns se roulaient sur les marches avec des filles dans les bras. D'autres, assemblés sous des auvents feuillus, se disputaient avec des cabaretières qui ne voulaient pas les laisser entrer. Des ivrognes zigzaguaient suivis d'enfants à demi nus. Les degrés de cette rue montante, étroite, sinueuse et encombrée eurent tôt fait de ralentir la course de Caroline. En vain cherchait-elle à éviter l'un c'était pour heurter l'autre et un concert d'insultes ou d'invitations à l'amour l'accompagnaient.

Tout de suite après, les éclats de rire commençaient. Poussé par ses deux chasseurs, le cri de « voleuse » produisait le même effet que sur le quai. Caroline se retourna et, se voyant près d'être rejointe, avisa la tonnelle d'une espèce de cabaret sous laquelle des hommes, assis à même la pierre, se repassaient une bouteille en buvant au goulot. Elle se glissa derrière eux et, sur le seuil de la salle, se heurta à une jeune femme dont un lampion éclairait le visage. « Mon Dieu, où l'ai-je vue ? », pensa Caroline à bout de souffle et d'espoir. La femme l'avait repoussée brutalement tout en prononçant quelques mots inintelligibles.

— Oh ! je vous en supplie ! s'écria Caroline.

Elle avait reconnu Ida, la fille à soldats qui, la veille au soir, les avait guidés à travers Côme. Elle se doutait bien qu'Ida ne penserait guère à l'identifier avec le petit tambour auquel elle avait montré ses cuisses en montant à cheval.

— Je vous supplie, insistait Caroline, vous ne détestez pas les Français, vous ! Je suis cantinière ! Je suis la sœur d'un sous-officier que vous connaissez bien... celui que vous avez mené au camp retranché, hier soir. Ne m'abandonnez pas, des hommes me poursuivent...

Elle avait parlé d'une voix saccadée et basse. Ida, surprise, n'avait pas fait un mouvement. Écartant les buveurs, Filippo et Giovanni apparurent, hors d'haleine. Ils saisirent brutalement Caroline qui, passive, s'accrocha au montant de la porte ouverte avec de brusques sanglots.

Les deux hommes criaient. Caroline pensait simplement : « Emilio n'a pas pu les suivre, lui, parce qu'il était déshabillé ! »

— Écoute donc, observa Ida, ils disent que tu leur as volé une bourse.

Il y avait déjà un petit rassemblement dans la rue et les flammes des torches que portaient quelques hommes unissaient leurs reflets à ceux de la petite lanterne qui éclairait le seuil de la taverne, pour creuser et dorer le

grand visage pathétique d'Ida et les figures furieuses de Giovanni et de Philipppo.

— Je n'ai rien volé du tout, expliqua Caroline tout bas.

Elle se demanda si c'était un prétexte qu'ils invoquaient ou si sa fuite avait fait croire aux trois hommes qu'elle ne s'était introduite chez eux que pour s'emparer de la bourse qu'elle avait vue en effet près des pistolets. Rivée à la porte, mais pliant déjà sous les brutales poignes de ses deux adversaires, elle jeta un regard désespéré à Ida. Celle-ci éclata de rire et, à plein gosier, lança en italien une phrase qui fit se joindre à son rire toute l'assistance. Giovanni avait reculé d'un pas. Philipppo tenait toujours Caroline par un poignet et c'est Ida qui lui fit lâcher prise. Sur la chaussée, les hommes riaient de plus belle. Pourtant une discussion serrée s'engagea qu'Ida interrompit seulement pour dire tout bas à Caroline qu'elle la faisait passer pour une servante de cabaret qui n'avait pas quitté la rue depuis le coucher du soleil.

Les deux jeunes gens battaient en retraite sous les railleries des pêcheurs. Ils paraissaient pourtant décidés à ne pas s'éloigner.

— Tu veux entrer ? demanda Ida.

Elle la poussa plus avant dans la taverne. C'était une salle basse et voûtée, meublée de courtes tables et de tabourets trapus sur lesquels s'entassaient les buveurs que l'altercation n'avait pas arrachés à leurs occupations. Une fumée épaisse rendait imprécises les rangées de bouteilles clissées qui se haussaient jusqu'au plafond auquel étaient suspendues des guirlandes de saucissons et de piments. Une odeur de tabac, de vinasse, de graillon et d'ail, surtout d'ail, donna la nausée à Caroline qui, inquiète, s'était figée dès l'entrée.

Un homme énorme et chauve, ceint d'un grand tablier bigarré, se tenait derrière une haute caisse en bois verni qu'ornaient deux bouteilles d'un vert sombre que l'on avait sans doute exposées au feu, de sorte que leurs goulots s'enlaçaient et s'inclinaient comme une branche alanguie par la soif. Fascinée, Caroline regardait l'homme la regarder. Il se laissa glisser de son tabouret et se dirigea vers elle. C'était le patron, comme elle en jugea par le maintien embarrassé d'Ida qui se répandit en explications. L'homme tapota le cou de Caroline d'une grosse main mouillée « Et voilà pourquoi j'ai quitté le palais de Clélia, pensa-t-elle. Pour me faire flatter comme un jument par ces brutes. Ah ! elle est belle, ma vengeance ! »

— Je lui ai dit que tu étais la sœur de Gustave. Comme c'est un bon client, Gustave, ça l'a amadoué.

Caroline se souvint que Gustave était le nom du sous-officier ami d'Ida et fit oui de la tête.

— Tu comprends, reprit la fille, si tu sors d'ici, les deux bougres vont te tomber dessus. Et puis, pour une petite comme toi, cette rue-là, ça n'est pas du gâteau. Alors, il veut bien te garder pour la nuit. Va dans le fond, tu aideras à laver les verres et à servir.

Titubant dans les vapeurs épaisses de la petite salle, que l'air lourd de la nuit ne parvenait pas à dissiper, Caroline gagna une sorte de niche qui se prolongeait en un long placard. Accroupie devant un robinet, une vieille femme était occupée à remplir de vin des pots de grès. Sans un mot, elle désigna à Caroline un torchon gras et percé. Le sol était de terre battue et humide de flaques de vin. Caroline essayait de ne pas trop salir sa robe. Elle se mit à frotter les verres. Au bout d'une minute, la femme lui dit un mot ; Caroline vit seulement remuer ses lèvres tant le tintamarre des buveurs était violent.

Au milieu de la pièce se dressait, en guise d'escalier, une échelle sur laquelle, à l'aide de quelques planches, on avait fixé une rampe ; Ida avait disparu par cet escalier en compagnie d'un homme. C'était d'ailleurs un va-et-vient continu des malheureuses sujettes de l'établissement qui montaient ou redescendaient avec leurs clients.

En plus chaud, en plus odorant, la taverne lui rappelait celle où elle avait vécu à Londres quand sa sœur l'avait chassée et qu'elle était enceinte. Et l'odeur du vin et de l'huile frite lui donnait maintenant les mêmes nausées qu'alors. Elle pensa à ce fils qu'elle n'avait pas vu depuis cinq ans et l'envie de pleurer lui revint. Elle était si loin de la sordide remise où elle essuyait ses verres qu'il fallut que la vieille femme la pinçât pour la rappeler à sa condition.

— *Dai a bere !*

Elle lui tendait en même temps un plateau chargé de cruchons pleins et de verres. Caroline comprit qu'il lui fallait jouer les serveuses, saisit maladroitement le plateau et se dirigea vers une table d'où on l'appelait avec impatience.

Gauchement, elle y déposa trois verres et un cruchon. Les buveurs la criblèrent de superlatifs prononcés sur un ton gouailleur et canaille. Elle s'éloigna, déposant des cruchons là où on lui en demandait. Elle servit le

dernier sous l'escalier à une bande d'hommes entassés autour d'une table trop petite. Ils n'interrompirent pas les hurlements qu'ils étaient en train de pousser pour saluer la montée d'une des filles avec l'un d'entre eux. Comme l'échelle les dominait, ils avaient tous la tête levée pour profiter du spectacle qu'elle leur offrait en gravissant les échelons.

Caroline posa les verres. Elle allait battre en retraite vers son antre quand, le spectacle étant terminé, les hommes s'avisèrent de sa présence. L'un d'eux la saisit par la hanche et la retint. « Ça y est, pensa-t-elle, je m'y attendais mais je n'en suis pas plus avancée pour ça. Est-ce qu'il faut rire, me fâcher ? Comment font les vraies serveuses pour se tirer d'embarras ? »

Elle comprit qu'ils exigeaient qu'elle remplît leurs verres elle-même. D'un commun accord ils reculèrent leurs tabourets pour lui permettre d'atteindre la table. Mais à peine fut-elle un peu engagée que des genoux sournois et brutaux la bloquèrent. L'attaque l'avait surprise ; le plateau en main, le buste en avant, elle perdit l'équilibre et se retrouva assise sur les genoux d'un des hommes. Un autre avait rattrapé le plateau. Elle eut à peine le temps de jeter un cri étouffé que déjà une main, qui s'était glissée sous son jupon, remontait brutalement le long de sa cuisse. Elle fut dégagée par les autres qui n'entendaient pas que tout le plaisir revînt à un seul.

On lui rendit son plateau et elle fut obligée de reprendre son office. Ces messieurs ne faisaient rien pour faciliter sa tâche. Tout au contraire, ils manœuvraient pour la forcer à se pencher afin de rendre plus révélateur le décolleté de sa chemisette et pour rapprocher de leur visage la poitrine et les bras de la jeune femme. Le plus odieux était l'assaut que d'autres menaient sous ses jupes chaque fois que, pour remplir un verre, elle enjambait les genoux d'un buveur. Comme enfin elle versait la dernière goutte de son cruchon, le plus audacieux, la troussant d'un revers de main, posa un baiser sonore sur sa croupe un instant dévoilée.

Le cruchon lui échappa des mains et alla rouler sur la terre battue. Elle n'était plus rien qu'un paquet de nerfs. Elle se retourna si brutalement que l'insolent tomba à la renverse. Alors, avec un calme que démentaient les deux larmes qui coulaient sur ses joues, elle prit un verre plein et le vida sur la tête de son adversaire en train de se relever.

« Ils vont me rouer de coups », pensa-t-elle. Or toute la salle éclata de rire, y compris le patron. L'homme était debout. Il faisait semblant de laper les gouttes de vin qui coulaient sur son visage. Avec un sourire paisible, il se dirigea vers le patron, désigna Caroline, fouilla dans son petit gilet rayé,

et tendit une pièce au gros homme qui, après avoir imperceptiblement hésité, acquiesça de la tête.

Alors la figure toujours humide de vin, il revint vers Caroline et lui offrit galamment le bras au milieu des rires et des vivats. Elle crut vaguement qu'il voulait sceller leur réconciliation, accepta le bras et même de faire quelques pas en compagnie de son cavalier improvisé. Celui-ci s'arrêta devant l'échelle-escalier et, d'un geste très clair, l'invita à monter devant lui. D'un trait, elle comprit pourquoi le patron avait hésité, pourquoi il avait reçu une piécette du buveur et ce que signifiait pour elle l'acquiescement qu'il avait finalement donné.

Du regard, elle cherchait Ida. Celle-ci n'était pas redescendue. Et puis chercherait-elle à la protéger contre une épreuve à laquelle elle était elle-même trop habituée pour l'estimer bien redoutable !

Impatienté, le jeune garçon avait pris les devants et gravi trois échelons puis, se retournant vers Caroline, il la saisit par la main et l'entraîna derrière lui. Elle résistait, mais l'autre la tirait paisiblement, habitué sans doute aux bêtes qui ne veulent pas aller à la foire. Et plus Caroline se débattait, plus explosaient les rires, les vociférations. Entre les barreaux, elle aperçut, au-dessous d'elle, les visages levés, passionnément occupés à se repaître de ce qu'elle révélait par ses gesticulations. Alors elle serra sa jupe entre ses jambes et monta précipitamment.

Elle déboucha dans une sorte de grenier cloisonné qui, du côté de la rue, était à ciel ouvert et bordé par la rambarde d'un balcon. Elle respira à pleins poumons le souffle tiède de la nuit et se sentit heureuse d'apercevoir des étoiles dans le ciel. Mais, de l'autre côté, une demi-douzaine de petites portes se suivaient derrière lesquelles elle entendit des souffles et des rires.

Le contraste entre la pureté de cette nuit et les scènes sordides que ces bruits n'évoquaient que trop bien crispa la jeune femme. Elle ressentit une bouffée de haine contre l'espèce masculine. Voilà tout ce qu'ils avaient trouvé pour assouvir leur désir stupide : de ces maisons sales où, pour quelque monnaie, on leur livrait des corps qu'ils n'avaient pas conquis. Il lui sembla que depuis les débuts du monde la femme était une victime de la bêtise, de la simplicité, de l'appétit abruti du sexe masculin.

Elle regarda celui qui se croyait des droits sur elle. Il était jeune ; son nez était retroussé ; sa bouche gentiment dessinée était ouverte sur des dents blanches quoique irrégulières. Il la regardait aussi avec de bons yeux de

jeune chien qui la surprirent. D'un revers de main, il essuya une des gouttes de vin qui traînaient encore sur son visage.

Caroline, tout à l'heure, avait réagi si vite contre son odieux baiser qu'elle n'avait pas pris la peine de le regarder ; elle s'était fait de lui une image qui répondait au dégoût qu'elle ressentait à son égard mais qui ne correspondait décidément pas à la réalité. Le jeune pêcheur acheva de l'attendrir en éternuant. Elle faillit lui dire : « À vos souhaits. » Il sourit. L'élan de désir qui, devant ses camarades, l'avait poussé à s'approprier Caroline aussi vivement avait fait place à un empressement ému. Il lui dit quelques mots où il lui sembla comprendre qu'il s'impatiait de ce que les occupants des chambres ne se décidassent pas à céder leur tour. À leur intention, il lança quelques exclamations qui n'amenèrent aucun résultat.

Il l'entraîna vers l'une des portes. Il lui avait appuyé deux doigts sur la nuque, avec précaution, comme s'il eût craint de la casser, et Caroline reprit conscience de sa beauté. Même en un pareil lieu, un rustre, devant la ligne de son corps, l'éclat de son teint, la grâce décisive de ses gestes, était obligé d'admettre qu'il n'avait pas affaire à l'une des hôtesse habituelles de ce genre de maison. Il la traitait maintenant avec respect. Cet hommage involontaire fut poignant. Elle en ressentit de la gratitude pour son ravisseur, presque de l'affection. Pour la première fois, elle lui adressa un vrai sourire. Elle savait bien ce qui l'attendait, mais elle ne voulait pas y penser.

Avec brusquerie, le jeune homme, après avoir frappé à l'une des portes sans obtenir de réponse, l'ébranla et finalement l'ouvrit malgré la faible résistance d'un petit loquet improvisé. Il passa la tête dans l'entrebâillement et cria quelque chose du genre de : « C'est notre tour, non ? »

Surpris sans doute par un spectacle auquel il ne s'attendait pas, il ouvrit le battant tout grand, et Caroline aperçut le dernier personnage qu'elle eût osé imaginer dans ce bouge. C'était le trésorier-payeur général qui, assis sur un grabat, entre un plat de nouilles congelées et un vieux bouquin en cuir noir, se tenait, les genoux écartés, les coudes sur les genoux et la tête dans les mains.

À la vue du jeune garçon, il se leva – par une succession de mouvements saccadés assez analogues à ceux d'un compas. D'un mouvement de la tête, il rectifia les mèches rebelles d'une chevelure imaginaire, puis prononça d'une voix ferme :

— C'est bon, puisque je suis pris, je me rends. Mais je proteste. Je proteste au nom des droits imprescriptibles de tout administrateur civil grossièrement confondu avec un militaire par l'ignorance des foules en délire. Je saurai mourir, monsieur l'insurgé, ce qui ne m'empêchera pas de protester jusqu'à ma dernière seconde contre l'irrégularité des procédés dont je suis l'objet et dont vous ne sauriez manquer d'être tous punis pour peu que Dieu soit, comme je le pense, un Ami du Règlement.

Caroline s'était rejetée en arrière, les joues enflammées à la pensée que le collaborateur de son mari ait pu l'apercevoir dans un tel rôle. Le petit Italien, de son côté, avait reculé, moins déconcerté par les propos qu'on venait de lui tenir dans une langue qu'il ne comprenait pas que par la situation inusitée d'un homme seul occupé à lire et à manger des nouilles dans une cellule réservée à l'amour vénal.

Il ouvrait la bouche pour répliquer à tout hasard quelque chose lorsque, sortant d'une autre cellule, Ida apparut. Elle se précipita vers eux, refoula le trésorier-payeur vers son lit, referma la porte et insulta cordialement le petit Italien. De la main, elle lui indiquait la cellule qu'elle venait de libérer lorsqu'elle reconnut Caroline. Elle n'eut pas besoin d'explications.

— Mon pauvre trésor, murmura-t-elle, c'était bien ce que je craignais. La maison n'est pas faite pour une gentille petite caille comme toi. Et si le patron a commencé, il ne s'arrêtera pas. Il fera défiler toute sa clientèle vers toi. L'ami Gustave ne me le pardonnera pas.

— Ce qu'il faut surtout, balbutia Caroline, c'est que le monsieur qui est dans la petite pièce ne me voit pas.

— Il n'a guère envie de sortir. C'est une grosse légume de chez les Français. Il a eu la bonne idée de venir se cacher ici. Comme c'était un de mes bons clients, j'ai convaincu le patron de le mettre là. C'est bien le dernier endroit où on viendrait le chercher. Faut dire qu'il a payé le prix.

Se retournant vers le jeune pêcheur, elle entreprit une longue discussion qui dut se terminer fort bien, car elle lui administra deux bourrades affectueuses et enthousiastes :

— C'est un bon petit, expliqua-t-elle à Caroline. Je lui ai expliqué en gros. Il comprend bien que ça n'est pas ton métier. Alors, comme le patron ne te laisserait sûrement pas filer, il va t'aider à descendre par le balcon. Seulement, où c'est que vous irez ?

Caroline hésita. Indiquer l'adresse de Clélia, c'était mettre fin à un cauchemar. C'était aussi en retrouver un autre. Elle aurait renoncé. Elle

rentrerait misérablement dans un asile où son mari était en train de la bafouer. Elle aurait perdu la partie.

— J'ai un ami... mais je ne connais pas son adresse.

— Dites toujours ?

— C'est un danseur. Il s'appelle Livio.

— Livio ? Le grand Livio ? Bien sûr que je sais où il niche.

Avec force gestes, elle fournit des explications au jeune Italien qui acquiesçait. Avant de le quitter, elle fouilla dans la poche de son jupon et lui donna une piécette.

— C'est bien juste que je le rembourse. Allez, t'inquiète pas, ma petite. Le Gustave m'a fait assez gagner. Si les Français reviennent, il me rendra ça. S'ils reviennent pas, ça me fera une affaire avec le bon Dieu où je n'aurai pas le mauvais rôle.

— Elle les poussa tous deux vers le balcon et s'empessa d'enjamber la trappe qui conduisait à la salle du cabaret où son absence devait commencer à être remarquée.

Bouleversée par la simplicité avec laquelle Umberto – la conversation lui avait appris que son petit pêcheur portait ce nom aristocratique – avait renoncé à ses droits sur elle et se prêtait non seulement à sa fuite mais encore à son désir de trouver refuge chez Livio, Caroline lui prit la main et la serra. C'était une main jeune, rugueuse et tendre à la fois, dont le contact la toucha d'une manière fraternelle. Elle réprima vite ce sentiment : c'était un homme et, en cours de route, il demanderait sans doute le paiement du service qu'il rendait.

Umberto s'arrêta devant la rampe de bois ajouré qui suivait le balcon. Celui-ci ne surmontait pas directement la rue, mais une courette obscure où étaient entassées des voitures à bras et des bonbonnes.

Il enjamba la rampe et aida la jeune femme à en faire autant. L'ampleur de sa jupe lui facilita la tâche. Elle imita ensuite son compagnon, prit appui sur l'une des rosaces creusées dans le bois et se laissa glisser. Des tiges et des épines lui griffèrent les jambes ; jusqu'au balcon croissait en effet un fouillis de plantes grimpantes durcies par l'été. En vain agitait-elle les pieds pour retrouver un appui. Elle entendit crisser le feuillage, puis un choc feutré. Umberto avait sauté et lui tendait les bras. Elle compta jusqu'à dix et se laissa tomber à son tour.

Le choc fut sans rudesse. Elle ne toucha pas terre. Umberto la cueillit dans les airs avec beaucoup de douceur et d'habileté. Simplement, au lieu

de la déposer tout de suite à terre, il la garda quelques instants dans ses bras. Cette fois, elle aurait eu mauvaise grâce à se fâcher au contact des mains du jeune homme qui, profitant du mouvement de parachute qui avait déployé ses jupons, la soutenait par les cuisses. Elle n'avait d'ailleurs aucune envie de se fâcher. Le torse dur du petit Italien lui était un reposoir agréable. Elle avait passé un bras autour de son cou et sentait avec plaisir, sur sa nuque, le souffle régulier de son jeune protecteur. Elle tourna son visage vers lui. Dans l'obscurité, elle entrouvrait déjà ses lèvres pour accueillir les siennes, mais il la déposa tout simplement à terre, la prit par le poignet et l'entraîna.

Elle fut à la fois un peu déçue et un peu touchée par la délicatesse d'un garçon qui ne demandait pas sur-le-champ le salaire de la peine qu'il prenait. À ses côtés, elle remonta sans crainte la ruelle. Il fallait enjamber des corps endormis ou abrutis par le vin. Il fallait longer des terrasses de buveurs dont certains s'étaient assis tout bonnement sur les marches de la ruelle qui se muait peu à peu en un véritable escalier.

L'escalier s'engagea sous une voûte et déboucha sur une placette illuminée au-delà de laquelle Caroline aperçut de belles maisons et des arcades. Elle eut l'impression d'avoir traversé une ville immense. La vigilance de Gaston ne lui avait pas permis de connaître Côme. Elle venait de la parcourir toute la nuit et sans doute avait-elle passé son temps à retourner sur ses pas, à reprendre les mêmes ruelles, à débrouiller le même dédale... mais par l'effet trompeur des lumières changeantes, des mouvements de la foule, et de son propre désarroi, subsisterait toujours en elle le souvenir d'une cité sans fin, toute en gerbes de feu, en palais innombrables et en cavernes obscures.

Autour d'elle, on applaudissait des mimes grossièrement déguisés qui se battaient à coups de sabres de bois. Les fêtes auxquelles elle avait déjà assisté à Milan lui permirent de distinguer quelques-unes des figures classiques de la farce italienne : Puciniello faisant des grâces à une terrible mégère ; Maramao poursuivant de sa seringue un jeune homme porteur pour tout vêtement d'un immense chapeau à plumes ; et Fricasso, couvert de plumes lui aussi et perdu dans une immense blouse rose, qui menaçait la foule d'un tisonnier.

Depuis quelques minutes, Caroline se laissait conduire comme une somnambule. Elle reprit conscience en pénétrant sous des arcades plus fraîches et plus tranquilles. Elle battit des yeux. Elle éprouva un de ces sentiments de « déjà-vu » qui la visitaient parfois. Il lui semblait mille fois

avoir parcouru ces arcades par une même nuit délirante auprès d'un guide inconnu. « Mon Dieu, pensa-t-elle, pourvu que le monde ne soit pas un éternel recommencement ! » Puis elle se jugea stupide, quoique ce genre de vertige lui laissât toujours une pénible impression de vanité. Toujours courir, et pourquoi courir ? La citation préférée de l'aumônier de son couvent lui revint : « *Vanitas vanitatum et omnia vanitas.* » Elle serra les dents. Non, tout n'était pas que vanité ! Il y avait des choses qui comptaient, qui se suffisaient à elles-mêmes : sa passion pour Gaston, par exemple.

Elle fut sur le point de demander à Umberto de la conduire chez la comtesse Clélia di Monteleone. Mais le jeune homme s'arrêtait et, de la main, lui indiquait, au bout des arcades, une cour au-delà de laquelle elle aperçut un perron éclairé. S'aidant de gestes, il lui expliquait que c'était là l'endroit où il avait promis de la conduire.

Venu d'on ne sait d'où, un arôme poivré prit Caroline à la gorge. Elle frissonna. Son corps n'en pouvait plus. Elle serra ses cuisses et s'appuya de la main à un pilier. Lucidement, elle se demanda de nouveau si elle avait vraiment le droit de se venger ainsi de Gaston ; puis si, en allant s'offrir à Livio, elle ne faisait qu'appliquer la loi du talion. Dans les romans qu'elle avait lus, les sentiments des personnages étaient nets, d'un seul tenant. Les siens étaient toujours mêlés et ambigus. Était-elle un monstre ?

Elle s'aperçut qu'elle n'avait rien répondu à Umberto qui attendait, le regard posé sur elle. « Oh ! là ! là, pensa-t-elle, que tout ça est donc compliqué. Est-ce moi qui le suis trop, ou le monde ? Je donnerais ma vie pour Gaston, et me voilà sur le point d'entrer dans le lit de Livio – d'un Livio qui ne me déplaît pas, il est vrai. Dans le même instant, je ne suis ni avec Gaston, ni avec Livio, mais face à un petit Umberto qui est charmant, qui vient de m'aider, de me sauver même avec une gentillesse adorable et qui, en plus, a une jolie bouche. »

Il parvint à lui faire entendre qu'il ne tenait pas à avancer davantage. Elle ne comprit pas toutefois si c'était un adieu ou s'il estimait que le lieu où ils s'étaient arrêtés était propice à ses intentions. C'était en effet la fin des arcades et, sur la gauche du terre-plein qui les séparait de la grille de Livio, l'ombre était accueillante et profonde, entretenue par des frondaisons qui s'étreignaient autour d'une vasque sculptée où sanglotait un jet d'eau.

Caroline fit quelques pas vers la vasque. Elle s'appuya contre le marbre doux et grenu, trempa deux doigts dans l'eau ténébreuse et s'humecta le front. Puis elle se pencha franchement, brusquement consciente de sa soif.

Malgré son effort, elle ne pouvait atteindre la surface de l'eau. Son schall glissa et elle rattrapa de justesse le léger voile avant qu'il s'enfonçât dans l'eau. Déjà, Umberto s'était penché et se redressait, tendant vers elle ses deux mains jointes en forme de conque. Elle approcha son visage et but lentement. Quand elle parvint aux dernières gouttes, ses lèvres rencontrèrent les paumes qu'elles baisèrent. Sa figure était enfouie dans les mains du jeune homme. Celui-ci recevait sans un mouvement le long baiser. À la fin, il remua imperceptiblement ses pouces et caressa la joue de Caroline sous l'oreille.

Elle s'était relevée. Sa hanche demeurait appuyée au bord de la vasque. Dans le lointain, on percevait encore une rumeur mêlée au son des guitares, mais tout près, caché dans quelque infime asile, un grillon chantait. « Petit Umberto, pensa Caroline, vous avez même su mettre le décor de votre côté. Je ne crois pas que je vous résisterai beaucoup. »

Elle se rappela qu'il avait murmuré « *Grazie* ». Déjà, il n'était plus là. La nuit l'avait absorbé, épongé, buvardé irrémédiablement. Interdite, aussi immobile que le marbre de la fontaine, Caroline, pendant quelques instants, ne pensa qu'à lui. Son trouble avait été trop évident pour que le jeune homme n'ait pas compris qu'il avait toutes les chances d'être bien accueilli. Pourquoi cette fuite ? Avait-il été intimidé par une femme si différente de celles qu'il avait pu connaître jusque-là ? Caroline opta pour l'explication la plus généreuse : Umberto lui ayant rendu un grand service avait jugé peu délicat de demander ensuite un salaire qu'il était presque impossible de lui refuser. Il avait disparu avec son visage souriant et son nez en l'air.

Trois heures sonnèrent à une église voisine lorsque Caroline, ayant poussé la grille, pénétra dans la cour de la maison. Avec étonnement elle aperçut, à la lueur d'une lanterne, une douzaine de chevaux harnachés qui piétinaient d'impatience. Une sorte de pavillon de garde flanquait la maison. Par la fenêtre, elle y vit des hommes en armes qui jouaient aux cartes. Livio possédait-il toute la maison ? Sûrement pas. Cette cavalerie était peu compatible avec la danse. Sans doute occupait-il un étage.

Elle gravit le perron, un peu intimidée à la pensée de se trouver devant un escalier obscur et désert, d'avoir peut-être à frapper à des portes inconnues où, à pareille heure, il serait assez gênant pour elle de demander son danseur.

Confuse, elle parvenait à la porte. Oserait-elle tirer le pied-de-biche ? Elle en fut dispensée par un violent grincement : le battant s'entrouvrit,

offrant le passage à un grand gaillard botté qui tenait d'une main une torche, de l'autre un pli. Il la bouscula sans faire autre attention à elle, dégringola les marches du perron et sauta à cheval.

Il n'avait pas refermé la porte. Caroline, qui l'avait suivi du regard, se retourna et aperçut une antichambre brillamment éclairée et remplie de soldats si l'on pouvait appeler soldats des hommes dont certains n'avaient de militaire que leurs armes, dont la plupart étaient pieds nus, et qui fumaient, assis à califourchon sur des chaises de prix au milieu d'un cimetière de bouteilles vides.

Une clameur l'accueillit. On l'attira sous un grand lustre qui brillait de toutes ses facettes. On la pressait, on lui tenait le menton, on lui posait des questions dans une langue qu'elle ne connaissait pas mais sur un ton suffisamment explicite.

— *Tu sei bella !*

Oui, elle le savait qu'elle était belle mais ne tirait aucun plaisir de se l'entendre répéter par ces trognes armées. Elle tapa du pied avec une impatience assez princière qui fit rire quelques hommes mais intimida les autres.

— *Dove e Livio ?* répétait-elle, impérieuse.

Puis elle fut prise de panique. Livio n'aurait-il pas été arrêté pour avoir participé au bal du général ? Ces hommes occupaient-ils la maison et guettaient-ils ses invités pour les arrêter à leur tour comme cela se faisait en France sous la Terreur ?

Elle recula vers la porte. « Ma peur doit être visible », pensait-elle. Ils allaient la prendre par les poignets, la traîner dans les rues, la jeter dans un cachot ; quelqu'un la reconnaîtrait et on la torturerait pour qu'elle dise où se cachait Gaston. « Je ne parlerai pas, pensa-t-elle, je mourrai. Gaston le saura. Et toute sa vie il se débattrait avec le remords d'avoir passé sa nuit à faire l'amour avec Clélia pendant que je subissais le supplice du fer rouge pour le sauver. »

Justement, on la saisissait aux poignets. Elle rouvrit des yeux que, dans son angoisse, elle avait fermés en écrasant ses paupières l'une contre l'autre. On la poussait en avant. Autour d'elle, les figures des soudards se mirent à ressembler à celles des grotesques Puciniello, Maramao, Fricasso, qui gesticulaient tout à l'heure sur la place. Dans sa terreur, elle les mêlait aux gravures qu'elle avait vues à Milan illustrant un vieil exemplaire du Dante.

Un petit homme au torse nu et à la barbe noire lui donna une chiquenaude pour lui faire lever la tête. Éblouie par le lustre, elle aperçut une haute silhouette qui se découpait sur l'escalier en ombre chinoise.

— Ah ! par exemple, dit la silhouette qui se mit à descendre lentement les marches.

Caroline avait reconnu la voix de Livio.

OceanofPDF.com

Le prince d'une nuit

C'était un joli verre, dont la coupe ressemblait à la corolle d'un liseron, soutenu par une tige torsadée d'une extrême finesse, en forme de cep. Le bleu ciel s'y mêlait à l'ambre. Livio le tenait à la hauteur de son visage et le remplissait de xérès avec soin, prudemment, comme un alchimiste mêlant une cornue.

Il reposa la bouteille dans un coffret à liqueur capitonné de rouge, doré comme une châsse et tout scintillant. Puis, de sa haute démarche, il s'approcha du fauteuil où Caroline s'était laissée tomber et lui tendit le verre. Puis il se décida à répondre :

— Non, décidément, je ne comprends pas votre surprise, madame. La danse mène à tout puisqu'il y a tout en elle, de la science, de l'art, du mensonge, de l'audace, et cet amour de la gloire qui fait les grands capitaines, les grands prélats et les grands criminels.

Caroline avait bu une gorgée.

— N'importe, dit-elle, quand je vous ai reconnu, j'ai cru que vous étiez leur prisonnier.

— Je ne suis ici prisonnier que de mes ambitions. Hormis elles, je suis le maître.

Il fit deux pas vers la fenêtre qu'encadrait en savants festons une soie vert pâle frangée d'or. De la main, il désigna la nuit dont le souffle chaud enflait par instants les rideaux.

— Oui, me voici le maître de la ville. J'ai été l'un des premiers conjurés. Hier, à la Maison communale, pendant que les derniers invités fuyaient votre bal, j'ai senti le pouvoir naître au bout de mes doigts comme le fluide au bout de ceux du *signor* Mesmer. Ce n'était pas désagréable. Alors je n'étais que membre du Directoire de Côme. Ce soir, le Directoire s'est réuni pour élire son chef.

Comme c'était loin ! Caroline se rappela la conversation de Gaston et de Guildo au cours de laquelle celui-ci avait suffisamment laissé entendre que la plupart des membres du Directoire, déjà convaincus de l'inexistence de l'aide autrichienne, se dérobaient devant la responsabilité du commandement suprême.

— Et vous avez été désigné ? demanda-t-elle. Avez-vous réfléchi avant d'accepter ?

— Quand on réfléchit, c'est qu'on n'a pas envie de faire quelque chose. Et j'avais envie de régner sur Côme.

— Ne serait-ce qu'une nuit ?

— Serait-ce une nuit.

Caroline se tut. Elle n'avait guère eu le temps de s'imaginer dans le détail la réception que lui ferait Livio. Cependant tout allait au rebours de ses prévisions, si floues qu'elles aient été. Elle était venue provoquer un danseur et elle était reçue par le chef de l'insurrection qui, au lieu de sourire d'une certaine manière, comme elle s'y attendait de la regarder avec ce feu un peu cynique qu'elle avait escompté, lui parlait, tout bonnement, de politique.

Pourtant, il avait ce même beau visage à la fois proche et impénétrable qu'elle avait tant voulu revoir. Seulement, il la rebutait par sa nervosité, sa démarche excédée de ministre qui croule sous les affaires d'État. Elle ne put résister à l'envie de lui faire comprendre qu'il avait été bien naïf d'accepter un poste aussi vain que périlleux.

— L'honneur de diriger l'insurrection doit être très disputé ? Il vous aura fallu sans doute de grands mérites pour triompher de vos rivaux ? observa-t-elle avec une ironie sensible.

— Non.

Il marchait à longues et lentes foulées à travers la chambre, une chambre de petit-maître, fleurie, luxueuse et désordonnée. Ses petites bottes courtes, à revers jonquille, foulaient régulièrement le tapis d'Orient en suivant la perspective de losanges d'un rose fané qui s'y allongeaient parmi des arabesques en forme de dragons. Il s'arrêta net, gratta le tapis du bout de sa botte comme un étalon, froissa le mousseux jabot de sa chemise entre ses doigts nerveux, fit une petite moue hautaine et, ayant dressé le menton avec une désinvolture un peu trop théâtrale, il récita d'une voix sourde :

— Oui, je sais ce que vous pensez. Vous me raillez d'avoir accepté un rôle de bouc émissaire. Vous croyez qu'emporté par ma vanité je n'ai pas

compris que si ce haut poste m'était proposé, c'est que personne n'en voulait.

— En effet, remarqua doucement Caroline, c'est ce que j'ai cru. Mais si vous avez été de sang-froid, monsieur le danseur, vous me surprenez encore davantage.

— Ah ! oui ? Il ne vous est jamais arrivé de faire un coup de tête ? Je vous tiens en trop haute estime pour vous croire prudente.

— Prudente, non, je ne le suis pas toujours, tout de même...

Elle rougit. Sa fugue de la nuit était trop folle pour qu'elle pût se permettre de donner des conseils, même au plus écervelé des danseurs. Elle sentait pourtant que, dans ses plus dangereuses témérités, elle gardait toujours un fond de bon sens qui lui paraissait totalement manquer à Livio. Maladroitement, elle essaya de le lui expliquer.

— Le bon sens ne m'est pas totalement étranger, répliqua-t-il. Mais, exactement, je ressemble à M. de Buckingham. Votre Richelieu disait de lui qu'il était à égale distance du bon sens et de la folie furieuse. En acceptant une charge dont personne ne voulait, je ne pense pas avoir fait une mauvaise affaire. Je me serais fait duper si j'avais souhaité ce poste avec l'espoir de gagner de l'argent, de m'assurer une bonne sécurité et une belle vieillesse. Figurez-vous que je ne voulais rien de tout cela.

Il s'était remis à marcher, et Caroline dut se retenir pour ne pas lui faire remarquer avec agacement que son éternelle promenade à travers la pièce lui donnait le vertige.

— Et vous comprenez, dit-il en s'arrêtant, en quelques heures j'ai le sentiment d'avoir obligé l'histoire à apprendre mon nom par cœur. On le gravera plus tard sur la pierre, on l'imprimera dans les livres des écoliers et on les punira lorsqu'ils l'écorcheront en récitant leur leçon.

Caroline fit une moue indiquant suffisamment qu'elle ne voyait pas l'intérêt, au risque de sa vie, de mettre son nom sur la pierre et dans la bouche des enfants.

— Vous serez mort, à ce moment-là, observa-t-elle.

— Justement pas. Les morts sont ceux dont on ne parle plus. Aujourd'hui, quand nous disons Alexandre, César, Charles-Quint, Richelieu, ce n'est pas du néant que nous évoquons puisqu'on nous comprend et qu'on nous répond. Ce sont des êtres qui existent au-delà de leur propre poussière.

Il s'interrompit, regarda durement Caroline et demanda :

— Vous me trouvez ridicule ?

— Juste un tout petit peu.

— Vous autres, Français, avez tendance à croire que la simple impression de se trouver en vie est suffisante. Une vie qui ne contient rien, un récipient vide, ma foi, il faut beaucoup de folie pour s'en contenter.

« Il m'ennuie », pensait Caroline. Elle reposa son verre sur un guéridon en mettant beaucoup de coquetterie dans le mouvement de son épaule. Livio, occupé à tirer les boutons de son gilet bois de rose, délicatement piqué de points bleus, qu'il portait sans habit, sur sa blanche chemise aux manches flottantes, n'y prêta aucune attention. Il poursuivit d'un air grognon :

— Bien sûr, je ne laisserai pas un très grand nom. Côme n'est qu'une petite ville, mon insurrection n'est qu'une petite insurrection où l'on en est encore à compter les morts et les blessés. Mais l'histoire n'est pas une mathématicienne qui s'attache aux résultats ou à l'importance des faits, elle a du goût pour l'anecdote et la couleur locale. Il y aura une cote d'amour pour un jeune danseur, mon Dieu, passablement beau, déjà fameux pour sa séduction, auréolé par le mystère d'une naissance cachée où d'aucuns voient les œuvres d'un prince ; il sera la providence des dessinateurs. Quel beau sujet que Livio, le Rebelle, quittant ses chaussons de danse pour passer ses bottes et courir sus à l'envahisseur !

Il avait pris sur la coiffeuse deux chaussons de danse dont les rubans s'enlacèrent autour de ses poignets quand il les fit sauter négligemment dans ses mains. Caroline, qui tenait à remettre les choses au point, insista :

— Je préfère que vous ne vous fassiez aucune illusion. D'abord il n'y a pas plus d'armée autrichienne que de soleil à minuit. En revanche, il y a une armée française qui marche sur Côme ; qui n'en est peut-être même plus à une lieue...

Comme il ne répondait pas, elle demanda, curieuse :

— Vos avant-postes ont dû déjà vous la signaler.

— Nous n'avons pas d'avant-postes, répliqua Livio en battant des yeux comme si on l'eût éveillé en sursaut. Nous n'avons rien. Nous sommes une cinquantaine de malins qui ont été dupés par les agents de l'Autriche et qui attendent sans effroi, et quelques milliers d'aventuriers et de braves gens qui croient dur comme fer en l'Autriche, que nous n'osons même pas détromper parce qu'ils passeraient leur rage sur nous. Moi seul ne me suis pas fait d'illusions sur la cour de Vienne. Moi seul ai joué avec des dés

pipés en sachant que c'étaient des dés pipés. Moi seul mourrai exactement en sachant pourquoi.

Il parlait doucement, le dos tourné à Caroline.

— Quel genre de mort choisir ? Voilà l'affaire. L'épée à la main, dans l'escalier du palais de Côme ? Ou fusillé après un procès dans les fossés du fort de Milan ? Le procès aurait l'avantage de favoriser les mots historiques. D'un autre côté, l'épée à la main, c'est plus gracieux.

Caroline avait souvent remarqué combien les hommes étaient enfants. Celui-ci, tout de même, passait les bornes. Les terroristes de la Révolution française croyaient instaurer une nouvelle ère de l'humanité. Livio rappelait plutôt, lui, les dandys qu'elle avait connus à Londres et qui, par amour de l'excentricité, auraient en effet accepté la mort. Cela se concevait mieux dans la brume de Londres que sur cette terre gaie et soleilleuse.

— Certes, je n'étais pas malheureux, mais ma condition était humiliante : je devais plaire, plaire à tout prix. Mon succès était celui d'une femme et non d'un homme. Je n'aime pas être admiré, je ne suis pas un objet. J'ai toujours eu le goût de commander et cela en un temps et en un lieu où ceux qui avaient ce pouvoir de naissance ne l'exerçaient qu'à regret. Ils avaient lu vos Encyclopédistes. Ce qu'ils voulaient, ces chefs de naissance, c'est convaincre et régner aussi par l'opinion. Je les méprise. J'avais même espéré que les Français nous débarrasseraient de ces moutons titrés. Or vous n'êtes plus républicains, vous autres. Ce n'est pas le mérite qui vous a inspiré la liste de vos invités, hier soir. En dépit de cocardes tricolores, vous avez laissé à leur place les ganaches à perruque et à bas de soie que l'Autriche nous avait donnés. Et Livio a continué de danser. Sa vengeance, c'était de coucher de préférence avec des femmes très titrées. Mais c'est un avantage dont on se lasse quand il faut le partager avec un trop grand nombre de valets de grande maison, de cochers et de professeurs de musique. Non, j'en serais arrivé à me mépriser moi-même si je ne m'étais pas offert ces quelques heures durant lesquelles Côme s'est inclinée à mes genoux. Mon premier décret a été d'ailleurs pour leur ordonner de danser. Eh bien ! ils dansent !

Ce discours eût lassé Caroline, n'eussent été la richesse et la dextérité de la voix qui entraînait et enchaînait ses phrases, leur prêtant des résonances profondes et une apparence de raison. Et puis elle comprenait mieux ce Livio amer qui se vengeait follement des avanies qu'il avait subies par une

royauté dérisoire que le vaniteux amateur de mots historiques sous l'aspect duquel il lui était d'abord apparu.

Elle se leva sans bruit. Il était toujours immobile devant la fenêtre. Elle s'arrêta derrière lui et effleura son épaule du bout des doigts.

— Livio, dit-elle très bas, cette nuit va bientôt finir. L'aurore se lèvera sur une cavalcade balayant toutes les rues. C'est une nuit rare où les conventions sont suspendues, une nuit dont vous êtes le prince. Vos sujets dansent. Si j'ai bien compris, vous estimez inutile de préparer la défense de la ville. Vous lui offrez comme à vous, simplement, une nuit d'illusions. Eh bien ! profitez-en, au lieu de bavarder à son sujet...

Il se retourna si brutalement qu'elle fit un pas en arrière.

— Et d'abord, qu'est-ce que vous fichez ici ?

Puis la violence fit place sur son visage à un air narquois :

— C'est vrai, ça... Je viens de passer deux heures à dicter des ordres, mais je ne sache pas vous avoir convoquée. Si mes souvenirs sont exacts, il ne fut d'ailleurs question que de votre mari. J'ai reçu une sommation du colonel commandant le camp retranché, ce qui a confirmé mon opinion, à savoir que le général de Salanches se terrait comme un rat dans quelque cave de Côme. À vrai dire, je n'ai pas donné d'instructions bien énergiques. Qu'en ferais-je, chère madame, de votre général de mari ? Un beau cadavre, à la rigueur. Oui, cela peut se défendre, mais je suis un sensible et j'ai horreur de faire couler le sang d'un homme quand j'ai couché avec sa femme.

Caroline avait surmonté son trouble. Elle sourit et s'efforça d'imiter le ton ironique qu'avait pris Livio.

— Que je sache, nous n'avons jamais couché ensemble, *signor* Livio... si mes souvenirs sont exacts.

Il eut un geste désinvolte de la main.

— Pffttt ! Les intentions y étaient... Ne niez pas. Sans mon insurrection, croyez-vous qu'après avoir bu dans mon verre vous auriez refusé de vous promener avec moi dans le jardin ?

— Probablement pas.

— Et qu'une fois dans le jardin vous n'auriez pas été ravie de vous asseoir avec moi sur un banc ?

— C'est encore possible.

— En Italie, les bancs sont froids parce qu'ils sont de marbre. Et les étoffes sont légères. Voilà pourquoi les jeunes femmes frissonnent et sont

enchantées de s'asseoir sur les genoux de leur compagnon. Et, une fois qu'une femme est sur mes genoux, elle ne me résiste pas.

Caroline, qui s'était éloignée à petits pas, se retourna et répondit d'une voix ferme :

— Vous vous trompez. Vous me plaisiez beaucoup. Vous excitiez mon intérêt, c'est vrai, plus peut-être qu'il n'était décent. Je n'aurais cependant pas été à vous.

Il éclata de rire :

— Chère petite, que vous jouez bien votre rôle ! C'est votre mari, n'est-ce pas, qui vous a répété : « Et surtout, tiens-lui la dragée haute ! » Oh ! que je vois clair dans vos cartes ! Un jeu simple d'ailleurs : un général et une belle dame. Le général a peur. Il voudrait négocier. Il n'ose pas se rendre lui-même chez le roi. J'appelle le roi un valet devenu tout-puissant parce qu'il est l'atout. Donc, le général sait que la dame plaît au roi. Il l'envoie à sa place. Sa mission est de faire du charme. Lorsqu'elle tiendra la tête du roi sur sa poitrine, elle ébauchera les premières propositions. Elles sont également faciles à deviner. Le roi assure sa sécurité au général, promet de désarmer les insurgés et de lui rendre la ville. C'est cela, hein ? Eh bien ! répondez, répondez par oui ou par non !

Caroline ne répondit que par un profond soupir où il y avait de l'étonnement et de l'agacement. Elle s'était rassise dans la bergère. Malgré l'heure, elle n'avait pas sommeil, mais elle était infiniment lasse. Elle avait abandonné sa tête sur le dossier du fauteuil. Son voile avait glissé, découvrant les mèches blondes de ses cheveux, le ploiement de son cou et la rondeur nacrée d'une épaule. Ses lèvres humides étaient entrouvertes. Une trace charbonneuse maculait sa joue, soulignant la transparence éblouissante de son teint que la fièvre et la fatigue rosissaient aux pommettes. Sa galante robe de fête était maintenant froissée, alanguie comme elle. Elle était pathétique et tentante.

Le regard de Livio était braqué sur elle. Mais plus il la regardait, plus cette dureté d'inquisiteur était tempérée par un trouble également farouche.

— Osez dire que ce n'est pas vrai !

Les longs cils de la jeune femme battirent. Elle passa sa langue sur ses lèvres. Ses prunelles bleues réapparurent et résistèrent au regard de Livio.

— Oh ! non, ce n'est pas vrai, pas vrai du tout.

— Vous mentez ! Vous êtes prise à votre propre piège. Vous avez cru trouver un Livio ignorant que vos révélations sur la situation réelle

jetteraient pieds et poings liés à vos genoux. Ou encore, vous avez compté sur un Livio averti mais effrayé et prêt à tout pour sauver sa peau. Vous êtes en face du seul homme que vous n'avez pas su imaginer ; un homme qui ne craint pas la mort.

Caroline avait soulevé la tête :

— Je vous jure que quand je suis arrivée ici je croyais entrer tout simplement chez un danseur fameux qui avait su me plaire.

— Allons donc !

— Vous ai-je parlé politique ? Si je me suis enquis de votre sort, c'est que votre sort me touchait, voilà tout.

— Ayez alors la bonté de me dire pourquoi vous êtes venue me trouver en pleine nuit ; en pleine nuit au risque d'être reconnue et arrêtée à chaque coin de rue ?

— J'étais malheureuse, Livio, et seule. J'ai pensé que vous étiez peut-être seul aussi. Vous ne me déplaitez pas et j'avais le sentiment que ma compagnie vous serait agréable. Nous aurions attendu le jour ensemble, en causant.

Sur les derniers mots, elle avait esquissé un sourire. Le visage de Livio se détendit. D'un de ses longs doigts il tapotait sa lèvre inférieure. Son regard enveloppait complaisamment les formes de Caroline comme si elles eussent pu lui fournir une explication. Enfin, il dit :

— Bien évidemment si je me trompe, je dois vous sembler ingrat...

— À peine, car c'était un danseur que j'étais venue voir. Il est normal qu'un homme d'État, bientôt historique, ramène à la politique jusqu'aux visites d'une étourdie.

Il y avait de la raillerie dans sa voix, mais une tendresse complice aussi. Livio contourna le fauteuil, s'appuya au dossier et pencha son visage au-dessus de Caroline. Les yeux levés, elle voyait à l'envers. Ses sourcils ressemblaient à des petites moustaches. Elle sentit l'odeur de sa peau. Ils se sourirent.

— Sans le feu d'artifice, murmura-t-il, nous aurions fini notre coupe de vin de Champagne, n'est-ce pas ?

Elle se laissait bercer par sa voix, émue en même temps de sentir le trouble avec lequel il se remémorait leur courte rencontre sous les auspices de Paolina. Il ne l'avouerait sans doute pas, mais il devait déjà en être à regretter ce moment. Il faisait le fier, mais si son rôle de chef insurgé était à reprendre, le reprendrait-il ?

— Nous aurions descendu ensemble l'allée du jardin.

— Non ! cria Caroline.

Livio riait.

— Non ? répéta-t-il d'un ton goguenard. C'est donc si grave de descendre l'allée d'un jardin ?

— Vous savez très bien ce que vous voulez signifier par là, Livio. C'est à cela que je dis non. Vous êtes fat. J'étais fidèle à mon mari et très décidée à n'être qu'à lui. Il n'y avait de chances ni pour vous ni pour un autre.

— Bigre ! quelle vertu et quelle assurance dans la vertu ! Pour m'en convaincre, il aurait peut-être fallu vous abstenir de cette visite nocturne. Espérez-vous me faire croire longtemps que vous êtes la plus farouche des belles ?

— Je n'espère rien de pareil, répondit Caroline, très bas. C'est de ma fidélité d'hier que je vous parlais.

La réponse avait surpris Livio. Pendant quelques secondes, il attacha son regard sur Caroline puis, encore un peu décontenancé, il saisit la bouteille de xérès, lui remplit son verre de nouveau et le lui tendit. Elle ne fit qu'y tremper les lèvres. Il le reprit et but une gorgée en posant sa bouche là où elle avait posé la sienne.

Ce marivaudage avait arraché un demi-sourire à la jeune femme. Elle le retint en se demandant s'il n'avait pas voulu lui rappeler leur complicité de la veille autour de la coupe de champagne.

Ce n'était pas bien grave...

Elle avait pensé tout haut et Livio, désorienté, posa sur elle un regard interrogateur.

— Je voulais dire, essaya-t-elle d'expliquer, que nos apartés pendant le bal n'ont jamais cessé d'être... enfantins.

Les lèvres de Livio se serrèrent, donnant une expression dure à son beau visage que les flambeaux avaient le mérite d'éclairer à merveille, adoucissant la ligne un peu sèche de ses maxillaires, sertissant d'ombre l'arc de ses sourcils purs et fournis, jouant avec le modelé de son menton que bleuissaient les prémices d'une barbe qu'il n'avait sans doute pas rasée depuis le matin. Ses dents étincelèrent, et il dit avec un méchant sourire :

— Ma foi, madame, j'aime poser des énigmes, mais je souffre mal qu'on m'en pose. Je ne sais ce qu'il y avait d'enfantin dans vos petites mines d'hier soir, mais je m'avoue en tout cas incapable de juger enfantine votre présence dans ma chambre à cette heure.

— Et qui vous le demande ? jeta Caroline. Moi qui vous prêtais un esprit vif ! Toutefois, je puis satisfaire votre curiosité en vous avouant que ce n'est pas pour mettre des points sur des *i* que je suis venue ici. Comprenez ou ne comprenez pas, c'est votre affaire.

Ses petits pieds dans ses bas de fil blancs et roses que découvrait la robe s'agitèrent sur le tapis. Son regard était parfaitement effronté. Elle tendit le bras, happa le verre et but ce qui restait de xérès.

— Vous avez un bon vin, c'est toujours ça, remarqua-t-elle.

— Chère madame, prononça Livio en se contenant, vous avouerez que nous ne sommes pas dans des circonstances qui se prêtent à la galanterie. Je gouverne une ville révoltée. Je suis sans doute en ce moment le seul chef activement en guerre contre la République française. Il ne faut pas m'en vouloir si les subtilités de boudoir m'échappent. Votre petite personne est charmante, mais je vous en demande pardon, elle ne suffit pas à me cacher les réalités qui m'entourent.

« C'est bien la première fois de ma vie, pensa Caroline, que je pénètre délibérément chez un homme, avec l'intention de m'offrir à lui. Mais c'est aussi vraiment la première fois qu'un homme qui me tient à quelques pas de son lit a l'idée de m'entretenir des réalités qui l'entourent. Celui-ci a l'air bien décidé à tout comprendre de travers. » Elle poussa un soupir.

— *Signor* Livio, reprit-elle, ou plutôt monseigneur le gouverneur, je vous ai déjà assuré que si, hier, j'étais la fidélité faite épouse, aujourd'hui je suis l'infidélité faite visiteuse. Autrement dit, j'ai changé. Appelez-vous cela une énigme ?

Livio fit un pas vers elle et, d'un geste cavalier, lui effleura le menton du bout du doigt.

— Ça j'ai compris, inutile d'insister. J'ai fort bien compris que vous veniez vous offrir à domicile, et vous en suis très reconnaissant, mais...

Elle se leva. Décidément, elle n'avait plus qu'à s'en aller. Cette longue chicane avec un homme dont elle n'attendait que des baisers et des soupirs l'avait déçue et irritée. Elle ne se sentait plus aucune envie de lui.

— Puisqu'il y a un « mais », monsieur le gouverneur, prononça-t-elle d'une voix doucement ironique, laissez-moi vous remercier de votre aimable accueil, de votre excellent xérès et vous prier de me raccompagner jusqu'à la grille, si c'est un effet de votre civilité ?

Elle se dirigeait vers la porte, et il ne bougeait toujours pas. Elle eut peur à la pensée de traverser seule l'antichambre peuplée de soudards. Elle ne

voulait pas non plus réitérer sa demande. Elle avançait à petits pas, avec un déhanchement qui imprimait à sa jupe un balancement de goélette. La porte se rapprochait d'elle. Elle mit la main sur la poignée. Tout de même, au moment de sortir, elle tourna la tête. Immobile, de son doigt long, Livio lui désignait la bergère qu'elle avait quittée.

— Plaît-il ? demanda-t-elle.

— Il ne dépend plus de vous, déclara-t-il avec une fausse froideur qui faisait trembler sa voix, de décider si vous restez ou si vous partez. Tant qu'il me plaira de vous considérer comme telle, vous serez ma prisonnière, je vous garde en otage. C'est entendu. Alors, veuillez regagner votre place.

Surprise, elle conservait toujours la main sur la poignée de la porte. Il marcha sur elle, les yeux brillants de colère.

— Ce serait trop facile, haleta-t-il. Votre coup manqué, vous n'auriez plus qu'à aller retrouver votre cher mari pour méditer une autre combinaison avec lui.

— Ah ! laissez donc mon mari tranquille, cria Caroline.

Elle était près de pleurer de rage.

— Vous êtes par trop sot, mon ami, poursuivit-elle d'une voix plus calme. Je suppose que l'abondance de vos conquêtes dont on m'a rebattu les oreilles faisait partie d'une légende savamment composée. Vous dégoûteriez une chambrière !

— Ne détournez pas la conversation. Votre mari vous a...

Encore lui ! Mon mari ne sait pas que je suis ici. Il se soucie fort peu de moi. Il a trouvé d'autres bras pour le charmer provisoirement. À parler franc, je m'étais mis en tête d'en faire autant.

Les doigts nerveux de Livio se posèrent sur ceux de Caroline et les détachèrent de la poignée. Sans violence, mais assez durement, il l'entraîna et la rassit de force.

— Si c'est faux, dit-il enfin, ce n'est pas mal trouvé... Encore qu'il y ait des invraisemblances. Pensez-vous sérieusement me faire croire que le général de Salanches, séparé de ses troupes, égaré dans une ville ennemie, recherché, écrasé de responsabilités, trouve moyen d'exciter votre ire en vous trompant ?

Caroline sourit avec un certain mépris.

— Pour vous, cher Livio, cette nuit est unique, incroyable. Mon mari se bat depuis 1793. Sa sensibilité en est émoussée. Vous vous prenez au tragique, c'est tout juste s'il se prend au sérieux. Il a gouverné cette ville, il

en gouvernera d'autres, c'est son métier. Les coups de canon font partie de sa musique familière. Je comprends qu'une ville à gouverner et des batteries à commander troublent les habitudes d'un danseur. Mais ce n'est pas parce que les habitudes d'un danseur sont troublées que le monde change. En cet instant, je vous le certifie, mon mari se préoccupe peut-être de l'arrivée des troupes françaises, seulement il s'en préoccupe sur la couche d'une petite comtesse noire. J'ai peut-être, de mon côté, le désir de voir rentrer les Français et de me retrouver dans mon palais, mais ce désir ne m'ôte pas celui de me venger. Pardonnez-moi d'avoir commis la sottise de vous choisir pour vengeur.

Il l'avait lâchée. Elle se leva de nouveau. Ses petites narines bougeaient. Elle passa sa langue sur ses lèvres sèches et déclara :

— Seulement, comme vous ne voulez pas voir en moi une femme, cher Livio, mais une conspiratrice ou une négociatrice, ou tout ce que vous voulez en « trice », laissez-moi m'en aller, c'est ce que nous pouvons faire maintenant l'un et l'autre de plus intelligent.

D'une simple pression du poignet, il la rejeta dans la bergère et dit froidement :

— Après tout, seriez-vous Dalila que je n'aggraverais pas mon cas en m'offrant le plaisir de vous caresser.

— Non, répondit-elle nettement, laissez-moi m'en aller.

Elle n'avait plus aucune envie de ce chicanier bavard et méfiant. Il était aussi beau, aussi parfait dans ses gestes, mais Caroline ne lui pardonnait pas d'avoir, étant en face d'elle, pensé à autre chose qu'à la désirer. Sa brutale demande arrivait trop tard – après trop de soupçons, de précautions.

— Laissez-moi, insista-t-elle, le regard fixé sur le bleu profond de la nuit qui baignait la fenêtre. Laissez-moi, vous m'avez gâché ma vengeance et vous vous êtes gâché l'unique grande nuit de votre vie.

— Déshabillez-vous, ordonna Livio avec un calme injurieux.

— Pauvre petit danseur, articula Caroline, les joues en feu. Vous vous donnez pour être insolent un mal inutile. Je ne veux plus de vous. Vous n'oserez tout de même pas me violer ?

— Hé, pourquoi pas ?

— Parce que je ferais du bruit et que vous avez une réputation de séducteur à sauver. Ce sont les garçons de ferme un peu demeurés qui violent. Ce n'est pas Don Juan.

Livio avait gardé son sourire brutal ; Caroline n'en devina pas moins que l'argument avait porté. Elle insista :

— Vous-même ne pourriez vous arranger d'un souvenir aussi déplaisant. Ce serait vous avouer bien malhabile que de prendre de force une femme entrée chez vous pour se donner. Pauvre Livio... Décidément, votre réputation d'irrésistible est fort surfaite.

Elle le taquinait avec une cruauté gourmande. Ils étaient debout l'un en face de l'autre. Elle remuait, s'appuyant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre et le fouillant d'un regard vif et moqueur. Il parut un instant prêt à se fâcher et à se jeter sur elle. Puis un sourire presque amusé apparut sur ses lèvres.

— Si je me suis trompé en vous prêtant de ténébreux desseins politiques, je comprends que je vous aie déçu et je mérite le châtiment auquel s'emploie votre ravissante petite langue.

Cette douceur inattendue, l'aisance avec laquelle il se chargeait de torts surprirent Caroline. Elle allait peut-être s'attendrir quand elle remarqua le regard de Livio arrêté sur sa gorge ; son corselet, écartelé par l'agitation qu'elle avait montrée, la découvrait plus que de mesure. Elle le rajusta aussitôt ; dans l'instant même de son geste, elle pensa que Livio devait se divertir à ses dépens, puisqu'il l'avait vue nue à travers le paravent – et qu'il ignorait qu'elle le sût.

— Sale personnage ! cria-t-elle.

Quand elle avait revu Livio au bal et s'était rappelé brusquement l'indiscrétion qu'il s'était permise, elle avait défailli d'un trouble où entraient également la confusion et la volupté. Maintenant, la confusion seule demeurait, engendrant la rage et le ressentiment.

— Sale personnage, répéta-t-elle en saisissant à poignée son jabot de dentelle, ce n'est pas à moi d'avoir honte, c'est à vous. Vous avez eu, derrière ce paravent, une conduite de... une conduite de palefrenier.

Les larmes de Caroline ruisselaient. Elle ne pleurait pas seulement parce que le souvenir de l'incident du paravent l'enrageait. Elle pleurait sur tout : sur sa légèreté de la semaine passée ; elle était heureuse alors et ne le savait pas, s'empoisonnant la vie pour des vécettes ; sur son insouciance lorsque en plein bal elle avait appris l'émeute ; elle avait pensé à ses bijoux, à ses robes alors que c'était sa vie qui était en jeu, et par « vie » elle entendait son bonheur. Elle pleurait au souvenir de la nuit dernière qu'elle avait passée dans le lit étroit avec Gaston, sous les glaces enthousiasmées. Elle pleurait sur la trahison de Gaston... et surtout sur l'imprudence avec laquelle, au

lieu de se défendre sur place avec les armes normales d'une épouse, elle s'était lancée dans Côme avec les seuls atouts d'une belle aventurière.

Le monde n'était plus pour elle qu'une tresse de chagrin, de désolation, de désespoir – de sottise aussi. Que lui avait offert sa nuit de vengeance ? Le compagnonnage d'un dément survenu pour interrompre les assauts d'un rustre, les honteuses entreprises de trois pauvres petits débauchés bien minables, la protection d'une fille de joie pitoyable, l'insulte puis le dévouement d'un petit pêcheur, le seul être estimable peut-être qu'elle ait rencontré ; elle l'avait laissé fuir. Et pour finir, au moment où elle aidait les événements à la perdre, à la séparer définitivement de Gaston, comme une joueuse prise de vertige, elle n'obtenait même pas de Livio, du sacrificateur qu'elle était venue relancer, la volupté consolatrice d'un bel élan sensuel. Non, elle récoltait simplement des soupçons, des violences et un mépris que, somme toute, elle méritait bien.

Alors, elle pleurait. Heureuse Clélia, heureux Gaston ! Jusqu'à ce fou de Livio qui était heureux ! « Pauvre de moi, pensa-t-elle, je ne vaudrais que les larmes que je verse sous le regard de ce fat. »

Elle s'était effondrée sur le tabouret devant la coiffeuse dont la glace, au moment où elle s'écroulait, lui avait renvoyé une image fâcheuse de ses charmes : des yeux rouges et un nez qui brillait. Elle continuait de pleurer, la joue écrasée sur le bois vernis et frais, ses bras nus jetés autour de sa tête, ses doigts se crispant machinalement sur la douce porcelaine des pots d'onguent.

— Caroline...

La voix de Livio lui parvenait, très assourdie. Il avait repris en rectifiant légèrement :

— Madame, je vous en prie... J'ai eu tort, mais vous n'êtes ici que depuis quelques minutes !... Quelques minutes, c'est facile à oublier.

Il devait être ému et le trahissait en parlant tout à coup le français avec un accent italien prononcé qui prêtait des ressorts inattendus aux mots les plus simples, par déplacement de l'accent tonique.

— Tout ce qui s'est passé, mettons que nous l'avons oublié, poursuivit-il sur un ton chantonnant, un peu ridicule, un peu touchant. Vous venez d'arriver. Tenez, vous êtes entrée et, avant que j'aie eu le temps de m'incliner, vous vous êtes, laissée tomber sur ce tabouret, la tête dans les mains, comme vous êtes maintenant. Alors, bouleversé par votre arrivée inattendue, je...

Étouffant un reniflement, Caroline releva la tête. Son visage luisant de larmes trahissait une amorce de sourire qui ne se révélait pas tant sur ses lèvres un peu gonflées que dans le bleu délavé de ses yeux.

— Et après, qu'est-ce qui se passait ?

— Après, je m'agenouille devant vous et je vous dis : « Est-ce vrai, madame, est-ce bien vous qui êtes là ? »

Il avait en effet posé un genou en terre. Leurs visages étaient à quelques pouces l'un de l'autre. Ils souriaient avec une trace de gêne et de contrainte. Caroline retenait ses larmes. La main de Livio s'était approchée de son épaule sans oser encore la toucher.

OceanofPDF.com

13
Le jeu de l'oubli

Ce n'était qu'une menace de main. Les doigts de Livio n'avaient pas atteint l'épaule de Caroline. Pourtant, elle creusa la taille et se déroba.

— Puisque nous jouons à oublier, dit-elle lentement, commencez donc par oublier... que je vous avais choisi pour vengeur.

Il se tut, figé dans son geste.

Caroline se retourna vers la glace de la coiffeuse. Elle tamponna son front, ses joues avec un petit mouchoir de batiste qui gisait parmi les flacons. L'image renvoyée par la glace avait déjà retrouvé ses séductions. Les beaux yeux de Caroline se regardaient intensément. Elle lissa ses cheveux de la main, amusée qu'ils conservassent encore une trace du pli qu'ils avaient pris quand elle les avait tressés en cadenette. Elle se plaisait, bien cadrée sur ce miroir profond qui l'ornait d'une guirlande d'objets précieux : les couvercles d'ivoire, de nacre, les houppes, les perruques nouées de rubans qui s'amoncelaient sur la coiffeuse elle-même ; et, au-delà, les murs lambrissés, les ors pâles des cadres, la soie jaune des sièges, les bouquets fleuris peints sur les meubles, enfin tout ce qu'embrassait le rectangle bleuté de la glace.

Sûre d'être désirable, Caroline continuait de s'observer sans penser à rien. C'était une pause qu'elle s'offrait dans le tourbillon de cette nuit irréelle. Elle eût voulu se désintéresser de tout, comme quelqu'un qui va s'endormir, et tout la retenait.

— Ça ne se peut plus, vous comprenez, reprit-elle en posant son regard sur Livio qui n'avait pas bougé. Tout à l'heure, j'étais comme folle. Et puis j'ai pleuré. Je me sens une autre. Ma présence ici me paraît un scandale. Je vais m'en aller. N'abusez pas de votre avantage.

— Je n'en abuserai pas, mais j'en userai. Et puis je ne saurais vous laisser partir comme ça. On le voit trop que vous avez pleuré.

Il s'était levé et Caroline, brusquement inquiète, demanda :

— Je suis laide ?

— Vous n’avez jamais été plus jolie, une prairie après la pluie. Si vous voulez vraiment partir, il convient tout de même que vous preniez d’abord un aspect plus paisible.

Il lui avait pris des mains le petit mouchoir de batiste. Il débouchait un flacon et, de ses longs gestes adroits, imbibait soigneusement le mouchoir.

— C’est de l’eau de Luce, expliqua-t-il. Nous autres, danseurs, nous y connaissons aussi bien que les femmes en parfums et en onguents... Levez un peu la tête. Non, ça ne pique pas, l’eau de Luce n’a jamais piqué personne... Vous voyez, je ne vous parle pas en gouverneur des insurgés, mais en danseur, en danseur simplement. Froncez un peu les lèvres, s’il vous plaît. Mieux que ça, comme si vous disiez « petite prune, petite prune ». Voilà. Je ne frotte pas trop fort, non ? Qu’est-ce que je vous disais ? Ah ! oui. Je ne suis plus que Livio le danseur, du moins pour vous. Vous pouvez quitter cette maison à votre gré. Je remets seulement un peu d’ordre dans votre toilette. Une toilette curieuse d’ailleurs. Pourquoi diable vous êtes-vous déguisée en bergère lombarde ? C’est charmant, notez bien, mais...

— Je ne pouvais tout de même pas me promener en petit tambour ! laissa échapper Caroline malgré la pression du mouchoir qui humectait ses lèvres.

— En petit tambour ? Personne ne vous le demandait, que je sache ?

Livio s’était reculé, considérant, son mouchoir à la main, le visage rafraîchi de Caroline comme s’il eût été son œuvre. Celle-ci ne put s’empêcher de sourire :

— J’ai bien été obligée de me déguiser, puisque vos sbires me couraient après. Oh ! vous m’avez ôté tout mon fard !

— Qu’à cela ne tienne.

Empressé comme un coiffeur, sûr de lui, habile, maniant la houppette de poudre avec la même dextérité que les pâtes colorées, Livio s’affairait avec un mélange de respect et d’audace. Caroline, après s’être mouillé un doigt et lissé les cils, fut obligée de reconnaître que Livio était un maquilleur accompli.

Celui-ci sourit brièvement et s’éloigna. Ce fut de dos qu’il lança :

— Vous voici parée et grée, ma chère, vous pouvez vous en aller.

— C’est qu’il faut vraiment que je parte, Livio !

Il pivota :

— Qui s’y oppose ? Il n’y a plus ici ni otage ni geôlier. Vous étiez égarée. Vous êtes venue vous... vous reposer, auprès de ce cher Livio. Un point c’est tout. Livio vous souhaite un bon retour. Car je présume que vous allez regagner la tanière de monsieur votre mari.

— C’est ce que j’ai de mieux à faire, en effet. Je me suis conduite comme une folle.

Il articula froidement :

— Il est toujours désagréable d’être trompée... surtout quand on le sait et que cela se passe quasiment sous vos yeux.

Ayant fait un pas en avant, il ajouta d’une voix plus chaude :

— Et surtout quand on est belle. L’hypothèse seule d’une rivale est une insulte. Je comprends votre trouble.

Immobile, Caroline le regardait. Elle était toujours décidée à rentrer dans la maison de Clélia mais, à travers les généralités énoncées par Livio, elle sentait une atroce petite réalité la mordre. Que trouverait-elle là-bas ? Un mari fatigué par le plaisir, une Clélia aux paupières bouffies de bonheur ? Elle poussa un profond soupir et agita de nouveau son pied sur le tapis. « Le plus beau, pensa-t-elle, serait que Gaston me fît des reproches ! Et comment pourrait-il admettre en effet que j’aie pu errer pendant des heures dans cette ville bouillonnante, folle de jalousie, sans avoir trouvé un consolateur ? »

Son visage s’assombrit. Il y avait encore une autre solution. Gaston ne penserait à rien du tout. Il se contenterait d’une petite Caroline furieuse, qui a eu mal aux nerfs, qui est apparemment allée respirer l’air frais et qui revient, repentante, se ranger aux côtés d’un mari qui n’a plus qu’à recommencer.

Elle respirait vite. Ses tempes bourdonnaient. De nouveau, un vertige destructeur la tentait. Pourtant, au fond d’elle-même, une pensée prudente veillait : il ne fallait pas, par amour-propre, risquer inutilement un bonheur que l’aventure de Gaston avec Clélia ne compromettait pas vraiment. Devrait-elle subir une humiliation, c’était préférable. Il fallait rentrer. Il était urgent de rentrer tout de suite, et par le plus court chemin.

Une dizaine de coups de feu avaient craqué dans la profondeur de la nuit. Livio et Caroline avaient ensemble tourné la tête vers la fenêtre. Il y eut une clameur, puis plus rien, sinon les mêmes chants, la même lointaine musique, le même souffle tiède et obscur.

— Évidemment, dit Livio avec un calme imperceptiblement railleur, j’aurais préféré vous raccompagner. Ou même vous assurez l’escorte de

deux de mes miliciens. Cela m'aurait rassuré. Une ville insurgée, c'est un coupe-gorge. Malheureusement, cela m'indiquerait le refuge du général de Salanches. À la rigueur, je peux ne pas insister pour le savoir sans trahir ma cause. Mais, le sachant, je ne pourrais le taire.

Caroline entendit deux autres coups de feu érafler la lourdeur de la nuit. Elle avait peur à la pensée de quitter, pour les ténèbres d'impasses louches, le luxe tranquille de cette pièce, la compagnie rassurante d'un Livio qui avait cessé de menacer et redevenait peu à peu le personnage auquel elle était venue s'offrir. Elle revit le feu voilé de son regard lorsqu'il étendait le rouge sur ses lèvres – ému comme Chékina l'avait été quelques heures plus tôt.

— Attendez au moins qu'il fasse jour, dit Livio.

Elle s'entendit répondre :

— Ce serait peut-être plus prudent.

Elle faillit sourire de la bizarrerie des décisions humaines. Plus tard, elle saurait qu'en restant elle avait commis une folie et cette folie, elle venait de la décider au nom de la prudence.

Livio dut sentir qu'elle hésitait. Il se rapprocha d'elle d'un air amical, posa une main fraternelle sur son épaule :

— Et n'ayez pas peur de moi. Savez-vous que je suis une pimbêche ? Oui, j'aime qu'une femme me désire. Je n'accepterais jamais de l'obtenir par raccroc, d'être l'agent de sa vindicte par exemple. Oh ! mais, c'est que vous ne connaissez pas ma vanité ! Livio n'est pas une machine à punir les maris.

Cette déclaration qui eût dû apaiser Caroline lui fut nettement déplaisante. Sans répondre, elle se dirigea vers la fenêtre et s'appuya au balconnet. Elle s'en voulait de ne pas savoir pardonner à Livio une démonstration de fatuité qui impliquait un refus.

Du cristal avait tinté. Elle entendit le pas de Livio. Elle tourna à demi la tête. Il lui offrait un nouveau verre de xérès.

— Oh ! vous savez, c'est trop, protesta-t-elle, j'en ai déjà bu deux, et...

Il mit un doigt sur ses lèvres.

— Chttt ! Vous arrivez à l'instant, comment auriez-vous eu le temps de boire !

Elle trempa ses lèvres, mais retint son geste, choquée : renonçant au verre commun, Livio buvait son xérès de son côté. Elle voulut croire que c'était

de sa part une marque d'égard, mais ne put se défendre de l'idée qu'il y avait un dédain offensant dans cette réserve.

— Je ne voudrais pas vous empêcher de travailler, dit-elle.

— Travailler à quoi ? À préparer la défense d'une ville quand les trois quarts des habitants ne songent qu'à se terrer, une autre part à intriguer avec les Français et les autres à boire et à s'entretuer ? Limiter les rixes, voilà ce qui me reste. Mes lieutenants y suffisent. Je préside un naufrage. Ce n'est pas très absorbant. À moins que vous ne vouliez parler de la danse ? Ce n'est guère une nuit à préparer un ballet. Les événements s'en chargeront et le soleil qui va bientôt se lever lui prêter son lustre.

Il prit leurs verres, les posa sur le rebord du balconnet, puis s'approcha de la jeune femme au point que leurs corps se touchèrent.

— J'ai mieux à faire qu'à travailler. J'ai à vous faire ma cour.

La surprise de Caroline à ce revirement fut mêlée de plaisir et d'inquiétude. Elle ouvrit de grands yeux et balbutia :

— Je croyais que...

— Vous croyiez que je ne m'estimais pas fait pour venger les épouses offensées et vous avez raison. Mais, vous l'avez dit vous-même, vous avez renoncé à cette représaille. Vous avez cessé de me considérer comme une mécanique utile. Vous restez ici seulement parce que les rues ne sont pas sûres. Et moi j'en profite pour vous désirer, pour vous le dire, pour tout mettre en œuvre et vous obtenir.

Sa voix devint très basse et se brisa sur les dernières paroles :

— Vous ne voulez pas de moi encore. C'est à moi de vous conquérir. Et je vous désire tant que je vous aurai.

Il l'avait enlacée. D'un bras, il lui enserrait la taille, de l'autre l'épaule. Leurs visages se frôlèrent. Le genou de Livio creusa un remou dans la molle jupe de Chékina. Le rebord du balconnet contenait les reins de Caroline et l'empêchait de reculer. Sa poitrine, son ventre étaient meurtris par l'étreinte de Livio.

— Écoutez-moi bien, chuchota-t-il, ce n'est pas à cause de la trahison d'un autre que vous serez à moi, c'est parce que vous me désirerez au point de gémir et de ne plus pouvoir vous tenir sur vos jambes.

Elle n'en était pas là mais, oppressée, haletante, elle avait entrouvert les lèvres, bien qu'elles fussent à un doigt de celles de Livio et qu'elle ne doutât pas des intentions de cette bouche masculine tremblante d'appétit.

Ce fut un baiser violent et doux, d'une cadence très lente, comme un baiser qui n'eût dû jamais finir. Il fut bref pourtant. Caroline en ressortit comme d'un bain où elle eût manqué se noyer avec délice, où elle eût épuisé toutes ses forces. Elle chancelait dans les bras du danseur qui la soutenait autant qu'il l'étreignait. La tête renversée sur l'épaule, elle vit de nouveau se rapprocher du sien le visage tendu, fiévreux, pétrifié de désir ; pour lever la main, elle éprouva cette peine que l'on ressent pour bouger dans un rêve. Elle réussit cependant à poser sa paume entre sa bouche et celle de Livio. Celui-ci, sans doute bouleversé par son premier succès et la saveur de leur premier baiser, ne résista pas. D'un mouvement onduleux, elle desserra l'étreinte, puis se dégagea tout à fait.

— Mais dites donc, cher monsieur...

Elle parlait d'une voix essoufflée, sans timbre. Elle avait posé ses deux mains à plat sur les épaules de Livio pour maintenir un espace entre eux.

—... vous allez bien vite en besogne. C'est cela que vous appelez une cour ! Une cour à la hussarde, oui !

Elle ne lui laissa pas le temps de répondre et alla cueillir les verres sur le balcon.

— Lequel est le vôtre ? demanda-t-elle. Celui-ci ? Je vous le confisque. Voulez-vous du mien en échange ?

Tous deux burent avec des mains tremblantes.

— Ce petit manège pour vous prouver que je ne suis pas fâchée, reprit-elle. Mais je me fâcherai sûrement si vous continuiez votre cour de cette manière-là. Une cour, ce sont des regards, des paroles, des intonations, une certaine façon de paraître qui doit tendre à fasciner votre malheureuse victime.

Assurée, elle s'était éloignée à travers la pièce. Livio ne la suivit pas. Tous deux ressemblaient à des lutteurs qui, après une première empoignade où ils ont mesuré leur force, s'évitent, s'éloignent l'un de l'autre, se surveillent avant de reprendre le combat.

Caroline, les lèvres humides, les yeux brillants, ébouriffée, dans un geste de lavandière qui se repose, s'était appuyée à deux mains à une légère commode, peinte de jaune et ornée d'une guirlande de bouquets, comme le reste du mobilier. Puis, lentement, elle virevolta, s'accota de dos au meuble et regarda son opposant.

Lui aussi était un peu ébouriffé. Les deux hautes pointes de son col blanc avaient cessé de menacer le ciel, s'infléchissant sur le bouillonnement

désordonné de son jabot de dentelle. De la main, il rectifia la chute de son gilet de dandy puis lissa sa blanche culotte collante. Le plus discrètement possible, il s'était adressé un regard dans le miroir avant de retrousser nonchalamment l'une de ses mèches égarées. Lui aussi respirait vite, le nez pincé. Il feignit de refermer avec intérêt le flacon d'eau de Luce sur la coiffeuse puis se retourna franchement vers Caroline et s'avança, le visage doré par le flamboiement des bougies qui arrivaient au terme de leur course, se découpant sur le riche camaïeu des jaunes pâles, des roses et des rouges sombres qu'offraient le tapis, les meubles et les rideaux.

Il s'arrêta devant la bergère et fit de la main un geste qui invitait Caroline à s'y asseoir. Elle secoua la tête. Ce siège où elle s'était laissé tomber en arrivant lui rappelait de mauvais souvenirs. Négligemment, elle prit place sur une causeuse basse. Livio vint s'asseoir auprès d'elle. Il y eut un petit silence, puis leurs regards se croisèrent.

— Une causeuse, c'est tout à fait ce qu'il nous faut, observa-t-il. Vous voulez une cour bavarde, n'est-il pas vrai ?

— Bavarde, non, convaincante, oui.

Il y eut encore un autre silence. Tous deux se flairaient comme de jeunes animaux. Caroline regarda la bouche de Livio et avala difficilement sa salive. Cette bouche avait eu, quelques instants auparavant, un pouvoir étourdissant. Machinalement, elle cherchait des comparaisons. Les comparaisons habituelles ne convenaient pas. Une bouche de velours ? Le velours est trop sec. Ce n'était pas non plus un baiser brûlant... Elle se rappela le premier baiser qu'elle avait reçu de Gaston au bois de Vincennes. Cela avait été plus qu'un baiser, une sorte d'invention écrasante, un doux, cyclone, une révolution. Elle avait retrouvé cela sous les lèvres de Livio.

— Ainsi, vous êtes bien aise, *signor* Livio, que j'aie renoncé à me venger tout bêtement, commença-t-elle. Vous auriez, dites-vous, refusé de vous y prêter ? Ce qu'il vous faut, c'est une forteresse décidée à se défendre ? Et pourtant...

— Pourtant ?

— Je me suis laissé dire que l'une de vos dernières conquêtes avait été celle d'une grande dame qui avait à se plaindre de son mari et vous avait choisi pour ça. D'après la rumeur publique, vous ne fîtes pas la petite bouche.

Rire silencieux de Livio.

— Je vois de qui vous parlez. L'invention de cette vengeance est due à l'amour-propre de la dame qui n'a jamais osé avouer tout crûment que, le sang lui étant monté à la tête, elle avait couru à ma loge comme une possédée. Elle a cru ménager sa réputation en imaginant un prétexte. Car un danseur, tout de même... fi ! Mais quand il s'agit d'une revanche, un danseur, un laquais, un cocher ou un garde, pourvu qu'il soit beau, c'est assez. Elles sont toutes pareilles. Toutes, il leur faut ensuite trouver des raisons.

— Toutes, comme vous y allez ! Est-il bien habile pour un homme qui fait sa cour d'évoquer avec tant de complaisance une multitude féminine ? Une femme aime être la seule. Partager des restes lui déplaît.

Livio ébaucha un sourire averti.

— Oh que non ! En prenant amant, les femmes tiennent plus compte de la réputation que de leur propre jugement. Le séducteur doit opérer comme le colporteur qui, allant de maison en maison, affirme à chaque fermier que son voisin a acheté son almanach. On est rassurée par des précédents. L'homme qui porte encore sur lui le parfum d'une autre femme est irrésistible.

— Je vois ce que c'est, observa doucement Caroline, le *signor* Livio est un cynique.

Elle était amusée qu'il fût cynique, bien que cela la refroidît plutôt.

— Don Juan est forcément cynique, reprit Livio, par la faute des femmes. Et voilà qui est naturel, puisque les femmes sont faites pour commercer avec nos faiblesses.

— Que vous êtes méchant pour nous !

— Parce que je vous aime.

Il se tut puis reprit avec une émotion contenue :

— Il y a dix ans, j'avais dix-sept ans. J'étais un petit danseur inconnu et terriblement sentimental. Le moindre regard féminin me faisait oublier tout sentiment raisonnable ; J'étais noble, dévoué, délicat et voilà pourquoi je n'eus aucun succès auprès de votre sexe. Oui, trop de délicatesse m'empêchait de profiter alors des avantages de mon jeune âge. On m'aimait sans que je m'en aperçusse et j'aimais sans qu'on le remarquât. Par la suite, je suis devenu grossier et les femmes m'ont consolé.

Caroline serra les lèvres, puis observa froidement :

— Ainsi, vous auriez sacrifié votre délicatesse pour plaire aux sottises que nous sommes ? C'est un marché de dupes, cela, mon cher ! Vous avez tout

perdu, et qu'avez-vous gagné ? Nos suffrages, vous les méprisiez à l'avance.

— Il y a bien des collectionneurs de tabatières et des amateurs de prunes. Ils sacrifient tout à leur manie. Avouons que celle des séducteurs est plus défendable, car vous êtes exquis, savoureuses, détectables et divinement imprévisibles. Vous piquez la curiosité. Au fond, les amants sont des curieux. Dans le désir que j'ai de vous, madame, rentre pour une bonne part celui de vous connaître.

— Alors, il n'est pas nécessaire de séduire. Un chaste confident en saura plus sur moi que vous, arriveriez-vous à vos fins.

— Non ! Il saura ce que vous consentirez à lui dire. Moi, je vous arracherai vos secrets, je vous pratiquerai dans les moments tempétueux où les conventions cèdent et où les esprits animaux parlent. La Bible...

— Allons bon, la Bible à présent !

— La Bible se sert à raison du mot connaître dans le sens de posséder. On ne connaît une femme qu'après avoir couché avec elle.

— Vous vous proposez donc, conclut sèchement Caroline, de poursuivre votre instruction à mes dépens. Est-il de bonne cour de me l'avouer ?

Livio s'était levé si brusquement que la causeuse glissa un peu sur le tapis.

— Ah ! vous faites exprès de ne pas comprendre, jeta-t-il avec colère. Pour nous autres, les femmes sont tout. Quand je veux une femme, la conquérir est une affaire aussi importante que de conquérir l'Italie pour votre Bonaparte. L'homme a besoin de conquérir. Sa conquête est la mesure, l'étalon de son pouvoir. Il y a ceux qui conquièrent des villes, ceux qui conquièrent des postes, ceux qui conquièrent des femmes.

— Vous ayez conquis Côme, cher ami. Alors, que me voulez-vous ? Ce serait un cumul.

— Mon nom est roturier. Dès ma naissance, toute conquête m'était interdite, hormis celle des cœurs. J'y avais des dispositions. Le hasard m'a donné une ville ; la logique va me la reprendre. Je n'aurai trahi les femmes que quelques heures...

— Et, déçu, vous revenez à votre gibier habituel.

— Le mot gibier est dur. Toutefois, comme des femmes aiment à être maltraitées, je ne vous querellerai pas sur ce mot.

Il s'arrêta pour ajouter ensuite à voix basse :

— Vous êtes un gibier de prince, ma chère.

Caroline était debout. Sans éventail, ce fut du bout de son écharpe qu'elle s'éventa avec impertinence, sans regarder Livio.

— C'est du point de vue tactique que je vous fais reproche, observa-t-elle avec flegme. Votre cour manque terriblement de sentiment. Nous aimons qu'on nous prenne la main, qu'on nous exalte avec un peu d'infini.

Il lui avait déjà saisi la main. Elle se retrouva auprès de lui, à la fenêtre.

— Une nuit est étonnante, vous ne trouvez pas ? Une nuit sans consistance, sans réalité, profonde comme la mer et fallacieusement nette comme elle. Il semble que le temps ait cessé de couler. Vous êtes là et je suis là...

Elle leva le nez vers lui. Il avait clos les yeux. Se moquait-il ? Exécutait-il une parodie de la scène sentimentale qu'elle lui avait demandée ? Le doute l'empêcha de céder à l'émotion qu'elle ressentait, une main dans celle de Livio, un coude sur le petit balcon et caressée par l'haleine nocturne de Côme.

— Hé ! non, je ne me moque pas, expliqua-t-il en rouvrant les yeux. Je vous croyais trop vive, trop française, trop railleuse pour oser vous montrer mes sentiments. D'ailleurs, un Italien est toujours sincère quand il parle de la nuit, de l'amour, de la mort. Et il se trouve que, dans ma situation, j'ai le droit de parler des trois.

Caroline avait posé sa joue contre l'épaule de Livio. Elle était gagnée par un doux vertige. Lorsqu'il l'avait embrassée, elle n'avait ressenti que du désir. En allant le retrouver, elle n'avait escompté qu'un peu de vengeance et un peu de plaisir. Maintenant, elle était émue ; elle fondait contre ce corps droit et solide. Elle désirait se remettre entre ses mains.

Les rideaux de la fenêtre interceptaient la lumière mourante des bougeoirs. Il sembla à Caroline que c'était la nuit qui les éclairait. Livio pivotait lentement pour la plaquer contre lui. Elle vit ses traits que l'étrange clarté à la fois transparente et obscure estompait et mettait en relief en même temps. Elle sut que ce n'était pas pour punir Gaston qu'elle s'abandonnait. Lui apprendrait-on que Gaston n'avait pas touché à Clélia qu'elle n'aurait plus la force de se reprendre. Elle ne faisait pas un acte de justice. Elle trahissait vraiment son mari. Elle était coupable.

Son sursaut fut si bref que Livio dut le prendre pour un frisson. Il continuait de la presser contre lui, de la parcourir de ses mains lentes et exactes. Elle ne se défendit plus. Une dernière image était venue apaiser sa

conscience : celle d'un Gaston qui lui avait dit : « Va-t'en » et qui reposait sans doute en cet instant sous la tendre garde de Clélia.

D'ailleurs, Livio approchait ses lèvres et plus rien n'exista. Elle fut foudroyée par son second baiser comme par le premier. Quand il voulut le faire cesser, elle retint sa langue avec sa langue, comme une noyée qui rive son bras à une branche.

Renonçant à rompre leur baiser, bouches unies, il la souleva dans ses bras. Il marchait lentement. Contre ses cuisses, elle sentait jouer les muscles du jeune danseur à chaque pas. Il avançait au hasard, semblait-il, car, aussi bien que leurs bouches, leurs regards étaient liés. Ils traversèrent une zone plus éclairée où les yeux de Livio, enrichis par l'éclat des bougies, brillèrent d'une sorte de gaieté ardente. Puis la clarté diminua. Le torse de Livio se pencha, et elle sentit ses épaules, son dos, s'enfoncer dans une matière moelleuse qui cédait sous elle et épousait ses formes. Le soyeux brocart qu'elle sentait sous sa main, les plis jaunes semés de roses pâquerettes du baldaquin, les cannelures safranées des portants du lit lui confirmèrent ce dont elle se doutait.

Elle entendit alors un grand froissement de papier éploé, des cliquetis métalliques. Les yeux mi-clos, elle vit Livio, d'un geste impertinent, rejeter hors de la couche les deux fusils, les grandes cartes d'état-major qui l'encombraient. Cartes et fusils churent dans un grand tintamarre bruissant. Livio venait de marquer qu'il abandonnait son rôle de chef rebelle pour celui d'amant.

Il avait maintenant un genou au bord du lit. Il était penché au-dessus d'elle, le souffle pressé. Consentante, elle lui sourit. Elle n'avait plus à se défendre, plus à agir. Elle n'était plus qu'offrande. Elle ressentait un bonheur vertigineux de n'avoir plus à décider. Il avait commencé par dénouer les basques satinées qui bouillonnaient sur le lit autour de sa jupe. Elle fut attendrie de sa maladresse sans toutefois l'aider. Elle ferma seulement les yeux et l'encouragea d'un petit froncement du nez.

Ce fut à peine si elle creusa les reins pour lui faciliter l'opération délicate qui consistait à délayer son corselet et à le lui enlever. Elle respira plus à l'aise. Il promena un long baiser sur son visage. De la main, elle lui caressa les cheveux et la nuque. Leurs regards se mêlèrent. Il y eut dans celui de Caroline autre chose que de l'abandon, une lueur de complicité sensuelle. Livio en fut éperonné. Il lui arracha sa blouse, détacha sa jupe. Elle se souleva légèrement pour lui permettre de la lui retirer. Puis elle inclina sur

le côté une joue contre le satin du couvre-lit. Il était délicieux de passer pour un objet dont un monsieur dénouait les faveurs, qu'un monsieur déballait soigneusement, comme on déboîte un cartonage, comme on écarte du papier de soie. Elle ne s'aidait plus du tout et y gagnait de sentir Livio peiner sur elle ; pour la dégainer de son jupon, il dut la pétrir de la taille aux genoux avec un engouement voluptueux qui rendit le dépouillement fort long.

Frissonnante, elle crut qu'il allait la priver de sa chemise, dernier rempart de sa pudeur. Au lieu de cela, de ses deux mains tremblantes et appliquées, il remonta de ses hanches jusqu'à ses épaules avec une lenteur qui lui coupa le souffle, et, saisissant les pans du châle, les referma sur le visage de Caroline, si bien qu'elle se trouva tout à coup dans une obscurité que la transparence du voile imprégnait d'une blancheur vaguement teintée. Était-ce un égard destiné à lui épargner de révéler sur sa physionomie le plaisir comme la confusion qu'allait lui valoir la dernière étape de sa mise à nu ?

La tête renversée sous ses voiles, la bouche entrouverte, le front moite, elle pressentait sur toute l'étendue de son corps frissonnant l'intervention des mains masculines. Ce fut de sa cheville qu'elles s'emparèrent. Il la déchaussa avec soin, puis éleva l'un de ses pieds vers lui : à travers le bas, elle sentit ses lèvres. Presque aussitôt, elle s'aperçut qu'en s'élevant son pied avait fait glisser la chemise et que, placé au-dessus d'elle, Livio devait contempler le plus secret d'elle-même. D'émoi, elle broya ses cuisses l'une contre l'autre et se tordit sur le lit. Lâchant le petit pied, Livio s'était enfin jeté sur la chemise dont il la dépouillait brutalement avec des craquements d'étoffe. Comme elle était en sueur, la chemise adhérait au corps et résistait. Tantôt Caroline l'aidait en givrant du bassin, tantôt elle le retardait en levant les bras vers lui pour essayer de le saisir et de s'accrocher à son cou.

Elle sut qu'elle était nue. Elle entendait la respiration de Livio. À travers la transparence du châle, elle devinait sa silhouette. Elle distingua le geste par lequel, après avoir dénoué sa cravate, il était en train de se débarrasser de son gilet. Avec un petit râle, elle tendit les mains vers lui, à l'aveuglette, et fut émerveillée que, comprenant son désir, il cessât de se déshabiller. Elle voulait le savoir vêtu et botté devant elle, nue, faible, offerte.

Elle ne l'entendait même plus respirer maintenant. Elle savait qu'il la contemplait, que son regard se nourrissait d'elle. Elle était aux termes de la honte et du bonheur quand, d'un geste très doux, il déploya le châle. Le visage découvert, Caroline ne put supporter l'excès voluptueux que lui

valait le regard de Livio. Un de ses bras se rabattit sur sa gorge, l'autre sur son ventre. Alors, seulement, elle osa considérer Livio qui, échevelé, la chemise ouverte, les bras ballants, les poings fermés, l'examinait avec une violence silencieuse. Ils se fixèrent avec des yeux qui ne voyaient plus.

Alors Caroline sentit que son don ne serait total et son plaisir parfait que si elle renchérisait sur sa propre confusion, que si elle marquait son consentement par une audace impudique. Lentement, gravement, elle retira les mains qui cachaient encore un peu de son corps ; elle ouvrit ses bras en croix pour s'offrir avec encore plus d'indécence. Gorgée de sensations, elle fit mieux ; décollant ses cuisses, elle les écarta l'une de l'autre d'un rien – mais d'un rien – qui fit ruer son cœur dans sa poitrine.

D'un élan, elle s'était redressée et jetée sur Livio. C'était elle qui lui arrachait sa chemise. À peine sentit-elle sa peau douce et chaude sous la main qu'elle se renversa de nouveau sur le lit en l'entraînant sur elle, avec un emportement farouche. Ses ongles griffaient les reins du beau danseur. Ses seins tendus s'écrasaient contre sa poitrine dure et légère à la fois. Les petites bottes de cuir froid la meurtrissaient. Elle avait refermé ses cuisses autour des jambes de son adversaire, heureuse de sentir le velouté du nankin contre sa peau. Tous deux tanguaient et roulaient sur le lit qui, déjà, improvisait pour accompagner leur étreinte un chant sauvagement cadencé.

Caroline, au bout d'une nuit de tentations et de refus, livrait son corps morceau par morceau, sa croupe chaude, sa gorge dardée, sa dure bouche mouillée. Quand elle sentit que le don total allait être consommé, elle s'amollit, se laissa tout à coup dériver comme une noyée et jeta un grand cri.

— Eh bien ! alors quoi, on s'égorge ici. Où es-tu Livio ?

Un jeune homme de marbre

Elle ne voyait plus, encadré par les rideaux de l'alcôve, que le torse nu de Livio sur lequel jouaient les lueurs tremblantes des dernières bougies encore allumées. Puis elle le vit faire quelques pas en rajustant l'élégant pantalon de nankin. Les autres n'étaient que des silhouettes naviguant dans la pénombre de la pièce. Ils étaient trois. Deux parlaient le français avec un fort accent, le troisième intervenait fréquemment en italien.

— Non, répéta Livio d'une voix sourde, vous pouvez me raconter ce que vous voulez, on n'entre pas ainsi chez quelqu'un... et encore moins chez quelqu'un qui est votre chef, que je sache.

— C'est justement parce que tu es notre chef, répliqua une voix nasillarde, qu'on a besoin de te voir. On t'a élu comme président du Directoire et pas comme président des trousseurs de fille.

Celui qui ne s'exprimait qu'en italien jeta une exclamation que Caroline devina grossière. Le troisième ajouta :

— D'autant que tu te l'offriras tout à l'heure, la petite. Elle peut bien attendre.

Et, faisant quelques pas vers le lit, la tête projetée en avant, entre les rideaux, il lança gaillardement :

— Une demi-heure de sagesse, la belle, c'est pas trop vous demander ?

Déjà Livio l'avait repoussée, mais Caroline tremblait de rage et de honte, rencognée au fond de l'alcôve, persuadée que, malgré la pénombre, les trois hommes l'apercevaient par l'entrebâillement des rideaux. Elle aurait bien voulu se rhabiller, mais ses vêtements avaient glissé à terre et elle n'avait pas le courage de tendre un bras nu hors de l'alcôve pour les recueillir sur le tapis.

— En tout cas, Livio, si tu tiens tant aux formes, avait repris l'homme qui parlait du nez, commence donc par former tes gens. Un beau quartier général, en vérité. Tes sentinelles agacent les roulures du quartier dans le

jardin. Ton corps de garde ronfle d'ivresse dans l'entrée. Tes secrétaires sont introuvables et il n'y a dans l'antichambre que ton valet de chambre, ton portier et sa fille qui dorment sur un canapé en attendant les événements. Cette paresse, ce désordre, cette imprévision, voilà bien l'image de Côme.

Sa voix fut couverte par les vociférations italiennes du troisième. Elles arrachèrent un juron incrédule à Livio.

— Si fait, il a raison, assura celui qui était venu regarder entre les rideaux. On se bat sur la grand-place. Ce n'est pas sur les Français que les libérateurs de Côme sont prêts à tirer, c'est sur leurs frères. Ah ! quand les Autrichiens arriveront, ce n'est pas un bien joli spectacle que nous leur offrirons.

— Mes amis, dit froidement Livio, je ne suis pas sûr qu'une armée autrichienne arrive jamais à Côme. Vous êtes sans doute les trois derniers membres du Directoire à l'espérer encore.

— Pardi, on le sait bien. La plupart de ces beaux messieurs sont introuvables. Ce que tu ne sais peut-être pas, c'est que certains ont décampé cette nuit en direction de la Suisse, tandis que d'autres, qui ont obtenu des promesses des Français, après avoir distribué du vin aux troupes qui gardent les portes, après avoir donné des ordres imbéciles pour faire gâter notre poudre, se sont soigneusement cachés chez des amis.

— Ils ne veulent plus se compromettre à nos côtés !

— Et le peuple crie vengeance. Il paraît que Guildo et ses petits amis se sont réfugiés chez Mgr l'évêque après l'avoir gagné à leur trahison.

— La foule a cerné l'évêché. Deux canons sont en batterie.

Caroline s'agitait tout en suivant la conversation d'une oreille. Livio avait entraîné ses visiteurs vers l'autre bout de la pièce, de sorte que sa nudité ne risquait plus d'être surprise par leurs regards. Elle n'en décolérait pas moins. Elle était fâchée contre elle et contre les autres. Depuis qu'elle avait fui la maison de Clélia, elle avait subi trop d'avaries pour ne pas se sentir souillée ; en même temps, elle avait été trop souvent sur le point d'être possédée pour que son corps puisse pardonner au hasard de l'avoir finalement chaque fois épargnée. Elle était à bout de nerfs. Trop de prémisses sans conclusion l'avaient brisée. Elle ne se pardonnait pas d'être venue chez Livio. Elle ne pardonnait pas pour autant à Livio de n'avoir su protéger leur intimité. Quand on a décidé d'infliger à une femme, fût-elle aussi consentante que Caroline, les derniers outrages, on se doit pour le

moins de ménager à sa pudeur un lieu défendu par des verrous ou par des domestiques. Elle mordilla le satin du couvre-lit. Elle caressa ses flancs en sueur. Assoiffée, elle passa sur ses lèvres une langue sèche.

Dans l'ombre de l'alcôve, elle avait cependant suivi le débat des quatre hommes. Elle avait appris leurs noms. Celui qui ne parlait qu'italien s'appelait Manuêlo. Le second, dont la silhouette était celle d'un géant et qui parlait en nasillant, s'appelait Beppo. Et le troisième, celui qui avait surgi entre les rideaux, qui était petit et sans doute très jeune, Francisco.

Francisco était un démocrate, un républicain, une espèce de jacobin italien comme il le proclamait presque à chaque phrase. S'il luttait contre les Français, c'est que ceux-ci avaient trahi leur propre Révolution et qu'occupants de l'Italie ils n'avaient pas confié le pouvoir aux républicains. Il leur reprochait d'être devenus les esclaves du tyran Bonaparte alors qu'il restait, lui, fidèle au souvenir de Robespierre qu'il appelait d'ailleurs Robespietro. Beppo était moins républicain que son compagnon ; il était patriote, nationaliste. Il évoquait facilement des souvenirs de la Rome antique et des anciennes Communes franches. Il rappelait à chaque instant que, du temps des Guelfes et des Gibelins, Côme, Gibeline, avait longtemps résisté à Milan. S'il était contre les Français, c'est simplement que les Français, étaient étrangers. Enfin Manuêlo, encore qu'il ne parlât qu'italien, tenait une position que Caroline démêla grâce aux exclamations et aux commentaires des autres. Il représentait la tradition et la religion, lésées par les diableries des Français. Il se référait le plus souvent au pape et de temps en temps à l'empereur d'Autriche et à quelques archiducs. Il invoquait, pour soutenir ses dires, tous les saints du calendrier. Il paraissait féroce mais accompagnait ses déclarations les plus véhémentes et sans doute les plus meurtrières d'un « Par le sang du Christ ! » retentissant.

Caroline avait d'autant moins de mal à suivre leur débat que ce qu'elle avait entendu de la conversation entre Gaston et Guildo chez Clélia l'avait préparée à comprendre les divisions qui minaient l'insurrection de Côme comme d'ailleurs toute l'opposition italienne. Si les catholiques, les xénophobes et les républicains avaient tendance à s'unir contre les Français, les fossés politiques et idéologiques qui les séparaient n'en étaient pas comblés pour autant. La complication des suzerainetés italiennes ne clarifiait pas la situation : l'un se réclamait d'un prince, le second d'un autre, le troisième d'une coutume franche, le quatrième d'une autorité ecclésiastique, enfin, il paraissait y avoir autant d'opinions que d'insurgés.

— Résumons-nous, coupa Francisco. Nous nous disputons avec brio mais, pendant ce temps-là, quelle est l'armée qui marche sur Côme ? Celle des Français ou celle des Autrichiens ?

Livio était intervenu d'une voix nonchalante :

— Là n'est pas la question. Ignorons le monde extérieur. Dans la plaine et les montagnes qui nous environnent, le sort est peut-être jeté mais c'est à nous qu'il appartient d'offrir l'image d'une ville unie et héroïque ou d'un ramassis de casuistes et de brigands en train de vider querelle. Tant que la puissance des canons ennemis n'aura pas brisé notre pouvoir, nous sommes les maîtres. Si bref que soit notre règne, faisons en sorte qu'il étincelle pendant des siècles sur les cahiers de l'histoire.

Il fallut traduire ce beau morceau d'éloquence à Manuele qui éclata aussitôt. Il était évident qu'en fait d'Histoire il ne voulait connaître que la vie des saints. Il se moquait du reste. Ce qui importait pour lui, c'est que la milice soit employée à protéger le palais de l'évêque.

— Mais l'évêque trahit ! hurla Beppo.

Caroline entendit une chaise tomber. Sans doute avait-on failli en venir aux mains. La voix de Beppo reprit, plus nasillarde que jamais ; il énumérait les cas où l'on avait pendu des évêques en Lombardie au cours de l'histoire et suggérait que, sans autres manières, on procédât de même à l'égard de l'évêque de Côme.

— Je ne connais guère Mgr l'évêque, dit enfin Livio, encore qu'il éprouve pour Ovide et Térence un goût que je partage. Mais eussé-je envie de lui mettre le cou au bout d'une corde que je ne pourrais en trouver le moindre morceau dans Côme. S'il le veut, l'évêque lèvera contre nous tout ce qui a deux jambes dans la ville, des filles publiques aux anciens officiers de l'armée. J'aurais plutôt envie de le défendre.

— Tu le défendrais, toi, Livio, hurla Beppo, toi qui ne crois ni en Dieu ni en diable !

— Et pourquoi le défendrais-tu ? s'enquit Francisco d'une voix plus posée.

— Ah ! je vois que, même dans la belle langue des Encyclopédistes, les mots se prêtent mal aux nuances de la politique, reprit Livio avec complaisance. Défendre est une façon de parler. Supposons que je mette un cordon de miliciens autour de l'évêché. Bien malin qui pourra prouver qu'il s'agit de protéger l'édifice ou de le cerner. Si l'évêque a reçu des traîtres et comploté avec eux, les conjurés seront isolés et les chrétiens de Côme

rassurés par la vue de cette garde d'honneur. Ce n'est pas mal trouvé, qu'en dites-vous, les amis ? Manuêlo lui-même devrait être charmé d'un projet qui assure la vie de son saint pasteur en le protégeant de l'ardeur des petits amis de Francisco. Et Francisco...

— Je ne vois pas les choses comme ça...

C'était Francisco qui venait de parler. Il reprit dans un profond silence :

— Je hais l'évêque. Toutefois, je représente ici les intérêts du peuple. Si l'évêque négocie avec les Français et si c'est une armée française qui menace Côme, il peut sauver la vie et la liberté des braves journaliers, des braves pêcheurs, des braves paysans qui ont répondu à notre appel. Il faut éviter un carnage. C'est notre devoir à l'égard des pauvres gens qui nous ont suivis. C'est aussi notre devoir à l'égard des autres principautés de l'Italie. Si les Français font couler le sang, cet exemple abattra le courage des autres villes. Nous devons chercher un compromis, et l'évêque pourra nous servir d'ambassadeur.

Il y eut la voix tout à coup sèche et coupante de Livio :

— Francisco, le premier, tu oses devant moi, président du Directoire de Côme insurgé, évoquer la honte d'une reddition. Tu seras le dernier. Je te pardonne parce que nous te devons l'armement de Côme. Je ne pardonne qu'une fois. Si j'apprends que le même propos t'échappe de nouveau... eh bien ! je t'enverrai grésiller sur l'un des bûchers de notre ville. Nous sommes peut-être perdus, mais nous saurons périr avec grâce.

Il y eut un silence. Beppo le rompit pour observer que cette querelle entre chefs ne menait à rien et qu'il convenait de prendre des dispositions d'urgence. Devait-on disperser la foule devant le palais de l'évêque ? Devait-on envoyer une reconnaissance sur la route de Milan pour se prévenir contre une offensive française ? Devait-on expédier vers Vienne, ou vers le général Mélas, de nouveaux délégués pour stimuler le zèle autrichien ? Devait-on rassembler les hommes armés devant le camp retranché pour donner l'assaut à l'aube ou, au contraire, derrière la porte de Milan pour parer à une attaque de Masséna ?

— Ta carafe est vide, conclut Beppo. Donne-nous à boire, prenons nos décisions et courons les exécuter.

— C'est entendu, dit paisiblement Livio. Passez par ici, je vous rejoins.

Une porte gémit. Les pas des trois hommes décrivirent. Le rideau de l'alcôve se souleva, le visage fatigué mais souriant de Livio apparut.

— Pardonnez-moi. J'ai réussi à repousser les envahisseurs dans mon cabinet de travail. Ensuite, il me faudra les accompagner jusqu'à l'évêché. En tout, je n'en aurai pas pour une demi-heure. Je ne penserai qu'à vous.

Exaspéré par le naturel avec lequel il la contemplait, roulée en boule dans le fond de son lit, Caroline répliqua d'une voix enrouée :

— Je ne vous en promets pas autant.

Livio ne releva pas et se borna à ajouter qu'il venait de sonner son portier, afin que celui-ci envoyât sa fille auprès de Caroline pour s'occuper d'elle pendant son absence. Avant qu'elle ait pu répondre, il s'était penché, lui avait baisé le bout du pied, avait rabattu le rideau et disparu.

Elle entendit la porte se refermer sur lui et, assourdis par la cloison, les voix reprendre leur bourdonnement. Les mêmes mots revenaient : Côme, l'Italie, l'empereur, l'évêque, Milan, Salanches, le devoir, la gloire, la liberté, etc.

Caroline devinait les tirades de Livio. Devant des hommes qui représentaient des intérêts, des responsabilités, il défendait avec art sa position indéfendable : celle d'un homme qui s'est jeté dans le drame par pur goût du théâtre, prêt à mourir et attendant de toute une ville qu'elle s'immole pour la pure gloriole de rendre célèbre son nom. C'est que, déjà, elle le connaissait bien, Livio. Elle pensa à ses prétentieux propos sur la signification de « connaître » dans la Bible. Il n'avait pas si tort. Bien qu'elle ne l'ait pas tout à fait « connu », elle avait eu le temps de le sentir se dépouiller contre elle de ses prétentions au flegme olympien ; elle avait apprécié sa bonne foi juvénile, sa réelle ardeur, son avidité conquérante, sa tendresse. C'était un faux blasé à qui il restait assez de candeur pour s'imaginer qu'une mauvaise petite rébellion de vingt-quatre heures suffirait à éterniser son nom ; un faux cynique qui n'osait pas s'attendrir par peur du ridicule. En dépit des succès féminins que lui avaient valu une réelle et charmante beauté, du talent et une renommée bien orchestrée, il était, tout en se donnant des airs détachés, plus écolier qu'un autre en amour. Enfin, en écoutant le son de sa voix plutôt que ses paroles résonner dans la pièce voisine, Caroline en vint à s'apitoyer sur lui comme sur un enfant.

— Mademoiselle, voulez-vous descendre ?

D'effroi, Caroline avait sursauté. Ses doigts s'étaient refermés convulsivement sur le rideau de l'alcôve. Pourtant, éclairée par un bougeoir resplendissant, une jeune figure féminine venait d'apparaître.

— Je suis la fille du portier. Le *signor* m’a commandé de m’occuper de vous. Je m’appelle Lucia.

Honteuse d’une terreur sans objet, Caroline consentit à sortir de sa coquille. Les plis de l’alcôve lui caressèrent les cheveux. Elle posa les pieds sur le tapis. Silencieusement, la jeune fille avait renouvelé les bougies et la chambre était aussi éclairée qu’un autel un jour de fête.

Caroline cligna des yeux. Puis, découvrant qu’elle était nue, elle rougit sous le regard de Lucia. « Pour qui doit-elle me prendre ? », pensa-t-elle. Les vêtements de Chékina qui jonchaient le tapis devaient concourir à suggérer à Lucia l’hypothèse d’une villageoise en grand habit de fête, ou simplement d’une de ces filles de cabaret qui, le dimanche ou les jours de liesse, se donnent au premier venu.

— Vous êtes de Suisse ? reprit Lucia. Moi aussi, je parle français. D’où donc êtes-vous ?

Caroline devinait que, pour ne pas éveiller les soupçons chez la domestique, Livio l’avait présentée comme une petite Suisse, ce qui n’avait rien d’extraordinaire, la frontière étant à quelques lieues.

— Allez, levez-vous, reprenait Julia avec un peu d’impatience. Il faut que je vous apprête avant le retour du *signor* Livio.

— Son retour ?

Elle prêta l’oreille. De l’autre côté de la cloison, la pièce était silencieuse. Livio et ses singuliers lieutenants étaient déjà partis. Caroline ressentit un malaise à se sentir seule, dans cette maison, en compagnie d’une fille qui avait la mine autoritaire, qui était beaucoup plus grande qu’elle et la fixait de deux grands yeux bleus italiens tout en relevant une mèche de sa chevelure blond fauve.

— Dépêchez-vous, ordonna la fille.

Caroline prit son parti.

— Vous avez raison, il faut que je me rhabille. Vous allez m’aider, Lucia.

— Je ne vous aiderai sûrement pas à vous rhabiller. Le maître ne veut pas.

— Le maître, ragea Caroline, vous vous figurez que j’ai un maître ?

Le mot l’avait d’autant plus blessée qu’assise, dévêtue, sur le bord du lit de Livio, elle se sentait peu défendue contre les soupçons les plus vexants. En tout cas, elle était bien décidée à s’en aller. Elle retrouverait la maison de Clélia. Elle retraverserait la chambre de Chékina en la rassurant d’un baiser. Elle regagnerait un lit sage et rassurant. Peut-être Gaston s’y

trouverait-il déjà ? « Je suis allée prendre l'air », dirait-elle. À l'aube, les Français entreraient. « Je te pardonne Clélia, dirait-elle à Gaston, mais j'exige que tu sauves Livio. »

— Aïe ! cria-t-elle.

— C'est votre faute aussi. Il faut vous pincer pour vous faire obéir.

Caroline se frottait l'épaule. Elle observait le visage autoritaire et fermé de Lucia. Elle avait bonne envie de se jeter sur elle, mais la haute stature de la camériste donnait à réfléchir. Et puis que se passerait-il quand elles se seraient prises aux cheveux ? Elle imagina les cris de la fille, l'arrivée du portier, des gardes, et pendant ce temps-là elle se débattrait sur le tapis en costume d'Ève.

Comme si elle avait deviné ses pensées, Lucia observa paisiblement :

— Il ne vous reste qu'à faire ce qu'on vous dit, vous voyez.

Elle la saisit à la nuque et la mit debout. Caroline ne comprenait plus. Ces mauvais traitements ne pouvaient être voulus par Livio. Lucia devait interpréter à sa manière l'ordre de s'occuper de Caroline. Mais pourquoi ? Parce qu'elle était jalouse. « Quand il n'a personne à se mettre sous la dent, il doit se rabattre sur elle, pensa Caroline. À moins que – il est assez compliqué pour ça – il se soit amusé à respecter cette fille amoureuse et à la garder auprès de lui pour éperonner son désir des autres femmes. Elle doit me détester. »

Lucia l'avait poussée devant la coiffeuse, s'était assise et, appuyant ses souliers contre les pieds de Caroline debout, avait refermé ses genoux autour de ses jambes comme on fait pour obliger un enfant à rester tranquille. Puis, armée de mancherons qu'elle imbibait d'eau de Cologne, elle se mit à la frotter sans précaution, à pleine main, comme si elle avait bouchonné une jument.

— Vous me faites mal !

— Le *signor* aime que les *puttane* soient propres.

La poitrine et les cuisses rougies par la friction, les joues non moins rouges tant cette situation l'humiliait, Caroline pensa qu'elle ne l'avait pas volé. Elle avait quitté son abri. Elle s'était lancée dans une nuit de désordre. Le désordre, c'était bon pour les hommes. Un corps et une âme de femme, c'était trop vite vulnérable.

Elle obéit à Lucia, s'agenouilla devant elle pour que celle-ci, sans quitter son tabouret, pût lui brosser les cheveux. Elle s'en acquitta avec rudesse et

pour l'avertir d'avoir à se relever lui donna un insolent et cruel coup de brosse sur les reins.

— Est-ce que je ne pourrais pas me rhabiller ? demanda Caroline.

— Les voilà, vos habits, déclara Lucia en lui enfilant une chemise d'un voile rosé très fin, une vraie chemise de fille de joie, transparente comme du verre.

Lucia avait ouvert le lit.

— Couchez-vous.

Contradictoirement, Caroline, qui avait aisément accepté d'être déposée sur ce lit par Livio, ressentit une honte brûlante à l'idée d'y pénétrer comme une fille d'amour sur l'injonction de Lucia. Pourtant, la fraîcheur des draps lui fut agréable. Et puis elle espérait que sa geôlière allait la laisser.

— Ah ! mais j'oubliais ! s'écria celle-ci.

Elle revint vers le lit avec des fards et des pots de poudre. Il fallut que Caroline se laissât maquiller par des mains méchantes qui non seulement la meurtrissaient, mais encore s'arrangeaient pour nuire à sa beauté. Le pire l'attendait encore. Posément, Lucia enfonça la houppette dans un pot de poudre blanche, écarta les draps de l'autre main, rabattit la chemise de Caroline, lui ouvrit les jambes et lui poudra l'intérieur des cuisses avec le commentaire suivant :

— Le *signor* aime la viande douce.

Elle laissa retomber le drap, s'inclina avec un respect simulé et jeta narquoisement avant de se retirer :

— La *signora* ne pourra pas dire que je ne me suis pas bien occupée d'elle.

Une fois seule, Caroline sentit ses larmes couler sur son épais maquillage. Être humiliée par un homme, à la rigueur, ça pouvait ne pas être désagréable, mais par une femme, c'était atroce. Caroline sauta à terre, toujours sanglotante et courut à la glace de la coiffeuse.

À force de pâte, de rouge, de bleu, à force de crème et de poudre, Lucia avait fait du joli visage une tête de carnaval. Il fallut que Caroline frottât longtemps, étanchât, humectât, saupoudrât pour réparer le désastre. Puis elle se repeigna ; non sans jeter de temps en temps des regards inquiets vers la porte. Jusqu'où pourrait aller la colère de cette petite vipère ? La maison pourtant était silencieuse, à cela près qu'au rez-de-chaussée courait un long murmure aviné.

Rajustée, Caroline considéra cette chambre où elle avait éprouvé des sentiments si contradictoires et aperçut, jetés sur un fauteuil, ses vêtements de paysanne.

Indécise, elle s'immobilisa au milieu de la pièce. En un tour de main, elle pouvait se rhabiller. Mais comment sortir de la maison sans attirer l'attention du portier, de l'abominable fille ou du corps de garde ? La fenêtre ? Oui, il y avait la fenêtre. Seulement, la façade se prêtait-elle à une descente acrobatique de plus de douze pieds ?

Caroline se dirigea vers le rectangle de nuit violette autour duquel flottaient les rideaux de soie. Elle s'avavançait sans assurance. Elle ne méritait pas la chance de trouver des moulures favorables à sa fuite. Ce serait trop simple. Elle s'était lancée dans une aventure trop lourde de conséquences pour s'en tirer aussi légèrement. Le « j'ai été prendre l'air » grâce auquel elle avait pensé couvrir sa fugue et renouer sans heurt avec Gaston – s'arrogeant en outre le droit de juger sévèrement sa conduite et d'accepter ses remords –, elle ne le prononcerait pas. L'attitude de Lucia à son égard lui prouvait qu'elle s'était égarée trop loin pour s'en tirer aussi aisément. Elle ne réussirait pas à fuir et cette terrible nuit, cette nuit qui ne voulait pas finir, lui réservait sans doute d'autres surprises désastreuses.

Elle fit encore un pas et jeta un cri. Elle eut d'abord l'impression que la nuit s'était dépliée devant elle, puis qu'une statue sombre venait de naître sur le fond du ciel. Elle poussa un second cri quand elle vit la statue bouger et enjambrer le rebord de la fenêtre.

— N'ayez pas peur.

Pétrifiée, les coudes collés au corps, les mains en avant et ouvertes, dans une attitude de martyr s'offrant au supplice, Caroline, du fond de son angoisse, se demanda bêtement où elle avait entendu cette voix.

— Je ne vous veux aucun mal. Je suis venu parler avec vous... très respectueusement.

Bien sûr, c'était la voix de l'un des trois compagnons de Livio, Francisco. Mal remise de sa terreur, Caroline osa enfin fixer son regard sur lui. Elle commença par les pieds. Ils étaient nus. Ils lui rappelèrent immédiatement ceux du petit muletier qui convoyait des fusils sous ses melons.

— Mais c'est lui, prononçait-elle à haute voix.

C'était bien ce visage maigre et vif aux dents éblouissantes, aux yeux fulgurants, aux cheveux rebelles, qu'elle avait entrevu à la lueur des

torches, tendu par l'inquiétude lorsque les soldats plongeaient leurs mains dans le tas de melons.

Cependant, l'homme n'était plus habillé en paysan : sa culotte de drap bleu, son gilet de casimir, sa redingote sombre, sa chemise à la Danton révélaient le jeune bourgeois aisé. S'il était pieds nus, c'est que, pour escalader la façade, il avait sans doute retiré bas et bottes qu'il portait attachés autour du cou.

Le jeune homme avait suivi le regard de Caroline :

— Si la vue de mes pieds ne vous offense pas, je préférerais rester ainsi pour redescendre plus facilement.

Son « si la vue de mes pieds ne vous offense pas » fut une révélation pour Caroline. La peur, puis la surprise lui avaient fait oublier que la chemise qu'elle portait n'était guère plus qu'un reflet rose sur son corps. Elle prit la fuite, plongea dans le lit, tira le drap jusqu'à ses épaules, reprit souffle et, de la main, indiqua à Francisco qu'il pouvait s'asseoir, qu'il pouvait lui parler, que d'ailleurs elle n'était guère libre de gouverner ce qui se passait dans cette pièce.

Regardant Francisco traîner la causeuse près du lit, elle se rappela que sur cette même causeuse, une heure plus tôt, Livio lui faisait sa cour. C'était drôle, elle l'avait presque oublié, Livio. Il devait être de ces beaux garçons qui gagnent tout à être à portée de regard, d'haleine, de caresse.

— Ma présence doit vous surprendre, remarqua candidement Francisco.

Elle faillit lui répondre qu'au point où elle en était rien ne pouvait plus guère la surprendre.

— Dès que je vous ai sue ici, j'ai pensé qu'une conversation entre Mme la générale de Salanches et moi s'imposait.

Elle ne sursauta qu'avec quelques secondes de retard, le temps de comprendre que Francisco savait qui elle était et de se demander de qui il tenait l'information.

— Je vous avais entrevue au palais, expliqua-t-il. La semaine dernière, nous avions besoin d'un... renseignement et je me suis fait embaucher comme jardinier pour une journée.

— Mais comment...

Elle allait dire : « Mais comment m'avez-vous reconnue ? » Puis, d'un trait, elle prévint que si la réponse était embarrassante pour Francisco, elle le serait encore plus pour elle. La silhouette qui s'était penchée dans l'entrebâillement de l'alcôve et que Livio avait repoussée, c'était la sienne.

Francisco, qui avait certainement suivi le raisonnement de Caroline, était devenu très rouge.

Pour elle, elle n'était qu'accablée. Ainsi, quelqu'un qui connaissait son nom l'avait surprise dans le lit du danseur et dans ses bras – et dans une toilette révélatrice. Il risquait de répéter cela à tous les échos. Oubliant que son premier projet avait été de tromper Gaston pour le punir et de le lui dire ensuite, elle regardait ce jeune homme comme un implacable agent du destin.

Elle s'insurgeait aussi. Elle ne s'était pas donnée à Livio. Ou, plutôt, si elle s'était offerte à lui il n'avait pas eu le temps d'en bénéficier. Or, à qui ferait-elle croire cela ? Et, d'ailleurs, elle ne méritait pas qu'on la crût. Il avait bien été dans ses intentions de faire l'amour avec Livio. C'était contre son désir qu'on les avait interrompus. Elle était parfaitement coupable.

— Madame, je...

Elle ne l'écoutait pas, emmurée par l'appréhension du désastre. Gaston eût peut-être admis qu'elle se fût vengée, mais secrètement. L'amour-propre des hommes supporte bien des choses, sauf la publicité. Il ne pardonnerait pas la tache qu'elle avait faite à son honneur. Elle eut un haussement d'épaules nerveux : pourquoi diable les hommes placent-ils leur honneur dans le lieu du corps féminin le plus convoité et, de par la volonté de la nature, le plus prenable ? Et puis pourquoi auraient-ils droit à un caprice et pas les femmes ?

— Que je sois ici a de quoi vous étonner, lança-t-elle d'une voix haut perchée. Je n'ai de compte à rendre à personne, n'est-ce pas ? Sinon à mon mari et il sait à quoi s'en tenir.

Elle s'arrêta, essoufflée. Cette déclaration sans suite pouvait-elle parer au chantage que Francisco allait certainement tenter ? Elle ajouta, mentant au petit bonheur :

— Je ne m'occupe pas de politique, moi. Livio m'a offert un lieu d'asile. Je m'apprêtais à me coucher quand vous êtes arrivés tous les trois... un peu brutalement. Comprenez que j'aie envie de dormir.

Fine, elle avait remarqué que l'incohérence réussit souvent aux femmes. La grosse brave logique des hommes en est ébranlée. Francisco grattait sur son genou une tache imaginaire. Il prononça sans lever les yeux :

— J'étais venu pour...

— Au fait, interrompit Caroline en lui jetant ce regard de myope distraite dont elle se servait quelquefois pour prendre un air dégagé, est-ce votre

habitude d'entrer chez les gens par les fenêtres ?

— À vrai dire, je...

— Vous êtes très jeune ? Madame votre mère devrait veiller à vous réformer. C'est une habitude stupide. Pourquoi diable aurait-on fait des portes si ce n'est pour s'en servir ? Les fenêtres ne sont destinées qu'à laisser passer le nez, pour prendre l'air.

— À vrai dire, répéta Francisco, je ne tenais pas à ce que mon ami Livio sût jamais que j'étais revenu vous voir.

Caroline fut parfaite de niaiserie mondaine. Elle le menaça du doigt :

— Quand on se cache, disait mon confesseur, ce ne peut être que pour faire le mal.

Ils se regardèrent. « Il doit me prendre pour une idiote », pensa Caroline. À tout hasard, elle préférait ça.

— Livio, expliqua Francisco, a été élu président du Directoire insurgé. Mais il ne s'occupe de rien. Ça l'amuse, simplement. Tout permet de penser que les Français vont déboucher sur Côme dès qu'il fera jour.

— Soyez-en certain, ce ne sera pas trop tôt, lanca-t-elle d'une voix pointue. Vous ne pensiez pas sérieusement, je suppose, que cette insurrection allait durer toute votre vie.

Les sourcils de Francisco se froncèrent. « Il est assez beau quand il rage », pensa-t-elle. Ce n'était pas le type de beauté qui pût lui plaire, mais elle n'en ressentait que plus d'entrain à le faire enrager. Elle n'était pas mécontente de reprendre la direction des événements. Il lui avait fait assez peur en entrant ! « À ce moment-là, songea-t-elle, il aurait pu tout obtenir ! » Elle se demanda brusquement : « Au fait, que veut-il obtenir ? Pourquoi est-il là, assis en enfant sage sur cette causeuse, le front soucieux, l'air grave, alors qu'il n'a somme toute devant lui qu'une dame un peu affolée qui s'entortille dans des draps ? »

— Livio est un garçon charmant..., nous lui reprochons cependant de faire cavalier seul. Il vous a recueillie, mais j'ai peur qu'il n'ait songé qu'à s'assurer des garanties personnelles.

La réaction de Caroline fut d'être vexée qu'on n'expliquât le bon accueil de Livio que par des intentions politiques.

— Des garanties ? Le pauvre cher ne m'a rien demandé de tel. Il eût fait beau voir ! Peut-être n'avez-vous pas remarqué que je suis une femme ?

Se remémorant qu'on peut tout de même être femme, fût-ce en Italie, et jouer un rôle politique important, elle crut devoir ajouter :

— Et je vous prie de croire que je ne suis pas une...

Son érudition en histoire italienne était faible ; il fallait terminer la phrase à tout prix. Elle lança :

— Que je ne suis pas une Lucrece Borgia ou une papesse Jeanne.

Les sourcils de Francisco se haussèrent. Il avait l'air déconcerté. Caroline, qui aimait à déconcerter les hommes à tout prix, en fut d'abord enchantée. Puis, reprenant ses esprits, elle songea qu'elle faisait fausse route. Ce Francisco pouvait parfaitement pousser l'insolence jusqu'à ne pas être amoureux d'elle. S'il était là, c'est peut-être parce qu'il la considérait non comme une beauté désirable, mais comme un rouage politique d'importance.

— Je m'intéresse pourtant aux événements, rectifia-t-elle. Enfin, dans leurs grandes lignes...

Francisco s'était levé. Il n'eut pas un regard pour ce que les draps, malgré l'accès de pruderie de Caroline, pouvaient révéler d'épaule, d'aisselle, de nuque. Il fixait le sol, comme pour demander conseil au tapis, puis déclara :

— Vous ne sauriez être insensible, madame, au malheur des petites gens qui se sont jetées dans l'émeute avec candeur et sans compter.

« Tiens, tiens, pensa Caroline, c'est une émeute, maintenant, on ne parle plus d'insurrection. »

— Tâchez d'imaginer les excès d'une répression française, poursuivit Francisco avec feu. Pensez au sort des lavandières, des femmes de pêcheurs, des marchandes du port qui attendront vainement le retour de leur mari, de leur père, de leurs frères dans une cabane vide. Songez aux files de malheureux qui, comme du bétail, oui, aussi innocents que des moutons qu'on mène à l'abattoir, recevront le verdict de quelques officiers français à panache, puis tomberont sous les balles ou iront pourrir dans un bague. Songez aux enfants qui n'ont rien fait de mal et qui n'auront plus de père...

« En somme, on essaie de m'attendrir, pensait Caroline. Il paraît que ma situation est plus forte que je ne pensais. »

— J'y songe, dit-elle tranquillement. Ce spectacle m'inspire cependant moins de répugnance pour les juges qui se chargeront de la répression que pour les insensés qui ont entraîné ces misérables vers un sort fatal.

— Je suis de ces insensés, précisément. Il m'est indifférent de payer cette folie de ma vie : je voudrais protéger la vie de ceux qui m'ont suivi. Je ne demande rien pour moi. Contrairement à Livio, je ne demande que le pardon pour les petites gens de Côte.

— Livio ! J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, monsieur, qu'il m'avait traitée avec assez de courtoisie pour ne pas me fatiguer les oreilles de la situation où il s'était mise. Vous avez le plus grand tort de le prendre pour un lâche. En tout cas, l'idée de m'implorer ne lui est point venue.

D'impatience, Francisco repoussa la causeuse avec force, comme s'il avait voulu la renverser.

— Admettons que Livio n'ait pas peur pour lui, dit-il enfin en se contenant. Après tout, c'est possible. Il a suffisamment le goût du théâtre pour se faire une fête de mourir en beauté. Son cas m'importe peu. Moi, je suis républicain et je représente le peuple. Je veux le sauver et vous pouvez m'y aider. La résistance aux Français est impossible. On nous a leurrés avec la promesse de secours autrichiens qui n'existaient que vaguement dans l'imagination de quelques agités. Maintenant, il faut payer les frais. Je suis venu vous proposer un acte de reddition commode et humain. Cent cinquante soldats français sont nos prisonniers. C'est moi qui ai empêché qu'on les juge. Je me propose d'assurer leur sécurité jusqu'à la fin. En échange de quoi, je demande au général de Salanches l'amnistie pour tous les habitants de Côme..., à l'exception des chefs qu'il lui plaira de choisir. Il est également entendu que nous paierons sous forme d'impôts les dégâts que nous avons commis.

Il avait fait un pas vers Caroline.

— Par vanité, Livio ne se prêtera jamais à une reddition. S'il n'y avait que moi, je m'en soucierais fort peu. Mais il y a tous...

— Tous les pauvres gens, je sais, vous me l'avez déjà dit. Je ne demande qu'à les sauver. Je ne demande qu'à épargner le massacre aux soldats français prisonniers. Seulement, je ne suis pas le général de Salanches.

— Sans doute, mais si vous êtes ici c'est par son consentement, j'imagine. Je n'ose pas supposer que, femme du général français commandant la région, vous seriez allée de votre propre gré vous réfugier chez son ennemi, le chef insurrectionnel. Hein ?

— C'est-à-dire...

Abattue, Caroline s'efforçait de se défendre à ses propres yeux. Il n'était pas possible que sa situation fût vraiment celle que Francisco venait de résumer. Elle cherchait dans sa mémoire fatiguée. Enfin, elle se rappela. Hé oui ! quand elle était entrée chez Livio, elle croyait entrer chez un danseur. Elle ignorait qu'il fût le chef de cette ville en folie.

— Donc, vous êtes en rapport avec le général, insista Francisco. Sans doute vous a-t-il envoyée ici pour ouvrir les pourparlers avec Livio...

Leurs regards se rencontrèrent. Francisco croyait-il vraiment ce qu'il disait ? La tenue dans laquelle il avait aperçu Caroline était-elle à ses yeux compatible avec celle d'une négociatrice ? Ou encore, à bout de ressources, préférait-il ne rien comprendre de compromettant et profiter tout bonnement de l'occasion ?

— Mes positions sont fortes, disait Francisco.

« Ça y est, pensa Caroline, le chantage commence. »

— Le portier de la comtesse Clélia di Monteleone a été garrotté. Il a réussi à s'enfuir. Il s'est empressé de la dénoncer. Heureusement, c'est à moi qu'il a eu affaire. Autrement dit, je sais où se trouve le général.

Ce n'était guère le chantage auquel elle s'attendait, néanmoins Caroline fut épouvantée à la pensée que la retraite de son mari était connue du plus fanatique des meneurs de l'insurrection.

— J'aurais pu le faire arrêter, poursuivit-il. Cela m'eût avancé à quoi ? La foule eût exigé sa mort. La mort du général de Salanches eût été la perte de ceux qui la réclamaient mais Jupiter aveugle ceux qu'il veut perdre. J'aurais pu me présenter seul à l'hôtel di Monteleone. On m'eût juré que le général n'était pas là. Quand je vous ai aperçue ici, j'ai compris que vous étiez le trait d'union nécessaire.

Il lui jeta un regard méprisant.

— Voici peut-être une comparaison nouvelle pour vous. Vous êtes plus habituée à être comparée à une fleur, n'est-ce pas ? Ou à une biche... Excusez-moi, étant peu accoutumé à faire la cour aux dames, je connais mal le vocabulaire attaché à cet exercice. Prenez votre parti de mes manières béotiennes. Vous êtes, paraît-il, ravissante, cela m'est indifférent. Votre beauté ne m'inquiète pas plus que votre vie privée. Vous êtes pour moi celle qui peut permettre que je sauve les marchands de galoches de Côme.

Caroline sourit ; le jeune Francisco avait été ravissant pendant qu'il formulait cette tirade ardente contre l'amour et les femmes. Elle chercha à se rappeler le nom du petit moine qui avait assassiné Henri II. Elle faillit lui demander s'il était vierge.

— C'est pourtant agréable de se savoir aimé, dit-elle avec nonchalance. Vous y prendrez peut-être goût un jour.

— Le verbe aimer a été définitivement galvaudé par les Livio. Ce n'est rien d'être aimé, ni d'aimer. Il faut être apprécié et apprécier. Or, l'on n'est

estimé que par qui vous ressemble. Les femmes que j'ai rencontrées jusqu'ici ne me ressemblaient pas.

Cette fureur misogyne, cet idéal élevé (joint à de beaux traits et à une nervosité fascinante) plurent à Caroline. Elle sentait en même temps ce qu'il y avait de déception amoureuse dans l'intransigeante pureté politique de ce très jeune homme. Sans le savoir, il enviait Livio et ses succès trop faciles. Dans son mépris des femmes et de qui les séduisait, il y avait l'amertume du jouvenceau qui se croit incompris. Enfin, il était charmant mais dangereux. « Le pire, pensa-t-elle, serait que, quoi qu'il en dise, il ait de l'intérêt pour moi. En ce cas, si son innocence ne l'a pas aveuglé tout à l'heure, il ne me pardonnera pas de m'avoir trouvée dans cette alcôve, occupée à savourer les caresses du danseur. Il est assez farouche pour le révéler. Mais il est assez pur et assez noble pour se taire s'il me promet de se taire. »

— Alors, madame, est-ce oui ? est-ce non ? Êtes-vous disposée ?...

— À sauver tout le monde, mais bien sûr, sauf ceux qui ont encouru des responsabilités trop graves, naturellement. Il y aura tout de même une enquête. On pardonnera au boutiquier qui a pris les armes non au conspirateur qui, sciemment, les lui a apportées.

Elle fixa Francisco et acheva d'un air convaincu :

— Ce serait trop facile, n'est-ce pas ? Celui qui tue par l'épée périra par l'épée, dit l'Évangile. Il vaudrait mieux dire : celui qui dans l'obscurité apporte l'épée périra par l'épée. Et par là j'entends grenade, fusil. Vous savez, ces fusils qui entraient dans Côme blottis sous des melons.

Il l'observait, hésitant à répondre.

— Vous étiez très plaisant, déguisé en muletier. Mais c'était la mort que vous apportiez. Oui, figurez-vous que je vous ai vu de la terrasse du palais. J'ai gardé le silence. C'est très difficile. En serez-vous capable ?

Les yeux écarquillés de Francisco irritèrent Caroline. Faudrait-il lui mettre les points sur les *i* ?

— Il est inutile que vous donniez des détails sur la manière dont vous m'avez retrouvée en ces lieux. Moi-même, avant-hier, je me suis tue et j'ai l'intention de poursuivre dans la voie de la discrétion.

— Je ne redoute pas la conséquence de mes actes.

— Non, mais vous êtes républicain et vous vous devez à votre cause. Vous qui méprisez chez Livio le goût d'une mort spectaculaire, soyez logique. Votre devoir est de vivre et je ne demande qu'à vous y aider.

— Enfin, quel échange me proposez-vous ? Sur quoi faut-il me taire ?

Caroline poussa un soupir, puis :

— Voici du moins ce que vous pouvez dire : vous m’avez rencontrée au quartier général de l’insurrection de Côme. Vous ne savez pas si j’ai été arrêtée ou si j’y suis de mon plein gré. Il est inutile de dépeindre cette chambre et son luxe hors de saison. Vous m’avez trouvée dans un bureau. Et je vous ai donné une lettre pour le général de Salanches.

Francisco acquiesça :

— Mais la lettre ? insista-t-il.

Quelques instants plus tard, sur une écritoire que Francisco s’était empressé de lui apporter, Caroline signait la brève lettre par laquelle elle demandait à son mari de recevoir Francisco et de négocier avec lui.

— Seulement, je vous préviens, dit-elle en lui tendant la feuille pliée, que le général a déjà rencontré d’autres chefs de l’insurrection.

— Je m’en doute, mais ces chefs-là n’existent plus. Ils sont cachés, captifs ou en fuite. Quant à Livio, il joue son ballet. Croyez-moi, tout ce qui vit dans Côme est entre les mains du général... et entre les miennes. Je pars.

— Vous partez par la fenêtre ?

— Oui.

— Cela vous ennuerait-il beaucoup de m’emmener ?

— Par la fenêtre ?

— Oui, par la fenêtre.

Francisco hésita, puis :

— J’ai hâte de voir le général. Votre présence me retarderait. Et si l’on allait vous reconnaître à mes côtés ? Écoutez... Mon intention est de proposer à votre mari un asile plus sûr que l’hôtel de la petite comtesse. J’ai fait jeter le portier dénonciateur au fond d’une cave, mais supposez qu’il parle ? Le plus sage est de conduire le général dans un pied-à-terre que je possède non loin de l’endroit où il se trouve. Si vous voulez, je viendrai vous chercher ensuite et vous le rejoindrez. J’aurai le temps d’être de retour avant Livio qui est aux prises avec la sottise de toutes les sectes de Côme et qui en a pour un bon moment.

Il avait fait quelques pas vers la fenêtre. Il se retourna :

— Vous n’avez pas peur ?

— Les femmes sont moins peureuses qu’elles ne le laissent croire et beaucoup moins que ne le pensent les petits jeunes gens qui parlent d’elles sans les connaître.

La silhouette de Francisco se découpait sur le ciel. Puis le ciel de nouveau remplissait le champ de la fenêtre. Il y eut des frottements, des froissements, le long de la façade. Caroline aperçut au fond de la carafe une dernière goutte de xérès. Elle se leva, but au goulot, s'étira, svelte dans l'auréole rose de la chemise ; elle avait horriblement sommeil. Elle regagna son lit comme une niche.

Ses yeux se fermaient. Malgré l'eau de Cologne, elle fut saisie de retrouver sur son corps l'odeur de celui de Livio. Ce fut pourtant en pensant à Gaston qu'elle s'endormit. Un Gaston qui devait être en train de passer ses bottes. Elle imagina son départ aux côtés de Francisco. Elle imagina les regrets et les larmes de Clélia et s'assoupit de plaisir.

Deux départs sur une seule corde

— Mais non, mais laissez-moi ! Enfin, je dors, vous voyez bien...

Puis Caroline se demanda si l'on n'était pas jeudi. Voyons, avant-hier c'était le bal... Le jeudi, chasse à courre, départ à quatre heures du matin... Qu'aurait-elle donc fait la veille ?

— Dépêchez-vous...

Ce n'était pas la voix de Jeannette.

— Dépêchez-vous, le général vous attend.

C'était une voix d'homme, rude et douce à la fois.

— Le général est fou, articula-t-elle. À cette heure-ci je dors.

D'un trait, elle se souvint de tout. Elle ouvrit grands les yeux. La chambre était obscure. Francisco se tenait auprès du lit, un bougeoir allumé à la main. « Autant être réveillée par ce visage-là que par un autre », pensa-t-elle courageusement. Les mailles d'un sommeil frileux la retenaient pourtant sous les draps.

— J'ai été très vite, expliqua Francisco à voix basse. Cinq minutes pour courir à l'hôtel de la comtesse, cinq minutes pour obtenir de voir le général, cinq minutes pour lui expliquer tout, cinq minutes pour le conduire chez moi. Dix minutes pour revenir ici et escalader la façade.

Il fallait se lever, s'empoigner de nouveau avec la vie, lutter, avoir mal, désirer. Elle demanda :

— Comment avez-vous trouvé mon mari ?

— Facilement, j'ai sonné et grâce à votre lettre...

— Non, je veux dire... dans quel état, que faisait-il ?

Francisco parut embarrassé. Il écarta la bougie de son visage, devinant que ses traits trahissaient sa gêne.

— Vous pouvez tout me dire.

Caroline insistait, persuadée que Francisco n'osait pas lui rapporter la scène à laquelle il avait assisté et qu'elle devinait : un Salanches hâtivement

drapé dans une robe de chambre féminine, et une Clélia à demi nue venant aux renseignements par l'entrebâillement de la porte. Elle avait peur de ces détails et les désirait en même temps avec une délectation douloureuse.

— Eh bien ! dit Francisco, le général était habillé de pied en cap. La maisonnée était debout... on vous cherchait.

Il ajouta :

— Cela durait depuis des heures. J'ai compris que le général s'était aperçu de votre disparition une demi-heure après votre fuite.

Caroline était bien éveillée cette fois. Savamment, elle essayait de reconstituer les sentiments de Gaston. Il avait passé une nuit d'angoisse, c'était un fait. Il l'avait probablement crue morte ou en péril de mort. Avait-il pensé qu'elle était allée prendre sa revanche ?

Une autre question : où en était-il avec Clélia ? Il était probable qu'avant de s'apercevoir du départ de Caroline il avait amplement bénéficié des faveurs de cette jeune personne. Il était certain d'autre part que, dans son inquiétude, il n'avait pas récidivé. Voilà, une nuit d'amour dont il conserverait à coup sûr un mauvais souvenir. « J'ai gagné la partie, pensa-t-elle, et je n'ai pas à avoir de remords. Ma vengeance, je ne l'ai qu'ébauchée, en somme. Je n'ai appartenu à personne. J'ai joué avec l'adultère, sans plus. Et, maintenant, je reviens. Je reviens avec des paroles cinglantes : "Tu ne comptais tout de même pas que je resterais dans la même maison que toi et cette femme. J'ai failli être tuée vingt fois ; j'espère qu'en compensation, tu t'es bien amusé." » Elle résolut même de bouder trois ou quatre jours.

— J'ai pris soin d'apporter une corde, expliquait Francisco. Je l'ai attachée au rebord du balcon, vous n'aurez qu'à vous laisser glisser. Dépêchez-vous, l'aube commence déjà et Livio peut arriver d'une seconde à l'autre. Vous comprenez, il est trop tête folle pour accepter cet arrangement. Il vous retiendra en otage.

« En otage ou comme maîtresse », pensa Caroline. C'était ce qu'elle ne voulait plus. Depuis qu'elle connaissait la nuit d'inquiétude de Gaston, depuis qu'elle le savait chez Francisco, tout seul, bien sage et à l'abri des entreprises de Clélia, elle n'aspirait qu'à le retrouver.

— Laissez la bougie sur le bord du lit et allez vous mettre là-bas, au piquet, le nez au mur, comme les enfants qui jouent à cache-tampon. Avant, prenez mes vêtements sur le fauteuil et apportez-les-moi.

Le mouvement s'exécuta rapidement. Caroline n'eut plus qu'à sauter du lit, à dépouiller sa chemise d'hétaïre et à passer celle de Chékina. Hélas ! Livio l'avait malmenée : elle était immettable. Caroline eut envie de pleurer. Elle crut d'abord que c'était une bouffée de sensiblerie à l'égard de Chékina. Or, c'était sa chemise de la rue de l'Arbre-Sec qui la faisait pleurer ; la chemise que Gaston, lui aussi, dans son ardeur, avait déchirée la nuit où, sous la menace d'une concierge jacobine, ils avaient été amants pour la première fois. C'était un souvenir qu'ils aimaient se rappeler ; désormais, quand Gaston l'évoquerait, elle aurait honte et mal.

— Dépêchez-vous !

Caroline passa la blouse. Sans chemise dessous, translucide comme elle l'était, la blouse révélait deux seins fort beaux mais d'une nudité à inquiéter un mari et à le pousser aux questions. Elle serra le corselet, mais le corselet ne cachait rien. Tant pis, au lieu d'enrouler le schall autour de sa tête, elle le nouerait sur ses épaules aussi adroitement que possible.

— Dépêchez-vous donc, répétait Francisco. Il fait jour !

Elle leva le nez. L'éclat de la bougie était en effet terni par la clarté blafarde du jour qui pointait, éveillant des galbes, prêtant aux rideaux de la fenêtre l'empennage d'une voilure, transformant un pouf en un petit chien qui eût dormi la tête sous la queue, la commode en caravelle, la coiffeuse en l'une de ces voiturettes qu'à Paris les petites marchandes de sirops poussent devant elle.

Immobile, Francisco, face au mur comme on le lui avait ordonné, montrait une loyauté parfaite. Caroline décida d'en être charmée. Lancée dans cette ville démentielle en quête d'un homme plaisant, elle aurait décidément rencontré bien des échantillons de l'espèce masculine. Il n'était pas mauvais d'avoir trouvé un jeune homme de marbre. Elle entra dans son jupon, l'attacha rapidement, puis passa sa jupe en réclamant ses bas au jeune homme de marbre. Il se mit à chercher à tâtons, par terre, au dos du fauteuil. Enfin il les lui apporta, la tête détournée.

— Vous pouvez me regarder, jeta Caroline, un peu agacée tout de même, je suis prête.

— Il n'est que temps !

Elle avait roulé ses bas sur ses genoux et enfilait ses petits chaussons poussiéreux qui ne lui rappelaient que trop les péripéties de son escapade nocturne. Elle le suivit vers la fenêtre.

Le souffle frais de l'aube la fit frissonner. Le ciel était transparent. De pâles vapeurs montaient du sol. Le sommet des édifices se dessinait en lignes brisées d'un bleu estompé. Plus de cris, plus de musique, mais une multitude de chants d'oiseaux. Tous les arbres de Côme et de ses environs saluaient le jour.

— La corde est attachée là, expliqua brièvement Francisco. Je vais descendre le premier. Je vous attendrai en bas en tenant la corde bien tendue. Il y a un peu à sauter, je vous recevrai. Vous savez descendre à une corde, au moins ?

— Rassurez-vous, la Révolution a fait de nous des femmes savantes. Descendez, je vous suis.

Francisco s'accroupit sur le rebord, empoigna la corde, se laissa aller. Une seconde, il maintint sa tête au niveau de la fenêtre et Caroline devina, dans le petit visage farouche et volontaire, une sorte de grimace qui lui parut être un sourire.

La corde roulait sur le rebord du balcon, se tendant irrégulièrement, battant et vibrant au rythme de la descente de Francisco. Puis elle se balançait librement. Caroline se pencha. Elle discerna la silhouette du jeune homme, en bas. Le moment était venu. S'appuyant d'une main au montant de la fenêtre elle enjamba la balustrade mais resta dessus, assise à califourchon, prévoyant ses mouvements car le plus difficile était de s'élancer du rebord en prenant bien la corde en main et en la rattrapant par les pieds ; le reste irait tout seul.

— J'aime trop Jean-Jacques Rousseau pour me moquer de vous. Comme lui, je me plais à demander à l'aurore aux doigts de rose l'oubli des sentiments prosaïques. Mais de là à me jucher sur un balcon comme un chat... descendez donc, vous allez tomber, Caroline.

À deux pas d'elle, dans la chambre, Livio, un flambeau à la main la regardait avec un sourire ambigu. Une seconde suffit à Caroline pour juger la situation. Seul, Francisco pouvait s'enfuir. Elle se pencha et, de la main, lui fit un signe impératif qui voulait dire « fuyez ! ».

Puis elle sauta si impétueusement dans la chambre que Livio dut reculer d'un pas. Derrière lui se tenait Lucia.

— Je ne comprends pas, disait Lucia. Je suis venue il y a cinq minutes. La dame dormait dans le lit.

— C'est bon, posez donc ce flambeau sur la console et laissez-nous.

Lucia obéit. Comme elle gagnait la porte, Livio, qui visiblement ne voulait pas s'entretenir avec Caroline devant elle, lui lança :

— Allez vous coucher et votre père aussi. Vous avez assez veillé comme ça.

— Je ne veux pas me coucher. Je tiens trop à assister à l'entrée de l'armée autrichienne.

Un sourire ironique passa sur les lèvres de Livio. Dès la porte fermée, il fut face à Caroline.

— Une corde ! Vous êtes diablement bien organisée, ma chère. Dire qu'il est des prisonniers attardés pour se servir encore de deux draps noués...

— Vous ne reveniez pas, Livio. J'étais seule, je m'ennuyais. J'avais peur de toutes ces vilaines gens qui habitent votre maison. Votre Lucia me persécutait. Alors, plutôt que traverser vos antichambres, j'ai trouvé plus simple...

— Vous avez trouvé plus simple de vous suspendre à une corde. Une corde que vous cachiez dans votre jarretière, je suppose ?

Caroline ne répondit pas. Les feux du flambeau et ceux de l'aube se mêlaient et se combattaient sur le beau visage sombre et railleur.

— Pourquoi vous sauviez-vous ? Qui vous a donné cette corde ? Après tout, je m'en moque bien ! Que vous soyez venue ici par hasard, par amour ou par trahison, que m'importe ! Les dés sont jetés. Voilà, j'aurai possédé Côme et l'une des plus belles femmes que j'aie vues, une des plus grandes dames de France, l'étourdissante Caroline, la femme de mon ennemi, le général de Salanches.

Caroline ne put retenir une exclamation.

— Ah ! ne dites pas ça ! Vous avez failli me posséder, c'est très différent.

— Tout à l'heure j'ai failli, mais maintenant je vais réussir. Ou vous avez un corps bien menteur, ou les prémices de notre union ne vous ont pas déplu.

— Maintenant, je ne veux pas.

— Tiens, tiens ! L'homme qui vous a apporté la corde, car je suppose que c'est un homme, n'est-ce pas ?

Il s'interrompit et acheva avec rage :

— Cet homme vous aurait-il tourné la tête, par hasard ?

— C'est vous qui m'aviez tourné la tête, Livio, j'ai repris mes esprits, simplement.

Elle ajouta plus bas :

— Tout à l'heure, j'avais peut-être le droit, maintenant, je ne l'ai plus... On ne m'a pas apporté qu'une corde, on m'a apporté... des nouvelles. Oh ! Livio, je vous en supplie. Vous savez le goût que j'ai pour vous. Je... Je vous l'ai témoigné ici même, il me semble. De grâce, ne m'en demandez pas plus.

Elle marchait au hasard dans la pièce, essayant de cacher les larmes qui mouillaient ses yeux.

— Livio, s'il vous plaît, supplia-t-elle encore dans un chuchotement. Embrassez-moi et renvoyez-moi.

— Admirable ! cria Livio. Ah ! votre séjour ici aura été un chef-d'œuvre de duplicité féminine. Prenez-moi, ne me prenez pas. Vous avez votre chance tout de même. Ah ! je suis conquise ! Ah ! plus près, plus fort ! Non ! je ne veux plus. Dans notre argot de comédien, nous appelons des filles comme vous des chèvres. Peut-être n'avez-vous jamais essayé de traire une chèvre, Caroline ?

Caroline ne répondit pas. Une main machinalement occupée à tapoter le dossier de la causeuse, elle lui tournait le dos, immobile. Il se dirigea vers elle et ne s'arrêta que quand son torse toucha la tête de la jeune femme.

— Vous appelez la chèvre. Elle vient. Vous installez le seau. C'est tout juste si la chèvre ne vous remercie pas de la tête. Vous commencez de la traire, elle fait la difficile. Vous la mâtez. Le seau est plein, la chèvre tranquille. Vous n'avez plus qu'à boire. Vous tendez la main et, à ce moment, d'un coup de pied, la chèvre renverse le seau. J'ai rencontré quelques chèvres dans ma carrière, mais je crois leur avoir appris qu'on n'empêche pas Livio de boire lorsqu'il a soif.

Il l'avait saisie par les épaules. Il la fit virevolter, puis lui prit le menton dans ses paumes et lui embrassa posément la bouche. Le baiser fut long, Caroline ne fit rien pour l'interrompre. Cependant leurs lèvres séparées, elle tenta de se dégager.

— Non, dit doucement Livio. Vous m'avez dit : « Embrassez-moi et laissez-moi partir », je vous embrasse et je vous garde.

Son visage s'était détendu, il lui parlait avec une gravité triste et presque câline.

— Capricieuse Caroline. Pourquoi vous défendez-vous ? Vous ne vous défendiez pas dans l'alcôve. Vous ne voulez pas redevenir la belle fille impudique que vous avez été dans mes bras ? Vous n'avez pas envie de moi ? Rien que d'y penser, ça ne vous fait pas chaud, à vous ?

— Il est trop tard, balbutia Caroline. Livio, ne me tentez pas, soyez généreux.

Elle avait parlé d'une voix imperceptible et son corps pantelait contre celui de Livio. Prestement, il la souleva et la jeta sur le lit.

— Non ! hurla-t-elle.

D'une main, il lui riva les poignets sur le traversin. De l'autre, il relevait ses vêtements d'autant plus facilement qu'elle n'avait plus sa chemise étroite pour la défendre.

— Et cette fois, gronda-t-il d'une voix enrouée, je te jure que tu ne feras pas la chèvre.

Caroline aurait renoncé à lutter sans les cris.

Elle avait entendu une première rumeur pendant qu'elle caressait le dossier de la causeuse et, persuadée que Livio allait être appelé, elle n'avait plus cherché dès lors qu'à gagner du temps. Maintenant, les cris provenaient de l'escalier. Il y eut même un bruit de chaise renversée. Il était impossible que Livio ne s'en émeuve pas. Elle sursauta. C'était le canon. Et pas le canon du camp retranché. Espacés de quelques secondes, cinq coups résonnèrent dans la direction de la porte de Milan.

— *Signor Livio, signor !*

Il fallut le claquement de la porte et le cri strident de Lucia pour que Livio renonçât à la curée.

Rabattant sa jupe, Caroline, d'un bond, fut au milieu de la pièce. Comme un animal traqué, elle regardait de tous côtés, cherchant une issue praticable, indifférente à la conversation haletante qui se poursuivait en italien entre Livio et la domestique.

Avant qu'elle ait pu prendre un parti, Livio était sur elle et la saisissait par le poignet.

— *Presto ! Presto !*

Dans son trouble, il avait parlé italien. Il rectifia précipitamment :

— Le peuple a su que vous étiez ici. Ils viennent vous chercher. N'ayez pas peur, je vous tirerai de là. Venez vite.

Comme Caroline un instant avant, lui aussi regardait de tous côtés, hagard.

— Vive Dieu ! hurla-t-il, il y a la corde !

Sans savoir comment elle avait fait, Caroline se retrouva en équilibre sur le balconnet. Brutalement, comme on fait aux chiots pour leur apprendre à nager, Livio la poussa. Elle bascula, la corde lui brûla les mains. Son corps

tangua si largement que ses souliers lapèrent dans les vitres du rez-de-chaussée et les firent voler en éclats. Elle glissait toujours. Puis la corde lui échappa des mains. À demi assommée, elle se retrouva pelotonnée par terre. Déjà Livio, qui avait atterri à un pas d'elle, la remettait sur pied et l'entraînait.

C'était une façade d'angle qui ne donnait heureusement pas sur la perspective du jardin. Caroline trébucha parmi des râteaux, des arrosoirs. Un soleil rasant éclairait un massif de roseaux.

Elle se souvint inopinément que, pendant sa descente, elle avait pensé qu'il était plus savoureux de fuir avec Livio qu'avec Francisco, comme s'il eût été tout naturel de mettre en compétition les jeunes gens sur leur aptitude à faire descendre les dames à la corde lisse.

— Vive Dieu ! hurla derechef Livio.

— Au même instant, Caroline avait jeté un cri. Cri et exclamation avaient été couverts par le coup de pistolet que Livio venait de tirer à bout portant sur un milicien qui surgissait du massif de roseaux, la hallebarde en avant.

Livio était comme possédé. Il arracha plutôt qu'il ne poussa une petite porte de bois qui devait habituellement servir aux jardiniers. Tous deux se retrouvèrent dans la rue. Caroline reconnut la fontaine envoûtée de feuillage où elle avait bu, pendant la nuit, avec son gentil inconnu. Mais elle n'avait plus le temps de penser ou, plutôt, ne pensait qu'à des sottises, apercevant dans sa course l'ombre gigantesque de ses cheveux ébouriffés sur les pavés roses de la rue, elle pensa : « Je dois en avoir une tête ! »

Côte était rose, safran, tilleul, couleur de chair et couleur d'azur. Le ciel était si clair au-dessus d'eux qu'il semblait pétiller comme une source. Au bout de la rue, embué, diapré, le lac les attendait, calme comme un miroir.

La chaussée était vide. À peine voyait-on quelques isolés courir ; à peine entendait-on claquer des volets qui, après s'être ouverts, se refermaient peureusement. Quand ils débouchèrent sur les quais, ceux-ci étaient déserts. Ils frôlèrent seulement un vieillard à longue barbe blanche qui, comme si de rien n'était, raccommodait ses filets. Il leva seulement un peu la tête au son d'un nouveau coup de canon. « Au fait, pensa Caroline, la canonnade n'a pas dû cesser depuis les premiers coups que j'ai entendus. Que se passe-t-il ? À qui est cette artillerie ? Où est Gaston ? »

Il semblait que la jetée sur laquelle ils étaient lancés ne dût jamais finir. Ils couraient maintenant en pleine lumière. L'eau, le ciel, les reflets du soleil levant les enveloppaient. Enfin Livio lâcha sa main, se pencha, saisit un

cordage, tira de toutes ses forces, et la proue d'un petit esquif à voile orange vint heurter le bord de la jetée.

— Vite, cria-t-il en poussant Caroline.

Le petit bateau n'était même pas ponté. Caroline sauta, perdit l'équilibre, alla buter dans un panier d'osier et se retrouva étendue au fond de la barque contre une banquette de bois peint. En un tour de main, Livio avait détaché l'esquif ; maintenant, il ahanait pour tirer l'ancre.

— Merveille ! cria-t-il, nous avons le vent pour nous.

— Caroline s'était mise à genoux. Au bout de la jetée, elle aperçut des hommes qui couraient.

— Livio, fais attention. Regarde là-bas !

Hâtivement, il achevait de hisser la voile. Avec un claquement joyeux, celle-ci prit le vent, se rabattit brutalement et renversa une seconde fois Caroline contre le panier d'osier. Mais l'embarcation glissait. D'où elle était, Caroline n'apercevait que le ciel et les mâtures des autres barques ancrées au port. Quelques oiseaux passèrent entre elles et de petites brumes blanches qui s'effiloçaient.

Livio, debout à l'arrière de la barque, tenait la barre du gouvernail contre sa hanche. La ville s'éloignait, toute blonde. L'eau transparente, déchirée par la proue jetait des reflets de pierre de lune !

— Une promenade en bateau, ça ne te déplaît pas ? demanda-t-il.

Caroline entendit que quelqu'un lui parlait mais n'eut pas la force de répondre.

Le mensonge de Livio

C'était comme un orchestre de plein air. Un enchaînement de sons variés qui s'organisaient, s'alliaient, s'opposaient dans une lumière éclatante. Caroline rabattit son bras nu sur ses yeux. Il faisait trop clair décidément ; elle grimaça.

D'abord, il y avait le froissement régulier de l'eau ; à l'avant, la barque, toutes les trois secondes, coupait de légères vagues avec un chuintement. L'arrière tapait. Dans la coque, des planches craquaient et le mât, par moments, se mettait à geindre comme un arbre de la forêt. Puis la voile clapotait, l'ancre résonnait gaiement contre une cuve de métal, une bassine probablement, et Caroline se demandait ce que cette bassine venait faire dans l'histoire.

— Tu as rudement bien dormi.

Elle se souleva et regarda autour d'elle en clignant des yeux. La barque avait changé d'aspect. Sur les arceaux qui envoûtaient l'arrière, Livio avait tiré et assujetti une toile violette que l'eau et le soleil avaient moirée. C'était sous cet abri que Caroline avait dormi, la tête sur un rouleau de cordes. Courbée en deux, elle se glissa jusqu'à la poupe où, en plein soleil, le torse nu, sa cravate de dentelle entortillée autour des cheveux, Livio, très corsaire, tenait la barre.

—... mais quatre ou cinq heures, expliqua Livio. Regarde comme le soleil est haut. Je n'ai pas de montre mais tu as bien dormi, ça, tu sais. J'allais te réveiller.

Caroline regardait la peau de Livio, plus sombre que celle d'un Français. Il était maigre, les muscles longs et minces, la poitrine douce, mouillée de sueur, avec quelques mèches d'un poil moins foncé que ses cheveux.

Il gouvernait nonchalamment, la barre passée entre les jambes, le corps à demi tourné vers le sillage du bateau où il surveillait une ligne qui traînait derrière eux.

En effet, c'était bien une bassine. Caroline se pencha. Le fond était gonflé de poissons de toutes couleurs, nimbés de fraîcheur, ruisselants, éclatants. La bassine heurta de nouveau l'ancre. L'un des poissons se tordit dans un inutile coup de queue.

— Notre déjeuner, fit Livio. Il y a de tout. Je n'ai pas choisi. Je laisse courir la ligne en gouvernant. On trouvera là-bas de l'oignon, de l'ail, de l'huile et tu verras que nous ferons un bon déjeuner. Tu as faim ?

Caroline bâilla.

— Oui, j'ai faim, j'ai soif, je voudrais me laver... Je dois être affreuse.

Elle se pencha et fendit l'eau du bout des doigts. C'était franc et frais. Elle s'éclaboussa les bras puis se passa de l'eau sur le visage.

— Ne bois pas, c'est une eau qui donne les fièvres.

— Je n'ai pas bu.

Elle s'était redressée, ruisselante, les bras soulevés pour tirer sa chevelure éparse. Ce geste tendait sa poitrine. Elle en prit conscience à cause du regard de Livio et abaissa sur elle-même un coup d'œil d'inspection. Elle avait oublié son schall auprès du cordage et la transparence de sa blouse due à l'absence de toute chemise était encore accusée par les éclaboussures qui collaient l'étoffe à la peau et la rosissaient.

Caroline eut envie d'aller chercher son schall. Au vrai, elle ne savait comment se comporter avec Livio. Après ce qu'elle lui avait sans le vouloir montré d'elle-même, après ce qu'elle lui avait permis, il eût été un peu sot de jouer à la prude. Ne pas se garder, d'autre part, c'était l'encourager à se rappeler les faveurs qu'il avait obtenues et celles qu'il souhaitait encore.

Elle se détourna sans affectation et regarda le rivage. Il était peu éloigné sur la gauche et perdu dans des brumes bleuâtres sur la droite. Derrière eux, elle apercevait une pointe verdoyante que marquait une tour carrée.

À l'autre bout, dans le sens de leur navigation, s'élevaient de hautes montagnes drapées dans des forêts de sapins, déchiquetées en pics de pierre orangée entre lesquels étincelaient des champs de neige qu'enguirlandaient de transparentes couronnes de nuages.

Caroline reporta son attention sur la rive proche. Elle distingua des roseaux, des grottes, un petit pont ocre enjambant un torrent, une église toute seule, haut perchée sur un rocher, des haies de cyprès, des clairières fleuries et des jardins étages essaimés de villas blanches.

Mais plus la barque avançait, plus la côte devenait abrupte et sauvage. Se détachant sur les reflets des montagnes, un vieux château démantelé vint se

mirer dans l'eau du lac. Des oiseaux de mer, de belles mouettes blanches, rasaient le flot calme de leur vol.

— Livio, dit Caroline sans se retourner, je te remercie de m'avoir arrachée ce matin aux gens qui voulaient m'attraper..., mais qu'est-ce qu'on va faire ? Tu as bien une idée ? Si nous naviguons depuis cinq heures, on doit être très loin de Côme.

— Dans les huit lieues. Jusqu'ici, le vent a été bon. Il est en train de nous laisser tomber mais ça n'a pas d'importance, nous arrivons.

— Nous arrivons où ?

— Chez moi, pardi. Tu vois ce promontoire, là, au bout de mon doigt. Oui, avec des chênes-lièges au sommet. Si tu regardes bien, tu apercevras une baraque. Tu ne la vois pas parce qu'elle est en chaume de la même couleur que la broussaille. J'ai toujours aimé pêcher et je me suis offert ça, une vraie hutte de pêcheurs. Les gandins de Côme se battaient à qui aurait l'honneur d'y être invité... pourtant, le sol est en terre battue.

Il avait imprimé un mouvement au gouvernail. La voile se gonfla de nouveau, et le petit bateau se mit à donner du nez régulièrement tout en pointant vers la rive.

— Pauvre *San Vito* ! soupira Livio en tapotant la lisse de la barque. Tu as sauvé la mise du danseur. Tel un cheval ailé, tu l'as arraché à la ville maudite avant l'anéantissement.

Il y avait de l'ironie dans ces paroles emphatiques et Caroline, surprise, se tourna vers lui.

— Aide-moi donc un peu, fit-il sans la regarder. Tiens le gouvernail pendant que je lève ma ligne. Tu sauras le tenir droit ?

— Aimable Livio, dit Caroline avec agacement, j'ai traversé l'Atlantique.

Il parut vexé.

— Les tempêtes du lac de Côme sont terribles, observa-t-il.

— N'exagérons pas. Les tempêtes de Côme, qu'elles soient sur le lac ou dans la ville, ne sont terribles que pour ceux qui n'ont rien vu dans leur vie.

Elle allait ajouter : « Nous en avons vu d'autres » et s'arrêta car dans ce « nous » elle comprenait Gaston. Le front soucieux, elle fit un pas vers le gouvernail, s'en empara et, insolemment, imita la posture de Livio en passant la barre sous ses jupes. Pendant ce temps, le danseur avait remonté sa ligne rendue vibrante par les soubresauts nacrés d'un poisson. Il l'enroula méthodiquement puis voulut reprendre le gouvernail.

— Je suis assez grande pour accoster, dit Caroline. Dis-moi où je dois toucher.

— Continue de piquer sur le rocher. Quand on l'aura doublé, je baisserai la voile. Il y a une crique avec du sable.

— Mais y a-t-il un chemin ?

— La cabane est tout près, un sentier y conduit.

— Non, un chemin qui nous ramène à Côme. L'armée française a dû y entrer. On m'attend. Tu ne te figures pas que je vais passer ma journée à jouer les Robinson ici.

Livio garda le silence, puis :

— Bien sûr qu'il y a un chemin. Tu ferais tout de même mieux d'attendre.

— Attendre quoi ?

Elle tourna la tête vers lui et fut surprise par l'expression mauvaise de ses traits.

— Il y a aussi un chemin qui mène à la Maloggia. La Maloggia passée, on est en Suisse. Les Français y sont puissants, mais dans les vallées. Par les montagnes, nous aurons tôt fait d'atteindre l'Autriche.

— Nous, tu as bien dit « nous » ?

— Oui.

Brutalement, il écarta Caroline, reprit la barre en main, fit virer la barque autour de l'éperon rocheux qui répandait sur l'eau une ombre mauve, largua la voile avec des gestes brusques mais précis. Le *San Vito*, doucement, dériva au travers d'une étroite crique sableuse où l'eau passait du vert au bleu et à l'or. La plage était festonnée de buissons ; laurier sauvage, myrte, arbousier répandaient un parfum dense que la chaleur croissante avivait et qu'aucun vent ne dispersait, tant au-dessus d'eux les contreforts montagneux étaient rapides et hauts.

Caroline allait répliquer quand elle fut aspergée par la chute de l'ancre que Livio venait de lancer. La barque tira sur le filin puis s'arrêta en se dandinant à quelques brasses de la plage.

— Je ne veux pas descendre, déclara Caroline.

— Tu descendras...

Il avait parlé doucement, avec la patience d'un précepteur qui s'adresse à une enfant.

— Tu descendras, nous monterons jusqu'à la cabane. Nous déjeunerons, nous nous reposerons. Il doit être dix heures et demie. À midi, nous

lèverons le camp. À trois heures, nous serons dans un petit village de la montagne que je connais où l'on nous donnera des vêtements de fermier et des mules et, demain, nous reprendrons souffle dans les Grisons, sur la route de Vienne. J'ai un rouleau d'or et des diamants. À Vienne, nous serons à l'honneur.

Il y avait tant de présomption jointe à tant de naïveté dans cette tirade que Caroline s'adoucit.

— Cher petit Livio, déclara-t-elle avec un sourire suave, je m'en vais t'expliquer la différence qu'il y a entre une dame et une paire de bottes. On peut emmener une paire de bottes à Vienne sans lui demander son avis tandis qu'une dame...

— Je ne te demande pas ton avis parce que tu es folle, Caroline. Je décide pour nous deux. Je fais notre bonheur moi-même, tu comprends ?

Il ajouta avec une chaleur rauque dans la voix :

— Tu ne sais pas ce que tu veux vraiment. Moi je le sais, moi je vois profond en toi.

— Mon pauvre ami ! Tu es la plus aveugle des petites taupes. Tu te fies aux apparences. Je sais ce que tu crois, tu crois que je t'aime, hein ?

— Oui.

— Non.

Ils se tenaient tous deux dans l'étroit espace encombré de filins, de corbeilles, de filets de pêche et coupé par la barre du gouvernail qui s'étendait entre la poupe et le berceau de toile violette. Les reflets de l'eau jouaient sur leur visage ; c'était tantôt une poudre dorée qui enflammait leurs cheveux, tantôt un éclair ardoisé qui zébrait leur front, tantôt les lueurs sinueuses du clapotis qui se réfléchissaient sur leur peau ; ou encore le mouvement d'une branche toute proche faisait frissonner sur eux une nuée d'ombres violacées, ténues comme des confettis. Les oiseaux s'égosillaient.

— Il y en a beaucoup, expliqua Livio à cause d'une source très pure qui descend de la montagne et qui mousse devant ma cabane, là-haut.

Il avait l'air très fier de ses oiseaux, de sa montagne et de sa source.

— Tout cela est charmant, dit Caroline, mais...

— Mais tu veux rentrer à Côme, hein ? Ah ! elle te tient bien, cette idée-là. Tu courais pourtant assez fort, ce matin, pour t'en sauver, de Côme.

— Ce matin, j'étais poursuivie...

— Pauvre niaise, tu n'étais poursuivie par personne. C'était à moi qu'ils en avaient, si tu veux le savoir.

Sous le regard de Caroline, il se détourna.

— On ne va pas passer la journée ici. Grimpons à la cabane, nous verrons après.

— Tu m’as menti, ce matin ? demanda Caroline d’une voix imperceptible.

Il devait déjà regretter un aveu que la colère lui avait arraché. Sombre, il faisait couler entre ses doigts les mailles du filet.

— Le temps pressait, expliqua-t-il d’un air contraint. Ce traître de Francisco avait rendu la ville aux Français. La populace était sauvée par l’acte de capitulation à condition qu’elle livre au général de Salanches quelques chefs, dont moi. Et cette bande d’égorgeurs qui, quelques heures plus tôt, m’applaudissait encore, venait me chercher pour me traîner par les cheveux jusqu’à la prison.

Il fit un mouvement brusque et faillit renverser la bassine de poissons.

— Mon intention était de me faire tuer, oui mais pas comme ça. Ah ! non, pas par ces gredins dans la poussière d’une ruelle, à coups de sac de sable, de pioche et de hallebarde d’église. Il fallait fuir en beauté et j’ai fui en beauté, j’ai fui avec toi. À Vienne, on gravera mon portrait. Je serai reçu par l’empereur. On composera des romances sur mes exploits et mes malheurs. J’avais omis que l’Histoire aimait la grandeur mélancolique de l’exilé. C’est un rôle à jouer.

Pendant cette explication, Caroline n’avait cessé de taper nerveusement du pied.

— Tu le joueras seul, ton rôle. Tu m’as trompée. Tu t’es conduit en imposteur. Tu as accepté des remerciements que tu ne méritais pas. Tu essaies maintenant de couvrir ta lâcheté par de beaux discours, eh bien ! ne compte pas sur moi pour les écouter. Je n’ai plus à avoir d’égards pour toi. Va-t’en manger ton poisson et passer les montagnes sur ta mule. Laisse-moi la barque, je regagnerai bien Côme toute seule.

Les traits crispés, les yeux baissés, il répondit simplement non de la tête.

— Et puis, je n’y pensais pas ! s’exclama Caroline. C’est comme otage que tu m’as emmenée ! Tu savais bien que le général ne ferait pas tirer sur ta coquille de noix en me sachant dedans. Et, maintenant, si les Français nous tombent dessus, tu te cacheras derrière moi, hein ?

— Et quand cela serait ! cria rageusement Livio en relevant la tête. Je suis seul en lutte contre les armées les plus puissantes du monde. Tous les moyens me sont bons. Je représente la liberté contre l’oppression.

Caroline éclata d'un rire nerveux ; en même temps, elle avait envie de pleurer. Elle s'imagina prenant un poisson dans la bassine et le jetant à la tête de Livio. Il était à tuer. Il oscillait entre des mines de héros incompris et d'enfant sournois. « C'est lui qui a tout gâché, pensa-t-elle. S'il ne m'avait pas emportée sur cette satanée barque, je retrouvais Gaston et tout était dit. Que doit-il penser de moi maintenant ? Sait-il que je suis avec Livio ? Me voit-il sa captive ou sa complice ? »

— Espèce d'imbécile ! cria-t-elle à Livio. Tu viens embrouiller ma vie !

Il haussa les épaules et, comme si la colère de Caroline eût été seulement l'humeur d'une compagne capricieuse, il déclara :

— Je vais porter nos affaires et les poissons sur la plage. Puis je reviendrai te chercher.

Il s'était agenouillé sur le bord de la barque. Il se coula dans l'eau jusqu'aux hanches, prit la bassine, sa chemise, sa redingote, ses bottes, et en quelques foulées gagna les bords de la plage où il déposa le tout.

Il y avait une chance. Les mains de Caroline saisirent la corde de l'ancre et tirèrent. Déjà Livio était rentré dans l'eau et revenait vers la barque.

— Allez, viens, ordonna-t-il.

Elle ne résista pas. Il lui tendait les bras ; elle se laissa aller et fut même obligée de passer le sien autour de son cou. Il avait une jolie nuque mais ça n'arrangeait pas les choses.

Dans un remous d'où giclaient des éclaboussures étincelantes, Livio, à grandes enjambées, la porta jusqu'à la plage. Sans un mot il la déposa à terre et se pencha pour reprendre sa bassine de poissons.

Le temps de retrousser sa jupe, et elle courait vers les broussailles. Devant elle des lézards, éveillés en sursaut, bondissaient dans tous les sens. Elle aperçut le sentier, sauta par-dessus un faisceau de racines desséchées, se griffa les mollets à des plantes épineuses, et d'horreur bondit en arrière. Une grosse couleuvre venait de se soulever et de dérouler lentement ses anneaux presque sous son pied.

Tournant bride, elle s'était rabattue vers la plage, évitant Livio qui, emporté par son élan, la frôla sans pouvoir l'attraper. La barque, il ne restait que la barque ! En quelques bonds, elle fut dans l'eau. Sa jupe aussitôt trempée lui garrotta les genoux, retardant sa course haletante. Et tous ces oiseaux qui chantaient ! Il y avait bien lieu de chanter. Et tout ce ciel bleu ! Elle s'entendait pousser des cris, les bras tendus en avant, tenaillée par

l'espoir désespéré d'atteindre la barque qui, insouciant, se balançait tout près en reflétant l'orange et le violet de ses toiles dans le cristal de l'eau.

Deux mains se refermèrent sur sa taille. Elle fut soulevée, jetée sur l'épaule de Livio qui, en quelques sauts, regagna le sable sans paraître le moins du monde gêné de son fardeau. Il était danseur après tout.

Il la déposa à terre. L'eau coulait sur ses cuisses, coulait de sa jupe et imprégnait le sable autour d'elle, mais c'était de sueur que ses épaules étaient mouillées. Elle éternua.

— Tiens, porte ça, dit froidement Livio en lui mettant ses vêtements et la bassine dans les bras.

Puis il la poussa devant lui. À l'orée du sentier, elle s'arrêta et se retourna :

— La couleuvre ?

— Elle est partie, elle a eu encore plus peur que toi. Tu es un animal colossal pour une couleuvre. Avance.

Comme s'il était si simple d'avancer dans un sentier escarpé, hérissé d'épines, glissant d'aiguilles de pin, avec jupe et jupons trempés et des jambes qui tremblaient ! Pourtant, elle montait. Le soleil était haut dans le ciel. Le sol était rose et constellé d'ombres brunes. Il y avait des baies rouges et d'étranges fleurs violettes piquées sur des plantes grasses et dardées. Et toujours cet assourdissant ramage !

Caroline était très occupée à s'apitoyer sur son propre cas. Elle évitait de se rappeler qu'elle était la cause première de ses malheurs. Elle aurait voulu tout reporter sur la mauvaise conduite de Gaston et la mauvaise foi de Livio. Elle aurait aimé se sentir délibérément persécutée et pouvoir haïr les deux hommes. Il était bien évident pourtant que Livio était aussi charmant qu'infernal et que si Gaston avait mal choisi son moment pour céder aux entreprises de Clélia, il n'en aimait pas moins Caroline. Sur cette pente feuillue, lumineuse, odoriférante, devant ce lac resplendissant, Caroline n'arrivait plus à se remettre dans la peau de celle qui, la nuit dernière, s'était sauvée comme une perdue à travers les rues de Côme. Elle se rappela une citation sacrée qu'on lui avait répétée au couvent : « Si tu tombes dans les ténèbres, n'oublie pas pour autant les clartés que tu as reçues dans la lumière. » C'était l'inverse : dans la lumière diaprée de ce rivage, elle ne pouvait retrouver les sentiments sombres et excessifs qu'elle avait éprouvés, la nuit précédente, et qui l'avaient jetée dans cette aventure.

— Tu peux quand même souffler, suggéra Livio.

Très pieux, il était cependant un bon Italien enclin à plaisanter familièrement la chose sacrée. Comme Caroline s'était arrêtée, il ajouta, moqueur :

— Septième Station. Caroline, tout en continuant de porter sa bassine, s'arrête et éprouve la brûlure des épines sur ses chevilles.

Encore qu'elle ne fût guère pratiquante, Caroline n'aimait pas qu'on parodiât la religion. Elle tourna un visage indigné vers Livio. Il s'était arrêté derrière elle, souriant, avec son torse nu qui brillait de sueur au soleil. Son pantalon blanc, mouillé, moulait ses longues cuisses et ses genoux nets. Furieuse d'être encore sensible à sa beauté, Caroline chercha une phrase cinglante. Elle était décidée à revenir au vouvoiement. Puis, consciente de l'aspect comique qu'elle présentait, une redingote brune et une bassine dans les bras, avec un filet d'eau derrière ses jupes, elle se réfugia dans le silence et reprit sa marche.

— Voici mon palais, cria Livio.

Sur un terre-plein broussailleux, à l'ombre d'un bouquet de pins parasols, la cabane de Livio s'élevait contre une paroi rocheuse où dégringolait en grelottant un filet d'eau. Un peu de mousse, d'un vert très frais, s'étalait de la cabane à la source.

— Le paradis, n'est-ce pas ? lança-t-il d'un ton gouailleur. Les matériaux les plus rares n'ont pas été ménagés. Le toit est en chaume, les murs en torchis, le plancher en terre et la porte a été construite avec les rondins d'un arbre abattu par la foudre. Notre civilisation n'est responsable que de la chaux dont les murs sont crépis à l'intérieur et du verre des vitres.

Il poussa la porte qui ne tenait que par un loquet rafistolé, et Caroline pénétra dans une pièce unique qui eût été fort sombre sans la vive lumière qui coulait par l'entrée. Elle fit quelques pas, ne discerna d'abord que des escabeaux de bois grossier, au mur des filets suspendus dans une intention plus décorative qu'utilitaire, telle la panoplie du parfait pêcheur : des nasses, des lignes, des amorces scintillantes, des flotteurs de verre, des lanternes.

Elle déposa la bassine auprès d'un étroit foyer qu'occupait un trépied, empila les vêtements de Livio sur un fruste bahut, puis son regard, parcourant le reste de la pièce, tomba sur une paillasse qui, à même le sol, était recouverte d'une grande couverture à raies pourpre.

Livio était resté dans l'encadrement de la porte. Il se découpait en ombre chinoise sur le ciel, l'horizon et le lac également bleus. Il continuait à faire

le fier !

— Quelle ravissante idée avez-vous eue de vous faire construire cette petite chose si drôle ! C'est encore plus agreste que Trianon. Ah ! combien Jean-Jacques s'y fût plu ! Voilà la tirade que me servent les visiteurs, la première fois qu'ils viennent ici. Tu as manqué à la tradition, Caroline. Ensuite, il est de bon ton de me demander si j'ai pastiché une vraie maison de pêcheur ou si j'ai fait orner les lieux par les soins d'un architecte de Milan. Une *marquesina* a même cru que le rocher où coule la source était artificiel. C'est curieux, personne n'a pensé à me demander si ce n'était pas la maison de mon père.

Vannée, Caroline s'était accroupie sur la paille. Livio entra, s'assit sur l'un des escabeaux, prit un couteau sur la planchette et, la bassine entre les jambes, commença de dépouiller les poissons.

— Pourtant, c'est vrai, continua-t-il doucement, c'est la maison de mon père. Oh ! je ne peux même pas dire que c'est ma maison natale. Je suis né à quelques lieues d'ici, à Dongo. Ma mère était employée comme lavandière aux forges. Mon père ne l'a pas épousée pour autant mais quand elle est morte, six ou sept ans plus tard, il m'a pris ici. De sorte que je suis bien un bâtard... mais pas le bâtard d'un prince, comme on dit à Côme et comme vous l'avez peut-être cru.

Une fois paré, il jetait chaque poisson dans la cuve qu'il avait posée sur le trépied. Caroline le regardait, muette, étonnée non pas tant de ce qu'il lui apprenait que du ton sur lequel il parlait : un mélange de cynisme et de désespoir. « Il est prêt à mordre ou à pleurer », pensa-t-elle.

Il disparut et revint tenant une cruche d'eau au bout d'un bras et, sous l'autre, une brassée de branchages secs qu'il jeta dans l'âtre. Bientôt le feu crépita sous la marmite où Livio, méthodique, dispersait de l'ail, des brins de thym, de fenouil, de basilic. Il leva une trappe, en tira une jarre d'huile dont il versa quelques lampées dans son bouillon, puis il remit la jarre dans la trappe, en sortit une bouteille de vin, enrobée d'osier, la déboucha et la tendit à Caroline qui but tranquillement au goulot.

— Bravo, observa-t-il, tu ne t'étrangles pas comme les pimbêches que je m'amuse à faire boire comme ça. Ça te déçoit, hein ! que je sois le fils d'un pêcheur ? J'ai été pêcheur jusqu'à dix ans. Je ne savais même pas lire. Un soir, je rentrais de la pêche au coucher du soleil. Mon père m'attendait et il n'était pas tendre pour les retards. Je longeais la terrasse d'une villa de Bellagio. Des cris. On m'appelle. Des dames en pleurs. Un gros lardin qui

s'arrachait les cheveux. La *signora* avait laissé tomber une de ses bagues dans la rivière. J'étais un vrai enfant sauvage. Pour tout vêtement, j'avais un pantalon percé. Je l'ôte, je plonge ; à la force des poignets, je me hisse aux balustres de la terrasse et ma petite tête mouillée apparaît sur le rebord, une bague entre les dents. Trois jours après, la *signora*, qui était une Allemande bien riche, débarquait ici. Mon père a accepté de me donner à condition qu'on ne m'emploie pas à des travaux serviles. D'ailleurs la dame lui versait une rente. Elle s'est tuée à cheval sept ans plus tard. Nous habitons Leipzig. Mon maître de danse n'avait plus rien à m'apprendre. On ne m'avait pas oublié sur le testament. Je suis revenu à Côme en jeune homme riche. Deux ans après, il n'y avait plus un grand ballet sans moi. Mon père est mort il y a trois ans. Jusque-là, une fois par semaine, je suis venu pêcher, souper et coucher ici. Ces disparitions étaient du meilleur goût ; on m'attribuait une maîtresse de plus. Charmante histoire, hein ? Je l'ai narrée un soir, comme si je l'avais moi-même imaginée, à Benito Antonini, le conteur de Milan. Il en a fait un chef-d'œuvre. Sans doute en trouverons-nous une édition à Vienne, je vous la ferai lire.

— J'en trouverai un exemplaire à Côme.

Le bouillon de poisson laissait échapper une bonne odeur d'huile et d'herbes qui, malgré qu'elle en eût, dilatait agréablement les narines de la jeune femme.

— Mon petit Livio, reprit-elle, elle est touchante et miraculeuse, votre histoire. Si j'avais seize ans, mon cœur battrait. J'en ai vingt-sept et je suis encore émue. Mais nous ne pouvons être l'un pour l'autre que des compagnons de route. Vous ne voulez pas que...

— Parce que tu me vouvoies maintenant ?

Elle laissa échapper un soupir de lassitude.

— Je veux bien te tutoyer, mais ça ne change rien. La raison nous sépare. Souvent, je penserai à Livio, souvent, tu penseras à Caroline. Il faut que tu te sauves vite et que moi j'aie retrouvé mon mari.

— Il y a plus urgent...

Il avait repris son ton persifleur :

— D'abord, tu transformes cette paille en marécage. Ensuite, un bon rhume serait un mauvais souvenir de ton séjour dans ma cabane. Enfin, tes vêtements ne sécheront jamais à l'ombre. Retire ta jupe et étends-la devant la porte.

Caroline avait sursauté. Il para à ses protestations en observant avec une bonhomie un peu triste :

— Nous sommes de vieux amis, n'est-ce pas ? Je te donne ce conseil sans la moindre perfidie. Tu sais, avec jupe ou sans jupe, tu es à ma merci.

Caroline craignit qu'un refus ne poussât Livio à un éclat qu'elle redoutait. Elle le savait bien qu'elle était à sa merci. Elle ne pensait qu'à ça et au moyen de refréner son désir. Il s'était en outre révélé impulsif et coléreux et elle craignait avant tout de le pousser à bout.

Paisiblement, comme si en effet la chose eût été toute naturelle, elle défit sa jupe, la laissa tomber et alla l'étendre sur un buisson devant la cabane. Livio l'avait suivie. Il tenait un grand plaid safran à la main. Il le lui jeta sur les épaules.

— Comme ça, tu pourras ôter le reste sans rougir. Tu es trempée des pieds à la tête, ma pauvre fille.

C'était vrai. Courbée sous la couverture, elle se dévêtit puis, ayant étalé sa toilette au soleil, elle rentra pieds nus, serrée dans une laine fruste qui avait au moins le mérite d'être sèche. Un escabeau l'attendait. Le bouillon était prêt. Assis de chaque côté de la marmite, la bouteille de vin entre eux, ils firent honneur à un repas qui eût été divin si le pain n'avait manqué et, la bouche pleine, armés d'un couteau et d'une cuiller de bois, pendant dix bonnes minutes, ils mangèrent et burent sans parler.

— J'ai souvent pensé aux repas des condamnés à mort, observa Livio après avoir vidé le fond de la bouteille.

— Ah ! oui ? demanda paresseusement Caroline qui, le ventre plein, se sentait apaisée et regardait dans l'ombre reluire les muscles agiles de son corsaire au buste nu.

— Oui, je me disais qu'il doit être désagréable d'avalier un repas en sachant qu'on n'aura pas le temps de le digérer.

— Pourquoi dis-tu ça ?

Inquiète, elle avait essayé de rencontrer son regard. Ce jeune Latin était imprévisible. Elle le sentait capable de souplesse, de témérité, de ruse même, assez habile pour calculer mais assez fou pour ruiner ses calculs par sa passion du drame et de l'ostentation.

— Ma chère, ce n'est pas me vanter que de constater que je suis condamné à mort. C'est un fait. Le problème est seulement de savoir si les sbires de monsieur votre mari me rattraperont. S'ils me rattrapent, trahi par les miens comme je l'ai été, je n'ai plus rien à espérer.

— Alors, fais quelque chose ! hurla Caroline, exaspérée. Le temps passe, tu devrais déjà être dans la montagne.

Prête à pleurer sur le sort de Livio une seconde plus tôt, Caroline, horripilée par son entêtement, éprouva le désir de le gifler.

— Tu devrais être dans la montagne et moi à Côme. Nous avons chacun une place assignée. Laisse-moi cette barque et cours chercher une mule...

Dans l'espoir d'emporter son adhésion en évoquant gaiement un lien de complicité entre eux, elle ajouta :

— Et quand tu seras sauf, écris-moi. Tu signeras : « Votre marchand de paravent bien dévoué. »

Mais Livio ne se dérida pas.

— Seul, ma fuite en Autriche n'est qu'une aventure dérisoire. C'est une panique de lapin. Mais avec mon trophée dans les bras, c'est l'imagerie qui continue.

— Mon Dieu, que tu peux être fat ! Et tu ne t'intéresses à moi que parce que je suis la femme de ton ennemi. Avoue-le donc !

Elle ne lui laissa pas le temps de répondre.

— Je suis venue à toi dans un moment de délire. Je me demande où j'avais la tête. Mais je ne savais pas que tu étais le chef des insurgés.

— Tu es restée.

— Comme si tu ne savais pas que tu es beau ! Je suis restée bien que tu fusses le chef des insurgés. Alors que tu veux m'entraîner parce que je suis la femme du général de Salanches.

— Non, dit lentement Livio, il n'y a pas que cette raison. Tu es la femme qui m'a le plus ému. Est-ce que ça veut dire que je t'aime ? Je n'en sais rien. Enfin, on ne renonce pas à une femme comme toi, un point c'est tout.

D'un commun accord, tous deux s'étaient levés. Ils firent quelques pas et se retrouvèrent dehors sous l'écrasante chaleur de midi. Ils obliquèrent vers la fraîcheur de la source. La mousse était aimable et caressante aux pieds nus de la jeune femme. Elle serrait la couverture sur son corps comme un fourreau.

— Et puis, prononça Livio avec gravité, il y a autre chose. Malgré tout ce que tu racontes, je sais que tu m'aimes.

Elle réprima le mouvement d'impatience qui avait fait glisser la couverture et révéla une seconde la blancheur d'un sein. Immobile, la tête penchée, elle essayait de trouver des mots justes.

— Écoute-moi bien, j’aime tes dents, j’aime ta façon de froncer les lèvres quand tu es contrarié, j’aime passer les doigts sur l’arc de tes sourcils, j’aime aussi respirer et embrasser ta peau, j’aime regarder tes hanches, tes cuisses... je te dis tout, n’est-ce pas ? J’aime que tu me caresses. J’ai aimé le lit où j’ai failli être à toi, j’aime ta façon de froisser ta cravate, j’aime tes ongles, tes yeux...

Elle leva son regard vers lui :

— Tu vois, j’aime une infinité de petits morceaux de Livio, et encore, est-ce que je peux dire aimer ? J’en suis engouée, je les savoure, je les déguste, c’est tout.

— C’est tout ? Jamais on ne m’a fait pareille déclaration ! C’est tout ! Folle petite Caroline qui ne comprend pas que c’est énorme !

— Non. C’est anecdotique. Demain, j’en aimerai peut-être autant d’un autre homme. Ça ne va pas loin. C’est de la miniature. Ce qui est énorme, c’est quand on ne conçoit plus la vie sans l’autre. Ce qui est énorme, c’est qu’involontairement je me sois surprise à boiter quand Gaston a reçu un coup de sabre au genou, la veille de Marengo.

Elle reprit souffle. Immobile, le regard fixe, Livio se tenait devant le rocher, comme fasciné par la cascade de gouttelettes qui ricochaient avec un murmure un peu plaintif, couvert par moments par le grésillement des cigales et le crescendo des oiseaux.

— Nous ne nous sommes pas aimés, Livio, insista-t-elle, nous nous sommes plu. Il ne pouvait y avoir entre nous que l’échange de deux fantaisies.

Il ne répondait toujours pas. Elle était attendrie par l’effort qu’il lui fallait faire pour persuader Livio. Elle-même savait que se plaire, c’est déjà beaucoup et que l’on ne vient pas si facilement à bout d’un engouement. Elle conclut pourtant avec netteté :

— Nos sentiments, mon petit Livio chéri, ne peuvent aller plus loin qu’ils sont allés. Remercions-nous de la promenade que nous avons faite ensemble.

— Décidément, murmura Livio avec amertume, je me serai cru l’homme d’Italie le plus aimé ! Mais il y a cette histoire de genoux. De nobles dames se sont disputé Livio, mais aucune n’a boité parce que je m’étais fait mal à la jambe... Tu es vraiment sûre, toi, que tu n’y arriverais pas ?

— Il n’est pas question d’y arriver, ça se fait tout seul. Tu me plairas toujours, mais je ne t’aimerai jamais.

Ils parlaient sans se regarder, marchant lentement. À leurs pieds, ils découvraient la crique claire et la tache vert et violet du *San Vito*. Le soleil était au zénith. Il n’y avait plus d’ombre. Le lac était une nappe de feu. En face, l’autre rive tremblait de chaleur, tandis qu’au-dessus d’eux les étages de sapins s’assombrissaient, escaladant les rocs, vers les pentes de neige. Le lac italien et le glacier suisse s’affrontaient. C’étaient deux mondes qui se heurtaient sur cette rive. D’un mouvement de tête, Caroline indiqua à Livio les rochers abrupts :

— Dépêche-toi ! C’est là qu’est ta vie !

Il répondit froidement :

— Je ne change rien à ce que j’ai dit. Ou tu me suis et je consens à fuir. Ou tu m’abandonnes et j’attends les égorgeurs de ton mari là où je me trouve, sans reculer d’un pas.

Il poursuivit très bas, avec une fièvre glacée :

— Tu es libre. Tu peux me laisser. La barque t’attend. Ou, si tu préfères, suis le sentier et frète une carriole au premier village. N’aie pas peur, je ne ferai rien pour te retenir.

— Je devrais partir, oui, balbutia Caroline, je devrais partir...

— Alors, pars.

— Mais... Ne fais pas le fou. Ne sois pas entêté. Ne joue pas à rester ici comme une souche, à attendre des catastrophes.

— Ma chère, tout est pour le mieux. Tu t’en vas et je joue à ce qui me plaît. Comme ça, chacun est content.

Avant qu’elle ait eu le temps de répondre, il la saisit aux épaules et la fit tomber auprès de lui, derrière un massif épineux. Elle avait jeté un cri sourd. Il lui mit la main sur la bouche. Alors, elle entendit, très net et proche, un hennissement.

Livio l’avait lâchée. En rampant, il suivit le sentier jusqu’à un terre-plein qui dominait le contrefort. Il observa pendant une bonne minute, puis revint et, sans un mot, entraîna Caroline à travers les ronces jusqu’à la cabane. Peu à peu, il s’était redressé et lui avait permis d’en faire autant.

— Voilà qui est réglé, dit-il enfin, les événements s’en sont chargés. Nous sommes cernés.

— Par qui ?

— Par qui ! Par un détachement de cavalerie française, naturellement. Et le général doit être avec eux. Notre fuite est connue. Les langues se sont

déliées. On savait que je possédais cette cabane. Le général a eu tôt fait de l'investir comme un château fort.

Trépignante, elle essayait de s'accrocher à lui tout en gardant le contrôle de la couverture safranée qui glissait sur ses épaules.

— Livio, gémit-elle. Tu as été élevé ici. Tu connais la montagne. Tu dois pouvoir leur échapper.

— Il n'y aurait qu'une chance, c'est que je suive la source à travers les rochers. Mais, s'ils sont assez nombreux, ils me couperont le chemin. Alors, quoi ? C'est ça que tu me proposes ? Me faire abattre à coups de fusil, comme un voleur de poules ? Ah ! non. Ils veulent ma vie. Ils l'auront. Seulement, il faudra d'abord qu'ils la paient. Pas à son prix, hélas ! Il ne reste qu'une balle dans mon pistolet. Mais cette balle-là, je veux être sûr de la tirer à bon escient.

Il sourit avec morgue et désigna la porte de la cabane :

— Premièrement, je m'étends sur ma paille. Deuxièmement, je vise l'entrée. Troisièmement, l'un de ces messieurs s'avance. Quatrièmement, je l'abats et cinquièmement...

De la main, il montra à Caroline ses vêtements en train de sécher :

— Tu es plus sensible que tu n'en as l'air. Bien qu'il soit entendu que tu ne m'aimes pas, il vaut tout de même mieux que tu n'assistes pas au cinquièmement. Et puis, crois-moi, il y aura beaucoup trop de bruit et dans ces moments-là les balles sont d'une scandaleuse familiarité. Elles ne connaissent personne. Autrement dit, je ne veux plus de toi ici. Habille-toi et file, c'est compris ?

Caroline essayait de raisonner très vite et très bien. Il fallait agir au mieux – au mieux pour elle et Gaston, au mieux pour Livio.

— Bon, dit-elle simplement.

Sans pudeur inutile, elle laissa tomber la couverture et se rhabilla précipitamment. Les étoffes avaient séché, mais le jupon était comme amidonné et la pauvre robe de Chékina, fripée, déteinte, plissée à rebours. Seuls les bas n'étaient pas secs. Elle glissa ses pieds nus dans les souliers déchirés et maculés de vase tout en achevant de lacer son corselet sur une blouse scandaleusement transparente.

Fasciné, Livio n'avait cessé de la regarder. Il n'y avait plus de désir dans ses yeux, mais une surprise consternée. En lui ordonnant de partir, il n'avait sans doute pas cru qu'elle lui obéirait. Sa déception fut douloureuse à

Caroline. Sans doute continuait-il d'imaginer une passion totale chez celle qui, en pleine nuit d'insurrection, s'était offerte à lui.

— Voilà, je suis prête, murmura-t-elle, pour dire quelque chose.

Elle ne pouvait lui dire que si elle le fuyait si vite c'était pour le sauver, qu'à peine aurait-elle rejoint et apaisé Gaston elle obtiendrait sa grâce. Pour le moment, il était au paroxysme de la fureur et le mot de « grâce » l'eût enflammé de rage. Il avait manqué son insurrection, il avait manqué une mort éclatante aux remparts de Côme, il venait de manquer l'enlèvement de la plus flatteuse conquête qu'il eût pu jamais faire. La mort lui semblait la seule issue ; c'était à Caroline d'être raisonnable.

La séparation était difficile. Caroline n'avait pas le courage de partir sans un mot, mais que dire ? Le moment des phrases était passé maintenant.

Impassible, il la regardait toujours. Il se dominait pour paraître calme, pour donner à son visage une expression d'indifférence ; ses yeux, le pli de sa bouche voulaient signifier : « Eh bien ! tu es prête, va-t'en, bonsoir. »

Caroline fit un pas vers lui. Leurs poitrines s'effleurèrent. Sauvagement, elle le saisit par la nuque et abaissa ses lèvres contre les siennes. Il haletait, mais résistait, recevant le baiser sans le rendre. Caroline alors, les lèvres toujours jointes aux siennes, lui saisit la main, l'attira sur sa hanche et l'obligea à une longue caresse audacieuse.

Il frémit. Elle se rejeta en arrière, resta une seconde suspendue, la bouche entrouverte, puis s'élança dans le sentier. Le dernier mot qu'elle entendit fut :

— Fais attention !

Le moment de la vérité

— Mon général ?

Le maréchal des logis répéta un peu plus fort :

— Mon général !

Salanches se retourna. Son menton non rasé était bleu, ses paupières tirées, ses lèvres sèches. Il avait entrouvert sa chemise d'un blanc douteux et il épongeait son cou mouillé de sueur.

— Regardez donc, là, au bout de mon doigt ! Elle a disparu. C'est les arbousiers qui la cachent. Mais attendez, vous allez voir.

Le regard fixé sur la pente desséchée, toute hérissée d'arbustes aux feuilles aiguës, bruyante de vols d'abeilles sauvages, Gaston de Salanches suivit la direction indiquée par le doigt du sous-officier.

— C'est une paysanne qui doit le ravitailler, suggéra l'autre.

Les deux petits cercles de la jumelle coururent sur l'aride moutonnement des broussailles, s'arrêtèrent à une sorte de bouquet qui marchait, une botte de couleurs vives où il était aisé de distinguer celle de la jupe bigarrée, du corselet, de la blonde chevelure déployée.

— Non, ne bougez pas, ordonna Gaston.

Il avait sauté à terre et tendu la bride de son cheval au sous-officier.

— Ne changez rien au dispositif. Ne vous lancez pas à l'attaque sans mon ordre.

— Et la femme ?

— Je m'en charge !

Il piétina dans les rocailles d'un ruisseau desséché qu'il remonta pendant quelques minutes, puis se mit à courir entre de jeunes pins jusqu'au vallonnement où sa jumelle lui avait révélé Caroline. Celle-ci descendait en effet vers lui la pente raide d'une courte prairie qui vivifiait la course ramifiée d'une source.

Gaston s'était arrêté pour reprendre haleine derrière un massif de lauriers. Prudemment, il inspecta le maquis au-dessus de la prairie que dévalait sa femme. Tout était calme. Elle n'était pas suivie. Il renfonça son pistolet dans sa ceinture et fit un pas en avant.

— Caro !

Elle courait, emportée par son élan. C'étaient moins ses jambes que la rudesse de la pente qui l'entraînaient. En entendant son nom, en reconnaissant la voix qui le prononçait, elle ouvrit la bouche comme pour crier et ne cria pas.

Elle avait trébuché et, dans un flot de jupes, de paniers, de jupon, elle avait boulé jusqu'au massif de lauriers. Déjà Gaston était sur elle pour l'aider, mais elle s'était détendue comme un ressort. Tous deux s'étreignirent si violemment, si maladroitement, que le front de Caroline donna un bon coup dans le menton de Gaston.

Puis, haletants, les bras enlacés, s'appuyant l'un sur l'autre, ils demeurèrent quelques instants sans prononcer un mot.

— Tu sais que tu m'as fait bien peur, dit Gaston.

Elle retrouvait les sons graves et familiers de sa voix, l'expression mi-dure, mi-douce de son visage, la pression de ses mains nerveuses aux veines et aux os trop apparents.

Elle posa sa joue contre sa poitrine. Voilà la poitrine qu'elle connaissait bien. Voilà le corps sûr dont tous les détours, les méplats, toutes les aspérités lui étaient connus comme un paysage d'enfance. Un corps qu'elle savait par cœur. « Tiens, pensa-t-elle, c'est un jeu de mots. »

— Pourquoi m'as-tu fait ça ? Folle ! Pourquoi es-tu partie ?

Elle avait toujours le visage contre sa poitrine qu'elle écoutait résonner profondément à chaque syllabe prononcée. Les sons vibraient dans son torse avec la même ampleur que le crissement d'une chaise qu'on déplace ou la fermeture d'un missel sous les voûtes de la chapelle de Bièvre.

— Gaston, mon chéri, psalmodia-t-elle, ne me fais pas de reproches tout de suite. Ne nous mettons pas à raisonner. On est là, ensemble !

Elle savait qu'il allait falloir discuter, se défendre, se dresser l'un contre l'autre, prouver. Elle ne mendiait qu'une toute petite trêve.

Alors, il parla :

— Ce lit ! Oh ! Caroline, je ne te pardonnerai jamais ce lit !

C'était à celui de Livio qu'elle pensait ; ses ongles griffèrent l'habit de Gaston.

— Ce lit désert, poursuivit-il gravement. Les lumières étaient éteintes, je cherchais. À la fin, c'était absurde : j'allais jusqu'à tâter le mur ! Et puis Chékina m'a tout dit. Je t'ai cherchée de la cave au grenier avant qu'elle se décide à parler. Et ne rien pouvoir faire ! Si Francisco ne nous était pas tombé du ciel, je serais devenu fou.

Caroline essayait d'endiguer son émotion et de comprendre. Ainsi, Gaston n'attaquait pas ? Il se plaignait, il se justifiait... Elle avala ses larmes, respira à fond, et se prépara à un combat bien différent de celui qu'elle avait prévu.

— Il a fallu que Francisco m'explique que vous vous étiez rencontrés chez ce gredin de Livio, promu premier danseur par les insurgés, pour que je comprenne ton plan. Tu voulais me donner une leçon.

Elle rejeta la tête en arrière et regarda Gaston. Elle était si troublée d'avoir enfin ce visage à un pouce du sien qu'elle faillit le prendre pour confident, tout lui raconter, même le pire, lui livrer ses sentiments, même les plus contradictoires, afin qu'il les départage et qu'il juge. Elle se retint et, d'une voix tremblante :

— Oui, j'ai voulu te donner une leçon, tu l'as méritée.

Elle ne voyait pas où il voulait en venir. Elle le laissait parler. Il parla. Et elle n'en crut pas ses oreilles. En recevant Francisco, en entendant ses offres de capitulation, en apprenant qu'elles étaient dues aux démarches de Caroline, Gaston avait cru que si elle avait déserté la maison de Clélia c'était pour aller traiter avec les conjurés et prouver ainsi à son mari qu'elle avait plus que lui le souci des intérêts de l'armée française. Il faisait le galant avec son hôtesse, pendant ce temps-là, elle mettait fin à l'insurrection.

— Tu as été d'autant plus habile, observa-t-il, que, mal renseigné, j'avais compté sur Guildo. Guildo n'était rien qu'un trublion de bonne famille qui s'est évanoui dans la mêlée. Tout dépendait de Francisco. Grâce à toi, il a préservé nos prisonniers, et obtenu ma clémence pour le peuple de Côte. Mais...

Ce « mais » inquiéta Caroline qui nageait en plein miracle.

— Mais je ne te pardonne pas la peur que tu m'as faite en t'enfuyant sans un mot. Et puis je n'aime pas que les femmes se mêlent de politique. Je sais ce que tu me répondras : ton intervention a été décisive. Tu as sauvé beaucoup de vies humaines... en même temps que ma carrière.

Caroline, qui allait de surprise en surprise, jeta malgré elle un regard étonné à Gaston.

— Au petit jour, l'armée de Masséna n'était pas encore devant Côme. Les insurgés, représentés par Francisco, ont capitulé entre mes mains. Et, à la tête de mes prisonniers libérés et des forces du camp retranché, j'ai réoccupé Côme. Ce qui m'a permis d'envoyer une estafette à Masséna, encore à trois lieues de la ville, pour lui annoncer que sa présence était inutile, que j'avais rétabli l'ordre moi-même. Hélas ! j'étais un triste vainqueur. Il a fallu une bonne heure pour qu'on apprenne que Livio, en s'enfuyant, t'avait emmenée comme otage. Enfin, le commissaire de police italien m'a révélé qu'il était parti par mer et indiqué sa retraite probable. J'ai sauté à cheval et...

— Et tu es là !

Brisée, Caroline arrivait mal à tenir sur ses jambes. Elle avait envie de se suspendre au cou de Gaston. Mais lui-même avait tracé son rôle ; elle était une fille de tête, une grande politique qui avait fait mordre la poussière à son mari, qui lui avait tiré une fameuse épine du pied et qui ne devait pas lui pardonner facilement l'affront qu'il lui avait fait subir dans les bras de Clélia.

— Et cette chère Clélia ? demanda-t-elle avec un enjouement haineux parfaitement imité. Que devient-elle ? Elle n'est pas trop attristée par ton absence ?

— Écoute, je voudrais te faire comprendre...

— Tu ne me feras rien comprendre du tout. Et épargne-moi les détails. Je ne veux rien savoir.

Entraînée par son rôle, Caroline se sentit brusquement furieuse au souvenir de Clélia. Elle se détacha de Gaston, arracha un rameau au massif de laurier, le déchiqueta, le jeta dans l'herbe et ponctua le tout d'un coup de talon. Au fond d'elle-même, elle savait pourtant bien qu'après les compromissions de sa nuit sordide elle n'avait guère le droit de s'indigner de celle qu'avait passée Gaston.

— Tais-toi, répéta-t-elle. Veux-tu que nous signions un traité ? Nous n'évoquerons jamais plus la nuit qui vient de se passer.

Gaston ne demandait pas mieux.

— Je te le jure, Caro chérie.

Elle s'abandonna mollement dans ses bras. Mais quand leurs bouches se rejoignirent, elle eut un haut-le-corps – comme si elle allait y trouver la

saveur de Clélia et Gaston celle de Livio. Pourtant, leur baiser fut long.

— Tu dois être morte de fatigue, dit Gaston. Ton déguisement est fort plaisant, ce qui ne doit pas t’empêcher d’avoir hâte de te rhabiller et de te retrouver chez toi. Je vais te prendre en croupe. Il y a une berline dans une villa à une lieue d’ici. Tu seras à Côme pour goûter.

Elle s’y reprit à deux fois pour demander, avec une feinte négligence :

— Et Livio ? Qu’est-ce que tu en fais, de Livio ?

— Rien.

Tous deux descendaient la clairière. La courte jupe de Caroline, en bruissant, venait caresser les bottes poussiéreuses de Gaston. Parfois, leurs cuisses se touchaient. Ils se tenaient par la main. Des brindilles picotaient les chevilles nues de Caroline. Le soleil, qui commençait à basculer vers l’horizon, leur avait confectionné une ombre jumelée qui courait devant eux dans l’herbe, parfois se dilatait, parfois s’allongeait en une seule languette violette.

— Rien du tout, reprit Gaston. Que veux-tu que j’en fasse de ce jean-f... Mes hommes vont lui tomber dessus. Tant que je te savais dans ses griffes, je n’osais pas faire ouvrir le feu, mais maintenant ! S’il se défend, ils le saigneront sur place. S’il se rend, ils le ramèneront à pied, les poings liés aux étriers de leurs chevaux. À Côme, on l’exposera au pilori, selon la charmante tradition du pays. Ensuite, les juges militaires décideront.

Caroline se demandait comment elle avait encore la force de marcher. La lumière l’aveuglait. Ses tempes bourdonnaient. Exténuée, elle passa sa langue sur ses lèvres avant de demander :

— Que décideront-ils ?

Gaston éclata de rire.

— Ils n’auront pas l’embarras du choix. Je serais étonné qu’ils délibèrent longtemps. La mort pardi, et il ne l’aura pas volée.

— Ah ! non... Tu ne feras pas ça !

Son exclamation avait débuté en chuchotement et s’était achevée dans une clameur déchirée où il eût été impossible de reconnaître la voix de Caroline. Ébahi, Gaston s’était arrêté.

— Qu’est-ce qui te prend ? Tu défends ce personnage maintenant ! Un dément, qui, sans Francisco, aurait fait couler le sang ce matin encore dans Côme ! Un fourbe qui venait danser chez nous – sais-tu que le faquin s’était fait payer d’avance ? – Un lâche qui t’a entraînée avec lui de force pour se faire de toi un rempart !

— Mais tu vois, balbutia Caroline, après, il a eu des remords, il m'a laissé partir. Et puis il a été... très courtois, il ne m'a pas brutalisée... il...

— Il n'aurait plus manqué que ça ! Tu perds la tête ? Pour un peu, il faudrait que je le félicite, non ?

Caroline retrouvait sa lucidité.

— Tu as raison, dit-elle calmement. Tout de même, Livio aurait pu me tuer et il ne l'a pas fait. Il aurait pu me garder prisonnière et il m'a libérée. En échange, je lui ai promis la vie sauve.

— C'est un marché de dupes qui ne résiste pas un instant à l'examen, répliqua Gaston, les dents serrées. Qu'il t'ait extorqué des promesses sous la menace, voilà qui m'importe peu. En tout cas, tu lui as promis quelque chose qui ne t'appartenait pas. Sa vie n'est pas à toi, elle est à moi et j'ai décidé qu'il la perdrait. Ce n'est que justice.

À bout d'arguments, Caroline se mit à biaiser.

— Tu fais fausse route, prononça-t-elle. Un acte de clémence te réconcilierait avec la population de Côme.

Impatienté, Gaston claqua des doigts.

— Ah ! je t'en prie. Assez de diplomatie comme ça. La population de Côme a honte des excès auxquels elle s'est livrée. C'est à peine si elle ose croire à mon amnistie. En faire bénéficier Livio serait un acte de faiblesse. Je pardonne, sauf à celui qui a joué les chefs. Son jugement servira d'exemple.

— Je t'assure...

— Et puis tu m'agaces, ne me parle plus politique.

Alors, dans un sanglot, Caroline jeta :

— Je m'en fiche bien de la politique ! Il s'agit de Livio !

Tous deux étaient arrêtés à la lisière du bosquet de jeunes pins qui, guère plus haut qu'un homme, s'étendait comme un mur dressé entre eux et le bord du lac.

— Ah ! il s'agit de Livio... répéta Gaston, avec un calme inquiétant. Et ce n'est point par politique que tu tiens à le conserver en vie. Tu m'en diras tant...

Caroline ne répondait pas. Elle ne pouvait plus rien répondre. Les lèvres gonflées, elle tirait sa jupe, le regard fixé sur le vert tendre d'un jeune pin.

— Il est exact, reprit Gaston sur le même ton, que ce Livio est assez joli garçon. Je l'avais oublié. Il a fallu que tu prononces son nom de toute ta

gorge pour que je m'en souviene.

— Ce n'est pas vrai... balbutia Caroline.

— Là, tu vas plus vite que moi. Je n'en étais pas encore à faire allusion à des faits. Qu'est-ce donc qui n'est pas vrai ?

— Eh bien ! ce que tu crois...

— Qu'est-ce que je crois ?

— Tu te figures que j'ai de l'intérêt pour Livio.

— De l'intérêt ! Comme en termes galants ces choses-là sont mises ! Ma pauvre Caroline, j'ai très peur que nous nous trouvions au bord d'un précipice.

Elle prit l'offensive :

— Un précipice ? S'il y en a un entre nous, c'est Clélia qui l'a creusé.

— À tort ou à raison, tu penses que j'ai eu droit aux faveurs de Clélia. Si tu l'invoques à propos de Livio, ne serait-ce pas qu'il y a un rapport ?

Caroline écrasait ses poings sur son visage.

— Oh ! je ne comprends rien à ce que tu me dis ! Tu me tends méchamment des pièges.

— Je voudrais tellement me tromper... prononça Gaston en détachant chaque syllabe.

— Tu te trompes !

C'était plus une supplication qu'une affirmation. Caroline la jeta d'une voix brisée.

Effrayée, elle leva les yeux, cherchant d'où venait l'éclat de rire rauque et strident qui avait ponctué sa plainte. Elle aperçut trois mouettes qui, se poursuivant, disparurent derrière les pins en direction du lac.

— Tu as peut-être raison, Caroline, et je suis peut-être injuste, commença Gaston.

Frémissante d'espoir, elle se retourna vers lui. Il était beau, triste, fatigué, l'air non pas tragique, mais sérieux. Il eût été tentant de mettre la tête contre son épaule et de le supplier à voix basse de ne plus parler de tout ça.

— Tu as peut-être raison, poursuivit-il rêveusement, et j'ai trouvé un moyen d'être persuadé. Ne me parle plus de Livio et je te croirai.

Caroline battit des yeux :

— Voyons... je n'avais guère l'intention de te parler souvent de Livio !

— Tu ne me comprends pas bien. Je te demande de ne plus t'intéresser au sort de Livio.

— Le laisser fusiller !

— Oui, si tu le laisses fusiller, je te croirai. Si tu intercèdes encore pour lui, je le gracierai, oui, mais tu regagneras Paris et nos hommes d'affaire se chargeront du reste. Je crois que ma proposition est honnête.

Caroline s'était jetée sur Gaston et s'accrochait aux parements de son uniforme.

— Brute ! Méchante brute ! Il faudrait que Livio meure pour satisfaire tes caprices de jaloux perpétuel ! Et tu crois que si une femme essaie de sauver la vie d'un homme, la seule explication c'est qu'elle a fait l'amour avec lui ! Tu as une triste opinion de l'humanité, va !

Sans brusquerie, il l'écarta.

— Laisse l'humanité tranquille. Livio est coupable. Il sera jugé comme tel. C'est sa grâce qui serait une injustice. Si tu t'obstines à me la demander, je te l'accorderai, c'est entendu, mais tu sais ce que je serai obligé de croire et de faire.

Les yeux de Caroline étaient secs, bien qu'elle étouffât ; les larmes l'étranglaient. Entre un Livio qui se prenait au dramatique et un mari qui se prenait au sérieux, elle sentait son esprit s'égarer. Pourrait-on inventer aux enfers un tourment mieux tourné que celui qu'avait forgé Gaston : la renier ou l'obliger à renier un jeune homme plaisant jusqu'à ce qu'il en meure !

— Moi, je trouve que vous disposez un peu légèrement de ma vie et de ma mort. D'autant que c'est moi qui tiens votre sort au bout de mon pistolet. Sans vanterie, je tire passablement... Là, là... Ne bougez surtout pas, mon cher général. Supposez que votre main, pour s'assurer une contenance, se glisse vers votre ceinture, du côté où est passé votre pistolet, alors le mien, saisi d'émulation, aboiera et j'aurai fait une veuve.

Pétrifiée, Caroline ne leva la tête que lentement. D'abord, elle vit l'ombre de Livio, puis ses bottes, son pantalon de nankin et son torse toujours nu. D'une main, il dirigeait son pistolet sur Gaston, de l'autre, il tenait le schall de Caroline.

— Tenez, dit-il, en le lui offrant avec un sourire mondain et une hésitation d'aveugle car, comme son arme, il gardait ses yeux braqués sur Gaston, vous l'aviez oublié chez moi. J'ai pensé que, pour votre rentrée triomphale à Côme, il vous manquerait. Ne me remerciez surtout pas. Ces après-midi d'été sont si longs qu'on les voudrait peuplés de schalls réclamant leurs propriétaires. Je m'ennuyais là-haut. Je n'ai aucune disposition pour jouer le gibier au gîte. Je serais plutôt semblable au loup

qui, quand il trouve qu'on l'a assez taquiné, marche lui-même sur les chasseurs.

Il se tut. Nerveusement, Caroline avait assujetti le schall sur ses épaules. Gaston ne bougeait pas, les yeux étincelants, très pâle, muet.

— Rassurez-vous, monsieur le général, reprit Livio, moqueur. Je ne vous ferai pas de ces vilaines blessures qui vous défigurent un homme pour le restant de sa vie, l'obligent à se traîner sur une patte dans le fond de sa province en empoisonnant son entourage du récit de ses exploits. Je n'ai qu'une balle dans mon pistolet. Cela m'oblige à ne pas badiner, à viser juste et à vous tuer du coup.

Ses lèvres gardaient un sourire de commande, mais la sueur perlait sur son front comme sur celui de Gaston. Caroline avait l'impression de n'être plus là. Elle tremblait. La salive qu'elle ne pouvait avaler remplissait sa bouche.

— Ainsi, je suis un criminel tout juste bon à abattre, reprit Livio, je m'étais persuadé que les criminels étaient plutôt cette valetaille de Bonaparte qui est entrée chez nous en nous annonçant la liberté, l'égalité et la fraternité et qui n'a su que lever des impôts, encourager ce que nous avions de vil et rire de ce que nous avions de noble... Décidément, me voilà bavard pour deux ! Il est vrai que j'ai été trop longtemps obligé de me taire là-haut, tandis que vous épuisez l'un et l'autre votre éloquence dans une querelle conjugale que je suis confus d'avoir surpris. Mais pourquoi diable venir vous disputer dans mes terres !...

Livio ne contrôlait plus ses paroles. Il parlait pour le plaisir de narguer. Son regard était attaché sur son ennemi mais, de temps à autre, imperceptiblement, il le déplaçait vers Caroline comme pour considérer le témoin de sa victoire sur son rival.

— Monsieur le danseur, dit enfin Gaston, si habile que je vous croie au pas de deux, je doute, du moment où vous aurez déchargé votre pistolet, que vous ayez le temps de danser une minute avant que mes hommes vous aient criblé. Je vous préviens qu'ils sont à quelques pas d'ici, que vous êtes soigneusement cerné...

— Comme je suis condamné à mort de toute manière, monsieur le stratège, je ne vois pas ce que mon coup de pistolet changera dans l'histoire, sinon qu'au lieu de risquer d'abattre un pauvre brigadier j'aurai fait mouche sur un général. Vous voyez, vous êtes en mon pouvoir et, avec tous vos soldats, vous n'êtes pas capable d'intimider un danseur.

Sa tirade avait été troublée par les éclats de rire d'une nouvelle bande de mouettes. Le chœur des cigales continuait. Une bouffée de vent tiède fit murmurer les jeunes pins. Un cheval hennit ; un autre lui répondit. Très loin, Caroline entendit la clameur enrouée d'un coq. Le vent joua avec sa jupe ; machinalement, elle l'aplatit de la main. La tête démesurément vide, elle demeurait impassible, comme un objet.

Ce ne fut pas elle qui décida. D'abord, il y avait le geste de Gaston. Promptement, sa main s'était abattue sur sa hanche et refermée sur la crosse du pistolet.

Y eut-il un intervalle ? Cela se passa-t-il dans la même seconde ? Livio qui, pendant son discours, avait légèrement abaissé le canon de son pistolet, fit un pas en avant, releva l'arme. Sa main se crispa. Le regard rivé sur Gaston, il commença de refermer le doigt sur la détente.

Par la suite, il sembla à Caroline que tout s'était passé en un quart de seconde, bien que le ricanement des mouettes qui avait accompagné la scène eût été infini. Elle ne comprenait pas ce qu'elle faisait.

— *Porca miseria !*

Livio poussa cette exclamation d'un trait, en même temps qu'il appuyait sur la détente, en même temps que Gaston, ayant à demi sorti son pistolet de sa ceinture, y renonçait, n'ayant plus le loisir de viser, et attendait la balle fatale, les jambes campées, penché en avant, la tête rentrée dans les épaules.

Le paysage fut coupé en deux par la détonation. Une nuée de petits oiseaux passèrent au-dessus d'eux en criant. Les vallonements répétèrent l'explosion. Le crissement des cigales ne s'était pas interrompu mais, après ce fracas, il signifiait le silence.

Un peu de fumée flottait. Une branche de sapin, tranchée net, s'était piquée dans l'herbe avec ses aiguilles roussies et sa bave résineuse. Caroline tenait toujours entre ses deux mains le poignet de Livio. Le pistolet, au bout du bras de Livio, visait stupidement le taillis et les basses branches du petit pin.

En face d'eux, Gaston achevait son geste et, d'une main ferme, braquait son arme sur Livio.

Doucement, Caroline détacha ses mains du bras de Livio. Ils se regardèrent.

— J'avais compté sans vous, dit-il. Vous auriez pu vous faire tuer en sautant sur mon pistolet. J'en aurais été navré. Les choses sont peut-être

mieux ainsi. La Lombardie a du goût pour les martyrs.

Il ouvrit la main et laissa tomber son arme dans l'herbe.

— Je n'avais qu'une balle. Je la destinais au général. Sa femme en a fait une balle perdue. Les voix de la Providence sont insondables. Eh bien ! tirez, monsieur, tirez !

Il fut interrompu par des cris qui se répercutaient dans les broussailles. On se renvoyait des ordres. On se mit même à tirer pour indiquer ses positions. Un piétinement accompagné d'un cliquetis d'armes et d'un crissement de cuir martela la pente tapissée d'aiguilles de pins, et, entre les arbres, parurent un sous-officier et une dizaine d'hommes.

— Mon général ! C'est vous qui avez tiré ?

Avant que Gaston ait pu répondre, Livio observa :

— Voilà de braves gens qui tombent à pic. Juste ce qu'il faut pour un peloton d'exécution régulier. Je suis sûr que vous préférez leur laisser le travail. Livio est poète, son dernier vœu sera seulement de choisir lui-même l'arbre auquel on l'appuiera.

Sans se retourner, Salanches ordonna sèchement :

— Martin, je vous avais prescrit de ne pas bouger sans mon ordre ! Regagnez le rivage avec vos hommes.

Le piétinement décrut. Gaston, d'un mouvement lent et soigneux, renfilait son pistolet dans sa ceinture.

— Ton geste a été une réponse suffisante, Caroline. Tu viens de sauver ton danseur.

Il fit un pas vers Livio.

— Vous êtes libre, *signor* Livio, à condition d'aller répandre le trop-plein de votre fantaisie ailleurs. Vous avez deux jours pour quitter l'Italie. Je m'en vais vous signer un sauf-conduit.

De sa poche, il avait sorti un calepin et un crayon. Il s'appuya sur un genou, rédigea le sauf-conduit, déchira la feuille et la tendit à Livio.

— Eh bien ! prenez-le.

C'étaient les premiers mots que Caroline prononçait depuis longtemps.

— Après tout, dit Livio, il y aurait mauvais goût à insister pour se faire tuer par des gens qui n'en ont pas envie.

Il plia le papier d'un doigt négligent, le glissa dans la poche de son pantalon, salua Salanches d'une inclination de tête assez impertinente, puis se tourna vers Caroline. Leurs regards se mêlèrent. « La vie est drôle, nous

nous reverrons peut-être », disait le regard de Livio. « Tu m'as plu, je ne t'oublierai pas », répondait Caroline.

Il avait tourné les talons. Ses bottes crissaient sur la pente. Gaston remettait son calepin dans sa poche. Caroline secouait sa jupe, faisait bouffer ses paniers et rajustait ses cheveux.

— Oui, répéta Gaston, en te jetant sur l'arme de ce drôle, tu m'as mieux répondu que par un discours. Tu savais qu'il n'avait qu'une balle. Cette balle perdue, il était à ma merci. Tu as fait ce que je voulais : tu l'as condamné à mort quand même.

Les yeux agrandis, Caroline faillit crier que ce n'était pas vrai. Elle n'avait pas pensé si loin. Un pistolet avait voulu tuer Gaston, elle avait sauté sur le pistolet.

Elle se retourna ; elle espérait entrevoir encore un peu de Livio. La broussaille s'était refermée sur lui. « Bonne chance, pensa-t-elle avec un peu d'agacement. Va faire souffrir les dames de Vienne, c'est leur tour. »

Salanches aussi avait scruté du regard les flancs grumeleux de la montagne.

— Et il se prend pour un héros, grogna-t-il. Et il me prend pour un tyran pillard. Sait-il seulement que Bonaparte aime l'Italie autant que la France, qu'il veut son unité ? Ses moyens sont peut-être rudes, mais si une nation italienne doit renaître, c'est à lui qu'elle le devra. Un Ugo Foscolo le comprend. Pour un Livio, tout est prétexte à propager le trouble. Il a peut-être appris à temps que la politique n'est pas la danse.

Tous deux descendirent entre les pins. Ils retrouvèrent le sous-officier et ses hommes. Brièvement, Gaston leur ordonna de rassembler la troupe et de ne pas s'opposer au départ du fugitif.

— Et si on rentrait en bateau, tous les deux ?

— Ma chérie, dit Gaston en souriant, c'est une idée charmante, mais je ne peux tout de même m'éloigner de Côte pendant des heures. Une berline nous attend à Cremia.

— Servons-nous du bateau jusqu'à Cremia.

Comme il hésitait, elle insista d'un air boudeur :

— Voilà longtemps que tu n'as pas exaucé un de mes souhaits, Gaston. Depuis que nous avons quitté Bièvre, nous ne nous sommes jamais promenés seuls. Que cette vilaine insurrection me vaille au moins un plaisir.

Il avait acquiescé d'un signe de tête et tous deux se dirigèrent vers la plage. Ils doublèrent une petite croix de pierre enlacée par la végétation

sauvage. Une voûte épineuse se referma sur eux. Le sentier s'ensabla. Caroline sursauta et se serra contre Gaston.

— Tout à l'heure, là, il y avait une couleuvre. Elle m'a fait une peur !

— Unique Caroline ! On te donne une insurrection, tu risques cent fois la mort, cela finit par un rapt et c'est d'une couleuvre que tu as peur !

Trempée d'ombre, la plage s'étendait devant eux. La couleur de l'eau avait foncé. Le *San Vito* tirait sur son ancre. Gaston avait glissé sa main sous la chevelure de Caroline et la tenait par la nuque, lui caressant doucement le cou. Son geste déranger le châte. Consciente de la transparence de sa blouse, Caroline lui jeta un petit coup d'œil pudique.

— La toilette de Chékina est charmante, dit-elle avec un demi-sourire, mais peut-être... pas très modeste.

Il s'était penché. Il avait baisé l'audacieuse poitrine à travers le voile. Les jambes de Caroline tremblèrent. Il y avait trop longtemps que les hommes s'acharnaient à l'émouvoir sans la satisfaire. Elle passa son bras autour du cou de Gaston.

— Porte-moi !

Il regarda ses bottes avec un peu d'ennui, puis enleva sa femme dans ses bras et entra lentement dans l'eau. Ainsi Livio l'avait portée jusqu'à la plage ; ainsi Gaston la rapportait vers la barque. C'était la même barque, la même plage, sous le même soleil, c'était la même Caroline.

Il l'assit sur la lisse de l'embarcation, puis se hissa à côté d'elle.

— Je ne suis pas amiral, tu sais.

Pourtant, il leva l'ancre sans difficulté, réussit à tendre la voile et à trouver le vent qui la gonfla, entraînant la barque hors de la crique, vers le large.

Sous la tente de toile violette, le milieu du bateau était une oasis d'ombre. Caroline dit simplement :

— Viens !

— Mais le gouvernail ?

— Je l'ai calé. Il sera temps de manœuvrer quand on sera à hauteur de Cremia.

Elle retrouvait la musique qu'elle avait entendue le matin en s'endormant, puis en se réveillant ; le souple frissonnement de l'eau, le raclement des cordages, le murmure des toiles. Elle poussa un petit gémissement d'appel. Au-dessus d'elle, il n'y avait que l'ombre épaisse de

la tenture violette, la voûte des arceaux d'osier, quelques déchirures aussi qui révélaient un ciel éclatant.

Elle aurait voulu se contenir, modérer ses gestes, limiter son abandon, atténuer ce plain-chant de plaisir qui coulait de ses lèvres.

Dans sa joie, elle pensait à Chékina parce que Gaston avait cassé le lacet du corselet en l'ouvrant, déchiré le blouson en l'écartant et qu'il avait relevé jupe et jupon en les bouchonnant si impérieusement que de cette parure de fête, il ne resterait décidément plus rien de mettable. « À la place, je lui ferai une dot », pensa-t-elle. Ce fut une de ses dernières pensées claires. Le torse de Gaston s'était dénudé, leurs poitrines se frôlèrent, luttèrent, avant de se fondre.

Le chant de Caroline s'arrêta quand elle sentit sur ses cuisses la caresse des cuisses nues de Gaston. Elle le mordit. Elle cherchait ses côtes pour les lacérer. Incapable de s'exprimer autrement que par des cris, elle implorait une possession enfin totale. Elle n'était plus qu'un tempétueux corps de femme qu'une nuit durant l'on a tenté, apprêté, qui a été disposé pour l'amour et ne l'a pas reçu, et qui, enfin, va le connaître. Si elle avait pu encore penser, elle eût trouvé une morale à ses accidents nocturnes : c'était son maître légitime qui en recueillait les fruits.

Gaston s'attardait à de longs préludes ; bien que les râles de Caroline lui révélassent peut-être la hâte de la jeune femme, il maintenait jusqu'au paroxysme le voluptueux cérémonial préliminaire.

Comme dans ces rêves où, d'un mot, on pourrait conjurer un drame – mais ce mot, on n'a pas la force de le prononcer – Caroline, gonflée d'un désir intolérable, ne parvenait pas, au travers de ses plaintes, à faire entendre à Gaston qu'il la torturait en prolongeant son attente.

La barque vibra. La voile claqua et roula comme un coup de tonnerre. Il n'y eut plus que des tintements, tout ce qui était métallique à bord cliquetait. Puis la quille racla rageusement sur un obstacle qui grésillait. Enfin, l'esquif s'inclina et ne bougea plus ; un silence nouveau s'était instauré, rythmé par le clapotis régulier de l'eau.

Gaston et Caroline, enlacés, avaient roulé contre le flanc de la barque. Gaston, reprenant appui sur un genou, tenta de se relever.

— Ah ! non, hurla-t-elle.

Elle voulait bien qu'ils fissent naufrage, qu'une lame aussi haute que celles qu'elle avait vues dans l'Atlantique vînt les balayer, mais elle ne voulait pas que Gaston se détachât d'elle.

— Vite, vite, oh ! je t'en prie, eut-elle la force de geindre.

Un murmure de bonheur vint à ses lèvres quand elle sentit de nouveau le poids du corps de Gaston sur le sien. Elle le serra entre des jambes forcenées. Elle appela la menace d'un abîme où ils s'engloutiraient ensemble dans le suprême frisson qui venait de la parcourir.

Oh ! qu'il n'y ait plus rien après cela !

Les nervures des filins, la charpente du plancher, la poignée d'une rame lui meurtrissaient les reins régulièrement au rythme de son propre sang, au rythme de celui de Gaston. Elle défaille, elle rit. Elle ne s'abandonne même pas puisqu'elle n'est plus elle-même, mais la chose de celui qu'elle aime, le réceptacle d'une brûlure qui se résout en une pluie d'étoiles.

— Oh ! tu crois ? J'aurais voulu rester sans bouger.

— Non, répond Gaston qui s'est relevé et lui tend la main. Nous voilà échoués maintenant. Ah ! nous sommes de fiers marins !

— Mais de bons amants.

— Des amants qu'un naufrage ne déconcerte pas. Allez, viens, il n'y a qu'un saut à faire pour être sur la rive. Appuie-toi sur mon épaule, et hop !

Au sortir de la niche violette, la lumière est éblouissante. Le lac s'étale comme du vif-argent. Caroline cligne des yeux, saute. Il y a d'étincelantes éclaboussées. Tous deux se retrouvent sur une rive sableuse, au pied d'un figuier.

— Cremia est à deux pas. Je vais chercher la berline. Tu m'attends. Doux Seigneur ! Je crois qu'il faudra baisser les stores. Si tu voyais l'état de ta robe !

Elle évite de répondre que, depuis la veille, sa robe en a vu d'autres. Elle prend la main de Gaston, y frotte sa joue comme s'y frotterait un petit chat. Puis elle l'ouvre et baise gravement la paume.

*

À tout hasard, le factionnaire avait présenté les armes au passage de cette berline poudreuse, aux chevaux fourbus et aux stores baissés. Le véhicule avait traversé la cour d'honneur du palais, s'était arrêté devant le perron, entre les degrés et les faisceaux d'un peloton d'infanterie.

Il y eut des cris dans l'entrée. Gaston, qui avait sauté à terre, serra des mains, remercia avec impatience, rassura.

— Oui, elle est là, mais je vous en prie, elle est éreintée... Non, elle n'a pas été blessée. Ne parlons plus de Livio.

— Il est mort ? demanda Paolina avec une ombre de regret dans la voix.

Elle était au bras du général Thiébault qui lui imposa silence :

— Salanches n'a pas à nous rendre compte de sa politique. Avoir repris, avec trois cents hommes, une ville comme Côme, c'est un prodige dont je n'ai pas fini de le féliciter.

Jeannette descendait les marches avec un carrick dont elle entourait Caroline débraillée qui posait un soulier tremblant sur le marchepied de la berline.

De loin, les domestiques regardaient. Les soldats qui fumaient auprès des faisceaux se pressaient pour mieux assister au retour de l'héroïne.

— Quelle époque ! remarqua un grand homme noir en se cassant devant Caroline. Et ils ont eu l'audace de vous prendre en otage... J'ai couru bien des périls, moi aussi. Seul dans la tempête, abandonné de tous, j'ai stoïquement croisé les bras sur ma poitrine et j'ai attendu.

Caroline reconnut le trésorier-payeur général, revit dans un éclair le grabat et le plat de nouilles congelées.

— Il est des âmes que l'infortune ne saurait abattre, monsieur le trésorier, répliqua-t-elle avec le plus grand sérieux.

Toutefois, comme elle avait manqué éclater de rire, elle fut enchantée de la diversion que lui offrait Cépoys en se précipitant sur elle.

— Savez-vous que je suis entré à cheval chez Masséna ? J'arrive à Milan à dix heures du matin. Je demande où est le palais...

— En voilà assez, capitaine, trancha Salanches. Faites-nous grâce de vos exploits, sinon ils seront défraîchis quand vous écrirez vos Mémoires.

Il entraînait Caroline sur les degrés du perron.

— J'espère que tu voudras bien désormais lui interdire ta porte une fois pour toutes ?

Avec naturel, il avait repris le ton de leurs querelles jalouses.

— Bien sûr, mon chéri, dit-elle sans sourire.

C'était maintenant Paolina qui aidait Caroline à regagner sa chambre. Elle avait entendu l'injonction de Salanches.

— Je ne me laisserais gouverner de la sorte par aucun homme, affirma-t-elle. Pauvre petite Caroline, vous êtes beaucoup trop docile !

Caroline s'arrêta, releva une de ses mèches vagabondes et murmura dans un sourire :

— Je suis comme ça.

OceanofPDF.com